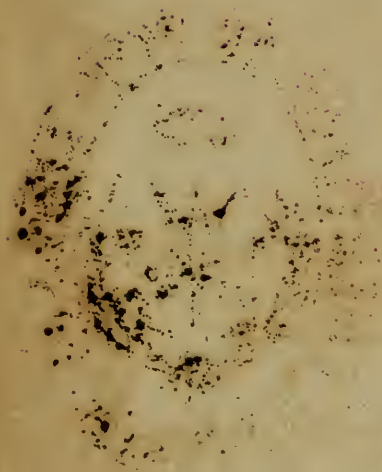
Ex Bibliothecâ Collegii
Marianopolitanensis.

RA 37

L
1D
35

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS



DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES,

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. [illegible]

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE DU PETIT SEMINAIRE DE MONTREAL

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP
LB
475
.R7
D4
1755
v.2

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHETORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal ornement de l'éloquence, & que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir ; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur ; [a] soit pour

a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatione consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus, cùm, quo referenda sint, didicerimus. *Cicer. 2. de Orat. n. 252.*

lui servir de guides en lui donnant des régles sures, qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

[a] Ces préceptes, fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, & réunies sous de certains chefs: ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons Ecrivains, est une science stérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reste, les [b] exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes

a Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti; sed, quæ sua sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de Orat.* n. 146.

b In omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm experimenta. *Quinct. lib.* 2. *c.* 5.

gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les régles qu'on leur a données, & à imiter les modéles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par raport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très long, & dans des questions très épineuses, & souvent assez inutiles : & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits fort ennuieuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas

sentir que la lecture des [a] auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

[a] Cæterùm, sentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd & longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. *Quintil. lib. 2. c. 5.*

CHAPITRE PREMIER.

DES PRECEPTES DE RHETORIQUE.

LA BONNE maniére d'apprendre la rhétorique, ſeroit de la puiſer dans les ſources mêmes, je veux dire dans Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, ſur-tout des Grecs, eſt beaucoup au-deſſus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les profeſſeurs peuvent ſe réſerver le ſoin de leur expliquer de vive voix les ſolides principes qui ſe trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particuliére, & ſe contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où ſeront traitées les matiéres qu'ils leur expliqueront. Car il ſeroit ce me ſemble honteux, qu'on for-

tît de rhétorique ſans avoir quelque idée & quelque connoiſſance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de ſuccès.

CE qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne conſiſte pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'uſage. On peut connoître le nombre des différentes parties du diſcours, celui des Tropes & des Figures, en ſavoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la compoſition. Cela eſt utile, & néceſſaire même juſqu'à un certain point, mais ne ſuffit pas: ce n'eſt là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les obſervations qui rendent raiſon & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'eſt un corps ſans ame. Quelques exemples éclairciront ma penſée.

C'EST UNE des régles de l'Exorde, que l'orateur, pour ſe concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modeſtement de lui-même, ne point montrer ſon éloquence, & rendre même ſuſpecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce

précepte eſt fort bon, & très néceſſaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, ſont d'un bien plus grand prix. [a] „ Il eſt naturel, dit-il, qu'on ſe „ ſente porté d'inclination pour ceux „ qui ſont les plus foibles : & un Juge „ religieux écoute volontiers un avo- „ cat qu'il regarde comme incapable de „ ſurprendre ſa religion, & dont il ne „ croit point devoir ſe défier. De là, „ ajoute-t-il, le ſoin qu'avoient les An- „ ciens de cacher leur éloquence, bien „ différent de la vanité des orateurs de „ notre ſiécle, qui ne ſongent qu'à l'é- „ taler.

Il en raporte ailleurs une autre raiſon encore plus belle, puiſée dans la nature même, & fondée ſur la connoiſſance du cœur de l'homme. [b] „ Il ne „ ſied jamais à perſonne, dit-il, de ſe „ vanter ſoi-même : mais un orateur „ ſur-tout a mauvaiſe grace de tirer va-

a In his quoque commendatio tacita, ſi nos infirmos & impares ingeniis contrà agentium dixerimus.... Eſt enim naturalis favor pro laborantibus; & judex religioſus libentiſſimè patronum audit, quem juſtitiæ ſuæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio, multùm ab hac noſtrorum temporum jactatione diverſa. *Quintil. lib. 4. c. 1.*

b Omnis ſui vitioſa jactatio eſt, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè; afferetque audientibus non faſtidium modò, ſed plerumque etiam

» nité de ſon éloquence. Cela rebute ſes » auditeurs, & ſouvent même le rend » odieux. Car il y a naturellement dans » le cœur de l'homme je ne ſai quoi » de grand, de noble, d'élevé, qui fait » qu'il ne peut rien ſouffrir au-deſſus » de lui. C'eſt pourquoi nous relevons » volontiers ceux que nous trouvons » abbatus, ou qui s'abaiſſent eux-mê- » mes; parce que cela nous donne un » air de ſupériorité, & que cet état d'a- » baiſſement ne laiſſant plus de lieu à » la jalouſie, un ſentiment naturel de » bonté en prend auſſitôt la place. Au » contraire, celui qui ſe fait trop va- » loir, bleſſe notre orgueil, en ce que » nous croions qu'il nous rabaiſſe & » nous mépriſe, & qu'il ne ſemble pas » tant s'élever lui-même, que faire deſ- » cendre les autres au-deſſous de lui.

ON MET ordinairement la briéveté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait conſiſter à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus*

odium. Habet enim mens noſtra ſublime quiddam, & erectum, & impatiens ſuperioris. Ideòque abjectos, aut ſubmittentes ſe, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; & quoties diſceſſit æmulatio, ſuccedit humanitas. At, qui ſe ſupra modum extollit, premere ac deſpicere creditur: nec tam ſe majorem, quàm minores cæteros facere. *Quintil. lib.* 11. *c.* 1.

sit. Si ce précepte n'eſt dévelopé, il n'éclaire pas beaucoup l'eſprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout ſon jour. » Quand [a] j'avertis que la briéveté conſiſte à ne dire que ce qu'il faut, je ne » prétens pas que l'orateur doive ſe » borner à ce qui ſuffit pour expoſer » ſimplement le fait. La narration, pour » être courte, ne doit pas manquer de » graces : autrement elle ſeroit ſans » art, & ennuieroit. Car le plaiſir » trompe & amuſe, & ce qui plait paroit moins durer : de même qu'un » chemin riant & uni, quoique plus » long, fatigue moins qu'un chemin » plus court qni ſeroit eſcarpé ou déſagréable.

ON SENT bien [b] que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & ſervent même à former & à nourrir le ſtile, au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une maniére ſi nue

a Quantum opus eſt autem, non ità ſolùm accipi volo, quantum ad judicandum ſufficit : quia non inornata debet eſſe brevitas, alioqui ſit indocta. Nam & fallit voluptas, & minùs longa quæ delectant videntur ; ut amœnum ac molliter, etiamſi eſt ſpatii amplioris, minùs fatigat quàm durum arduumque compendium. *Quintil. lib.* 4. *c.* 2.

b His omnibus admiſcebitur dicendi ratio. . . . . .

& si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner le discours, en ne laissant ni force, ni agrément.

M. Hersan, ancien Professeur au Collége du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entiéres, & qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université, avoit composé dans ce genre une excellente rhetorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les Anciens. Mais il faudroit un tems trop considérable pour la dicter, ce qui est un grand inconvénient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

IL ME semble donc que pour ménager le tems, qui est fort précieux dans les études, il seroit à souhaiter qu'on se servît dans l'Université d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, précise, qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignît aux préceptes

quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ posit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione stant, atque concidunt quicquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt. *Quintil. Proœm. lib.* 1.

quelques réflexions & quelques exemples ; & qui indiquât ſur chaque matiére les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une ſi bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la claſſe une partie de ces endroits, & ils pourroient eux-mêmes conſulter les autres.

Je ſens bien qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année : & le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner aux parens qui ſouhaiteront que leurs enfans faſſent un ſolide progrès dans cette claſſe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reſte de leur vie, quelque profeſſion qu'ils doivent embraſſer, c'eſt de les y faire reſter pendant deux ans. Quel moien en effet que les écoliers, preſque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoiſſance & dans l'uſage de la langue latine, & pour l'ordinaire peu laborieux, puiſſent dans un eſpace ſi court ſaiſir les préceptes d'un art ſi important ?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la Jeuneſſe dont

on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement, & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un Ancien, on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline ; & des peres ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans, les poussoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait passer par les différens dégrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laissé le tems de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs, de se remplir des principes de la bonne philosophie, de se former un stile exact & correct ; ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids & toute la majesté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA COMPOSITION.

C'EST sur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des maniéres de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revétir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche tréfor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matiéres de Compoſition.

LES MATIERES de compoſition ſont une eſpéce de plán que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire ſur le ſujet qu'on leur donne à compoſer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en propoſant dans la claſſe aux écoliers un ſujet à traiter ſur le champ, & les aidant à trouver des penſées, à les arranger, à les exprimer: ou par écrit, en dictant ſur quelque ſujet une matiére de compoſition qui ſoit digérée, qui fourniſſe pluſieurs penſées, qui en preſcrive l'ordre, & qui ne demande preſque que d'être étendue & ornée.

De ces deux maniéres, la premiére eſt la moins pratiquée, mais elle n'eſt pas la moins utile; & je ſuis perſuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'eſſai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'eſt plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire compoſer ainſi

de tems en tems en sa présence, en les interrogeant de vive voix, & leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modéles de ces sortes de matiéres de composition.

IL EST naturel de commencer par les matiéres les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables : & pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premiéres semaines celles de Phedre, qui sont un modéle parfait pour cette sorte de composition.

On y pourra joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phedre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations, d'abord très simples, ensuite plus ornées : des lieux communs : des paralléles, soit entre de grands hommes d'un caractére différent dont on leur aura appris l'histoire ; soit entre différentes professions, comme on voit que Cicéron dans son plaidoier pour Muréna compare ensemble l'art

militaire & la jurisprudence ; soit entre les différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerriéres de César avec sa clémence. Ces sortes de matiéres fourniſſent beaucoup, & donnent lieu de trouver bien des penſées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique ; & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

LES MATIERES de composition, soit latines, soit françoises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, & c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers.

Quintil. l. 2. c. 7. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matiéres proportionnées à leurs forces, & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, & leur tracer légérement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. Ensuite on ne fera pas mal de

les abandonner entiérement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de pareſſe & d'engourdiſſement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes.[a] C'eſt à peu près ce que nous voions que font les oiſeaux. Tant que leurs petits ſont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils ſont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à ſortir du nid, & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a eſſaié leurs forces, elle leur fait prendre l'eſſor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Profeſſeur de rhétorique, la maniére de corriger les compoſitions des écoliers eſt un des plus importans, & n'eſt pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien ſur cette matiére, ſont tout-à-fait judicieuſes, & peuvent beaucoup

a Cui rei ſimile quiddam facientes aves cernimus; quæ teneris infirmiſque fœtibus cibos ore ſuo collatos partiuntur: at cùm viſi ſunt adulti, paululum egredi nidis, & circumvolare ſedem illam præcedentes ipſæ docent: tum expertas vires libero cœlo ſuæque ipſorum fiduciæ permittunt. *Quintil. lib. 1. c. 1.*

O. M. I.

ſervir aux maîtres. Ils y apprendront ſur-tout à éviter un défaut eſſentiel dans leur profeſſion, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'eſprit & de trop de délicateſſe, qui eſt de pouſſer trop loin l'exactitude & la ſévérité en corrigeant les compoſitions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux ſortes de narrations : l'une ſéche & ſans grace ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens.[a] C'eſt » un défaut, dit-il, de part & d'autre : » le premier pourtant, qui marque di- » ſette & ſtérilité, eſt pire que le der- » nier, qui eſt cauſé par trop d'abon- » dance & de richeſſe. Car il ne faut » ni exiger ni attendre un diſcours par- » fait d'un enfant : mais j'augurerai » bien d'un eſprit fécond, d'un eſprit qui

a Vitium utrumque : pejus tamen illud quod ex inopia, quàm quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec ſperari poteſt : melior autem eſt indoles læta generoſique conatus, & vel plura juſto concipiens interim ſpiritus. Nec unquam me in his diſcentis annis offendat, ſi quid ſuperfuerit. Quum ipſis doctoribus hoc eſſe curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum molliùs alant, & ſatiari veluti quodam jucundioris diſciplinæ lacte patiantur... Audeat hæc ætas plura, & inveniat, & inventis gaudeat, ſint licet illa interim non ſatis ſicca & ſevera. Facile remedium eſt ubertatis ; ſterilia nullo labore vincuntur.... *Quintil. lib. 2. c. 4.*

» fait produire de lui-même, & faire
» de nobles efforts, dût-il quelquefois
» se laisser emporter. Je ne hai point
» que dans cet âge il y ait quelque cho-
» se à retrancher. Je veux même qu'un
» maître comme une bonne nourrice,
» plein d'indulgence pour ses tendres
» éléves, leur donne une douce nour-
» riture, & les laisse se remplir de ce
» qu'il y a de plus agréable & de plus
» fleuri comme d'un lait délicieux.....
» Permettons-leur de s'égaier un peu,
» de prendre quelques hardiesses, d'in-
» venter, & de se plaire dans ce qu'ils
» inventent, quoique leurs produc-
» tions ne soient encore ni châtiées, ni
» justes. On remédie facilement au trop
» d'abondance, mais la stérilité est un
» mal sans reméde.

» [a] Ceux qui ont lû Cicéron, ajoute
» Quintilien, savent bien que je ne fais
» ici que suivre son sentiment. Voici

a Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit : *Volo enim se efferat in adolescente fœcunditas.* Quapropter inprimis evitandus, & in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quàm teneris adhuc plantis siccum & sine humore ullo solum. Inde fiunt humiles statim, & velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant Macies illis pro sanitate, & judicii loco infirmitas est : & dum satis

» comme il s'en explique au ſecond livre
» de l'Orateur : *Je veux*, dit-il, *qu'un*
» *jeune homme donne carriére à ſon eſprit,*
» *& qu'il montre de la fécondité.* La ſéche-
» reſſe dans les maîtres n'eſt donc pas
» moins à craindre, ſur-tout pour les
» enfans, que ne le ſont des terres ari-
» des & brûlées pour de jeunes plan-
» tes. Un jeune homme entre leurs
» mains rampe toujours, & n'oſe rien
» hazarder au-deſſus de la portée la
» plus commune. Ce qui n'eſt que mai-
» greur, leur paroit ſanté ; & ce qu'ils
» appellent jugement, eſt pure foibleſ-
» ſe. Ils ſe perſuadent qu'il ſuffit d'être
» exemt de défauts : mais par là même
» ils tombent dans un grand défaut, qui
» eſt de manquer de perfections.

» Je [a] dois avertir auſſi que rien n'ab-
» bat ſi fort l'eſprit des enfans, que d'a-
» voir un maître trop ſévére & trop
» difficile à contenter. Car ils ſe cha-
» grinent, ils déſeſpérent du ſuccès,

putant vitio carere, in idipſum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Ibid.*

[a] Ne illud quidem quod admoneamus indignum eſt, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis ſeveritate deficere. Nam & deſperant, & dolent, & noviſſimè oderunt : & quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Ibid.*

» & ils prennent enfin l'étude en aver-
» sion : ou, ce qui leur nuit autant, la
» fraieur qu'ils ont de dire mal les gla-
» ce à tel point, qu'ils ne tentent pas
» même de bien dire.

» Qu'un [a] maître, sur-tout par ra-
» port à cet âge, s'applique donc par-
» ticuliérement à se rendre agréable,
» afin d'adoucir par des maniéres insi-
» nuantes ce qu'il y a de dur dans la
» correction. Louer un endroit, trou-
» ver un autre supportable, changer
» celui-ci, & dire pourquoi il le chan-
» ge ; raccommoder celui-là en y met-
» tant un peu du sien : voilà comme il
» doit s'y prendre.

» La [b] différence de l'âge en doit met-
» tre aussi dans la maniére de corriger
» les compositions, & l'on doit de-
» mander plus ou moins, selon que les
» écoliers sont plus ou moins avancés.

a Jucundus ergo tum maximè debet esse præceptor : ut, quæ alioquin naturâ sunt aspera, molli manu leniantur : laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddita cur id fiat ratione : illuminare interponendo aliquid sui. *Ibid.*

b Aliter autem alia ætas emendanda est, & pro modo virium exigendum & corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc : venturum tempus, quo idem non permitterem. Ita & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

„ Pour moi, quand je voiois des en-
„ fans qui égaioient un peu trop leur
„ ſtile, & dont les penſées étoient plus
„ hardies que ſolides: Quant à préſent,
„ leur diſois-je, cela eſt bien: mais il
„ viendra un tems que je ne vous paſ-
„ ſerai pas la même choſe. Par là ils ſe
„ trouvoient flatés du côté de l'eſprit,
„ & n'étoient point trompés du côté du
„ jugement.

Je n'ai rien à ajouter à de ſi excellentes réflexions, ſinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs & des qualités d'un bon maître. [a] „ Qu'il ne
„ refuſe point aux jeunes gens, dit-il,
„ la louange qu'ils méritent; mais auſ-
„ ſi qu'il ne la prodigue pas: car l'un
„ jette dans le découragement, & l'au-
„ tre donne une ſécurité dangereuſe.
„ Quand il trouvera quelque choſe à
„ corriger, qu'il ne ſoit ni amer, ni
„ offenſant. Rien ne leur donne tant
„ d'averſion pour l'étude, que de ſe

a In laudandis diſcipulorum dictionibus nec malignus, nec effuſus; quia res altera tædium laboris, altera ſecuritatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à propoſito ſtudendi fugat, quod quidam ſic objurgant, quaſi oderint. *Quintil. lib. 2. cap. 2.*

» voir continuellement repris avec un » air chagrin qui ſemble venir d'un eſ- » prit de haine.

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai raporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compoſitions de ſes écoliers, eſt de ne ſe pas contenter de blâmer les expreſſions & les penſées qui lui paroitront mauvaiſes, mais d'en rendre en même tems la raiſon, & d'y en ſubſtituer d'autres; de leur fournir ſur le champ quelques phraſes, quelques périodes, qui relévent & embelliſſent leurs compoſitions; de les leur faire retoucher une ſeconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matiéres corrigées au moins en partie, qui leur ſervent de modéles, & ſur-tout de ne les point rebuter par un air trop ſévére, mais de les animer & de les encourager par l'eſpérance du ſuccès, par des louanges diſpenſées à propos & avec meſure, & par tous les moiens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation, & l'amour du travail.

CETTE émulation eſt un des grands avantages des Colléges: & Quintilien

ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

„ Un [a] enfant, dit-il, ne peut ap-
„ prendre chez lui que ce qu'on lui en-
„ seigne, mais dans les écoles il ap-
„ prend encore ce qu'on enseigne aux
„ autres. Il verra tous les jours son
„ maître approuver une chose, corri-
„ ger l'autre, blâmer la paresse de ce-
„ lui-ci, louer la diligence de celui-là.
„ Tout lui servira : l'amour de la gloi-
„ re lui donnera de l'émulation : il au-
„ ra honte de céder à ses égaux : il vou-
„ dra même surpasser les plus avancés.
„ Voila ce qui donne de l'ardeur à de
„ jeunes esprits : & quoique l'ambition
„ soit un vice, on en peut tirer du
„ bien, & la rendre utile.

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, & il ne manque

a Adde quòd domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipientur : in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidiè probari, multa corrigi : proderit alicujus objurgata desidia, proderit laudata industria : excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulcrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos : & licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est. *Quintil. lib.* 1. *c.* 3.

pas

pas de jetter à ſon ordinaire de l'agrément & de l'eſprit dans des choſes qui paroiſſent ſi petites & ſi communes.

» On [a] établiſſoit, dit-il, réguliére-
» ment des examens pour juger du
» progrès des écoliers ; & quels efforts
» ne faiſions-nous point pour rempor-
» ter la palme ? Mais d'être le premier
» de la claſſe & à la tête des autres,
» c'étoit ſur-tout ce qui faiſoit l'objet
» de notre ambition. Au reſte ce n'étoit
» point une affaire décidée ſans retour
» & pour toujours. A la fin du mois,
» celui qui avoit été vaincu pouvoit
» prendre ſa revanche, & renouveller
» la diſpute, qui n'en devenoit que
» plus échauffée. Car l'un dans l'at-
» tente d'un nouveau combat n'ou-
» blioit rien pour conſerver ſon avan-
» tage, & l'autre trouvoit dans ſa
» honte & dans ſa douleur des forces
» pour ſe relever de ſa défaite. Je puis
» aſſurer que cela nous donnoit plus de

a Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò claſſem multo pulcherrimum. Nec de hoc ſemel decretum erat : ſi triceſimus dies reddebat victo certaminis poteſtatem. Ita nec ſuperior ſucceſſu curam remittebat ; & dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis acriores ad ſtudia dicendi faces ſubdidiſſe, quàm exhortationes docentium, pædagogorum cuſtodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere poſſum, contenderim. *Ibid.*

» courage & d'envie d'apprendre, que » ni les exhortations de nos maîtres, ni » la vigilance de nos ſurveillans, ni les » vœux empreſſés de nos parens.

Me ſeroit-il permis de méler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un auſſi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner réguliérement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligée, même dans les claſſes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand ſecours. C'étoit de propoſer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réuſſi dans une compoſition ordinaire, mais ſans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir ſurpaſſé deux fois ſes compagnons. Pour donner auſſi de l'émulation aux médiocres, je les ſéparois des plus forts, & leur propoſois auſſi des récompenſes. Par-là je tenois toujours la claſſe en haleine : toutes les compoſitions étoient travaillées comme celles où il s'agiſſoit des places : & les écoliers étoient comme des ſoldats qui attendent à chaque inſtant le ſignal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniére dont on peut former les jeunes gens à la Compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit.

LE MOIEN le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de compoſer, c'eſt de les exercer d'abord de vive voix à la compoſition ſur des matiéres traitées par de bons auteurs, ſoit latins, ſoit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choiſi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les penſées, les tours, & les expreſſions; il lui ſera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes ſur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la maniére même à peu près dont chaque penſée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort ſur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainſi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit des matiéres de compoſition, tirées auſſi, s'il ſe peut, des

bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modéles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'avanture arrivée à Canius, cité au nombre VI de l'Article premier, où l'on traite du Genre simple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui sera rapporté Art. 11. du §. 11. où il s'agit des pensées; pourront servir de modéles pour les Narrations.

1. *Eloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une maniére tout-à-fait injurieuse, & sans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la priére du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ses bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, & de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera:

La clémence que Céſar vient de faire paroitre en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup ſur toutes ſes victoires.

Mais cette propoſition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicateſſe. On demande aux écoliers s'il n'eſt point à craindre que cette comparaiſon, qui va, ce ſemble, à diminuer l'éclat des victoires, ne bleſſe un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, eſt de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerriéres de Céſar. Et c'eſt ce que Cicéron fait d'une maniére merveilleuſe. Cette régle de rhétorique ſera expliquée dans la ſuite ſous le titre de *Précautions oratoires.*

* *Nullius tantum eſt flumen ingenii, nulla dicendi aut ſcribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, ſed enarrare, C. Cæſar, res tuas geſtas* *Pro Marcel. n. 4-10.*

» * Jamais l'éloquence » avec toutes ſes richeſſes » & toute ſa pompe, ja» mais les plus beaux gé» nies ne pourront, Céſar, » ſoutenir la grandeur de » vos exploits, loin d'y » pouvoir ajouter un nou» veau luſtre par la ma» niére de les raconter. » J'oſe cependant aſſurer, & vous me permettrez de le dire ici en votre préſence, que parmi tant d'actions ſi éclatantes il n'en eſt point qui vous ſoit plus glorieuſe que celle dont nous venons d'être les témoins. Je penſe ſouvent en moi-même, & je me fais un vrai plaiſir de le publier,

possit : tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem ampliorem, quàm eam, quam hodierno die consecutus es. Soleo sæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum Regum res gestas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero prœliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bellorum posse conferri : nec verò disjunctissimas terras citiùs cujusquam passibus potuisse peragrari, quàm tuis, non dicam cursibus, sed victoriis illustratæ sunt, (aliàs, *lustratæ sunt.*) *Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cu-*

» que les hauts faits de » nos plus célébres guer- » riers, ceux des plus il- » lustres Potentats, ceux » des plus belliqueuses na- » tions de l'univers, ne » peuvent entrer en com- » paraison avec les vôtres, » soit qu'on examine la » grandeur des guerres, ou » la multitude des batail- » les, ou la variété des pays, » ou la rapidité du succès, » ou la diversité des entre- » prises. Vous avez soumis » par vos victoires un grand » nombre de régions sépa- rées les unes des autres « par de vastes espaces ; & « vous les avez parcou- « rues en conquérant avec « autant de viteſſe qu'au- « roit pu faire un voiageur. « Il faudroit s'aveugler vo- « lontairement pour ne pas « convenir que de tels ex- « ploits ont une grandeur « qui passe presque tout ce « que nos idées nous en « peuvent représenter. Il y « a néanmoins encore quel- « que chose de plus admi- « rable. «

juſquam mens aut cogitatio capere poſſit, amens ſim : ſed tamen ſunt alia majora.

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerriéres de Céſar avec la clémence qu'il a fait paroitre en rétabliſſant Marcellus ; & l'on préfére celle-ci aux autres par trois raiſons, qui peuvent aiſément venir dans l'eſprit des jeunes gens, du moins les deux premiéres.

1. RAISON. Un Général n'a pas ſeul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que Céſar vient de montrer, lui eſt propre & perſonnelle. Voila la propoſition ſimple. L'éloquence conſiſte à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout ſon jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux mêmes pluſieurs choſes qui partagent avec le Général la gloire des combats : & ils ajoûtent qu'il n'en eſt pas ainſi de celle que Céſar s'eſt acquiſe en pardonnant à Marcellus.

* *Nam bellicas laudes ſolent quidam extenuare verbis, eaſque detrahere duci-*

» * Car pour ce qui eſt » des actions guerriéres, » il ſe trouve des gens qui » prétendent en diminuer l'éclat, en ſoutenant que le ſoldat en partage la gloire avec le Chef, qui dès-là ne peut ce

bus, communicare cum militibus, ne propriæ sint imperatorum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat, & quicquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.

**At verò hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulo antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque est, quod certè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina Fortuna, in*

» se l'approprier. En effet » la valeur des troupes, » l'avantage des lieux, les » secours des alliés, les » armées navales, la faci- » lité des convois, tout » cela sans doute contri- » bue beaucoup à la victoi- » re. La fortune surtout se » croit en droit de s'en at- » tribuer la plus grande » partie, & se regarde » presque comme la seule » & unique cause des heu- » reux succès.

» * Mais ici vous n'a- » vez point de compagnon » ni de concurrent qui puis- » se vous disputer la gloire » que votre clémence vient de vous acquérir. Quel ce qu'elle brillante qu'elle soit, ce & elle l'est infiniment, ce vous la possédez seul tou- ce te entiére. Ni le soldat, ce ni l'officier, ni les trou- ce pes de pié, ni celles de ce cavalerie n'y peuvent pré- ce tendre. La fortune même, ce cette fiére maitresse des ce événemens humains, ne ce peut rien vous dérober de ce cet honneur : elle vous le ce céde entiérement, & ce avoue qu'il vous appar- ce tient en tout & en propre; ce puisque la témérité & le ce hazard ne se trouvérent ce jamais où président la sa- ce gesse & la prudence. ce

istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit : tuam esse totam & propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.

2. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis, que de surmonter ses passions.

* *Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes : sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium no-*

» * Vous avez soumis » des peuples innombra- » bles, répandus en beau- » coup de pays différens, » formidables par leur fé- » rocité, pourvus abon- » damment de tout ce qui » est nécessaire pour se dé- » fendre. Mais après tout » vous n'avez vaincu pour » lors que ce qui étoit de » nature & de condition » à être vaincu : car il » n'est rien de si puissant » ni de si redoutable, » dont le fer & la force » ne puissent enfin venir » à bout. Mais se domter soi-même, étouffer son ressentiment, mettre un frein à la victoire, relever un ennemi abbattu, un ennemi considérable par sa naissance, par son esprit, par son courage, & non seulement le relever, mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'étoit avant sa chute : en user ainsi, c'est se rendre, je ne dis pas comparable aux plus grands hommes, mais presque semblable aux dieux.

bilitate, ingenio, virtute præstantem, non modò extollere jacentem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux, qui même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sai quel trouble : au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'esprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

* *Itaque, C Cæsar, bellicæ tuæ laudes, celebrabuntur illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gentium literis atque linguis ; neque nulla unquam ætas de eis laudibus conticesset : sed tamen ejus-*

» * Vos conquêtes, Cé-
» sar, se liront à la vé-
» rité dans nos annales,
» & dans celles de pres-
» que tous les peuples,
» & la postérité la plus re
» culée ne se taira jamais
» sur vos louanges. Mais
» lorsqu'on lit ou qu'on
» entend le récit des guer-
» res & des batailles, il
» arrive je ne sai com-
» ment que l'admiration
» qu'elles excitent, est en
» quelque sorte troublée
» par le cri tumultueux
des soldats, & par le
son éclatant des trom-
pettes. Au contraire le
récit d'une action où
paroissent la clémence,
la douceur, la justice,
la modération, la sa-
gesse, principalement
si elle est faite malgré
la colére toujours enne-
mie des réflexions, &
dans la victoire natu-
rellement superbe &
insolente, le récit, dis-
je, de cette action,
même dans des histoi-

modi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur & tubarum sono. At verò cùm aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia præsertim quæ est inimica consilio, & in victoria quæ naturâ insolens & superba est, aut audimus aut legimus : quo studio incendimur, non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos sæpe, quos nunquam vidimus, diligamus ?

* *Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus ? quibus studiis proseque-*

» res qui sont feintes, » produit en nous une si » douce & si vive impres- » sion d'estime & d'a- » mour pour ceux qui en » sont les auteurs, que » nous ne pouvons nous » empêcher de les chérir, » quand bien même nous » ne les aurions jamais » connus.

» * Vous donc, que » nous avons le bonheur » de voir de nos yeux, » dont nous connoissons » les dispositions & les » sentimens les plus inti- » mes ; vous, dont tous » les desseins ne tendent » qu'à conserver à la Ré- publique tout ce que « la fureur de la guerre « a épargné : par quelles « louanges, par quelles « démonstrations de zéle « & de respect pourrons- « nous vous témoigner « notre reconnoissance ? « Oui, César, tout est « sensible ici à une telle « générosité, même ces « murailles, qui vou- « droient, ce semble, « marquer leur allégresse « de ce que vous allez « leur rendre leur ancien « éclat, & rétablir le Sé- « nat dans son ancienne « autorité.

mur ? qua benevolentia complectemur ? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

MATIERE de Composition françoise donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroitre de piété & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à Dieu.

C'eſt dans ces occaſions que M. de Turenne faiſoit paroitre plus de piété. On l'a vû ſouvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue ſe proſterner par terre pour adorer Dieu. Il faiſoit dire la Meſſe tous les jours dans ſon camp, & y aſſiſtoit avec une ſinguliére dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le ſuccès paroiſſoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire aſſurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur diſant : » Si Dieu ne nous ſoutient, & s'il n'a-» cheve ſon ouvrage, il y a encore aſſez » de tems pour être battus.

En faiſant relire cette matiére, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut entendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des penſées.

MATIERE précédente traitée par M. Maſcaron dans l'oraiſon funébre de M. de Turenne.

» NE PENSEZ PAS, Meſſieurs, que » notre Héros perdît à la tête des ar-» mées, & au milieu des victoires, ces » ſentimens de religion. Certes, s'il y a

» une occasion au monde où l'ame plei-
» ne d'elle-même soit en danger d'ou-
» blier son Dieu, c'est dans ces postes
» éclatans, où un homme par la sagesse
» de sa conduite, par la grandeur de son
» courage, par la force de son bras, &
» par le nombre de ses soldats, devient
» comme le Dieu des autres hommes;
» & rempli de gloire en lui-même,
» remplit tout le reste du monde d'a-
» mour, d'admiration, ou de fraieur.
» Les dehors même de la guerre, le son
» des instrumens, l'éclat des armes,
» l'ordre des troupes, le silence des sol-
» dats, l'ardeur de la mélée, le com-
» mencement, le progrès, & la con-
» sommation de la victoire, les cris
» différens des vaincus & des vain-
» queurs, attaquent l'ame par tant d'en-
» droits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a
» de sagesse & de modération, elle ne
» connoit ni Dieu, ni elle-même. C'est
» alors que les impies Salmonées osent
» imiter le tonnerre de Dieu, & répon-
» dre par les foudres de la terre aux fou-
» dres du ciel. C'est alors que les sacri-
» léges Antiochus n'adorent que leurs
» bras & leurs cœurs; & que les inso-
» lens Pharaons, enflés de leur puissan-
» ce s'écrient: C'est moi qui me suis

» fait moi-même. Mais auſſi la religion
» & l'humilité paroiſſent-elles jamais
» plus majeſtueuſes, que lorſque dans
» ce point de gloire & de grandeur elles
» retiennent le cœur de l'homme dans
» la ſoumiſſion & la dépendance où la
» créature doit être à l'égard de ſon
» Dieu ?

» M. de Turenne n'a jamais plus vive-
» ment ſenti qu'il y avoit un Dieu au
» deſſus de ſa tête, que dans ces occa-
» ſions éclatantes, où preſque tous les
» autres l'oublient. C'étoit alors qu'il
» redoubloit ſes priéres. On l'a vû mê-
» me s'écarter dans les bois, où la pluie
» ſur la tête, & les genoux dans la boue,
» il adoroit en cette humble poſture ce
» Dieu, devant qui les légions des an-
» ges tremblent & s'humilient. Les
» Iſraélites, pour s'aſſurer la victoire,
» faiſoient porter l'Arche d'alliance
» dans leur camp : & M. de Turenne
» croioit que le ſien ſeroit ſans force &
» ſans défenſe, s'il n'étoit tous les jours
» fortifié par l'oblation de la divine
» victime qui a triomphé de toutes les
» forces de l'enfer. Il y aſſiſtoit avec
» une dévotion & une modeſtie capable
» d'inſpirer du reſpect à ces ames du-
» res, à qui la vûe des terribles myſté-
» res n'en inſpiroit pas.

» Dans le progrès même de la victoi-
» re, & dans ces momens d'amour pro-
» pre, où un Général voit qu'elle se dé-
» clare pour son parti, sa religion étoit
» en garde, pour l'empêcher d'irriter
» tant soit peu le Dieu jaloux par une
» confiance trop précipitée de vaincre.
» En vain tout retentissoit des cris de
» victoire autour de lui : en vain les
» Officiers se flatoient & le flatoient
» lui-même de l'assurance d'un heureux
» succès. Il arrêtoit tous ces emporte-
» mens de joie, où l'orgueil humain a
» tant de part, par ces paroles si dignes
» de sa piété : *si Dieu ne nous soutient,*
» *& s'il n'acheve son ouvrage, il y a en-*
» *core assez de tems pour être battus.*

MÊME MATIERE
tirée de M. Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire que M. de Turenne a montré par son exemple que la piété attire les bons succès, & qu'un guerrier est invincible, quand il a beaucoup de foi. Il rapportoit à Dieu seul la gloire de ses victoires, & ne mettoit sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué tou-

tes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire eſt aſſurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe :* & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu ſeul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il eſt difficile d'être victorieux, & d'être humble tout enſemble. Deux penſées, dont chacune ſera tournée en différentes maniéres, & montrée ſous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il eſt ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de graces, il eſt à craindre qu'il ne retienne en ſecret pour lui-même une partie de la gloire qui n'eſt dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agiſſoit pas ainſi. S'il marche, s'il défend des places, s'il ſe retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui raporte tout. Il faudra à chacu-

ne des parties mettre une penſée particuliére.

» M. DE TURENNE a fait voir » que le courage devient plus ferme, » quand il eſt ſoutenu par des princi- » pes de religion; qu'il y a une pieuſe » magnanimité, qui attire les bons ſuc- » cès malgré les périls & les obſtacles; » & qu'un guerrier eſt invincible, » quand il combat avec foi, & quand » il préte des mains pures au Dieu des » batailles qui les conduit.

Combat d'Entzen.

» Comme il tient de Dieu toute ſa » gloire, auſſi la lui raporte-t-il toute » entiére, & ne conçoit autre con- » fiance que celle qui eſt fondée ſur » le nom du Seigneur. Que ne puis- » je vous repréſenter ici une de ces » importantes occaſions où il attaque » avec peu de troupes toutes les forces » de l'Allemagne! Il marche trois jours, » paſſe trois riviéres, joint les enne- » mis, les combat, & les charge. Le » nombre d'un côté, la valeur de l'au- » tre, la fortune eſt lontems douteu- » ſe. Enfin le courage arréte la mul- » titude, l'ennemi s'ébranle, & com- » mence à plier. Il s'éleve une voix, » qui crie: Victoire. Alors ce Général » ſuſpend toute l'émotion que donne

» l'ardeur du combat ; & d'un ton » sévére : *Arrêtez*, dit-il, *notre sort* » *n'eſt pas en nos mains ; & nous ſerons* » *nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne* » *nous favoriſe.* A ces mots il leve les » yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſe- » cours ; & continuant à donner ſes » ordres, il attend avec ſoumiſſion, » entre l'eſpérance & la crainte, que » les ordres du Ciel s'exécutent.

» Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'ê- » tre victorieux, & d'être humble » tout enſemble ! Les proſpérités mili- » taires laiſſent dans l'ame je ne ſai » quel plaiſir touchant, qui la rem- » plit & l'occupe toute entiére. On » s'attribue une ſupériorité de puiſ- » ſance & de force : on ſe couronne » de ſes propres mains : on ſe dreſſe » un triomphe ſecret à ſoi-même : on » regarde comme ſon propre bien ces » lauriers qu'on cueille avec peine, » & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang. » Et lors même qu'on rend à Dieu de » ſolennelles actions de graces, & » qu'on pend aux voutes ſacrées de » ſes temples des drapeaux déchirés » & ſanglans qu'on a pris ſur les enne- » mis, qu'il eſt dangereux que la va- » nité n'étouffe une partie de la re-

» connoiſſance, qu'on ne méle aux » vœux qu'on rend au Seigneur des » applaudiſſemens qu'on croit ſe de- » voir à ſoi-même, & qu'on ne re- » tienne au moins quelques grains de » cet encens qu'on va bruler ſur ſes » autels !

» C'eſt en ces occaſions que M. de » Turenne, ſe dépouillant de lui-mê- » me, renvoioit toute la gloire à celui » à qui ſeul elle appartient légitime- » ment. S'il marche, il reconnoit que » c'eſt Dieu qui le conduit & qui le » guide. S'il défend des places, il ſait » qu'on les défend en vain, ſi Dieu » ne les garde. S'il ſe retranche, il » lui ſemble que c'eſt Dieu qui lui » fait un rempart, pour le mettre à » couvert de toute inſulte. S'il com- » bat, il ſait d'où il tire toute ſa for- » ce ; & s'il triomphe, il croit voir » dans le ciel une main inviſible qui » le couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs, & qui me paroiſſent fort propres à former le goût des jeunes gens, ſoit pour la lecture, ſoit pour la compoſition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des diſcours com-

posés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les paralléles, les lieux communs. Pour en connoitre tout l'art & toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une maniére commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modéles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVE'E de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du Palais, il alloit passer les vacations à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture : tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du palais : tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différens des payſans.

» QUE ne puis-je vous le repré-
» senter tel qu'il étoit, lorsqu'après un
» long & pénible travail loin du bruit
» de la ville, & du tumulte des affai-

Oraison funébre de M. de Lamoignon par M. Flécbier.

» res, il alloit ſe décharger du poids
» de ſa dignité, & jouir d'un noble
» repos dans ſa retraite de Baſville ?
» Vous le verriez, tantôt s'adonnant
» aux plaiſirs innocens de l'agricultu-
» re, élevant ſon eſprit aux choſes in-
» viſibles de Dieu par les merveilles
» viſibles de la nature. Tantôt médi-
» tant ces éloquens & graves diſcours,
» qui enſeignoient & inſpiroient tous
» les ans la juſtice, & dans leſquels
» formant l'idée d'un homme de bien,
» il ſe décrivoit lui-même ſans y pen-
» ſer. Tantôt accommodant les diffé-
» rens que la diſcorde, la jalouſie, ou
» le mauvais conſeil font naître parmi
» les habitans de la campagne ; plus
» content en lui-même, & peut-être
» plus grand aux yeux de Dieu, lorſ-
» que dans le fond d'une ſombre allée
» & ſur un tribunal de gazon, il avoit
» aſſuré le repos d'une pauvre famille,
» que lorſqu'il décidoit des fortunes
» les plus éclatantes ſur le premier
» trône de la juſtice.

2. *MODESTIE de M. de Turenne : ſa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Per-

ſonne n'a parlé de lui-même plus modeſtement que M. de Turenne. Il racontoit ſes victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ſes campagnes les plus glorieuſes, il fuioit les applaudiſſemens, & craignoit de paroitre devant le Roi de peur d'en être loué. C'eſt alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il ſe cache, il marche ſans ſuite & ſans équipage : mais tout le monde le remarque & l'admire.

Oraiſon funébre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

» QUI FIT jamais de ſi grandes » choſes ? qui les dit avec plus de rete- » nue ? Remportoit-il quelque avan- » tage : à l'entendre, ce n'étoit pas » qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit » trompé. Rendoit-il compte d'une » bataille, il n'oublioit rien, ſinon » que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. » Racontoit-il quelques-unes de ces » actions qui l'avoient rendu ſi célé- » bre : on eût dit qu'il n'en avoit été » que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi » c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la » renommée. Revenoit-il de ces glo- » rieuſes campagnes qui rendront ſon » nom immortel : il fuioit les accla-

» mations populaires ; il rougiſſoit de
» ſes victoires ; il venoit recevoir des
» éloges comme on vient faire des
» apologies, & n'oſoit preſque abor-
» der le Roi, parce qu'il étoit obligé
» par reſpect de ſouffrir patiemment
» les louanges dont Sa Majeſté ne
» manquoit jamais de l'honorer.

» C'eſt alors que dans le doux re-
» pos d'une condition privée, ce Prince
» ſe dépouillant de toute la gloire qu'il
» avoit acquiſe pendant la guerre, &
» ſe renfermant dans une ſociété peu
» nombreuſe de quelques amis choi-
» ſis, s'exerçoit ſans bruit aux vertus
» civiles : ſincére dans ſes diſcours,
» ſimple dans ſes actions, fidéle dans
» ſes amitiés, exact dans ſes devoirs,
» réglé dans ſes deſirs, grand même
» dans les moindres choſes. Il ſe ca-
» che : mais ſa réputation le décou-
» vre. Il marche ſans ſuite & ſans
» équipage : mais chacun dans ſon
» eſprit le met ſur un char de triom-
» phe. On compte, en le voiant, les
» ennemis qu'il a vaincus, non pas
» les ſerviteurs qui les ſuivent. Tout
» ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour
» de lui ſes vertus & ſes victoires qui
» l'accompagnent. Il y a je ne ſai quoi

» de

» de noble dans cette honnête simpli-
» cité ; & moins il est superbe, plus
» il devient vénérable.

3. *RE'CEPTION honorable de M. de Turenne par le Roi au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois, sous les Empereurs, les plus grands Capitaines au retour de leurs campagnes étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, & de rentrer de nuit dans la ville, de peur de blesser la jalousie du Prince, qui les recevoit très froidement, après quoi ils demeuroient confondus dans la foule. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre sous un Roi qui le combloit de louanges, & l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'avoit voulu souffrir. Il revenoit de ses campagnes comme un simple particulier qui retournoit d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudissemens de tout un peuple, ne faisoient aucune impression sur lui.

» PERMETTEZ-MOI de rappel-
» ler dans votre mémoire ces siécles
» funestes de l'empire Romain, où il
» n'étoit pas permis aux particuliers
» d'être vertueux & illustres, parce

Oraison funébre de M. d. Turenne, par M. Massaron.

» que les vices des Princes ne laiſſoient
» ni vertu ni gloire impunies. Après
» avoir conquis des provinces & des
» roiaumes, bien loin d'aſpirer à l'hon-
» neur du triomphe, il faloit à ſon
» retour éviter la rencontre de ſes
» amis, prendre la nuit de peur de
» trop arrêter les yeux du public. Une
» embraſſade froide, ſans entretien,
» & ſans diſcours, étoit tout l'accueil
» que le Prince faiſoit à un homme
» qui venoit de ſauver l'Empire. Du
» cabinet de l'Empereur où il ne fai-
» ſoit que paſſer, il étoit rejetté &
» confondu dans la foule des autres
Tacit. » eſclaves : *Exceptuſque brevi oſculo,*
» *nullo ſermone, turbæ ſervientium im-*
» *mixtus eſt.*

» M. de Turenne a eu le bonheur
» de vivre & de ſervir ſous un Mo-
» narque dont la vertu ne laiſſe rien
» à craindre à celle de ſes ſujets. Il
» n'y a point de grandeur ni de gloire
» qui puiſſe faire ombre à celle du ſo-
» leil qui nous éclaire ; & l'importan-
» ce des ſervices n'eſt jamais à char-
» ge à un Prince convaincu par ſa pro-
» pre magnanimité qu'il les mérite.
» Ainſi les diſtinctions d'eſtime & de
» confiance de la part du Roi, valoient

» à M. de Turenne la gloire d'un
» triomphe. Les récompenſes fuſſent
» allées auſſi loin que ces diſtinc-
» tions, ſi le Roi eût trouvé en lui
» un ſujet docile à recevoir des gra-
» ces. Mais ce qui étoit l'effet d'une
» ſage politique dans ces tems mal-
» heureux où la vertu n'avoit rien tant
» à craindre que ſon éclat, étoit en lui
» l'effet d'une modeſtie naturelle &
» ſans art.

» Il revenoit de ſes campagnes triom-
» phantes avec la même froideur & la
» même tranquillité que s'il fût reve-
» nu d'une promenade, plus vuide de
» ſa propre gloire, que le public n'en
» étoit occupé. En vain les peuples
» s'empreſſoient pour le voir. En vain
» dans les aſſemblées ceux qui avoient
» l'honneur de le connoître le mon-
» troient des yeux, du geſte & de la
» voix à ceux qui ne le connoiſſoient
» pas. En vain ſa ſeule préſence,
» ſans train & ſans ſuite, faiſoit ſur
» les ames cette impreſſion preſque
» divine, qui attire tant de reſpect,
» & qui eſt le fruit le plus doux & le
» plus innocent de la vertu héroïque.
» Toutes ces choſes, ſi propres à fai-
» re rentrer un homme en lui-même

» par une vanité rafinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéroient en aucune maniére la situation tranquille de ſon ame ; & il ne » tenoit pas à lui qu'on oubliât ſes » victoires & ſes triomphes. (Je crois qu'il faut, *qu'on n'oubliât.* Ce peut être une faute d'impreſſion.)

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre ſur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à ſe retirer de ſon roiaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des vaiſſeaux rebelles qui la pourſuivoient de fort près. Ce voiage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lorſqu'elle alloit prendre poſſeſſion du ſceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui eſt contraire.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, par M. Boſſuet.

» LA REINE fut obligée à ſe retirer de ſon roiaume. En effet elle » partit des ports d'Angleterre à la » vûe des vaiſſeaux rebelles, qui la » pourſuivoient de ſi près, qu'elle » entendoit preſque leurs cris & leurs

» menaces insolentes. O voiage bien
» différent de celui qu'elle avoit fait
» sur la même mer, lorsque venant
» prendre possession du sceptre de la
» Grande Bretagne, elle voioit pour
» ainsi dire les ondes se courber sous
» elle, & soumettre toutes leurs va-
» gues à la dominatrice des mers !
» Maintenant chassée, poursuivie par
» ses ennemis implacables qui avoient
» eu l'audace de lui faire son procès,
» tantôt sauvée, tantôt presque prise,
» changeant de fortune à chaque quart
» d'heure, n'aiant pour elle que Dieu
» & son courage inébranlable, elle
» n'avoit ni assez de vents ni assez de
» voiles pour favoriser sa fuite préci-
» pitée.

PARALLELES.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur raproche & compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, & donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déja remarqué dans les descriptions précédentes : j'en raporterai encore quelques exemples.

1. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis ; M. le Cardinal de Bouillon convertiſſoit les hérétiques, & rétabliſſoit les temples.

Oraiſon funébre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

» QUELLE étoit ſa joie, lorſqu'après avoir forcé des villes, il voioit » ſon illuſtre Neveu, plus éclatant » par ſes vertus que par ſa pourpre, » ouvrir & réconcilier des Egliſes ? » Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux » que puiſſant, l'un faiſoit proſpérer » les armes, l'autre étendoit la reli- » gion : l'un abbattoit des remparts, » l'autre redreſſoit des autels : l'un » ravageoit les terres des Philiſtins, » l'autre portoit l'Arche autour des » pavillons d'Iſraël. Puis uniſſant en- » ſemble leurs vœux, comme leurs » cœurs étoient unis, le Neveu avoit » part aux ſervices que l'Oncle ren- » doit à l'Etat, & l'Oncle avoit part » à ceux que le Neveu rendoit à l'E- » gliſe.

2. *PARALLELE des maux violens & des maladies de langueur.*

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas
» souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui
» déchirent l'ame, & qui épuisent en
» un moment toute la constance d'un
» malade .... Mais si la miséricorde
» de Dieu a adouci la rigueur de sa
» pénitence, sa justice en a augmen-
» té la durée; & il n'a pas falu moins
» de force à soutenir cette longue
» épreuve, que si elle avoit été plus
» courte & plus rigoureuse.

Oraison funébre de M. de Montausier, par M. Fléchier.

» En effet dans les maux violens la
» nature se recueille toute entiére, le
» cœur se munit de toute sa constance.
» On sent beaucoup moins, à force de
» trop sentir; & si l'on souffre beau-
» coup, on a toujours la consolation
» d'espérer qu'on ne souffrira pas lon-
» tems. Mais les maladies de langueur
» sont d'autant plus rudes, que l'on n'en
» prévoit pas la fin. Il faut supporter
» & les maux, & les remédes aussi
» fâcheux que les maux mêmes. La
» nature en est tous les jours plus ac-
» cablée: les forces diminuent à tous
» momens, & la patience s'affoiblit
» aussi bien que celui qui souffre.

3. *PARALLELE. LA REINE servant les pauvres à l'Hôpital, & prenant part à la gloire & aux triomphes du Roi.*

Oraison funébre de la Reine, par M. Fléchier.

» COMPAGNES fidéles de sa piété qui la pleurez aujourd'hui, vous » la suiviez quand elle marchoit dans » cette pompe chrétienne ; plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, & plus glorieuse lorsqu'entre » deux rangs de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participoit » à l'humilité & à la patience de JESUS-CHRIST, que lorsqu'entre deux » haies de troupes victorieuses, dans » un char brillant & pompeux, elle » prenoit part à la gloire & aux triomphes de son Epoux.

4. *PARALLELE d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.*

Oraison funébre de M. de Lamoignon, par M. Fléchier.

» IL AUROIT cru manquer à la » partie la plus essentielle de son état, » si, comme il sentoit ses intentions » droites, il ne les rendoit éclairées. » Aussi disoit-il ordinairement, qu'il » y avoit peu de différence entre un » Juge méchant, & un Juge ignorant. » L'un au moins a devant ses yeux

» les régles de ſon devoir, & l'image
» de ſon injuſtice : l'autre ne voit ni le
» bien ni le mal qu'il fait. L'un péche
» avec connoiſſance ; & il eſt plus
» inexcuſable : mais l'autre péche ſans
» remords, & il eſt plus incorrigible.
» Mais ils ſont également criminels à
» l'égard de ceux qu'ils condannent
» ou par erreur, ou par malice. Qu'on
» ſoit bleſſé par un furieux, ou par
» un aveugle, on ne ſent pas moins
» ſa bleſſure : & pour ceux qui ſont
» ruinés, il importe peu que ce ſoit
» ou par un homme qui les trompe,
» ou par un homme qui s'eſt trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déja cité pluſieurs, je n'en raporterai ici qu'un ſeul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de Police dans Paris eſt important & difficile.

» LES citoiens d'une ville bien po- *M. de Fontenelle.*
» licée jouiſſent de l'ordre qui y eſt
» établi, ſans ſonger combien il en
» coute de peines à ceux qui l'établiſ-
» ſent ou le conſervent ; à peu près
» comme tous les hommes jouiſſent
» de la régularité des mouvemens cé-

» leſtes ſans en avoir aucune connoiſ-
» ſance : & même, plus l'ordre d'une
» Police reſſemble par ſon uniformité
» à celui des corps céleſtes, plus il eſt
» inſenſible ; & par conſéquent il eſt
» toujours d'autant plus ignoré, qu'il
» eſt plus parfait. Mais qui voudroit
» le connoître & l'approfondir, en ſe-
» roit effraié. Entretenir perpétuelle-
» ment dans une ville telle que Paris
» une conſommation immenſe, dont
» une infinité d'accidens peuvent tou-
» jours tarir quelques ſources ; répri-
» mer la tyrannie des marchands à l'é-
» gard du public, & en même tems ani-
» mer leur commerce ; empêcher les
» uſurpations mutuelles des uns ſur les
» autres, ſouvent difficiles à déméler;
» reconnoitre dans une foule infinie
» tous ceux qui peuvent ſi aiſément y
» cacher une induſtrie pernicieuſe,
» en purger la ſociété, ou ne les to-
» lérer qu'autant qu'ils peuvent lui
» être utiles par des emplois dont
» d'autres qu'eux ne ſe chargeroient
» pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi
» bien ; tenir les abus néceſſaires dans
» les bornes préciſes de la néceſſité
» qu'ils ſont toujours prêts à franchir,
» les renfermer dans l'obſcurité à la-

» quelle ils doivent être condannés,
» & ne les en tirer pas même par des
» châtimens trop éclatans ; ignorer
» ce qu'il vaut mieux ignorer que pu-
» nir, & ne punir que rarement &
» utilement ; pénétrer par des con-
» duits ſouterrains dans l'intérieur des
» familles, & leur garder les ſecrets
» qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il
» n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage ;
» être préſent par tout ſans être vû ;
» enfin mouvoir ou arrêter à ſon gré
» une multitude immenſe & tumul-
» tueuſe, & être l'ame toujours agiſ-
» ſante & preſque inconnue de ce
» grand corps ; voila quelles ſont en
» général les fonctions du Magiſtrat de
» la Police. Il ne ſemble pas qu'un
» homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par
» la quantité des choſes dont il faut
» être inſtruit, ni par celle des vûes
» qu'il faut ſuivre, ni par l'applica-
» tion qu'il faut apporter, ni par la va-
» riété des conduites qu'il faut tenir,
» & des caractéres qu'il faut prendre.
» Mais la voix publique répondra ſi
» M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

ON ſent bien que des modéles ſi beaux, ſi parfaits dans leur genre, propoſés aux jeunes gens, ſoit pour

objet de leur lecture, soit pour matiére de leurs compositions, sur tout quand ils sont expliqués & dévelopés par un maître habile, sont fort capables de leur élever l'esprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'est une des raisons qui m'a porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif, qui est le plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des stiles & des caractéres, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le stile.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs; non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples : mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens : mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, & ils ont chacun un caractére particulier qui les distingue; & peut-être ne sont-ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Fléchier, est une pureté de langage, une élé-

gance de ſtile, une richeſſe d'expreſſions brillantes & fleuries, une grande beauté de penſées, une ſage vivacité d'imagination, & ce qui en eſt une ſuite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme ſenſibles & palpables.

Mais il me ſemble qu'on voit régner dans tous ſes écrits une ſorte de monotonie & d'uniformité. Preſque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes maniéres. L'antithéſe ſaiſit preſque toutes ſes penſées; & ſouvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle eſt rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainſi elle termine heureuſement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendreſſe.* Quand elle roule ſur un jeu de mots, elle eſt moins eſtimable: *Heureux qui n'alla pas après les richeſſes! Plus heureux qui les refuſa quand elles allérent à lui!* Elle peut même devenir ennuieuſe, quelque ſolide qu'elle ſoit, quand elle eſt trop ſouvent répétée: *Qui ne ſait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne ſont pas encore connues: qu'elle eut de la ſageſſe en un tems où l'on n'a*

Oraiſon funébre de M. le Tellier.

Oraiſon funébre de M. de Lamoig.

Oraiſon funébre de M. de Montauſier.

preſque pas encore de la raiſon . . . . . & qu'elle fut capable de donner des conſeils en un tems où les autres ſont à peine capables d'en recevoir !

M. BOSSUET écrit d'une maniére toute différente. Peu occupé des graces légéres du diſcours, & quelquefois même négligeant les régles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au ſublime, au pathétique. Il eſt vrai qu'il eſt moins égal, & ſe ſoutient moins ; & c'eſt le caractére du ſtile ſublime : mais en récompenſe il enléve, il ravit, il tranſporte. Les figures les plus vives lui ſont ordinaires & comme naturelles.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.

» O mere, ô femme, ô reine admi-
» rable, & digne d'une meilleure for-
» tune, ſi les fortunes de la terre étoient
» quelque choſe ! Enfin il faut céder à
» votre ſort.

» Elle vit avec étonnement, que
» quand l'heure fut arrivée, Dieu al-
» la prendre comme par la main le Roi
» ſon fils pour le conduire à ſon trône.
» Elle ſe ſoumit plus que jamais à cet-
» te main ſouveraine, qui tient du
» plus haut des cieux les rênes de tous
» les empires ; & dédaignant les trônes
» qui peuvent être uſurpés, elle atta-

» cha ſon affection au roiaume où l'on » ne craint point d'avoir des égaux[a], » & où l'on voit ſans jalouſie ſes con- » currens.

Il fait ainſi le portrait de Cromwel. » Un homme s'eſt rencontré d'une » profondeur d'eſprit incroiable, hy- » pocrite rafiné autant qu'habile po- » litique, capable de tout entrepren- » dre & de tout cacher, également ac- » tif & infatigable dans la paix & dans » la guerre, qui ne laiſſoit rien à la » fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter » pâr conſeil & par prévoiance ; mais » au reſte vigilant, & ſi prêt à tout, » qu'il n'a jamais manqué les occaſions » qu'elle lui a préſentées : enfin un de » ces eſprits remuans & audacieux, » qui ſemblent être nés pour changer » le monde.

Il décrit dans un autre endroit la maniére dont la Princeſſe Henriette Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

» Malgré les tempêtes de l'océan,& » les agitations encore plus violentes » de la terre, Dieu la prenant ſur ſes » aîles, comme l'aigle prend ſes petits,

Oraiſon funére de Madame la Ducheſſe d'Orléans.

[a] Plus amant illud ce- habere conſortes. S. Au- gnum, in quo non timent guſtin.

» la porta lui-même dans ce roiaume; » lui-même la posa dans le sein de la » Reine sa mere, ou plutôt dans le » sein de l'Eglise Catholique.

Oraison funébre de Marie Thérese d'Autriche.

» Que dirai-je davantage ? Ecoutez tout en un mot. Fille, Femme, » Mere, Maitresse, Reine, telle que » nos vœux l'auroient pu fairé, plus » que tout cela Chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, & fut humble non seulement parmi toutes les grandeurs, » mais encore parmi toutes les vertus.

» Glaive du Seigneur, quel coup » vous venez de fraper ! Toute la terre en est étonnée.

Oraison funébre de la Reine d'Angleterre.

Il emploie quelquefois les antithéses, mais elles deviennent sublimes dans son discours. » Malgré le mauvais succès de ses armes infortunées, » (il s'agit de Charles I. Roi d'Angleterre) si on a pu le vaincre, on n'a » pu le forcer : & comme il n'a jamais » refusé ce qui étoit raisonnable étant » vainqueur, il a toujours rejetté ce » qui étoit foible & injuste étant captif.

M. MASCARON tient quelque chose du caractére des deux auteurs dont je viens de parler, sans pourtant

leur reſſembler entiérement. Il a en même tems beaucoup d'élégance, & beaucoup de nobleſſe : mais il eſt, ce me ſemble, moins orné que l'un, & moins ſublime que l'autre. L'art ſe montre chez lui avec moins d'oſtentation que dans le premier, ce qui eſt un grand art ; peut être auſſi la nature y eſt-elle moins riche & moins hardie que dans le ſecond.

Oraiſon funébre de M. de Turenne.

» Rome profane lui eût dreſſé des » ſtatues ſous l'empire des Céſars ; & » Rome ſainte trouve de quoi l'admi- » rer ſous les Pontifes de la Religion » de Jeſus-Chriſt.

» M. de Turenne vainqueur des en- » nemis de l'Etat, ne cauſa jamais à » la France une joie ſi univerſelle & ſi » ſenſible, que M. de Turenne vain- » cu par la vérité, & ſoumis au joug » de la foi.

» Anges du premier ordre, Eſprits » deſtinés par la Providence à la gar- » de de cette grande Ame, dites-nous » quelle fut la joie de l'Egliſe du ciel » à la converſion de ce Prince, & » avec quelles réjouiſſances furent re- » çus les premiers parfums des orai- » ſons de ce nouveau Catholique,

» lorſque du pié des autels de l'A-
» gneau ſacrifié vous les portâtes au
» pié de l'autel de l'Agneau régnant
» dans la gloire.

» Jamais homme ne fut plus propre
» à donner de grands ſpectacles à l'u-
» nivers : mais jamais homme ne ſon-
» gea moins aux applaudiſſemens des
» ſpectateurs.

» Sa maniére, ſans avoir rien de
» dur, mettoit pourtant ſur ſon viſa-
» ge tout le reſſentiment d'une modeſ-
» tie indignée.

» Auſſi éloigné dans ſes récits du
» faſte de la modeſtie, que de celui
» de l'orgueil.

» Que ne peut pas un grand Maî-
» tre, lorſqu'il trouve un génie du
» premier ordre à former ? A peine
» M. de Turenne a-t-il donné ſes pre-
» miers conſeils, qu'il ſe voit hors
» d'état d'en donner d'autres, préve-
» nu par les lumiéres, par la péné-
» tration, & par l'heureuſe & ſage
» impétuoſité du courage de ce grand
» Monarque. (Louis XIV.) Comme
» on voit la foudre conçue preſque
» en un moment dans le ſein de la
» nue, briller, éclater, fraper, ab-

» battre ; ces premiers feux d'une ar-
» deur militaire ſont à peine allumés
» dans le cœur du Roi, qu'ils brillent,
» éclatent, frapent par tout.

L'AUTEUR du lieu commun ſur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractére tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai raporté eſt d'un goût exquis, & doit paroitre d'autant plus beau, que les beautés y paroiſſent moins affectées, quoique la matiére fût fort ſuſceptible de ces tours brillans & fleuris, auſquels on a mieux aimé ſubſtituer la ſolidité des choſes & des penſées.

Les Eloges Académiques, compoſés par le même Auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenue & ſubtile*, le ſtile en eſt plus ſimple, comme il a dû l'être, mais c'eſt une ſimplicité qui eſt jointe avec beaucoup d'eſprit. On en jugera par quelques endroits choiſis que j'en vais citer. Ils feront connoitre, pour me ſervir des termes mêmes que l'Auteur emploie en parlant de l'un de ſes confreres, que » tout ce » qu'il dit lui appartient : j'ajouterois » volontiers, & la maniére dont il le » dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

» M. Dodart, dit-il dans l'éloge de » cet illustre Académicien, étoit né » d'un caractére sérieux; & l'attention » chrétienne avec laquelle il veilloit » perpétuellement sur lui-même, n'é- » toit pas propre à l'en faire sortir. Mais » ce sérieux, loin d'avoir rien d'aus- » tére ni de sombre, laissoit paroitre » assez à découvert un fonds de cette » joie sage & durable, qui est le fruit » d'une raison épurée, & d'une cons- » cience tranquille. Cette disposition » ne produit pas les emportemens de » la gaieté, mais une douceur égale, » qui cependant peut devenir gaieté » pour quelques momens, & par une » espéce de surprise, & de tout cela » ensemble se forme un air de dignité » qui n'appartient qu'à la vertu, & » que les dignités mêmes ne donnent » point.

» M. DE VAUBAN mépriſoit cette » politesse superficielle dont le mon- » de se contente, & qui couvre sou- » vent tant de barbarie : mais sa bon- » té, son humanité, sa libéralité, lui

» composoient une autre politesse plus
» rare, qui étoit toute dans son cœur.
» Il seïoit bien à tant de vertus de né-
» gliger des dehors, qui, à la vérité,
» lui appartiennent naturellement,
» mais que le vice emprunte avec trop
» de facilité.

» A LA FORME de dialogue, &
» à cette maniére de traiter la philo-
» sophie, on reconnoit que Cicéron
» a servi de modéle : (il s'agit de la
» philosophie de M. du Hamel.) Mais
» on le reconnoit encore à une latinité
» pure & exquise ; &, ce qui est plus
» important, à un grand nombre d'ex-
» pressions ingénieuses & fines, dont
» ces ouvrages sont semés. Ce sont des
» raisonnemens philosophiques, qui
» ont dépouillé leur séchereſſe natu-
» relle, ou du moins ordinaire, en
» passant au travers d'une imagina-
» tion fleurie & ornée, & qui n'y ont
» pris cependant que la juste dose d'a-
» grément qui leur convenoit. Ce qui
» ne doit être embelli que jusqu'à une
» mesure précise, est ce qui coute le
» plus à embellir.

» IL REGNE en cet ouvrage (la
recherche de la vérité du Pere Malle-

branche) » un grand art de mettre des » vérités abſtraites dans leur jour, de » les lier enſemble, de les fortifier par » leur liaiſon..... La diction, ou- » tre qu'elle eſt pure & châtiée, a » toute la dignité que les matiéres de- » mandent, & toute la grace qu'elles » peuvent ſouffrir. Ce n'eſt pas qu'il » eût apporté aucun ſoin à cultiver les » talens de l'imagination: au contraire » il s'eſt toujours fort attaché à les dé- » crier. Mais il en avoit naturellement » une fort noble & fort vive, qui » travailloit pour un ingrat malgré » lui, & qui ornoit la raiſon en ſe ca- » chant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'eſt pas une » ſcience ſédentaire & pareſſeuſe, qui » ſe puiſſe acquérir dans le repos & » dans l'ombre d'un cabinet.... Elle » veut que l'on coure les montagnes » & les forêts, que l'on graviſſe con- » tre des rochers eſcarpés, que l'on » s'expoſe aux bords des précipices. » Les ſeuls livres qui peuvent nous » inſtruire à fond dans cette matiére, » ont été jettés au hazard ſur toute la » ſurface de la terre; & il faut ſe ré- » ſoudre à la fatigue & au péril de les

» chercher & de les ramaſſer. . . . . .
» Son inclination dominante (de M.
» de Tournefort) lui faiſoit tout ſur-
» monter. Ces rochers affreux & preſ-
» que inacceſſibles qui l'environnoient
» de toutes parts *dans les Pyrénées* ,
» s'étoient changés pour lui en une
» magnifique bibliothéque où il avoit
» le plaiſir de trouver tout ce que ſa
» curioſité demandoit , & où il paſſoit
» des journées délicieuſes.

L'Auteur des Eloges ſait emploier à propos certains traits d'hiſtoire & d'antiquité , fort propres à apprendre aux jeunes gens l'uſage ſobre & raiſonnable qu'on en doit faire dans la compoſition.

» On lui a reproché (à M. Parent)
» d'être obſcur dans ſes écrits. Car
» nous ne diſſimulons rien , & nous
» ſuivons en quelque ſorte une loi de
» l'ancienne Egypte , où l'on diſcutoit
» devant des Juges les actions & le
» caractére des morts , pour régler ce
» qu'on devoit à leur mémoire.

» Un roi d'Arménie demanda à Né-
» ron un acteur excellent , & propre
» à toutes ſortes de perſonnages, pour
» avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe

» entiére. On eût pu dire de même » avoir en M. de la Hire ſeul une Aca- » démie entiére de ſciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit embraſſé preſque toutes les ſciences : » Nous ſommes obligés de le partager » ici, & pour parler philoſophique- » ment, de le décompoſer. De plu- » ſieurs Hercules l'antiquité n'en a » fait qu'un : & du ſeul M. Leibnitz, » nous ferons pluſieurs ſavans.

» Il alla (M. Fagon) en Auvergne, » en Languedoc, en Provence, ſur les » Alpes & ſur les Pyrénées, & n'en » revint qu'avec de nombreuſes colo- » nies de plantes deſtinées à repeupler » ce déſert : « c'eſt-à-dire, le Jardin Royal, qui étoit ſi dénué de plantes, que ce n'étoit preſque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peut être en ſoupçonner quelqu'une dans un certain tour de penſées un peu trop uniforme, quoique les penſées ſoient fort diverſifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme

me d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre.

Ce qui éleve l'eſprit, devroit toujours auſſi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Egliſe, l'en éloignoit.

La même cauſe qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vû, plus la raiſon voit elle-même.

Ce qu'il croioit, il le voioit; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, &c.

Je craindrois qu'un modéle ſi autoriſé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces ſortes de traits, appellés dans Sénéque, *ſtimuli quidam & ſubiti ictus ſententiarum;* qui, ſelon le même auteur, ſemblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudiſſement, & qui étoient inconnus à la ſaine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plauſibilis oratio.* Epiſt. 100. Epiſt. 52.

Il ne s'enſuit pas pour cela qu'ils doivent être entiérement rejettés : ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours, comme on le voit ſouvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire eſt à craindre, &

c'eſt cette raiſon qui m'oblige à inſiſter ſouvent & fortement ſur ce point.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'Ai déja remarqué en parlant des différens devoirs du Profeſſeur de rhétorique par raport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en étoit une des parties les plus eſſentielles, & qu'on pouvoit dire en un ſens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet c'eſt en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes uſage dans la compoſition.

Les régles qui regardent l'explication des auteurs conviennent ſans doute juſqu'à un certain point à toutes les claſſes: mais cependant elles appartiennent d'une maniére plus particuliére à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'eſprit plus formé, ſont auſſi plus en état d'en profiter. Juſques-

là on s'eſt plus appliqué à leur apprendre les régles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage. [a] Mais le devoir propre du Rhéteur, c'eſt de leur faire ſentir l'économie d'un diſcours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

„ [b] Il fera obſerver comment dans „ l'exorde on ſe rend les auditeurs fa- „ vorables : quelle clarté il y a dans la „ narration, quelle briéveté, quel air „ de ſincérité, quel deſſein caché quel- „ quefois, & quel artifice ; car ici le „ ſecret de l'art n'eſt gueres connu que „ des maîtres de l'art : quel ordre en- „ ſuite & quelle juſteſſe dans la divi- „ ſion : comment l'orateur fait trouver „ avec eſprit & entaſſer les uns ſur les „ autres un grand nombre de moiens

a Demonſtrare virtutes, vel, ſi quando ita incidat, vitia, id profeſſionis ejus atque promiſſi, qui ſe magiſtrum eloquentiæ pollicetur maximè proprium eſt. *Quintil. lib. 2. cap. 5.*

b Quæ in proœmio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquando conſilium & quàm occulta calliditas ; (namque ea ſola in hoc ars eſt quæ intelligi niſi ab artifice non poſſit :) quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm ſubtilis & crebra argumentatio ; quibus viribus inſpiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis aſperitas, in jocis urbanitas : ut denique dominetur in af-

» & de raisonnemens ; comment il est
» tantôt véhément & sublime, tantôt
» au contraire doux & insinuant ; quelle
» force & quelle violence il met dans
» ses invectives, quel sel & quel agré-
» ment dans les railleries : enfin com-
» ment il remue les passions, comment
» il se rend maître des cœurs, & tourne
» les esprits selon qu'il lui plait. De là
» passant à l'élocution, il leur fera re-
» marquer la propriété, l'élégance, la
» noblesse des expressions : en quelle
» occasion l'Amplification est louable,
» & quelle est la vertu opposée : la
» beauté des métaphores, & les dif-
» férentes figures : ce que c'est qu'un
» stile coulant & périodique, mais
» pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de Rhétorique, & des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la suite ne servira qu'à le développer & à le mettre dans un plus grand jour,

fectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum simulem ii, quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, sublime : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria : quid speciosè translatum : quæ figura verborum : quæ lenis & quadrata, virilis tamen compositio. *Quintil. l. 2. c. 5.*

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractéres d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques régles générales de Rhétorique qui me paroitront les plus propres à former le goût, ce qui eſt proprement le but que je me propoſe dans cet ouvrage. Je paſſerai enſuite aux obſervations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions ſur l'éloquence du barreau, de la chaire, & ſur celle de l'Ecriture ſainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être ſuperficielle & rapide. [a] Il faut revoir ſouvent les mêmes endroits, ſur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le ſens & les beautés : ſe les rendre familiers preſque juſqu'à les ſavoir par cœur. Le moien le plus aſſuré de profiter de cette lecture, qu'on doit

a Optimus quiſque legendus eſt, ſed diligenter, ac penè ad ſcribendi ſolicitudinem . . . . Repetamus autem, & tractemus : & ut cibos manſos ac prope liquefactos dimittimus, quo facilius digerantur ; ita lectio non cruda, ſed multa iteratione mollita, & velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, & de la convertir par là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela [a] il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture ce que [b] Sénéque dit d'une vaste bibliothéque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jetter le desordre & la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, & les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

ARTICLE PREMIER.

DES TROIS DIFFERENS genres ou caractéres d'éloquence.

COMME [c] il y a trois devoirs principaux de l'orateur, qui sont

a Tu memineris sui cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multùm legendum esse, non multa. *Plin. Epist.* 9. *l.* 7.

b Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas? . . . Onerat discentem turba, non instruit: multoque satius est paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos. *Senec. de Tranq. an. c.* 9.

c Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet,

d'instruire, de plaire, & de toucher ; il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, & le genre tempéré.

Le premier [a] paroit convenir plus particuliérement à la Narration & à la Preuve. Son caractére principal est la clarté, la simplicité, la préciſion. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, & rejette ceux qui sentent l'affectation

delectet, ut flectat. Probare necessitatis est ; delectare, suavitatis ; flectere, victoriæ ... sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi : subtile, in probando ; modicum, in delectando ; vehemens, in flectendo. *Orat. n.* 69.

a Illo subtili præcipue ratio narrandi probandique consistet. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum : nec calamistri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris & ruboris omnia repellentur : elegantia modò & munditia remanebit. Sermo purus & latinus : dilucidè planéque dicetur. *Orat. n.* 78. 79.

Verecundus erit usus oratoriæ quasi suppellectilis. *n.* 80.

Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulo parciùs. Nam sic, ut in epularum apparatu, à magnificentia recedens, non se parcum solùm, sed etiam elegantem videri volet ; eliget quibus utatur .. Aberunt quæsitæ venustates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifestè deprehensum appareat. *Ibid. n.* 84.

& le fard. Ce n'eſt pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeſte, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en releve encore le prix. La naïveté des penſées, la pureté du langage, & je ne ſai quelle élégance qui ſe fait plus ſentir qu'elle ne paroit, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui ſemblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en eſt de ce genre d'écrire comme de ces tables ſervies proprement & ſimplement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicateſſe étudiée, tout ragoût recherché.

[a] Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique : c'eſt ce qu'on appelle le grand, le ſublime. Il met en uſage tout ce que l'éloquence

a Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus : in quo profecto vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt, ſed hanc eloquentiam, quæ curſu magno ſonituque ferretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat.* n. 97.

Nam & grandiloqui,

a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de fraper les esprits : la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athénes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maîtresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroie, & qui [a], semblable à un fleuve rapide & impétueux, entraine & renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisiéme [b] genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres : qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second : qui en approche, mais sans leur ressem-

ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & sententiarum gravitate, & majestate verborum ; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Orat.* n. 20.

a At ille qui saxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas sibi faciat, multus & torrens, judicem vel nitentem contrà ferat, cogatque ire quà rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Est quidam interjectus intermedius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum ; vicinus amborum, in neutro excellens ; utriusque particeps, vel utriusque, si verum quærimus, potiùs expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem &

bler; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le ſecond. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des penſées, l'agrément des digreſſions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, ſemblable à une belle riviére, dont l'eau eſt claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I.

Du Genre ſimple.

I. DE ces trois genres d'écrire, le premier, qui eſt le ſimple, n'eſt pas le plus facile, quoiqu'il le paroiſſe.

qualitatem. *Orar. n.* 20.

Uberius eſt aliquantoque robuſtius quàm hoc humile, ſummiſſius autem quàm illud ampliſſimum . . . Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque eſt in hac orationis formâ ſuavitatis. *Ibid. n.* 91.

Medius hic modus & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus, compoſitione aptus, ſententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

a Summiſſus eſt & humilis, conſuetudinem imitans, ab indiſertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui

Comme le ſtile qu'on y emploie eſt fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniére commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réuſſir ; & quand on lit ou qu'on entend un diſcours de ce genre, les moins éloquens ſe croient capables de l'imiter. On le croit, mais on ſe trompe ; & pour s'en[a] convaincre, il ne faut qu'en faire l'eſſai : car après bien des efforts, on ſera contraint ſouvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. [b] Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y ſont le plus verſés, reconnoiſſent qu'il n'y a rien de ſi difficile que de parler avec juſteſſe & ſolidité, & cependant d'une maniére ſi ſimple & ſi naturelle, que chacun ſe flate d'en pouvoir faire autant.

audiunt, quamvis ipſi infantes ſint, tamen illo modo confidunt ſe poſſe dicere. Nam orationis ſubtilitas, imitabilis quidem illa videtur eſſe exiſtimanti, ſed nihil eſt experienti minùs. *Orat. n. 76.*

a Ut ſibi quivis Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret Auſus idem. *Horat.*

b Rem indicare ſermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctiorum cadentis eſſe exiſtimant : cùm interim, quod tanquam facile contemnunt, neſcias præſtare minùs velint, an poſſint. Neque enim aliud in eloquentiâ cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod ſe dicturos fuiſſe omnes putant, poſtquàm audierunt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

UNIVERSITAS O. M. I.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'orateur, fait remarquer [a] que dans les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire ; au lieu qu'en matiére d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la maniére ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui régne dans les conversations : mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de rafinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. [b] Car ils sont, à peu de chose près,

a In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorrere. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 12.

b Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba ; neque ex alio

les mêmes de part & d'autre ; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particuliére, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matiére que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuse. » Cicé-» ron, a dit-il, a écrit quelque part » que la perfection consiste à dire de » ces choses qu'il semble que tout le » monde pourroit aisément dire de » même, à quoi néanmoins on trouve

genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib. 3. de Orat. n.* 177.

a Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod cùm te facile credideris consequi imitatione, non possis. Alio verò, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse consideret, sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verum utrumque, ac meritò laudatur. Causa enim mo-

» plus de difficulté qu'on ne penſoit » quand on vient à le tenter. Et dans » un autre endroit il dit qu'il ne s'eſt » point étudié à parler comme chacun » s'imagineroit pouvoir le faire, mais » comme perſonne n'oſeroit l'eſpérer : » en quoi il ſemble ſe contredire. » Cependant l'un & l'autre eſt fort » juſte : car de l'un à l'autre il n'y a » de diſtance que le ſujet que l'on » traite. En effet cette ſimplicité, & » cet air négligé d'un ſtile naturel où » il n'y a rien d'affecté, ſied admira- » blement bien aux petites cauſes ; & » le grand, le merveilleux convient » fort aux grandes. Cicéron excelle « en ces deux qualités : dont l'une, à » ce qu'il ſemble aux ignorans, eſt » fort aiſée à attraper ; mais au juge- » ment des connoiſſeurs ni l'une ni » l'autre ne l'eſt. « On voit par là que le ſtile ſimple doit être emploié quand on parle de choſes ſimples & communes ; & qu'il convient ſurtout aux récits, & aux parties du diſcours où

doque diſtat : quia ſimplicitas illa, & velut ſecuritas inaffectatæ orationis, mirè tenues cauſas decet : majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti ſe poſſe conſequi credent, neutrum qui intelligunt. *Quintil. l.* 11, *c.* 1.

l'orateur ne ſonge qu'à inſtruire ſes auditeurs, ou à s'inſinuer doucement dans leurs eſprits.

IV. [a] De là venoit cette attention des Anciens à cacher l'art, qui ceſſe en effet de l'être s'il eſt viſible, bien différente de l'oſtentation & du faſte de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur eſprit. [b] De là certaines négligences qui ne choquent point, & ne déplaiſent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choſes que des mots. [c] De là enfin cet air de modeſtie & de retenue que les Anciens avoient ſoin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration, pour le ſtile, pour l'expreſſion, pour les penſées, pour le ton même & le geſte. L'orateur n'eſt pas encore admis dans

a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio : multum ab hac temporum noſtrorum jactatione diverſa. *Quintil. l.* 4. *c.* 1.

b Habet ille ſtilus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quàm de verbis laborantis, *Orat. n.* 77.

c Frequentiſſimè procœmium decebit & ſententiarum, & compoſitionis, & vultûs modeſtia.. Diligenter ne ſuſpecti ſimus in illa parte vitandum : propter quod minimè oſtentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi ... Nondum recepti ſumus, & cuſtodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas feretur. *Quintil. l.* 4. *c.* 1.

les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embuches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, & laisse plus de liberté.

[a] Cicéron remarque que Démosthéne a suivi cette régle dans son beau plaidoier pour Ctésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeste, & ne passe à ce stile vif & véhément qui régne dans la suite, qu'après s'être insinué peu à peu & comme par degrés dans les esprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, & [b] il releve dans Crassus ce caractére de modestie & de retenue, qui bien loin de nuire à son discours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus estimable par

a Demosthenes in illa pro Cresiphonte oratione longè optima, summissus à principio; deinde, dum de legibus disputat, pressius: post sensim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audaciùs. *Orat. n.* 26. Principia verecunda non elatis intensa verbis. *Ibid. n.* 124.

b Fuit mirificus quidam in Crasso pudor, qui tamen non modo non obesset ejus orationi, sed etiam probitatis commendatione prodesset. 1. *de Orat. n.* 122.

l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

Homére & Virgile, dont la poésie est si noble & si sublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poémes par un début fort simple, & très éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poéte de son tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

[a] Il est ridicule en effet de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple & sans affectation. [b] Ce feu, cet éclat si vif, dégénérent souvent en fumée ; au lieu qu'un stile plus simple d'abord & moins éclatant plait extrémement, quand il est suivi d'une grande lumiére.

Cette régle que l'exorde doit être simple & modeste, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poésie. Il y a des harangues dont le sujet souffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble &

a Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu? *Horat de art. poet.*

b Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat. *Ibid.*

grand ; & le début le plus ſublime convient parfaitement à l'Ode, au lieu qu'il pourroit bleſſer ailleurs. M. de la Mothe, dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes, apporte une bonne raiſon de cette différence, pour ce qui regarde la poéſie. » C'eſt, dit-il, » que le Poéme étant un ouvrage de » longue haleine, il eſt dangereux de » commencer d'un ton difficile à ſou- » tenir : au lieu que l'Ode étant reſ- » ſerrée dans d'étroites bornes, on ne » court aucun riſque à échauffer d'a- » bord le lecteur, qui n'aura pas le » tems de ſe réfroidir par la longueur » de l'ouvrage. Ainſi un homme qui » auroit à faire une longue courſe, » devroit ſe ménager d'abord, pour » ne pas épuiſer trop tôt ſes forces : & » au contraire, celui qui n'auroit à » fournir qu'une petite carriére, pour- » roit par un premier effort augmenter » ſa légéreté naturelle, & en achever » plus rapidement ſa courſe.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractére de ſimplicité qui régne dans les Anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, & leur répéter ſouvent que la meilleure éloquence eſt celle

qui eſt la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici conſiſte dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plait extrêmement par cette raiſon là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent [a] un nom qui eſt fort expreſſif : c'eſt ἀφέλεια. Ἀφελὴς, ſe dit d'un genre de vie ſimple, frugale, modeſte, honnête, ſans luxe, ſans faſte, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien auſſi de ſuperflu. C'eſt à peu près ce qu'Horace appelle *ſimplex munditiis :* une élégante ſimplicité.

VI. Le récit de l'avanture arrivée à Canius eſt de ce genre. Il ſe trouve dans le troiſiéme livre des Offices de Cicéron : je le raporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

* *C. Canius, eques Romanus nec infacetus, & ſatis literatus, cùm ſe Syracuſas, otiandi, ut ipſe dicere ſolebat, non*

a Ipſa illa ἀφέλεια ſimplex & inaffectata haber quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. *Quinct. l.* 8. *c.* 3.

» * C. Canius, Chevalier Romain, homme agréable & de bon eſprit, & qui n'étoit ce point ſans étude, étant ce allé à Syracuſe, non ce pour affaire, mais *pour ne rien faire*, comme ce il avoit accoutumé de ce dire, fit ſavoir qu'il ce ſeroit bien aiſe d'acheter une maiſon de ce

negotiandi causa, contulisset ; dictitabat hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus, & satis literatus !* Le françois en rend très bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espéce de jeu de mots, *otiandi, negotiandi*, & dans ces diminutifs, *dictitabat, hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangere.

* *Quod cùm percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis ; & simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cùm ille promisisset, tùm Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus,*

» plaisance proche de la » ville pour y aller quelquefois se divertir avec » ses amis, & se dérober » aux visites.

» * Ce bruit s'étant ré» pandu dans la ville, un » certain Pythius, qui faisoit la banque à Syracuse lui dit qu'il en avoit » une, qui à la vérité n'étoit point à vendre, mais » qu'il la lui offroit pour » en user comme si elle étoit à lui, & le pria « d'y venir manger le len- « demain. Canius l'ayant « promis, l'autre qui par « son commerce s'étoit « acquis toutes sortes de « gens, fit venir les pê- « cheurs, les pria de venir « le lendemain pêcher de- « vant sa maison, & leur « donna quelques autres « ordres qui convenoient « à son dessein.

piſcatores ad ſe convocavit, & ab his petivit ut ante ſuos hortulos poſtridie piſcarentur, dixitque quid eos facere vellet. Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui eſſet, ut argentarius, apud omnes ordines gratioſus.* Elle n'eſt pas ſi bien rendue dans le françois, qui ne fait pas aſſez entendre que ſa caiſſe lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les perſonnes de toute condition. Il y a auparavant *hominem invitavit*, qui eſt bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum.*

* *Ad cænam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatum convivium. Cybarum ante oculos multitudo. Pro ſe quiſque quod ceperat, afferebat : ante pedes Pythii piſces abjiciebantur.* Le ſtile concis, où les verbes ſont ſupprimés, eſt fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'eſt une beauté, dont notre langue eſt rarement ſuſceptible. Il y a ce me ſemble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii piſces abjiciebantur*, une belle image de gens

» * Canius ne manqua » pas au rendez-vous. Il » trouva un feſtin magnifique, & toute la mer » couverte de barques de » pêcheurs, qui venoient » l'un après l'autre apporter à Pythius une grande quantité de poiſſons, comme s'ils fuſſent venus de les prendre devant lui.

qui s'empreſſoient de jetter aux piés de Pythius une grande quantité de poiſſons. Je ne ſai pourquoi le Traducteur y a ſubſtitué une autre penſée qui n'eſt point dans le latin.

* *Tum Canius : Quæſo, inquit, quid eſt hoc, Pythi? Tantumne piſcium, tantumne cymbarum? Et ille: Quid mirum, inquit? Hoc loco eſt, Syracuſis quidquid eſt piſcium : hîc aquatio : hac villa iſti carere non poſſunt.*

** *Incenſus Canius cupiditate, contendit à Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti, quanti Pythius voluit, & emit inſtructos : nomina facit : negotium conficit.* Rien n'eſt plus admirable que tout ce récit. Mais ces

» * Canius tout ſurpris » de ce qu'il voioit : Quoi, » dit il à Pythius, y a-t-il » donc ici tant de poiſ- » ſons, & y voit-on tous » les jours tant de barques » de Pêcheurs ! Tous les » jours, dit Pythius. Il » n'y a que ce ſeul en- » droit autour de Syra- » cuſe où l'on trouve du » poiſſon, & où les pê- » cheurs puiſſent même » venir prendre de l'eau, » & tous ces gens là ne » ſauroient ſe paſſer de » cette maiſon.

** Voila Canius a- cc moureux de la maiſon. cc Il preſſe Pythius de la cc lui vendre. Pythius pa- cc roit avoir bien de la cc peine à s'y réſoudre : il cc s'en fait beaucoup prier; cc enfin il y conſent. Ca- cc nius, homme riche, cc qui aimoit ſon plaiſir, cc l'achete tout ce que cc l'autre voulut, & l'a- cc chete même toute meu cc blée. On fait le con- cc trat : voila l'affaire con- cc ſommée.

deux mots, *homo cupidus & locuples :* ſont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raiſons qui déterminérent Canius à acheter ſi cher cette petite maiſon : c'eſt qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le ſens du premier mot: *Canius, homme riche, qui aimoit ſon plaiſir.* Ce n'eſt pas ce que ſignifie, *homo cupidus.*

* *Invitat Canius poſtridie familiares ſuos : venit ipſe maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piſcatorum eſſent, quòd eos nullos videret. Nullæ quod ſciam, inquit ille: ſed hîc piſcari nulli ſolent. Itaque heri mirabar quid accidiſſet. Stomachari Canius. Sed quid faceret ? Nondum enim Aquillius, collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in*

» * Canius prie de ſes » amis de l'y venir voir » dès le lendemain. Il s'y » rend lui-même de fort » bonne heure. Mais il » ne voit ni pêcheurs, ni » barques. Il demande à » quelque voiſin s'il étoit » fête ce jour-là pour les » pêcheurs. Nulle fête, » que je ſache, dit le voi » ſin. Jamais on ne pêche » ici : & hier je ne ſavois » ce que tout cet appareil » vouloit dire. Voila Canius en grande colére. « Mais que faire ? Car Aquillius, mon collegue « & mon ami, n'avoit pas « encore établi ſes formules contre le dol & « la mauvaiſe foi. Or ce « qu'on appelle *dol*, *mauvaiſe foi*, c'eſt, diſoit « le même Aquillius, « donner lieu à quelqu'un « de s'attendre à une cho « ſe, & en faire une autre. «

quibus ipsis, cùm ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat, cùm esset aliud simulatum, aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de pensées & d'expressions, on ne changera rien au fonds, & l'on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires, [a] mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicatesse, c'est-à-dire, tout ce qui rend le discours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de raporter encore ici une petite histoire que Pline le naturaliste nous a conservée, où l'on verra dans un seul mot, ce que c'est que cet ornement simple & naturel dont nous parlons. Un esclave, qui s'étoit tiré de servitude, aiant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins, qui l'accusérent d'user de magie, & d'emploier des sortiléges, pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres stériles. Il fut appellé en

Plin. lib. 8. cap. 6.

a Caret ceteris lenociniis expositio; & nisi commendetur hac venustate, iaceat necesse est. *Quintil. l. 4. c. 2.*

jugement

jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On sait que l'assemblée du peuple se tenoit dans la place publique. [a] Il amena avec lui sa fille, qui étoit une grosse paysanne très laborieuse, bien nourrie & bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très pesans, une charrue bien équippée & bien entretenue, & fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les Juges : Voila, dit-il, mes sortiléges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc sunt,* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit : *Nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliasque & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple

[a] Instrumentum rusticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Piso) bene curatam ac vestitam, ferramenta egregiè facta, graves sigones, vomeres ponderosos, boves saturos.

lecture de ce récit ne soit frapé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hæc sunt* : voila mes sortiléges. Mais en quoi donc consiste cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime ? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse & une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plait & qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées le discours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du payſan toute sa grace. C'est ainsi comme le raporte le même Pline, que Néron par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe, en la faisant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art : *cùm pretio periſſet gratia artis detractum eſt aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

Plin. lib. 34. cap. 8.

§. II.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, eſt ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainſi dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes : *Je croi*, dit-il, *que le ſublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & préciſion.* Il rend enſuite raiſon de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuſes. Je ne ſai pourtant ſi la derniere partie de cette définition eſt bien juſte : *exprimés avec élégance & préciſion.* Ces deux qualités ſont-elles donc ſi eſſentielles au ſublime, que ſans elles il ne puiſſe ſubſiſter? Je croiois que *l'élégance*, bien loin de faire le caractére propre du ſublime, ſouvent lui étoit oppoſée, & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un eſt de Moyſe : *Dieu dit, que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*; l'autre d'Homére : *grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.*

Pour *la préciſion*, ou *brieveté*, elle convient quelquefois au ſublime, lorſqu'il conſiſte dans une penſée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me ſemble qu'elle n'en fait pas l'eſſence. * Il y a dans Démoſthéne & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui ſont pourtant très ſublimes, quoique la briéveté ne s'y rencontre point. J'uſe de la liberté que M. de la Mothe donne à ſes lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expoſe ſimplement mes doutes, mais en les ſoumettant à ſes lumiéres. L'admirable traité de Longin ſur cette matiére ſeroit ſeul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai preſque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui ſeront pour eux comme autant de régles & de principes.

M. Deſpreaux prétend que par ſublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le ſtile ſublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frape dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime,

* *Ce n'eſt point apparemment cette eſpéce de ſublime qu'on définit ici.*

dit-il, veut toujours de grands mots: mais le ſublime peut ſe trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui ſouffre pluſieurs difficultés, je me contente d'avertir que par ſublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & ſe trouve dans la ſuite du diſcours ; & celui qui eſt plus court, & conſiſte dans des traits vifs & frapans : parce que dans l'une & dans l'autre eſpéce, j'y trouve également une maniére de penſer & de s'exprimer avec nobleſſe & grandeur, ce qui fait proprement le ſublime.

I. Le ſtile ſimple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans ſon genre, & rempli de graces ſouvent inimitables, eſt bon pour inſtruire, pour prouver, & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets, ſans leſquels [a] Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés ſimples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de ſtile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le *Longin. chap.* 1.

[a] Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Cic. in Epiſt. ad Brut.*

genre ſublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du ſublime. Il donne au diſcours une vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous
Chap. 18. écoute.... Par ce ton de majeſté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y régnent, il enleve l'auditeur, & le laiſſe comme abbattu & ébloui, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs.

II. C'eſt ce que [a] Quintilien remarque au ſujet d'un endroit ſublime & éclatant du plaidoier de Cicéron pour
Pro Cornel. Balbo. n. 9. 16. Cornelius Balbus, où il avoit inſéré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non ſeulement

[a] Nec fortibus modò, ſed etiam fulgentibus armis præliatus in cauſa eſt Cicero Cornelii: qui non aſſecutus eſſet docendo judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perſpicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem ſuam non acclamatione tantùm, ſed etiam plauſu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expreſſit illum fragorem. Nec tam

par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arrachérent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espéce de raviſſement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer, ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voila proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, éleve l'ame au-dessus d'elle-même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une im- *Longin. c. 5.*

insolita laus esset prosecuta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

preſſion, à laquelle il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter, & dont le ſouvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le ſtile commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche pour ainſi dire, que la ſurface de l'ame, & la laiſſe dans ſa ſituation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plait & flate, l'autre ravit & tranſ-
Chap. 29. porte : C'eſt ainſi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile même pour notre uſage : mais nous ſommes véritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin & l'Ocean ſur tout.

IV. On diſtingue pluſieurs ſortes de ſublime. Il n'eſt pas toujours véhément & impétueux. Le ſtile de Platon ne laiſſe pas d'être élevé, bien qu'il coule ſans être rapide, & ſans faire
Chap. 10. de bruit. Démoſthéne eſt grand, quoique ſerré & concis ; & Cicéron l'eſt auſſi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démoſthéne à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, &

emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrasement, il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, & qui à mesure qu'il s'avance prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthéne vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans *Chap. 7.* une maniére de penser noble, grande, magnifique; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentimens généreux, & de je ne sai quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec

sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, répliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il faloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je raporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté & le caractére que tous les préceptes.

Æn. l. 6. v. 847. &c.

Excudent alii spirantia molliùs æra....
Orabunt causas meliùs, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, & debellare superbos.

Horat. Od. 1. lib. 2.

Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson dans l'éloge du Roi parle ainsi : *Ici il détruisoit le duel..... Ici il savoit pardonner nos fautes, supporter nos foiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts ; tout à ses peuples, Général, Législateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Pere,*

c'eſt-à-dire, véritablement Roi.

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le monde, que Dieu avoit fait pour manifeſter ſa puiſſance, ſembloit être devenu un temple d'idoles. Boſſuet hiſt. univ.

Il reſtoit environ cinq cens ans juſques aux jours du Meſſie. Dieu donna à la majeſté de ſon fils de faire taire les Prophétes durant tout ce tems, pour tenir ſon peuple en attente de celui qui devoit être l'accompliſſement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les Rois de la terre ? Rac. Eſth.

En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers enſemble.
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poéte n'eſt pas moins grand, quoiqu'en un ſeul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans le corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide...Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sai comment, que la plupart tombent dans ce vice, son-

Longin. ch. 5.

Chap. 2.

dés sur cette maxime commune ;
Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui au raport [a] de Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme... Ces déclamateurs latins dont Sénéque le pere raporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au delà de l'Océan, sont outrés & excessifs. Les uns disent, [b] qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; [c] qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : [d] les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites, que la nature met au monde ; qu'Alexandre [e] est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre ; [f] qu'il n'y a rien

a Non supra modum elatus Tullius. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

b Satis sit hactenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere satis est.

c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere.

d Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem facit.

e Alexander orbi magnus est, Alexandro orbis angustus est.

f Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra Oceanum. *Suasor.* 1.

au dela d'Alexandre, non plus qu'au dela de l'Océan.

Ce que dit un Hiſtorien au ſujet de Pompée n'eſt guéres moins outré. * *Telle fut*, dit-il, *la fin de Pompée, après trois Conſulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir domté l'univers; la fortune s'accordant ſi peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſépulture.*

L'endroit ſuivant de Malherbe l'eſt encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'eſt alors que ſes cris en tonnerres s'éclattent :
Ses ſoupirs ſe font vents qui les chênes combattent ;
Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noïant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

a Hic poſt tres conſulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus : in tantum in illo viro à ſe diſcordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deeſſet ad ſepulturam. *Velleï. Paterc. lib.* 2.

Cet excellent Poéte ſort ici viſiblement de ſon caractére, & nous montre combien il eſt aiſé que l'enflure prenne la place du grand & du ſublime. Cette piéce étoit ſans doute un ouvrage de la jeuneſſe de Malherbe, que ſes autres compoſitions ſemblent déſavouer.

VII. Les figures ne ſont pas une des moindres parties du ſublime, & ce ſont elles qui donnent le plus de vivacité au diſcours. Démoſthéne, après la perte de la bataille de Chéronée, veut juſtifier ſa conduite, & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. *Non, Meſſieurs*, leur dit-il, *non, vous n'avez point failli. J'en jure par les mânes de ces grands hommes, qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire ſimplement que l'exemple de ces grands hommes juſtifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires & ſi nouveaux, il éleve ces anciens citoiens au deſſus de la condition humaine, il inſpire à ſes audi- *Longin. ch. 4*

teurs l'esprit & le sentiment de ces illustres morts, & il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colére des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniére fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique. * *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obrutæ aræ, sacrorum populi Romani sociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestræ tum aræ, vestræ religiones viguerunt,*

*Pro Mil. n.

» * Je vous atteste & vous implore, saintes » Collines d'Albe, que » Clodius a profanées: » Bois respectables, qu'il » a abbatus: sacrés Autels, lieu de notre » union & aussi ancien » que Rome même, sur » les ruines desquels cet » impie avoit élevé ces » masses énormes de bâtimens: votre religion » violée, votre culte aboli, vos mystéres pollués, « vos dieux outragés, » ont enfin fait éclater « leur pouvoir & leur « vengeance. Et, vous, « divin Jupiter Latial, « dont il avoit souillé les « lacs & les bois par tant « de crimes & d'impure- « tés, du sommet de vo- « tre sainte montagne « vous avez enfin ouvert « les yeux sur ce scélérat « pour le punir. C'est à «

veſtra vis valuit, quam ille omni ſcelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis ſancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, fineſque, ſæpe omni nefario ſtupro & ſcelere maculârat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuiſti. Vobis illæ, vobis, veſtro in conſpectu, ſeræ, ſed juſtæ tamen & debitæ pœnæ ſolutæ ſunt.

Oraiſon funébre de M. de Turenne.

M. Fléchier décrit une mort bien différente d'une maniére fort ſublime, en faiſant uſage auſſi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juſte en vos conſeils ſur les enfans des hommes, vous diſpoſez & des vainqueurs, & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puiſſance renverſe ceux que votre puiſſance avoit élevés. Vous immolez à votre ſouveraine grandeur de grandes victimes, & vous frapez, quand il vous plait, ces têtes illuſtres, que vous avez tant de fois couronnées.* Cet endroit eſt grand certainement, & le ſeroit peut être encore plus, s'il y avoit moins d'antitheſes.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcéne tragique ; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres

» vous, & ſous vos yeux, » c'eſt à vous qu'une lente, » mais juſte vengeance a immolé cette victime, « dont le ſang vous étoit « dû. «

trophées, que je découvre ce corps pâle & sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frapé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

§. III.

Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple & le sublime, il y en a un troisiéme, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de stile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, & plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, & peuvent servir pour la matiére que je traite ici.

I. On appelle ornement en matiére d'éloquence, certains tours, certaines

maniéres, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une maniére toute simple, pourvû qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parce qu'elle n'est frapée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien [a] que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat:

a Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quintil. l. 1. c. 14.* Nescio quomodo etiam credit faciliùs quæ audienti jucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur. *Lib. 4. cap. 2.*

& c'eſt ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur ſatisfait en même tems l'eſprit & l'imagination. Il donne à l'eſprit la vérité & la ſolidité des penſées & des preuves, qui eſt comme ſa nourriture naturelle ; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicateſſe, l'agrément des expreſſions & des tours, qui ſont plus de ſon reſſort, & lui appartiennent plus particuliérement.

II. Il y a des gens ennemis de tout ornement du diſcours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le ſtile ſimple & nud reſſemble à celui de la converſation, qui regardent comme ſuperflu tout ce qu'on ajoute à la pure néceſſité, & qui croient que c'eſt deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangére, dont, ſelon eux, elle n'a pas beſoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philoſophes, ou devant des perſonnes exemtes de toute paſ-

a Quidam nullam eſſe naturalem eloquentiam putant, niſi quæ ſit quotidiano ſermoni ſimillima.... contenti promere animi voluntatem, nihilque accerſiti & elaborati requirentes : quicquid huc ſit adjectum, id eſſe affectationis, & ambitioſæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

sion & de toute prévention, peutêtre ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans. [a] C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui, parce que comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la maniére des philosophes, mais à la vôtre : & quelque corrompus

a Cùm esset ille vi (Rutilius) exemplum, ut scitis innocentiæ. . . noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs causam dici suam, quàm simplex ratio veritatis ferebat. . . . Quòd si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo licuisset dicere; quamvis scelerati illi fuissent, si cuti fuerunt pestiferi cives suppliciisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dum causa ita dicitur, ut si in illa commentitiâ Platonis civitate res ageretur. 1. *de Orat. n.* 229. 230.

que fussent les Juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injustice un citoien, si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert, & un homme éloquent. [a] Le premier se contente de dire sur une matiére ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire, qui s'explique seulement avec clarté & solidité, laisse son auditoire froid & tranquille ; & n'excite point en lui ces sentimens d'admiration & de surprise, qui, [b] selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

a M. Antonius ait (*l.* 1. *de Orat. n.* 94.) à se disertos visos esse multos, eloquentem autem neminem. Disertis satis putat, dicere quæ oporteat, ornatè autem dicerè, proprium esse eloquentissimi. *Quint. Præm. l.* 8.

b In quo igitur homines exhorrescunt? Quem stupefacti dicentem audiunt?.. qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt : id est, quod dico ornatè. *Lib.* 3. *de Orat. num.* 33.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui eſt uniquement pour l'oſtentation, & qui n'a d'autre but que le plaiſir de l'auditeur, comme les diſcours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puiſſances, certains panégyriques, & d'autres piéces ſemblables; où il eſt permis de déploier toutes les richeſſes de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Penſées ingénieuſes, expreſſions frapantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur [b] peut non ſeulement le montrer, mais même en quelque ſorte en faire parade, pour remplir l'atiente d'un auditeur qui n'eſt venu que pour entendre un beau diſcours, & dont on ne peut enlever les ſuffrages qu'à force d'élégances & de beautés.

a Illud genus oſtentationi compoſitum ſolam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit... Quare quicquid erit ſententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, tranſlationibus magnificum, compoſitione elaboratum, velut inſtitor quidam eloquentiæ intuendum & penè pertractandum dabit. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

b In hoc genere permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, ſed oſtentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Q. l.* 2. *c.* 11.

V. [a] Il eſt pourtant néceſſaire, même dans ce genre, que les ornemens ſoient diſpenſés avec une ſorte de ſobriété & de ſageſſe, & l'on doit ſurtout y jetter une grande variété. Cicéron inſiſte beaucoup ſur ce principe, comme ſur une des régles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choiſir un genre d'écrire, qui ſoit agréable & qui plaiſe à l'auditeur, de ſorte néanmoins que cet agrément & ce plaiſir ne viennent point enfin à lui cauſer du dégoût. Car c'eſt l'effet que produiſent ordinairement les choſes qui frapent d'a-

[a] Ut conſperſa ſit quaſi verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem rationem, ſed ita diſtinctum, ut ſint quaſi in ornatu diſpoſita quædam inſignia & lumina. Genus dicendi eſt eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, & quod non ſolum delectet, ſed etiam ſine ſatietate delectet... Difficile enim dictu eſt, quænam cauſa ſit, cur ea, quæ maximè ſenſus noſtros impellunt voluptate, & ſpecie prima acerrimè commovent, ab iis celerrimè faſtidio quodam & ſatietate abalienemur.... Omnibus in rebus, voluptatibus maximis faſtidium finitimum eſt: quo hoc minus in oratione miremur in qua vel ex poëtis, vel ex oratoribus, poſſumus judicare, concinnam, diſtinctam, ornatam, feſtivam, ſine intermiſſione, ſine reprehenſione, ſine varietate, quamvis claris ſit coloribus picta vel poeſis vel oratio, non poſſe in delectatione eſſe diuturna... Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam & receſſum quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. *de Orat. n. 96. 97. 98. 100. 101.*

bord

bord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, & que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme, & toujours sur le même ton, ne se fasse pas lontems gouter. Un discours qui est par tout ajusté & peigné, sans mélange & sans variété, où tout frape, tout brille; un tel discours cause plutôt une espéce d'éblouissement, qu'une véritable admiration: il lasse & il fatigue par trop de beautés, & il déplait à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner un relief, & tout ne doit pas être lumiére.

VI. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie, com-

bien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau ? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, &, ce qui est bien plus considérable, du salut éternel, est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à faire paroître de l'esprit ? [a] Ce n'est pas qu'on prétende bannir des discours les graces & la beauté du stile. Mais les ornemens qu'il est permis d'y emploier, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévéres, [b] & partir plutôt du fonds de la matiére même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. [c] On ne peut trop le répéter : il faut que cette parure soit mâle, noble, & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute afféterie ; qui brille

a Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, & severior. *Q. l.* 8. *c.* 3.

b Omnia potiùs à causa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quintil. l.* 4. *c.* 2.

c Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit : nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 3.

pourtant, mais de ſanté, s'il faut ainſi dire, & qui ne doive ſa beauté qu'à ſes forces. [a] Car il en doit être du diſcours, comme du corps humain, qui tire ſes véritables agrémens de ſa bonne conſtitution : au lieu que le fard & l'artifice ne ſervent qu'à gâter le viſage par le ſoin même qu'on prend de l'embellir.

VII. [b] C'eſt un grand principe, qui ſe vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choſes qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont auſſi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. [c] Qu'on faſſe quelque attention ſur la ſymétrie &

a Corpora ſana, & integri ſanguinis, & exercitatione firmata ex iiſdem his ſpeciem accipiunt, ex quibus vires : namque & colorata, & adſtricta, & lacertis expreſſa ſunt. Sed eadem ſi quis vulſa atque fucata muliebriter comat, fœdiſſima ſint ipſo formæ labore. *Quinti.* *Proœm. l.* 8.

b Ut in pleriſque rebus incredibiliter hoc natura eſt ipſa fabricata, ſic in oratione, ut ea, quæ maximam in ſe utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel ſæpe etiam venuſtatis. 3. *de Orat. n.* 178.

c Singula hanc habent in ſpecie venuſtatem, ut non ſolùm ſalutis, ſed etiam voluptatis causâ inventa eſſe videantur. . . . . Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis. . . . Capitolii faſtigium illud, & cæterarum ædium, non venuſtas, ſed neceſſitas ipſa fabricata eſt. *n.* 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè neceſſitatem, ſuavitas quædam ac lepos conſequatur. *n.* 181.

l'arrangement des différentes parties qui compoſent un édifice ou un vaiſſeau, qui entrent dans la ſtructure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne ſe laſſe point d'y admirer; on reconnoitra que chacune de ces parties, dont l'utilité ſeule ou la néceſſité ſembleroit avoir fait naître l'idée, contribue auſſi beaucoup à la beauté du tout. Il en eſt ainſi du diſcours, dont la [a] vraie beauté n'eſt jamais ſéparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup ſervir pour diſtinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui ſont faux & étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils ſont utiles ou néceſſaires au ſujet que l'on traite. [b] Il y a un ſtile éblouiſſant, qui impoſe par le vain éclat de l'expreſſion, ou qui court ſans ceſſe après de petites penſées froides & puériles, ou qui eſt toujours monté ſur des échaſſes, ou qui s'égare en des lieux communs vuides de ſens, ou qui brille de je ne

a Nunquam vera ſpecies ab utilitate dividitur *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

b Vitioſum eſt & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ reſultat, aut puerilibus ſententiolis laſcivit, aut immodico tumore turgeſcit, aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris ſi leviter excutiantur floſculis nitet, aut præcipitia pro ſublimibus habet. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

sai quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure : & pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet, & n'outrent rien. [a] Car ces fausses graces & ces fausses beautés disparoissent, quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des graces du stile fleuri par raport aux beautés d'un stile plus solide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. [b] La nature, dit-il, semble avoir voulu se jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs &

a Evanescunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fuco citra purpuram placet. ... Si verò judicium his corruptis a crius adhibeas ; jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, & quadam vix enarrabili fœditate palleſcat. *Ibid.*

b Inenarrabilis florum varietas ; quando nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere, lascivienti præsertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua usus alimentique gratia genuit, ideoque sæcula annosque tribuit iis. Flores

les jardins : variété incompréhensible, & que nulle description ne peut exprimer ; parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, & quelquefois des siécles entiers ; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du stile dont nous parlons ici, auxquelles on sait que les orateurs donnent ordinairement le nom de [a] fleurs.

verò odoresque in diem gignit : magna (ut palam est) admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcescere. *Pl. hist. nat. l.* 21. *c.* 1.

[a] Ut consperſa sic verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem. 3. *de Orat. n.* 96.

§. IV.

Réflexions générales sur les trois Genres d'Eloquence.

IL SEROIT inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puisqu'il doit les embrasser tous, [a] & que son habileté consiste à savoir les emploier à propos selon la différence des matiéres qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, & méler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force. [b] D'ailleurs ces trois genres, dans la diversité de stiles qui les distingue, ont pourtant quelque chose de commun qui les réunit, savoir un certain goût de beauté solide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empécher de remarquer que cette éloquence fleurie

a Magni judicii, summæ etiam facultatis esse debebit moderator ille & quasi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique opus sit, & poterit, quocumque modo postulabit causa dicere. *Orat. n.* 70.

b Si habitum etiam orationis & quasi colorem aliquem requiritis, est pena quædam, & tamen teres; & tenuis, & non sine nervis ac viribus: & ea, quæ particeps utriusque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fuco illitus, sed sanguine diffusus debet color. 3. *de Orat. n.* 199.

& brillante, qui, pour ainſi dire, petille par tout d'eſprit, qui prodigue ſans meſure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne aſſez ſouvent la préférence ſur toutes les autres, qui paroit ſi fort du goût de notre ſiécle, & qui étoit preſque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, eſt pourtant d'un très médiocre uſage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette ſorte d'éloquence n'eſt point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'eſt pas propre non plus pour les écrits de piété & de morale, pour les livres de controverſe, pour les diſſertations ſavantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de litérature. L'hiſtoire qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un ſtile ſi affecté; & il paroitroit encore plus inſupportable dans les lettres, dont la ſimplicité fait le principal caractére. A quoiſe trouvera donc réduite cette éloquence ſi vantée ? Je laiſſe au lecteur le ſoin de parcourir les endroits & les occaſions où elle peut être raiſonnablement admiſe, & de juger ſi elle mérite tous nos ſoins & toute notre eſtime.

Ce n'eſt pas que tous ces autres ouvrages ſoient ennemis de l'ornement. Cicéron en eſt une grande preuve, & il peut ſeul nous ſuffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juſte idée du ſtile épiſtolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciment, de louange. Quelques-unes ſont gaies & enjouées, où il badine avec eſprit; d'autres graves & ſérieuſes, où il examine des queſtions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne ſont pas à mon ſens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardé dans le gouvernement de ſa province, ſont un parfait modéle de la netteté, de l'ordre, & de la préciſion qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit ſur tout y remarquer la maniére adroite & inſinuante qu'il emploie pour ſe concilier les bonnes graces de Caton, & pour ſe le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuſe lettre à Lucceius, où il le

Epiſt. 2. & 4. lib. XV. ad Famil.

Epiſt. 12. lib. V. ad Famil.

prie d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat, ſera toujours regardée avec raiſon comme un monument éclatant de ſon éloquence, auſſi bien que de ſa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à ſon frere Quintus, où toutes les graces & toutes les fineſſes de l'art ſont miſes en uſage. Ses traités de Rhétorique & de Philoſophie ſont des chef-d'œuvres dans leur genre ; & les derniers montrent comment les matiéres les plus ſubtiles & les plus épineuſes peuvent être traitées avec élégance & délicateſſe. Pour ſes harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes ſortes de ſtiles, le ſimple, l'orné, le ſublime.

Que dirai-je des Auteurs Grecs? Le caractére propre d'Homére n'eſt-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choſes, & de joindre à une ſublimité merveilleuſe une ſimplicité qui n'eſt pas moins admirable ? Y a-t-il un ſtile plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé que celui de Platon ? Eſt-ce ſans raiſon que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tems

à Athénes, [a] Démosthéne a eu le premier rang, & a été regardé presque comme la régle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs si anciennement & si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres? Et combien ce stile, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroitre quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette noble simplicité, ou de cette sage grandeur, qui font le caractére de tous les bons ouvrages, & qui sont d'usage pour toutes les matiéres, pour tous les tems, & pour toutes les conditions?

MAIS pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau,

a Quorum longe princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

ces cascades, ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle [a] campagne, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes & animées ; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos, [b] & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presqu'aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui

a Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudines, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum. *Lib. 2. de nat. deor. n. 98.*

b Viridi si margine clauderet undas Herba, nec ingenium violarent marmora tophum. *Juven. l. 1. Satyr. 3.*

qui en eſt le créateur ! Voila ce qu'eſt le ſtile le plus fleuri auprès de la grande & ſublime éloquence.

Le célébre Atticus, ſi connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, ſe promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maiſons de campagne que ce fameux Orateur [a] aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de ſa naiſſance ; lui diſoit, en admirant la beauté du payſage, que la magnificence des plus ſuperbes maiſons de campagne, ces ſales pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vaſtes piéces d'eau qui faiſoient l'admiration des autres, que tout cela lui paroiſſoit petit & mépriſable, quand il le comparoit avec cette île, ce ruiſſeau, cette campagne ſi riante qu'il avoit pour lors devant les yeux: & il remarque judicieuſement que ce

a Hoc ipſo in loco.... ſcito me eſſe natum. Quare id eſt neſcio quid, & latet in animo ac ſenſu meo, quo me plus hic locus fortaſſe delectet. 2. *de leg n.* 3.

Equidem, qui nunc primum huc venerim, ſatiari non queo : magnificaſque villas, & pavimenta marmorea, & laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum, quos iſti tubos & euripos vocant, quis non, cùm hæc videat, irriſerit. Itaque, ut tu paulo antè de lege & jure diſſerens, ad naturam referebas omnia ; ſic in his ipſis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. *Ibid. n.* 2.

ſentiment n'eſt point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il eſt dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'eſprit ; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de penſées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui ſemble vouloir prendre le deſſus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien [a] avoit raiſon de dire que s'il faloit néceſſairement choiſir entre la ſimplicité encore groſſiére des anciens écrivains, & la licence démeſurée des nouveaux, il préféreroit ſans héſiter les premiers aux ſeconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un diſcours, que l'on peut, ce me ſemble, propoſer comme un modéle achevé de cette éloquence noble & ſublime, & en même tems naturelle & ſans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractéres. Ce diſcours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Françoiſe à la

[a] Si neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. *Quintil. l. 8. c. 5.*

réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui succédoit au célébre Pierre Corneille son frere. M. Racine, après avoir comparé ce dernier aux Eſchyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuſe Athénes ne s'honore pas moins que des Thémiſtocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux, continue ainſi :

» Oui, Monſieur, que l'ignorance » rabaiſſe tant qu'elle voudra l'élo- » quence & la poéſie, & traite les ha- » biles écrivains de gens inutiles dans » les Etats ; nous ne craindrons point » de le dire à l'avantage des lettres, & » de ce corps fameux dont vous faites » maintenant partie : du moment que » des eſprits ſublimes, paſſant de bien » loin les bornes communes, ſe diſtin- » guent, s'immortaliſent par des chef- » d'œuvres comme ceux de Monſieur » votre frere ; quelque étrange inéga- » lité que durant leur vie la fortune » mette entre eux & les plus grands » Héros, après leur mort cette diffé- » rence ceſſe. La poſtérité, qui ſe plait, » qui s'inſtruit dans les ouvrages qu'ils » lui ont laiſſés, ne fait point de diffi- » culté de les égaler à tout ce qu'il y a

» de plus considérable parmi les hom-
» mes, fait marcher de pair l'excellent
» Poéte & le grand Capitaine. Le mê-
» me siécle qui se glorifie aujourd'hui
» d'avoir produit Auguste, ne se glori-
» fie guéres moins d'avoir produit Ho-
» race & Virgile. Ainsi, lorsque dans
» les âges suivans on parlera avec éton-
» nement des victoires prodigieuses,
» & de toutes les grandes choses, qui
» rendront notre siécle l'admiration de
» tous les siécles à venir, Corneille,
» n'en doutons point, Corneille tien-
» dra sa place parmi toutes ces mer-
» veilles. La France se souviendra avec
» plaisir, que sous le régne du plus
» grand de ses Rois a fleuri le plus
» grand de ses poétes. On croira mê-
» me ajouter quelque chose à la gloi-
» re de notre auguste Monarque, lors-
» qu'on dira qu'il a estimé, qu'il a ho-
» noré de ses bienfaits cet excellent gé-
» nie : que même deux jours avant sa
» mort, & lorsqu'il ne lui restoit plus
» qu'un raion de connoissance, il lui
» envoia encore des marques de sa li-
» béralité ; & qu'enfin les derniéres
» paroles de Corneille ont été des re-
» mercimens pour LOUIS LE GRAND.

A l'occasion de M. Bergeret, Secre-

taire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Académie Françoiſe, M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV, dont j'inférerai ici une partie.

» Qui l'eût dit au commencement de » l'année derniére, & dans cette mê- » me ſaiſon où nous ſommes, lorſqu'on » voioit de toutes parts tant de haines » éclater, tant de ligues ſe former, & » cet eſprit de diſcorde & de défiance » qui ſouffloit la guerre aux quatre » coins de l'Europe: qui l'eût dit, qu'a- » vant la fin du printems tout ſeroit » calme? Quelle apparence de pou- » voir diſſiper ſitôt tant de ligues? » Comment accorder tant d'intérêts ſi » contraires? Comment calmer cette » foule d'Etats & de Princes, bien plus » irrités de notre puiſſance, que des » mauvais traitemens qu'ils préten- » doient avoir reçus? N'eût-on pas cru » que vingt années de conférences ne » ſuffiſoient pas pour terminer toutes » ces querelles? La diéte d'Allemagne, » qui n'en devoit examiner qu'une par- » tie, depuis trois ans qu'elle y étoit » appliquée, n'en étoit encore qu'aux » préliminaires. Le Roi cependant, » pour le bien de la chrétienté, avoit

» réſolu dans ſon cabinet qu'il n'y eût
» plus de guerre. La veille qu'il doit
» partir pour ſe mettre à la tête d'une
» de ſes armées, il trace ſix lignes, &
» les envoie à ſon ambaſſadeur à la
» Haie. Là-deſſus les Provinces délibé-
» rent, les miniſtres des Hauts Alliés
» s'aſſemblent : tout s'agite, tout ſe re-
» mue. Les uns ne veulent rien céder
» de ce qu'on leur demande : les autres
» redemandent ce qu'on leur a pris :
» mais tous ont réſolus de ne point po-
» ſer les armes... Le Roi cependant
» d'un côté fait prendre Luxembourg,
» de l'autre s'avance lui-même aux por-
» tes de Mons : ici il envoie des Géné-
» raux à ſes alliés, là il fait foudroier
» Génes : il force Alger à lui deman-
» der pardon : il s'applique même à
» régler le dedans de ſon roiaume, ſou-
» lage les peuples, & les fait jouir par
» avance des fruits de la paix : & enfin,
» comme il l'avoit prévû, voit ſes en-
» nemis, après bien des conférences,
» bien des projets, bien des plaintes
» inutiles, contraints d'accepter ces
» mêmes conditions qu'il leur a offer-
» tes, ſans avoir pu en rien retrancher,
» y rien ajouter ; ou pour mieux dire,
» ſans avoir pu, avec tous leurs ef-

» forts, s'écarter d'un seul pas du cer-
» cle étroit qu'il lui avoit plu de leur
» tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du sublime. Tout y plait, tout y frape; & ce n'est point par des graces affectées, par des antitheses bien mesurées, par des pensées éblouissantes: rien de tout cela ne s'y trouve. C'est la solidité & la grandeur des choses mêmes & des idées qui enleve, ce qui fait le caractére de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admiré dans Démosthéne. L'éloge du Roi est terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une allusion délicate à un fait célébre de l'histoire Romaine, & laisse beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre. *Sans avoir pu s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine assister à l'entrevûe où le fier Romain Popilius aiant prescrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, & voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma [a] dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la ba-

[a] Popilius virga quam in manu gerebat circumscripsit regem, ac: *Priusquam hoc circulo excedas,*

guette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin & le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE SECOND.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.

JE RÉDUIRAI ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mélerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de composer.

§. I.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire

inquit, *redde responsum, senatui quod referam.* Obstupefactus tam violento imperio, parumper cùm hæsitasset: *Faciam*, inquit, *quid censet senatus. Liv. lib. 45. n. 12.*

la plus néceſſaire, la plus indiſpenſable, qui en eſt comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres ſe raportent. Car les expreſſions, les penſées, les figures, & toutes les autres ſortes d'ornemens dont nous parlerons dans la ſuite, viennent au ſecours des preuves, & ne ſont emploiées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. [a] Elles ſont au diſcours ce que ſont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la ſolidité ; qui couvrent & embelliſſent les os & les nerfs, mais qui les ſuppoſent, & n'en peuvent tenir lieu. [b] Je ne diſconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, & encore plus à toucher : mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de ſuccès, lorſqu'on aura inſtruit & convaincu les auditeurs ; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raiſonnement & des preuves.

a Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nerviſque illis, quibus cauſa continetur, adjiciunt ſuperinducti corporis ſpeciem. *Quintil. l. 5. c. 8.*

b Nec abnuerim eſſe aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipſa plus valent, cùm ſe didiciſſe judex putat : quod conſequi niſi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non poſſumus. *Ibid.*

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent sur tout attentifs aux preuves & aux raisons ; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient se laisser éblouir ; qu'ils les pesent & les considérent en elles-mêmes ; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit : Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

[a] PARMI les preuves il y en a de fortes & de convainquantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légéres, qu'il faut entasser ensemble ;

a Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt : quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant ; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt va-

afin qu'elles ſe prétent un mutuel ſecours, en ſuppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort ſenſible de ces derniéres. Il s'agiſſoit d'un homme accuſé d'avoir tué un de ſes proches pour recueillir ſa ſucceſſion : & voici les preuves qu'on en apportoit : *Hereditatem ſperabas, & magnam hereditatem ; pauper eras, & tum maximè à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas ſciebas.* C'eſt-à-dire : » Vous eſpériez une ſucceſſion, & une grande ſucceſſion : » vous étiez pauvre, & actuellement » preſſé par vos créanciers : vous aviez » offenſé celui qui vous avoit nommé » ſon héritier ; & vous ſaviez qu'il devoit changer ſon teſtament. « [a] Ces preuves conſidérées ſéparément, ſont légéres & communes, mais jointes enſemble elles ne laiſſent pas de fraper, non comme la foudre qui renverſe, mais comme la grêle dont les coups redoublés ſe font ſentir.

Il faut éviter de trop inſiſter ſur des

lere quia magna ſunt, valebunt quia multa ſunt. *Quintil. l. 5. c. 11.*

a Singula levia ſunt & communia, univerſa verò nocent, etiamſi non ut fulmine, tamen ut grandine. *Ibid.*

choſes qui ne le méritent pas : [a] car alors nos preuves, outre qu'elles ſont ennuieuſes, deviennent encore ſuſpectes par le ſoin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui ſemble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

Quintil. l. 5. c. 12. On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des eſprits; ou à la fin, pour y laiſſer une plus forte impreſſion; ou partie au commencement, partie à la fin, ſelon l'ordre de bataille que nous voions dans Homére; ou enfin s'il n'eſt pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron ſemble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort & jetter entre deux ce qu'on a de plus foible : mais dans ſes partitions Oratoires [b] il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ſes preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur ſage & prévoiant

Iliad. l. 4. v. 297.

Cic. l. 2. de Orat. n. 314. & in Orat. n. 50.

a Nec tamen omnibus ſemper quæ invenerimus argumentis onerandus eſt judex : quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt. *ibid.*

b Semper ordinem collocandi, quem volumus, tenere poſſumus? Non ſanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & provido, & quod

doit

doit ſur cela conſulter la diſpoſition de ſes auditeurs, & ſe régler ſur leur goût. Quintilien auſſi, ſans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent ſelon l'exigence des matiéres que l'on traite, de ſorte pourtant que jamais le diſcours n'aille en déclinant, & ne finiſſe par de minces & de foibles raiſons, après qu'on en a emploié d'abord de fortes.

La liaiſon des preuves entr'elles n'eſt pas une choſe indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du diſcours. Elle dépend de la juſteſſe & de la délicateſſe des tranſitions, [a] qui ſont comme un nœud dont on ſe ſert pour unir des parties & des propoſitions, qui ſouvent paroiſſent n'avoir aucun raport, qui ſont indépendantes & comme étrangéres à l'égard des unes des autres, & qui ſans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer enſemble. L'art de l'orateur con-

reſpuunt immutandum eſt. *In Partition. Orat. n.* 15.

a Ita res diverſæ diſtantibus ex locis, quaſi invicem ignotæ, non colliduntur, ſed aliqua ſocietate cum prioribus ac ſequentibus ſe copulaque tenebunt, ... Ita ut corpus ſit, non membra... Ac videbitur non ſolùm compoſita oratio, ſed etiam continua. *Quint. lib.* 7. *c.* 1.

siſte donc alors à ſavoir par de certains tours, & de certaines penſées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union ſi naturelle, qu'elles ſemblent faites les unes pour les autres, & que toutes enſemble elles forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour-d'Auvergne, qui a mélé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut enſuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'héréſie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une tranſition toute naturelle. » Mais que dis-je? Il ne faut pas » l'en louer ici, il faut l'en plaindre. » Quelque glorieuſe que fût la ſource » dont il ſortoit, l'héréſie des derniers » tems l'avoit infectée.

Il y a encore une obſervation plus

importante. [a] Il ne suffit pas d'avoir trouvé des preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies ensemble: il faut savoir les développer, & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur : & c'est en quoi Cicéron a sur tout réussi. J'en raporterai un seul exemple, tiré de son plaidoier pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du tems, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon, qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Judices, cum honoris*

[a] Quædam argumenta ponere satis non est, adjuvanda sunt. *Quintil. lib. 5. cap. 12.*

Pro Mil. n. 42. & 43. *amplissimi contentio & dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée ; mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comme dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes graces & les suffrages des citoiens. » Je sai, dit » Cicéron, jusqu'où va la timidité de » ceux qui briguent les charges, & » combien la demande du Consulat » entraîne avec elle de soins & d'in- » quiétudes. Nous craignons, non- » seulement ce qu'on peut nous repro- » cher ouvertement, mais ce qu'on » peut penser de nous en secret & » dans le fond du cœur. Le moindre » bruit, la fable la plus vaine & la » moins fondée nous allarme & nous » déconcerte. Nous étudions avec in- » quiétude les yeux, les regards, les » paroles de tout le monde. Car rien » n'est si délicat, si fragile, si incer- » tain, ni si variable que la volonté » des citoiens à l'égard de quiconque » prétend aux charges publiques. Non

» seulement ils s'irritent & s'offen-
» sent de la faute la plus légére : ils
» conçoivent même souvent de capri-
» cieux & d'injustes dégoûts pour les
» plus belles actions. *Quo quidem tempore (scio enim quàm timida sit ambitio, quantaque & quàm solicita cupiditas Consulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palam, sed etiam quæ obscurè cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos sensusque civium, qui non modò improbitati irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpe fastidiunt.* Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizare légéreté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ses suffrages ? Il conclud ce raisonnement d'une maniére encore plus vive, en demandant, s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis si lontems de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, &

portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus & facinus præ se ferens & confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat ? Quàm hoc non credibile in hoc ! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret !*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlevent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangéres au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop lontems sur les choses même qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer. [a] L'audi-

Pro Rosc. Amer. n. 70-72.

[a] Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus | de supplicio parricidarum ! *Cic. in Orat. n. 107.*

toire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ſes applaudiſſemens. En effet il eſt difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. [a] Cependant Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long uſage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une eſpéce de maturité, reconnut dans la ſuite que ſi cet endroit avoit été ſi fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés ſolides & réelles, que dans l'eſpérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST, comme je l'ai déja remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur propoſer un ſujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver ſur le champ ce qu'on peut dire ſur ce ſujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

a Cùm ipſa oratio jam noſtra caneſceret, haberetque ſuam quandam maturitatem, & quaſi ſenectutem. *Brut. n.* 8.

Quæ nequaquam ſatis deferbuiſſe pòſt aliquando ſentire cœpimus, . . Sunt enim omnia ſicut adoleſcentis, non tàm re & maturitate, quàm ſpe & expectatione laudati. *Orat. n.* 107.

Illa pro Roſcio juvenilis redundantia. *Ibid. n.* 108.

Sext. Roſcius, pour qui Cicéron plaida, étoit accuſé d'avoir tué ſon pere, & l'accuſateur n'apportoit aucune preuve ſolide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accuſateur. Ils répondront ſans doute que pour donner quelque vraiſemblance à une telle accuſation, il faut que les preuves ſoient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait inconteſtables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de ſon pere: montrer dans ſa vie précédente des déréglemens & des deſordres qui préparent à croire un tel crime: & quand tout cela ſeroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait ſi incroiable, marquer le lieu, le tems, les témoins, les complices; ſans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action ſi noire, qui ſuppoſe un monſtre qui a étoufé tous les ſentimens de la nature. On aura pris ſoin auparavant de leur raconter l'hiſtoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoiérent abſous, perſuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés: & les jeu-

nes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la maniére dont il faut lire les auteurs, & celle dont ils doivent composer.

EXPLICATION d'une harangue de Tite-Live.

Tit. Liv. l. 23. n. 9.

JE SUPPOSE qu'on donne à un jeune homme pour matiére de compoſition le diſcours de Pacuvius à ſon fils Perolla. Voici quel en eſt le ſujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'oppoſition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de ſentiment, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit ſon entrée. Cette journée ſe paſſa en joie & en feſtins. Deux freres, qui étoient les plus conſidérables de la ville, donnérent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius ſeuls de tous les Capouans furent admis à ce repas; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour ſon fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le paſſé à la priére de ſon pere. Après le repas Perolla conduiſit ſon pere dans un endroit écarté, & là tirant de deſſous ſa robe un poignard, il lui déclara le deſſein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de ſceller par ſon ſang le

traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner ſon fils d'une ſi funeſte réſolution. Ce diſcours, dans de telles circonſtances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en ſoi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en préſente trois aſſez naturellement. Le premier ſe tire du danger où il s'expoſe en attaquant Annibal au milieu de ſes gardes. Le ſecond regarde le pere même, qui eſt réſolu de ſe mettre entre Annibal & ſon fils, & qu'il faudra par conſéquent percer le premier. Un troiſiéme ſe tire de ce que la religion a de plus ſacré, la foi des traités, l'hoſpitalité, la reconnoiſſance. Voila le premier pas qu'il faut faire en compoſant, qui eſt de trouver des preuves & des moiens : & c'eſt ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en eſt la premiére partie.

Après qu'on a trouvé des raiſons, on ſonge à l'ordre qu'il faut leur donner : & cet ordre demande, dans une harangue auſſi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croiſſant, & que

les plus fortes ſoient miſes à la fin. La religion n'eſt pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractére de celui dont il s'agit : c'eſt donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, ſon danger perſonnel, le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la ſeconde place. Le reſpect & la tendreſſe pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, paſſent tout ce qu'on peut imaginer : c'eſt donc par où il faudra finir. Voila ce qui s'appelle en Rhétorique *Diſpoſition*, & qui en eſt la ſeconde partie.

Reſte l'*Elocution*, qui fournit les expreſſions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du diſcours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'EXORDE, eſt courte, mais vive & touchante. * *Per ego te, fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæſo,*

» * Mon fils, je vous »prie & vous conjure par »tous les droits les plus ſa»crés de la nature & du »ſang, de ne point entre»prendre de commettre »ſous les yeux de votre pe»re une action également »criminelle en elle même, »& funeſte par les ſuites »qu'elle aura pour vous.

que, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis. Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui eſt tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette propoſition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui repréſente le crime & les ſuites funeſtes d'un tel meurtre, eſt comme l'abrégé de tout le diſcours. Il pouvoit dire ſimplement, *ne occidere Annibalem in conſpectu meo velis.* Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la religion. Il ſe ſubdiviſe en trois autres, qui ne ſont preſque que montrés, mais d'une maniére fort vive & fort éloquente, ſans qu'il y ait aucune circonſtance omiſe, ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités confirmée par le ſerment & les ſacrifices. 2. Les droits ſacrés & inviolables de l'hoſpitalité. 3. L'autorité d'un pere ſur ſon fils.

* *Paucæ horæ ſunt, intra quas jurantes*

» * Il n'y a que peu de »momens que nous nous »ſommes liés par les ſer»mens les plus ſolennels, »que nous avons donné à »Annibal les marques les »plus ſaintes d'une amitié »inviolable : & ſortis à

quicquid deorum est, dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplo in eum armaremus? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine? Annibalem pater filio meo potui placare: filium Annibali non possum?

II. MOTIF.* *Sed sit nihil sancti; non fides, non religio, non pietas: audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une transition : mais combien est-elle ornée ! Quelle justesse & quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif ! *fides*, pour le traité : *religio*,

» peine de cet entretien, » nous armerions contre » lui cette propre main, » que nous lui avons pré- » sentée pour gage de notre » fidélité ! Cette table où » préſident les dieux ven- » geurs des droits de l'hos- » pitalité, où vous avez été » admis par une faveur que » deux seuls Campaniens » partagent avec vous, » vous ne la quittez cette » table sacrée que pour la » souiller un moment a- » près du sang de votre » hôte ? Hélas ! après avoir » obtenu d'Annibal la gra- » ce de mon fils, seroit-il » bien possible que je ne » pusse obtenir de mon fils » celle d'Annibal ?

» * Mais ne respectons » rien, j'y consens, de tout » ce qu'il y a de plus sacré » entre les hommes : vio- » lons tout ensemble la » foi, la religion, la pié- » té : rendons-nous coupa- » bles de l'action du mon- » de la plus noire, si no- » tre perte ne se trouve » pas ici infailliblement » jointe avec le crime,

pour l'hoſpitalité : *pietas*, pour le reſpect qu'un fils doit à ſon pere. *Audeantur infanda, ſi non perniciem nobis eum ſcelere afferunt.* Cette penſée eſt fort belle, & conduit naturellement du premier motif au ſecond.

* *Unus aggreſſurus es Annibalem? Quid illa turba tot liberorum ſervorumque? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextræ? Torpeſcent-ne in amentia illa? Vultum ipſius Annibalis, quem armati exercitus ſuſtinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu ſuſtinebis?* Quelle foule de penſées, de figures, d'images! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, ſans s'expoſer à un danger certain de mourir. Quelle admirable oppoſition entre des armées entiéres qui ne peuvent ſoutenir le viſage d'Annibal, le peuple Romain même que ſes regards

» * Seul vous prétendez attaquer Annibal? » Mais quoi! Cette foule d'hommes libres & » d'eſclaves qui l'environnent; tous ces yeux » attachés ſur lui pour » veiller ſans ceſſe à ſa » ſureté; tant de bras » toujours prêts à s'em» ployer à ſa défenſe : » eſpérez-vous qu'ils de» meurent glacés & im» mobiles au moment » que vous vous porte» rez à cet excès de fu» reur? ſoutiendrez-vous » le regard d'Annibal, ce » regard redoutable, que » ne peuvent ſoutenir les » armées entiéres, & qui » fait trembler le peuple » Romain?

font trembler, & un foible particulier ! *tu.*

III. MOTIF. * *Et alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis ? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque est.*

Je n'admire pas moins la simplicité & la briéveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées, & d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un pere ? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

PERORAISON. ** *Deterreri hîc sine te potius, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodie valuerunt.*

» * Et quand même » tout autre secours lui » manqueroit, aurez-» vous le courage de me » frapper moi-même lors-» que je le couvrirai de » mon corps, & que je » me présenterai entre » lui & vos coups ? Car, » je vous le déclare, ce » n'est qu'en me perçant » le flanc que vous pou-» vez aller jusqu'à lui.

» ** Laissez-vous flé-» chir en ce moment » plutôt que de vouloir » périr dans une entre-» prise si mal concertée. » Souffrez que mes prié-» res aient sur vous quel-» que pouvoir ; après » qu'elles ont été au-» jourd'hui si puissantes » en votre faveur.

Jusqu'ici Pacuvius avoit emploié les figures les plus vives & les plus pressantes : tout étoit animé & plein de feu : ses yeux, son visage, ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il prend un ton plus tranquille, & finit par les priéres, qui dans la bouche d'un pere sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette derniére attaque. Les larmes, qui commencérent à couler de ses yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du pere, qui le tint lontems tendrement embrassé, & ses priéres redoublées avec instance, achevérent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque osculo hærens, non antè precibus absistit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II.

Des Pensées.

PENSÉE est un mot fort vague & fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'es-

prit, & qui en font une des principales beautés.

C'eſt ici proprement ce qui fait le fonds, & comme le corps du diſcours: [a] car l'élocution n'en eſt que le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, ſi ſouvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, [b] que les mots ne ſont que pour les choſes: qu'ils ne ſont deſtinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos penſées, [c] que les expreſſions les plus choiſies & les plus brillantes, ſi elles ſont dépourvûes de ſens, ne doivent être regardées que comme un ſon vuide & mépriſable, qui n'a rien que de ridicule & d'inſenſé. Qu'au contraire il faut faire cas des penſées & des raiſons ſolides, quoique deſtituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque maniére qu'elle ſe

a Quorumdam elocutio res ipſas effeminat, quæ illo verborum habitu veſtiuntur. *Quintil. Proœm. l.* 8.

b Sit cura elocutionis quàm maxima, dum ſciamus tamen nihil verborum cauſa eſſe faciendum, cùm verba ipſa rerum gratiâ ſint reperta. *Quint. Proœm. l.* 8.

Quibus (verbis) ſolum à natura ſit officium attributum, ſervire ſenſibus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

c Quid eſt tam furioſum quàm verborum vel optimorum atque ornatiſſimorum ſonitus inanis, nulla ſubjecta ſententia nec ſcientia. 1. *de Orat. n.* 51.

montre, est toujours estimable : en un mot que [a] l'orateur peut donner quelque soin aux mots, mais qu'il doit la principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours sont simples, naturelles, intelligibles : qu'elles ne sont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'esprit, mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matiére qui est traitée, dont elles paroissent si inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même maniére. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en bien connoitre l'art & la délicatesse, *Lib. 1. n. 25.*

[a] Curam ergo verborum, rerum volo esse solicitudinem. *Quintil. Proœm. l. 8.*

il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat,*
2. *arma capiunt. Statim in medium inter*
3. *duas acies procedunt. Considerant utrinque pro castris duo exercitus, in hoc spe-*
4. *ctaculum totis animis intenti. Datur signum, infestisque armis terni juvenes*
5. *concurrunt. Cùm aliquandiu inter se æquis viribus pugnassent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus*
6. *Albanis, expirantes corruerunt. Illi superstitem Romanum circumsistunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affe-*
7. *ctum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse ; in eum magno impetu*
8. *redit, eumque interficit. Mox properat ad secundum, eumque pariter nici dat.*

Jam æquato marte singuli superarant, numero pares, sed longè viribus diversi. Romanus exultans, DUOS, *inquit,* FRATRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Tum gladium supernè illius jugulo defigit: jacentem spoliat. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt. Inde ex utraque parte suos sepeliunt.* 9. 10. 11. 12.

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de penſées & d'images qui intéreſſent & qui frapent vivement le lecteur, & lui rendent cette action ſi préſente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ſes propres yeux, en quoi conſiſte la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que conſulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a dû ſe paſſer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonſtance avec des couleurs ſi vives, mais ſi naturelles, qu'on s'imagine aſſiſter à ce combat. C'eſt ce que Tite-Live fait d'une maniére merveilleuſe.

Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt. Cùm sui utrosque ad- 1. 2.

»1. Le traité conclu, les »trois freres de côté & »d'autre prennent les ar- »mes comme on en étoit »convenu.

»2. Pendant que cha-

hortarentur, Deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces & suopte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens, & leur représentât que la patrie entiére étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la maniére dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3. *Confederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm*

» que parti exhorte les » siens à bien faire leur » devoir, en leur repré- » sentant que les dieux, » la patrie, leurs peres & » leurs meres, tout ce » qu'il y avoit de ci- » toiens dans la ville & » dans l'armée, ont les » yeux attachés sur leurs » armes & sur leurs bras; » ces généreux Athletes, » pleins de courage par » eux mêmes, & animés » encore par de si puis- » santes exhortations, » s'avancent au milieu » des deux armées.

» 3. Elles étoient ran- » gées de côté & d'autre » autour du champ de » bataille, exemtes à la » vérité du péril présent, » mais non pas d'inquié- » tude, parce qu'il s'agis- » soit de savoir lequel » des deux peuples com- » manderoit à l'autre, » & que la valeur d'un » si petit nombre de com- » battans alloit décider » de leur sort. Occupés

turæ expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur. Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quàm curæ expertes :* & Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces deux mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit !

Datur signum, infestisque armis, velut 4.
acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu in-

» de ces pensées, & dans » l'attente inquiette de » ce qui alloit arriver, » ils donnent donc toute » leur attention à un » spectacle qui ne pou- » voit pas ne point les » allarmer.

» 4. On donne le » signal : & ces braves » héros marchent trois » à trois les uns con- » tre les autres, por- » tant entre eux fix le » courage de deux gran- » des armées. Insensibles » de part & d'autre à » leur propre péril, ils » n'ont devant les yeux » que la servitude ou la » libetté de leur patrie, » dont le sort désormais » dépend uniquement de » leur courage. Dès qu'on » entendit le choc de » leurs armes, & qu'on » vit briller leurs épées, » les spectateurs saisis de » crainte & d'allarme, » sans que l'espérance » penchât encore de part » ou d'autre, restérent » tellement immobiles, » qu'on eût dit qu'ils » avoient perdu l'usage » de la voix & de la res- » piration.

crepuere arma, micanteſque fulſere gladii, horror ingens ſpectantes perſtringit; & neutro inclinata ſpe, torpebat vox ſpiritusque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entiéres, & en avoient le courage : inſenſibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la deſtinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux penſées magnifiques, & puiſées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui ſuit, ſans ſe ſentir encore ſaiſi d'horreur, & de friſſonnement, auſſi bien que les ſpectateurs du combat ? Ici les expreſſions ſont toutes poétiques ; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expreſſions poétiques, dont il ne faut uſer que rarement & avec ſobriété, étoient appellées par la grandeur même du ſujet, & par la néceſſité d'égaler par les termes le merveilleux du ſpectacle.

Ce morne & triſte ſilence, qui les tenoit tous comme ſuſpendus & immobiles, ſe changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurérent ſans eſpérance, mais non ſans inquiétude,

tude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui reſtoit ſeul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de ſon péril. N'étoit-ce pas là la véritable diſpoſition des deux armées après la chute des deux Romains ; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'eſt-il pas copié d'après nature ?

Conſertis deinde manibus, cum jam non motus tantùm corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, ſed vulnera quoque & ſanguis ſpectaculo eſſent ; duo Romani ſuper alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum caſum cùm conclamaſſet gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam ſpes tota, nundum tamen cura deſeruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumſteterant. 5

Je raporterai le reſte de ce récit ſans preſque y faire aucune réflexion,

» 5. Enſuite, lorſqu'en » étant venus aux mains, » ce ne fut plus ſeule- » ment le mouvement des » bras & l'agitation des » armes qui ſervirent de » ſpectacle ; mais qu'on » aperçut des bleſſures, & » qu'on vit couler le ſang, » deux Romains tombe- » rent morts aux piés des » Albains, qui tous trois » avoient été bleſſés. A » leur chute, l'armée enne- » mie pouſſa de grands cris » de joie, pendant que de » l'autre côté les légions » Romaines demeurérent » ſans eſpérance, mais non » ſans inquiétude, trem- » blant pour le Romain » qui étoit reſté ſeul, & » que les trois Albains » avoient entouré.

pour éviter une ennuieuſe longueur. Je dois ſeulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, auſſi bien que de l'hiſtoire en général, ſelon la judicieuſe remarque de [a] Cicéron, c'eſt la merveilleuſe variété qui y régne par tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'eſpérance, de joie, de déſeſpoir, de douleur, cauſés par des changemens ſubits & des viciſſitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable ſurpriſe, qui tiennent juſqu'à la fin l'eſprit du lecteur comme en ſuſpens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaiſir incroiable, ſur-tout quand le récit ſe termine par un événement intéreſſant & ſingulier. Il ſera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui ſuit.

6. *Fortè is integer fuit : ut univerſis ſolus nequáquam par, ſic adverſùs ſingulos*

a Multam caſus noſtri tibi varietatem in ſcribendo ſuppeditabunt, plenam cujuſdam voluptatis, quæ vehementer animos hominum in legendo ſcripto retinere poſſit. Nihil eſt enim aptius ad delectationem lectoris, quàm temporum varietates fortunæque viciſſitudines..... Ancipites variique caſus habent admirationem, expectationem, lætitiam, moleſtiam, ſpem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundiſſimæ lectionis voluptate. *Cic. Epiſt.* 12. *lib.* 6. *ad Famil.*

» 6. Heureuſement il » étoit ſans bleſſure ; ainſi » trop foible contre tous

ferox. Ergò, ut ſegregaret pugnam eorum, capeſſit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affectum corpus ſineret.

Jam aliquantum ſpatii ex eo loco, ubi 7.
pugnatum eſt, aufugerat, cùm reſpiciens videt magnis intervallis ſequentes : unum haud procul ad ſeſe abeſſe. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæſo hoſte victor ſecundam pugnam petebat.

Tum clamore, qualis ex inſperato fa- 8.
ventium ſolet, Romani adjuvant militem ſuum : & ille defungi prælio feſtinat. Priùs itaque quàm alter, qui nec procul aberat, conſequi poſſet, & alterum Curiatium conficit.

» enſemble, mais plus » fort que chacun d'eux, » il uſe d'un ſtratagême » qui lui réuſſit. Pour di- » viſer ſes ennemis, il » prend la fuite, perſuadé » qu'ils le ſuivroient plus » ou moins vîte, ſelon qu'il » leur reſtoit plus ou moins » de force.

» 7. Déja il étoit aſſez » loin de l'endroit où » l'on avoit combattu, » lorſque tournant la tête » il voit les Curiaces à » une aſſez grande di- » ſtance les uns des au- » tres, & l'un d'eux tout » proche de lui. Il revient » ſur celui-ci de toute ſa » force : & tandis que l'ar- » mée d'Albe crie à ſes fre- » res de le ſecourir, déja » Horace, vainqueur de » ce premier ennemi, court » à une ſeconde victoi- » re.

» 8. Alors les Romains » animent leur guerrier » par des cris, tels que » le mouvement ſubit d'u- » ne joie inespérée en fait » pouſſer, & lui de ſon » côté ſe hâte de mettre » fin au ſecond combat. » Avant donc que l'autre » qui n'étoit pas fort éloi- » gné, eût pu l'atteindre,

9. *Jamque æquato marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant : alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.*

Quelle beauté d'expression & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions !

10. *Romanus exultans*, DUOS, *inquit*, FRATRUM MANIBUS DEDI : TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit : jacentem spoliat.*

» il couche son ennemi » par terre.

» 9. Il ne restoit plus » de chaque côté qu'un » combattant : mais si le » nombre étoit égal, les » forces & l'espérance ne » l'étoient pas. Le Romain » sans blessure, & fier d'u- » ne double victoire, mar- » che plein de confiance à » ce troisiéme combat. » L'autre au contraire, af- » foibli par le sang qu'il a » perdu, & épuisé par la » course, se traîne à pei- » ne, & déja vaincu par » la mort de ses freres, » comme une victime sans » défense, présente la gor- » ge à son vainqueur. Aussi » ne fut-ce point un com- » bat.

» 10. Horace, trioms- » phant déja par avance : » J'ai immolé, dit-il, » les deux premiers aux » manes de mes freres, » j'immolerai le troisiéme » à ma patrie, afin que » Rome devienne maîtres- » se d'Albe, & lui fasse la » loi. A peine Curiace pou- » voit-il soutenir ses ar- » mes : il lui enfonce son » épée dans la gorge, & » ensuite le dépouille.

Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat. 11.

Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. 12.

Je ne sai s'il y a rien de plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plûsieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la maniére de bien penser.

» 11. Les Romains reçoivent Horace dans leur » camp avec une joie & » une reconnoissance d'au » tant plus vives, qu'ils » avoient été plus près du » danger.

» 12. Après cela, chaque » parti songe à ensevelir » les siens, mais avec des » dispositions bien différentes, les Romains étant » devenus maîtres de leurs » ennemis, & les Albains » se voiant soumis à une » domination étrangére.

DIFFE'RENTES RE'FLEXIONS sur les Penſées.

I. LA VERITÉ eſt la premiere qualité, & comme le fondement des penſées. Les plus belles ſont vicieuſes, ou plutôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque. *pag.* 9.

Les penſées ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées : & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoi la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables, qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes. Ainſi une penſée eſt vraie, lorſqu'elle repréſente les choſes fidélement ; & elle eſt fauſſe, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas ici. Les penſées ſont plus ou moins vraies, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiére fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée. C'eſt-à-dire, que comme les habits ſont juſtes quand ils viennent

bien au corps, & qu'ils ſont tout à fait proportionnés à la perſonne qui les porte ; les penſées ſont juſtes auſſi, quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent : de ſorte qu'une penſée juſte eſt, à parler proprement, une penſée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine de Didon, qui a été traduite ſi heureuſement en notre langue. Pour la bien entendre il faut ſuppoſer ce que raconte l'hiſtoire, que Didon ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes après que Sichée eut été tué ; & ce que feint la poéſie, qu'elle ſe tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito : *Auſon.*
Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a * réduite
De tes maris le triſte ſort ?
L'un, en mourant, cauſe ta fuite :
L'autre, en fuiant, cauſe ta mort.

* *On a remarqué ici une faute contre la langue, qui demande* réduit *au maſculin parce que le nominatif eſt après le verbe.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours ſi juſtes ſoient eſſentiels à la juſteſſe. Elle ne demande pas toujours

tant de ſymmétrie, ni tant de jeu : il ſuffit que la penſée ſoit vraie dans toute ſon étendue, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *pages* 41. 42.

Plutarque qui étoit un eſprit ſolide, condanne la penſée fameuſe d'un hiſtorien ſur l'incendie du temple d'Ephéſe: *Qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple magnifique conſacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde : parce que la déeſſe aiant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias, fut ſi occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il eſt ſurprenant que [a] Cicéron trouve cette penſée jolie, lui qui penſe & juge toujours ſainement. Mais il eſt encore plus ſurprenant que Plutarque, ce cenſeur ſi auſtére, ait oublié ſa ſévérité, en ajoutant que la réflexion de l'hiſtorien eſt ſi froide qu'elle ſuffiſoit pour éteindre l'incendie. *pages* 49. & 50.

Quintilien ſe moque avec raiſon de quelques Orateurs qui diſoient comme quelque choſe de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur*

a Concinnè, ut multa, Timæus : qui cùm in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus Alexander eſſet, eadem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe : adjunxit, minimè id eſſe mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo. *De nat. deor. l. 2. n. 69.*

source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant. (Ces [a] comparaisons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.) *page* 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : & pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes : *Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ.* C'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frape & qui le surprenne... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, *De orat. lib. 2. n. 188.*

[a] Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant : Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt : & generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Quint. l. 8. c. 4.*

& même de la délicateſſe dans les maiſons bien bâties : & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La vérité, qui plait tant ailleurs ſans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choſes. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne perſonne. Voila une penſée fort vraie : mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniére qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainſi, comme vous ſavez :

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. *Carm. lib.* 1. *Od.* 4.

» La mort renverſe également les palais des Rois, & les cabanes des pauvres. « Le ſecond prend un autre tour.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre

N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poéte latin eſt plus figuré, & plus vif, celui du poéte françois eſt plus naturel & plus fin : il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre. *pages* 75. 78. 79.

1. (Ce qui releve ſurtout un diſcours,) ce ſont les penſées qui ont de l'élévation, & qui ne repréſentent à l'eſprit que de grandes choſes. La ſublimité, la grandeur dans une penſée, eſt juſtement [a] ce qui emporte & ce qui ravit, pourvû que la penſée convienne au ſujet. Car c'eſt une régle générale, qu'il faut penſer ſelon la matiére qu'on traite ; & rien n'eſt moins raiſonnable [b] que d'avoir des penſées ſublimes dans un petit ſujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit preſque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand ſujet qui en demanderoit de ſublimes. *page* 80.

[c] *Vous n'avez reçu rien de plus grand*

a Non ad perſuaſiones, ſed ad ſtuporem rapiunt grandia. *Long. de ſublim. ſect.* 1.

b A ſermone tenui ſublime diſcordat, ſitque corruptum, quia in plano tumet. *Q. l.* 8. *c.* 3.

c Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut poſſis, nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n.* 38.

de la fortune, que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes ; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'eſt à Céſar que parle ainſi l'Orateur Romain ; & voici comme un hiſtorien parle de ce dernier : [a] *Il n'a dû ſon élévation qu'à lui-même ; & ſon grand génie a empêché que les nations vaincues n'euſſent par l'eſprit autant d'avantage ſur les Romains, que les Romains en avoient ſur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénéque dit quelque choſe de plus magnifique, en diſant que [b] *Cicéron eſt le ſeul eſprit qu'ait eu le peuple Romain égal à ſon empire.* pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de Céſar, [c] en diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans ; que quand les montagnes les plus hautes ſeroient applanies, quand les fleuves les plus profonds ſeroient à ſec, l'Italie n'auroit rien à craindre ; & que

a Omnia incrementa ſua ſibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Velleius Paterc. lib.* 2.

b Illud ingenium quod ſolum populus Romanus par impetio ſuo habuit *Controv. lib.* 1.

c Perfecit ille ; ut, ſi montes reſediſſent, amnes exaruiſſent, non naturæ præſidio, ſed victoria ſua rebuſque geſtis Italiam munitam haberemus. *Contra Piſ. n.* 82.

les belles actions, les victoires de Céſar la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *page* 87.

Pompée aiant défait Tigrane roi d'Arménie, ne le ſouffrit pas lontems à ſes piés, & lui remit ſa couronne ſur la tête. [a] *Il le rétablit en ſa premiére fortune*, dit un hiſtorien, *jugeant qu'il étoit auſſi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* page 88.

L'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Ducheſſe d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Boſſuet,) ſont pleines de ces penſées qu'Hermogéne nomme majeſtueuſes.

» Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſ-
» ſance : toute autre place qu'un trône
» eût été indigne d'elle.

» Douce, familiere, agréable autant
» que ferme & vigoureuſe, elle ſavoit
» perſuader & convaincre auſſi bien
» que commander, & faire valoir la
» raiſon non moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais ſuccès de ſes
» armes infortunées, (*c'eſt de Charles I.*

a In priſtinum fortunæ habitum reſtituit, æquè pulchrum eſſe judicans, & vincere reges, & facere. *Val. Max lib.* 5. *c.* 1.

» *Roi d'Angleterre dont parle l'auteur*)
» ſi on a pu le vaincre, on n'a pas pu
» le forcer ; & comme il n'a jamais re-
» fuſé ce qui étoit raiſonnable étant
» vainqueur, il a toujours rejetté ce qui
» étoit foible & injuſte étant captif.
p. 105.

Ces ſortes de penſées portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos paſſions, & nous laiſſent l'éguillon dans l'ame.

2. Voila donc une premiére eſpéce de penſées, qui ne gagnent pas ſeulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la ſeconde eſpéce ſont les agréables, qui ſurprennent & qui frapent quelquefois autant que les nobles & les ſublimes ; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par la ſublimité.... Les penſées ſublimes ſont auſſi agréables, mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractére. Elles plaiſent parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'eſprit ; au lieu que celles-ci ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, eſt comme

en certaines peintures, quelque choſe de doux, de tendre, & de gracieux. C'eſt en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne conſiſte pas dans ce que nous appellons plaiſant, mais dans je ne ſai quelle grace qu'on ne ſauroit définir en général, & dont il y a plus d'une ſorte. *pages* 131. *&* 132. *Satyr.* 10. *lib.* 1.

Les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux ſont des penſées agréables, de même que celles qu'on tire des grands ſujets ſont des penſées nobles. » Il me paroit, dit Coſtar, que » c'eſt un grand avantage d'être porté » au bien ſans nulle peine; & il me ſem- » ble que c'eſt un ruiſſeau tranquille, » qui ſuivant ſa pente naturelle coule » ſans obſtacle entre deux rives fleu- » ries. Je trouve au contraire que ces » gens vertueux par raiſon, qui ſont » quelquefois de plus belles choſes que » les autres, ſont de ces jets-d'eau où » l'art fait violence à la nature, & qui » après avoir jailli juſqu'au ciel, s'arrê- » tent bien ſouvent par le moindre ob- » ſtacle. « C'eſt encore penſer joliment que de dire, avec Balzac, d'une petite riviére : » Cette belle eau aime telle- » ment ce pays, qu'elle ſe diviſe en

» mille branches, & fait une infinité » d'îles & de tours afin de s'y amuſer » davantage. *pag.* 137. 138.

Les fictions ingénieuſes ne ſont point un moins bel effet en proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées... Pline le jeune exhortant par ſon exemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, lui dit, [a] que l'exercice du corps réveille l'eſprit : que les bois, la ſolitude, le ſilence même qu'on garde en certaines chaſſes aident fort à bien penſer : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voila une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord [b] qu'à une chaſſe où l'on prit trois ſangliers dans les toiles, il étoit aſſis près des toiles mê-

a Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique ſylvæ, & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt... Experieris nonDianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. *Lib.* 1. *ep.* 6.

b Ad retia ſedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, ſed ſtylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

mes, les tablettes à la main, révant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ses tablettes pleines. Cela est penser joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes. *pages* 139. 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere: Sénéque, [a] qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, [b] qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour régner. Horace [c] parle d'une folle sageſſe, d'une paresse empressée, & d'une con-

a Magna servitus est magna fortuna. *De Conf. ad Polyb.*

b Omnia servilitet pro dominatione. *Hist. lib.* 1, 1

c Insanientis dum sapientiæ Consultus erro... Strenua nos exercet inertia... Rerum concordia discors. *Horat.*

corde discordante. Quelqu'un a dit, que les Rois sont esclaves sur le trône; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *page* 146.

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sai quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *page* 150.

3. Il y a une troisiéme espéce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délica-

tes. . . On peut dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit. Il faut, à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par raport à celle des ouvrages naturels. [a] Les plus délicats ſont ceux où la nature prend plaiſir à travailler en petit, & dont la matiére preſque imperceptible fait qu'on doute ſi elle a deſſein de montrer ou de cacher ſon adreſſe. Tel eſt un inſecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la vûe, ſelon l'auteur de l'hiſtoire naturelle. *page* 158, *&* 160.

Diſons par analogie qu'une penſée où il y a de la délicateſſe a cela de propre, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué. [b] Il ſemble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laiſſe

a Rerum natura nuſquam magis, quàm in minimis, tota. *Plin. lib.* 11. *c.* 2.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas multis nulla ſui parte mirabilior. *Idem. l.* 37. *Præm.*

b Auditoribus grata ſunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur, & gaudent non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quintil. l.* 8. *c.* 2.

seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & emploier même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystére est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entiéres à la premiére vûe, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sai quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. *pages* 160. 161.

Pline le Panégyriste dit à son Prince, qui avoit refusé lontems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : [a] *vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être Pere de la patrie, avant que de le devenir.* pag. 162.

a Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ esses, antequam fieres.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoia des blés en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. [a] *Le Nil*, dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* pag. 163.

Le même auteur dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome : [b] *Les uns publioient après vous avoir vû, qu'ils avoient aſſez vécu ; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* pag. 165.

Il y a beaucoup de délicateſſe dans la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment : [c] *Folie pardonnable à la vérité, ſi les dieux des enfers ſavoient pardonner!* pag. 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à Céſar : [d] *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* pag. 209.

a Nilus Ægypto quidem ſæpe, ſed gloriæ noſtræ nunquam largior fluxit.

b Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto : alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

c Cùm ſubita incautum dementia cepit amantem : Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. lib.* 4.

d Obliviſci nihil ſoles, niſi injurias. *Orat. pro Ligar. n.* 35.

Outre la délicateſſe des penſées qui ſont purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. [a] *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poéte au ſujet de la mort d'un frere qu'il aimoit paſſionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie : mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainſi d'une perſonne qui lui étoit extrêmement chere : [b] *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus déſerts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'eſt plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue eſt entre un Paſſant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidéle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle ?

a Nunquam ego te, vitâ frater amabilior, aſpiciam poſthac : at certè ſemper amabo. *Catul.*

b In ſolis tu mihi turba locis. *Tibul.*

LA TOURTERELLE.

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

pages 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également ſenſée & ſpirituelle du Pere Bouhours, qui ſe trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSE'ES INGENIEUSES. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus délicat dans les penſées & dans les expreſſions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de juſteſſe* (*& de délicateſſe*) *ſe perd quand on les veut mettre dans une autre Langue : à peu près comme ces eſſences exquiſes, dont le parfum ſubtil s'évapore quand on les verſe d'un vaſe dans un autre.* pag. 195.

DES PENSE'ES BRILLANTES.

Il y a une ſorte de penſées, peu connues chez les écrivains du bon ſiécle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles conſiſtent dans une maniére de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plait ſur tout par une certaine pointe d'eſprit, qui frape par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénéque contribua

beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : [a] & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. [b] Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le discours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élévation : il en condamne seulement l'abus & la trop grande affectation. [c] Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. [d] Il consent qu'on ajoute à la maniére d'écrire des Anciens cette nouvelle grace,

a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib.* 8. *c.* 5.

b Quod tantum in sententia bona crimen est? Non causæ prodest? non judicem movet? non dicentem commendat? *Ibid.*

c Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo : sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

d Patet media quædam via; sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ib.*

comme

comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne maniére de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condanner, & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès.[a] Car, après tout, l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

[b] En effet, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entre-nuisent & s'étoufent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres: & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours, que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

[c] D'ailleurs, comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être

a Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam.

b Densitas earum obstat invicem, ut in saist omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet: ideoque artifices etiam, cùm plura in unam tabulam opera contulerunt, spatiis distingunt . . . ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

c Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia, ideoque post eam utique aliud est initium. Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris, sed frustis collata, structura caret; cùm illa rotunda & undique circumcisa insistere invicem nequeant. *Ibid.*

courtes & vives, ſont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un ſens complet, il arrive de là que le diſcours eſt extrêmement coupé & concis, ſans liaiſon & comme découſu, compoſé plutôt de piéces & de morceaux, que de membres & de parties qui faſſent un tout. Or une telle compoſition paroit entiérement oppoſée au nombre & à l'harmonie du diſcours, qui demande plus de ſuite & plus d'étendue.

[a] On peut dire auſſi que ces penſées brillantes reſſemblent moins à une flamme lumineuſe, qu'à ces étincelles de feu qui échapent au travers de la fumée.

[b] Enfin, comme on n'eſt attentif qu'à les entaſſer, on devient peu délicat dans le diſcernement & le choix, & il ne ſe peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénéque, on ſent bien que ce que je viens de dire eſt ſon portrait, & le caractére propre

a Lumina illa non flammæ, ſed ſcintillis inter fumum emicantibus, ſimilia dixeris. *Ibid.*

b Hoc quoque accidit, quòd ſolas captanti ſententias, multas neceſſe eſt dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim poteſt eſſe delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

de ſes ouvrages : & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, [a] où après avoir rendu juſtice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ſes écrits beaucoup de belles penſées & de maximes ſolides pour les mœurs, il ajoute que par raport à l'éloquence ils ſont d'un goût dépravé & corrompu preſque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils ſont pleins de défauts agréables, & qu'on ne peut s'empécher d'aimer. C'eſt pourquoi il dit qu'il auroit été à ſouhaiter qu'un ſi beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, ſi riche & ſi fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un diſcernement plus exact ; qu'il eût été moins amoureux de toutes ſes productions ; qu'il eût ſu en faire le choix, & ſurtout qu'il n'eût

[a] Multæ in eo claræque ſententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda : ſed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosiſſima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Nam .. ſi non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt, eligere modò curæ ſit : quod utinam ipſe feciſſet ! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quintil. l. 10. c. 1.*

point affoibli l'importance des matiéres qu'il traite par un amas de petites penſées, [a] qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'eſprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je raporterai quelque endroit de cet auteur, afin que les jeunes gens puiſſent comparer ſon ſtile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir ſi le jugement qu'en porte Quintilien eſt fondé ſur de bonnes raiſons, ou s'il n'eſt que l'effet de ſa prévention contre Sénéque.

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

Senec. de Benef. lib. 6. cap. 31.

* *Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitumque quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium*

a Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excuſſæ riſum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quintil. l. 8. c. 5.*

» * Dans le tems que » Xerxès, enflé d'orgueil, » & aveuglé par une vaine confiance en ſes forces ſongeoit à porter » la guerre contre la Gréce, tous les courtiſans » qui l'environnoient travaillérent à l'envi à le » pouſſer par des flateries outrées dans le précipice » où ſon ambition l'entraînoit. L'un diſoit que » la nouvelle ſeule de la » guerre jetteroit le trouble parmi les Grecs, » & qu'au premier bruit » de ſa marche ils pren-

belli, & ad primam adventûs famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solùm Græcia, sed obrui posset : magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere : angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria : vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

* *Cùm in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem nimia æstimatione sui furentem concitarent ; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam*

» droient la fuite : un » autre, qu'avec une ar- » mée si nombreuse il » étoit sûr, non seulement » de vaincre la Gréce, » mais de l'accabler : & » que tout ce qu'il avoit » à craindre étoit de trou- » ver à son arrivée les » villes désertes, & les » campagnes réduites en » solitudes par la retraite » précipitée des habitans, » & de n'avoir plus de » quoi emploier de si » grandes forces. D'un » autre côté on lui faisoit » entendre qu'à peine la » nature entiére lui suffi- » roit-elle : que les mers » étoient trop étroites » pour contenir ses flotes ; » que nul camp ne pour- » roit renfermer ses trou- » pes de pié ; qu'il n'y » avoit point de plaine » assez étendue pour sa » cavalerie ; & qu'à peine » l'air suffiroit-il pour les » traits qu'on auroit à » lancer.

» * Pami tous ces dis- » cours, si capables de » faire tourner la tête à » un Prince déja enivré » de l'idée de sa gran- » deur, Démarate Lacé- » démonien fut le seul » qui osât représenter au » Roi, que ce qui faisoit

illam qua ſibi placeret multitudinem ; indigeſtam & gravem, metuendam eſſe ducenti ; non enim vires, ſed pondus habere : immodica nunquam regi poſſe ; nec diu durare, quicquid regi non poteſt.

* *In primo, inquit, ſtatim monte Lacones objecti dabunt tibi ſui experimentum. Tot iſta gentium millia trecenti morabuntur : hærebunt in veſtigio fixi, & commiſſas ſibi anguſtias tuebuntur, & corporibus obſtruent. Tota illos Aſia non movebit loco. Tantas minas belli, & penè totius humani generis ruinam pauciſſimi ſuſtinebunt. Cùm te mutatis legibus ſuis*

» le ſujet de ſa confiance » étoit ce qui devoit lui » inſpirer le plus de crain- » te : Que ce vaſte corps » d'armée, cette maſſe » énorme & monſtrueu- » ſe, n'avoit que de la » peſanteur, & non de » la force : Qu'il n'eſt » pas poſſible de gouver- » ner ce qui n'a ni borne » ni meſure, & que ce » qui ne peut être gou- » verné, ne peut ſubſiſter » lontems.

» * Une poignée de » gens que vous rencon- » trerez d'abord à une » premiére montagne, » vous fera connoître ce » que ſont les citoiens de » Sparte. Trois cens Spar- » tiates arrêteront ces mil- » lions d'hommes que » vous traînez avec vous. » Inébranlables dans le » poſte qu'on leur aura » confié, ils le défen- » dront juſqu'au dernier » ſoupir, & feront une » barriére & un rempart » de leurs corps. Toutes » les forces de l'Aſie ne » leur feront pas faire un » pas en arriére. Seuls ils » ſoutiendront le choc » formidable de preſque » tout l'univers réuni » contre eux. Après avoir » forcé la nature à chan- » ger toutes ſes loix pour » vous ouvrir un paſſage, » vous demeurerez tout » court à un défilé. Vous » pourrez juger des per- » tes que vous ferez dans

natura transmiserit, in semita hærebis, & æstimabis futura damna, cùm putaveris quanti Thermopylarum angusta constiterint. Scies te fugari posse, cùm scieris posse retineri.

** Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit : deinde hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

** * Verum est quod dicitur, majorem belli apparatum esse, quàm qui recipi ab his regionibus possit, quas oppugnare constituis. Sed hæc res contra nos est. Ob hoc ipsum, te Græcia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.*

** * * Præterea quæ una rebus salus est,*

»»la fuite, par ce que »»vous aura couté le pas»»sage des Thermopyles. »»En voiant qu'on peut »»vous arrêter, vous com»»prendrez qu'on pourra »»aussi vous mettre en »»fuite.

»» * Vos armées, com»»me un torrent impé»»tueux dont rien ne peut »»soutenir le premier ef»»fort, pourront d'abord »»tout dissiper : mais bien»»tôt vos ennemis se ral»»lieront, & vous atta»»quant de divers côtés, »»vous détruiront par vos »»propres forces.

»»** On dit vrai, quand »»on avance que le pays »»que vous voulez atta»»quer n'a pas un espace »»suffisant pour un appa»»reil de guerre si im»»mense : mais c'est pré»»cisément ce qui fait »»contre nous. La Gréce »»vous vaincra, parce »»qu'elle ne peut vous »»contenir. Vous ne pou»»vez faire usage que »»d'une partie de vous»»même.

»»*** D'ailleurs, ce qui »»fait la sureté & la ress»»source d'une armée, vous »»devient absolument im-

occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.

* *Ceterùm, non est quòd exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus Duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

** *Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt : stratusque per to-*

»»praticable. Vous ne pour»»rez ni donner les ordres »»à propos, ni vous trou»»ver à tems au premier »»mouvement, ni soute»»nir ceux qui plient, ni »»rassurer ceux qui com»»mencent à s'ébranler. »»Vous serez vaincu lon»»tems avant que d'être à »»portée de vous en apper»»cevoir.

»»* Au reste, ne vous »»flatez pas que vos trou»»pes ne puissent rien »»trouver qui leur résiste, »»parce que le nombre pro»»digieux en est inconnu »»même à leur Chef. Il »»n'y a rien de si grand »»qui ne puisse périr : puis»»qu'au défaut de tout au»»tre obstacle, sa gran»»deur même est une cause »»de ruine.

»»* * Tout ce que Dé»»marate avoit prédit à »»Xerxès, arriva. Ce »»Prince, qui se piquoit »»de surmonter tous les »»obstacles que les dieux »»& les hommes met»»toient à ses entrepri»»ses, qui changeoit & »»renversoit tout ce qui »»s'opposoit à son passa»»ge, fut arrêté par trois »»cens hommes : & bien»»tôt Xerxès, voiant les »»debris de ses formi»»dables armées répan»»dus dans toutes les par»»ties de la Gréce, com»»prit quelle différence »»il y avoit entre une »»foule d'hommes, & »»une armée.

tam passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.

* *Itaque Xerxes, pudore quàm damno miserior, Demarato gratias egit, quòd solus sibi verum dixisset, & permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens : id solis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi !*

Il faut avouer que ce morceau de Sénéque est fort beau, & que le discours de Démarate est plein de sens & de réflexions solides : mais il me semble que le stile en est trop uniforme, & que l'antithése s'y montre trop souvent. Les pensées sont trop serrées &

» * Alors ce Prince » plus malheureux encore par la honte d'une » si folle expédition, que » par la perte qu'il y fit, » remercia Démarate de » ce que seul il lui avoit » dit la vérité, & lui permit de lui demander » telle grace qu'il voudroit. Celui-ci demanda » d'entrer à Sardes, l'une » des plus grandes villes » d'Asie, monté sur un » char, portant la tiare » droite sur la tête, privilége qui n'étoit accordé qu'aux rois. Il auroit mérité cette récompense, s'il ne l'avoit pas demandée. » Mais que doit-on penser d'une nation, où il » ne se trouve personne » pour dire la vérité au » Roi, qu'un homme qui » ne se la disoit pas à lui-» même. «

trop entaſſées. [a] Elles ſont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raiſon rendent le ſtile trop concis & ſautillant. [b] Une eſpéce de pointe finit preſque chaque période. *Scies te fugari poſſe, cùm ſcieris poſſe retineri..... Ob hoc ipſum tè Græcia vincet, quia non capit..... Multò antè vinceris, quàm victum eſſe te ſentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit ſéparé ; mais quand tout un ouvrage eſt ſur ce ton, il eſt difficile d'en ſoutenir ſans peine une lecture un peu longue & ſuivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un ſtile ſi coupé & ſi bruſque peut-il être emploié dans les diſcours où il s'agit d'inſtruire & de toucher les auditeurs ; & par cette raiſon convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire ?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces ſortes de penſées qui terminent la période d'une maniére courte & vive ; mais il ſait emploier avec diſcrétion & ſobriété ces graces du diſcours, qui en font le ſel & l'aſſaiſon-

a Unde ſoluta ferè oratio, & è ſingulis non membris ſed ſtruſtis collata.

b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſenſus, in fine ſermonis feriat autem.

nement, & qui par cette raiſon ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus ſanè noſter Demoſthenes, qui illo ſuſurro delectari ſe dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia eſt, inſuſurrantiſque alteri : Hic eſt ille Demoſthenes. Quid hoc levius ? at quantus orator ! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipſe ſecum.* Cette penſée a beaucoup de raport avec celle de Sénéque : *Quàm miſerabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, niſi qui non dicebat ſibi !* *Lib. 5. Tuſcul. n. 102.*

2. *Réflexion de Sénéque ſur une parole d'Auguſte.*

Sénéque raporte une parole d'Auguſte, qui ſe repentant extrémement d'avoir lui-même divulgué les déſordres de ſa fille, diſoit que cette imprudence ne lui ſeroit pas échapée, ſi Agrippa ou Mécéne euſſent vécu:

» * Il faloit que Démoſthéne, que nous admirons tant, fût bien vain, d'être auſſi ſenſible qu'il avoue lui-même qu'il l'étoit à ce petit mot flateur d'une porteuſe d'eau, qui le montrant au doégt, diſoit à ſa voiſine : Vois-tu bien ? C'eſt là ce Démoſthéne. Quelle petiteſſe ! Et cependant quel grand orateur que Démoſthéne ? Mais c'eſt qu'il avoit appris à parler aux autres, & qu'il ſe parloit rarement à lui même.

Horum nihil mihi accidiſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecenas vixiſſet. Sénéque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très ſenſée : * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile eſt ! Cæſæ ſunt legiones, & protinus ſcriptæ : fracta claſſis, & intra paucos dies natavit nova : ſævitum eſt in opera publica ignibus, ſurrexerunt meliora conſumptis. Tota vita, Agrippæ & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'eſt plus beau ni plus ſolide que cette penſée, *Toutes les pertes ſe réparent excepté celle d'un ami :* mais il faloit en demeurer là.

** *Quid putem ?* ajoute Sénéque. *Defuiſſe ſimiles qui aſſumerentur, an ipſius vitium fuiſſe, qui maluit queri quàm quærere ? Non eſt quod exiſtimemus*

» * Tant il eſt difficile » de trouver parmi tant » de millions d'hommes » de quoi en reïmplacer » deux ! Des légions ont » été taillées en piéces, » on en a bientôt levé » d'autres : une flote a » été briſée, en peu de » jours on en bâtit une » nouvelle : le feu a » conſumé des édifices » publics, on en voit » d'autres plus ſomptueux » que les premiers ſortir » preſque auſſitôt de terre. Mais, tant que vécut Auguſte, la place » d'Agrippa & de Méce- » ne demeura toujours » vacante.

» ** Que penſerai-je de » cette parole d'Auguſte ? » Dois-je croire qu'en » effet il ne reſtoit plus » dans tout l'Empire de » tels hommes qu'il pût » choiſir pour amis, » ou ſi c'étoit la faute » du Prince, qui aimoit » mieux ſe plaindre, que » d'en chercher ? Il n'y » a pas d'apparence qu'A- » grippa & Mécéne euſ-

Agrippam & Mecenatem ſolitos illi veræ dicere : qui, ſi vixiſſent, inter diſſimulantes fuiſſent. Regalis ingenii mos eſt, in præſentium contumeliam amiſſa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non eſt.

Outre que rien n'eſt plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere ;* la ſeconde réflexion ruine abſolument la premiére. Celle-ci ſuppoſe qu'il eſt fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre, dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénéque fait-il cette injure à Auguſte, ou plutôt à ſes deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas oſé le faire dans l'occaſion dont il s'agit ? Mécéne étoit de tout tems en poſſeſſion de lui parler librement ; & l'on ſait que dans un jugement où Auguſte paroiſſoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cauſe de la preſſe, lui jetta un billet

»ſent coutume de lui »dire la vérité ; & s'ils »avoient vécu, ils au»roient dans cette occa»ſion gardé le ſilence »comme les autres. Mais »le caractére des princes »eſt d'aimer à dire du »bien des morts pour »faire honte & peine »aux vivans ; & de louer »dans les premiers une »liberté courageuſe de »dire la vérité, dont »ils n'ont plus rien à »craindre. ««

[a] Surge tandem carnifex.

où il avoit écrit : *Levez-vous, & ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, lorſqu'Auguſte, maître de l'Empire, délibéra ſur le parti qu'il devoit prendre, il oſa bien lui conſeiller de rétablir la République dans ſon ancienne liberté.

On voit par là que Sénéque manquoit d'une qualité eſſentielle à l'orateur, qui eſt de ſavoir ſe tenir dans les bornes du vrai & du beau ; & de retrancher impitoiablement tout ce qui eſt au dela du parfait, ſelon cette belle régle d'Horace : *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.* [a] Il étoit trop amateur de ſon génie : il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre ni à ſacrifier aucune de ſes productions : & ſouvent par de petites & minces penſées il affoibliſſoit la force & aviliſſoit la nobleſſe des choſes dont il parloit.

Satyr. 10. lib. 1.

3. *Autre penſée de Sénéque ſur la rareté des vrais amis.*

Senec. de Benef. l. 6. c. 34.

On trouve dans le même endroit une autre penſée au ſujet des amis qui

[a] Si aliqua contempſiſſet .... Si non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum quàm puerorum amore comprobarentur. *Quintil. l. 10. c. 1.*

eſt fort belle. Sénéque parle de cette foule de perſonnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. *Ad quemcumque iſtorum veneris*, dit-il, *quorum ſalutatio urbem concutit, ſcito etiam ſi animadverteris obſeſſos ingenti frequentia vicos, & commeantium in utramque partem catervis itinera compreſſa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illò recipiendus eſt, illic retinendus, & in ſenſus recondendus.* On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette penſée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cauſe dans la ville ce concours incroiable de citoiens qui s'empreſſent d'aller chez les Grands, & qui rempliſſent leur maiſon, cette oppoſition

» * Si vous allez chez » quelqu'un de ces grands » Seigneurs chez qui toute la Ville abonde pour » leur faire la cour, ſachez que bien que vous » trouviez les rues aſſiégées & les chemins » bouchés par une foule » innombrable de perſonnes qui vont & qui retournent, cependant » vous venez dans un » lieu rempli d'hommes, » & vuide d'amis. C'eſt » dans le cœur qu'il » faut chercher l'ami, » & non dans l'antichambre. C'eſt là où » il faut le recevoir & » le retenir, & l'y mettre » comme en dépôt & en » ſureté.

eſt fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum :* foule de courtiſans, ſolitude d'amis. Mais que ſignifie ce qui ſuit : *in pectore amicus, non in atrio quæritur* ? » Il faut chercher l'ami » dans le cœur, & non dans l'anticham- » bre. « J'y voi une antithéſe, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le ſens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il faloit porter de cet auteur. » De tous les » écrivains ingénieux, dit-il, celui qui » fait le moins réduire ſes penſées à la » meſure que demande le bon ſens, » c'eſt Sénéque. Il veut toujours plaire, » & il a ſi peur qu'une penſée belle » d'elle-même ne frape pas, qu'il la » propoſe dans tous les jours où elle » peut être vûe, & qu'il la pare de » toutes les couleurs qui peuvent la » rendre agréable : de ſorte qu'on peut » dire de lui ce que ſon pere diſoit d'un » orateur de leur tems : [a] *En répétant » la même penſée, & la tournant de plu- » ſieurs façons, il la gâte : n'étant pas » content d'avoir bien dit une choſe une*

a Habet hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit : dum non eſt contentus unam rem ſemel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controver. 5. lib. 9.*

» *fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien* » *dite.* « Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui sent bien le stile Italien, mais qui a du sens. » *Sénéque*, dit ce » Cardinal, *parfume ses pensées avec un* » *ambre & une civette qui à la longue* » *donnent dans la tête : elles plaisent au* » *commencement, & lassent fort dans la* » *suite.*

Un autre auteur fort célébre porte le même jugement de Sénéque ; & donne en peu de mots d'excellentes régles sur les pensées. *M. Nicole dans l'éducat. d'un Prince, 2. part. n. 39. & 40.*

» Il y a, dit-il, deux sortes de beau» tés dans l'éloquence, ausquelles il » faut tâcher de rendre les enfans sen» sibles. L'une consiste dans les pen» sées belles & solides, mais extra» ordinaires & surprenantes. Lucain, » Sénéque, & Tacite sont remplis de » ces sortes de beautés. L'autre, au » contraire, ne consiste nullement dans » les pensées rares; mais dans un certain » air naturel, dans une simplicité facile, » élégante, & délicate, qui ne bande » point l'esprit, qui ne lui présente que » des images communes, mais vives & » agréables, & qui sait si bien le sui» vre dans ses mouvemens, qu'elle ne » manque jamais de lui proposer sur

» chaque ſujet les objets dont il peut
» être touché, & d'exprimer toutes
» les paſſions & les mouvemens, que
» les choſes qu'elle repréſente y doi-
» vent produire. Cette beauté eſt celle
» de Térence & de Virgile. Et l'on
» voit par là qu'elle eſt encore plus
» difficile que l'autre, puiſqu'il n'y a
» point d'auteurs dont on ait moins
» approché que de ces deux là.

» Si l'on ne ſait méler cette beauté
» naturelle & ſimple avec celle des
» grandes penſées, on eſt en danger
» d'écrire & de parler d'autant plus
» mal, que l'on s'étudiera davantage
» à bien écrire & à bien parler : &
» plus on aura d'eſprit, plus on tom-
» bera dans un genre vicieux. Car c'eſt
» ce qui fait qu'on ſe jette dans le ſtile
» des pointes, qui eſt un très mauvais
» caractére. Quand même les penſées
» ſeroient ſolides & belles en elles-
» mêmes, néanmoins elles laſſent &
» accablent l'eſprit, ſi elles ſont en
» trop grand nombre, & ſi on les em-
» ploie en des ſujets qui ne les deman-
» dent point. Sénéque, qui eſt admi-
» rable étant conſidéré par parties,
» laſſe l'eſprit quand on le lit tout de
» ſuite ; & je croi que ſi Quintilien

» a dit de lui avec raiſon, qu'il eſt » rempli de défauts agréables, *abundat* » *dulcibus vitiis*, on en pourroit dire » avec autant de raiſon, qu'il eſt rem- » pli de beautés deſagréables par leur » multitude, & par ce deſſein qu'il » paroit avoir eu de ne rien dire ſim- » plement, & de tourner tout en forme » de pointe. Il n'y a point de défaut » qu'il faille plus faire ſentir aux en- » fans, lorſqu'ils ſont un peu avancés, » que celui-là : parce qu'il n'y en a » point qui faſſe plus perdre le fruit » des études en ce qui regarde le lan- » gage & l'éloquence.

[a] Cela n'empéche pas que la lecture de Sénéque ne puiſſe être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à avoir le goût & le jugement formés par celle de Cicéron. Sénéque eſt un eſprit original, propre à donner de l'eſprit aux autres, & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de la clémence, & de celui de la briéveté de la vie, beaucoup d'endroits, qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des penſées. Cette lecture leur ſervira auſſi à faire le

a Verùm ſic quoque jam robuſtis, & ſeveriore genere ſatis firmatis, legendus, vel ideo, quòd exercere poteſt utrinque judicium. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

diſcernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertu les vices mêmes de Sénéque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractére de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déja remarqué, ils ſont mélés de charmes capables de ſéduire les plus clairvoians.

§. III.

Du choix des Mots.

ON a vû dans tous les exemples que j'ai cités juſqu'ici, combien le choix des mots ſert à mettre les penſées & les preuves dans leur jour, & à en faire ſentir la beauté & la force. Ce ſont en effet les expreſſions qui donnent aux choſes une nouvelle grace, & qui leur prétent ce vif colori ſi propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans, de ſorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement ſeul des expreſſions, preſque toute la beauté du diſcours diſparoit & s'évanouit.

Il ſemble que le principal uſage que l'homme devroit faire de ſa raiſon, ſeroit de n'être attentif qu'aux choſes mêmes qu'on lui dit, ſans ſe mettre en peine de la maniére dont elles lui ſont préſentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'eſt peutêtre une des ſuites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les ſens nous ne ſommes preſque touchés que de ce qui les frape & les remue, & que ſouvent nous ne jugeons des penſées auſſi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'eſt pas que je regarde comme un défaut en ſoi-même de préférer ce qui eſt orné & embelli à ce qui ne l'eſt pas. Nous portons en nous un attrait, non ſeulement pour le bon & le vrai, mais auſſi pour le beau. Et cet attrait, ce ſentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a preſque rien offert à nos yeux qui ne ſoit gracieux & aimable. Le déſordre conſiſte en ce que l'on eſt plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on eſt uniquement touché des embelliſſemens, ſans faire attention

aux choſes mêmes. Mais il eſt dans l'ordre, & c'eſt le premier deſſein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur ſervent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs eſt bon & vrai.

C'eſt donc une néceſſité abſolue à l'orateur de donner un ſoin particulier à l'élocution, [a] qui le met en état de produire ſes penſées au dehors, ſans quoi tous ſes autres talens, quelque grands qu'ils fuſſent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie ſoit bien eſſentielle à l'éloquence, puiſqu'elle lui a donné ſon nom. [b] Auſſi voions-nous que c'eſt elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des ſtiles, d'où dépend pour l'ordinaire le ſuccès d'un diſcours, & qui eſt à proprement parler ce que nous enſeigne l'art : car le reſte dépend plus du génie & de la nature.

a Eloqui, hoc eſt omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : ſine quo ſupervacua ſunt priora, & ſimilia gladio condito, atque intra vaginam ſuam hærenti. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

b Hoc maximè docetur: hoc nullus niſi arte aſſequi poteſt : hoc maximè orator oratore præſtantiori hoc genera ipſa dicendi alia aliis potiora ; ut appareat in hoc & vitium & virtutem eſſe dicendi. *Ibid.*

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'eſt une choſe merveilleuſe comment des mots qui ſont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particuliére, maniés avec art, & appliqués à certains uſages, acquiérent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il ſignifie *bâtir une maiſon*, eſt un mot ſimple. Quand le poéte l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornoient leurs têtes :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput :

c'eſt comme un diamant qui brille d'une vive lumiére. M. Deſpreaux a bien ſu profiter de la penſée & de l'expreſſion de Juvenal :

Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice
Bâtit de ſes cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'eſt l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'ils

doivent naître : [a] car les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit le corps. C'eſt une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de ſon ſujet, comme ſi elles ſe déroboient à nous & qu'il falût leur faire une eſpéce de violence pour les emploier. Les plus naturelles ſont les meilleures. [b] Je ſuppoſe, comme je l'ai déja dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte &

a Res & ſententiæ vi ſuâ verba parient, quæ ſemper ſatis ornata mihi quidem videri ſolent, ſi ejuſmodi ſunt ut ea res ipſa peperiſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 146.

Rerum copia, verborum copiam gignit. *Cic.* 3. *de Orat. n.* 125.

Cùm de rebus grandioribus dicas ipſæ res verba rapiunt. *Liv.* 3. *de fin. n.* 19

Verba erunt in officio... ſic ut ſemper ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus tequi... *Quinil. in Proœm. l.* 8.

Plerumque optima rebus cohærent, & cernuntur ſuo lumine. At nos quærimus illa; tanquam lateant ſemper, ſeque abducant... Optima ſunt minimè accerſita, & ſimplicibus atque ab ipſa veritate profectis ſimilia. *Ibid.*

b Qui rationem loquendi primùm cognoverit, tum lectione multa & idonea copioſam ſibi verborum ſupellectilem comparavit... ei res cum nominibus ſuis occurrens. Sed opus eſt ſtudio præcedente, & acquiſitâ facultate & quaſi repoſita. *Ibid.*

Onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia, varietate. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 121.

Celeritatem dabit conſuetudo. Paulatim res faciliùs ſe oſtendent, ver-

ſérieuſe

sérieuse des bons auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais sur tout qu'on s'est rempli l'esprit de toutes les connoissances nécessaires à l'orateur : pour lors la diction ne coute presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de savoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coute d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer : mais dans la suite il devient si facile & si naturel, que [a] les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. [b] Un soin scrupuleux & exact est bon pour les commencemens : mais il doit diminuer & disparoitre à mesure qu'on avance.

ba respondebunt, compositio sequetur : cuncta denique, ut in familia bene instituta in officio erunt . . sic ut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhærere videantur. *Quintil. l.* 10. *c.* 3. *& l.* 8. *in Proœm.*

a Verba omnia, quæ sunt cujusque generis maximè illustria, sub acumen styli subeant & succedant necesse est. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 151.

b Ista quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non cùm

Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontens d'eux-mêmes & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. [a] Travail infructueux, délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable, s'il coutoit toujours tant de peine, & s'il

dicimus... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis penè syllabis commorandi: qui, etiam cùm optima sint reperta, quærunt aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum.... increduli quidam, & de ingenio suo pessimè meriti, qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

a Abominanda hæc infelicitas erat, quæ & cursum dicendi refrenat, & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis summi dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum solicitudo persequitur, ac oratorem macerat & coquit, ægre verba vertentem, & ponendis coagmentandisque eis intabescentem. Nitidus ille, & sublimis & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

faloit être condanné toute ſa vie à l'ennuieuſe occupation de chercher, de peſer, d'ajuſter des mots. L'orateur, s'il eſt digne de ce nom, poſſédera tous les tréſors de l'éloquence ; & les maniera en maître qui diſpoſe de ſon bien comme il lui plait.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicateſſe du latin, pluſieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le ſiége de Veies pendant l'hiver, ſe ſert d'une comparaiſon tirée de la chaſſe, & il dit que le plaiſir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des ſaiſons dans les lieux les plus âpres & les plus eſcarpés. *Obſecro vos, venandi ſtudium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes ſylvaſque rapit : belli neceſſitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel luſus ac voluptas elicere ſolet ?* Liv. lib. 5. n. 5.
Quelle force n'a point cette expreſſion *rapit* ? Pour la bien ſentir, il ne faut que la comparer avec une autre expreſſion que Sénéque emploie dans

une penſée à peu près ſemblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur inſatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voiages par terre & par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria, ſpe lucri ducit.* Ce mot *ducit*, a trop de lenteur pour une paſſion auſſi violente que l'avarice : *præceps cupiditas.*

De brevit. vitæ, c. 2.

Salluſte décrit l'acharnement des ſoldats contre les vaincus, & en apporte la raiſon. *Igitur hi milites, poſtquam victoriam adepti ſunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe ſecundæ res ſapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expreſſion, *fatigant.* Eſt-il poſſible de marquer d'une maniére plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à eſſuier dans la proſpérité ? Elle les attaque, elle les pourſuit ſans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni tréve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & ſi elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle ſemble eſpérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de laſſitude. *Secundæ res ſapientium animos fatigant.*

Cette expreſſion m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'eſt pas moins énergique. *An cùm Tiberius, poſt tantam rerum experientiam, vi dominationis convulſus & mutatus ſit, C. Cæſarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainſi ce paſſage. » Si Tibere, après une longue » expérience, s'étoit laiſſé corrompre » à ſa fortune, que deviendroit Ca- » ligula, &c. Cette traduction énerve toute la force de la penſée, qui conſiſte dans ces deux mots, *convulſus*, & *vi dominationis*. *Convellere*, ſignifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire ſortir de ſa place par violence. Il y a dans l'autorité ſouveraine un faſte, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y réſiſter, en ſorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils ſont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulſus & mutatus.* *Annal. l. 6. c. 48.*

Le même Tacite dans ſes hiſtoires parle de la proſpérité dans le même ſens que Salluſte, mais ſous une autre idée. *Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti. Secundæ res acrioribus ſtimulis animos explorant : quia miſeriæ tolerantur,* *Hiſtor. l. 1. c. 15.*

felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio blanditiæ pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'Empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : » La fortune jusqu'ici » t'a été contraire, maintenant elle se » change. Prens garde de pouvoir auss» si bien supporter ses faveurs que ses » injures. Car la prospérité a des éguil» lons bien plus puissans, que l'adver» sité : parce que nous cédons aux uns, » & que nous résistons aux autres. » Quand tu conserverois ta vertu, » ceux qui approcheront de toi per» dront la leur. La flaterie prendra la » place de la vérité, l'intérêt celle de » l'affection, dont il est le poison & le » venin : « Il y auroit bien des choses à dire sur cette traduction: mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrumpet adulatio.* Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la fla-

terie, elle saura bien, malgré toutes les barriéres qu'on lui oppoſera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les paſſages pour arriver juſqu'à lui. Le françois ne préſente point cette idée : *La flaterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliſte attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenſes énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleuſement cette penſée par un ſeul mot qui eſt tout-à-fait énergique. *Cujus neſcio an ædilitas maximè proſtraverit mores.* » Son édilité acheva d'abattre » & de renverſer les mœurs. *Lib. 36. c. 15.*

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expreſſions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

Cet homme (Maccabée) *que Dieu avoit mis autour d'Iſrael comme un mur d'airain où ſe briſérent tant de fois toutes les forces de l'Aſie, après avoir défait de nombreuſes armées... venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraélites, réparer avec ſes mains triomphantes les ruines du ſanctuaire.* *M. Fléchier.*

On l'a vû (M. de Turenne) *dans la fameuſe bataille des Dunes, arracher les*

armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus.

Il attacha par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices... Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés?

Combien de fois essaia-t-il d'une main impuissante d'arracher le fatal bandeau qui fermoit ses yeux à la vérité?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples qu'on vient de citer, que les épithétes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles font figurées & métaphoriques. *Discamus spes effrenatas & animum in futura eminentem velut in vinculis habere.....* *Vide quantum rerum per unam gulam transiturarum permiscat luxuria, terrarum mariscque vastatrix.* Le même Sénéque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un Gouverneur de Province, parle ainsi : *Loquax & ingeniosa in contumelias præfectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum suspexit.* Cicéron

Senec. de tranq. anim.

Idem, Ep. 95.

De consol. ad Helv. c. 17.

dit quelque choſe de pareil de ſon frere. *Quæ cùm honeſta ſint in his privatis noſtris quotidianiſque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur neceſſe eſt.* *Epiſt. 1. ad Quintil. frat. lib. 1.*

[a] Sans les épithétes le diſcours languit & paroit preſque ſans ame & ſans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me ſervir de la comparaiſon de Quintilien, il en eſt des épithétes dans le diſcours, comme des valets dans l'armée, qui la ſurchargeroient extrêmement, & ne ſerviroient qu'à l'embarraſſer, ſi chaque ſoldat avoit le ſien: parce qu'alors on doubleroit le nombre ſans doubler les forces.

§. IV.

De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT diſconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelquefois

[a] Talis eſt ratio hujuſce virtutis, ut ſine appoſitis nuda ſit, & incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam fit longa & impedita, ut. . . . eam judices ſimilem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque: in quo & numerus eſt duplex, nec duplum virium, *Quint. lib. 8. c. 6.*

même à la force du discours. [a] Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence : & pour introduire dans les langues cette espéce d'harmonie & de concert, il n'a falu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger, pour ainsi dire, les oreilles, que [b] Cicéron appelle avec raison un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. [c] Une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flatée de celle qui est douce & coulante. Si le

a Natura ducimur ad modos. *Quintil. l. 9. c. 4.*

Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in se continet vocum omnium mensionem... Animadversum est eadem natura admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Orat. n. 177. 178.*

b Graves sententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n. 150.*

Aurium sensus fastidiosissimus. *Lib. 4. ad Heren. n. 32.*

c Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quædam, & quasi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur : productiora alia, & quasi immoderatiùs excurrentia ; quæ magis etiam aspernantur aures. *Orat. n. 177. 178.*

Optimè de illa (compositione) judicant aures, quæ & plena sentiunt, & parum expleta desiderant, & frago.

nombre eſt mal ſoutenu, & que la chute en ſoit trop promte, elle ſent qu'il y manque quelque choſe, & n'eſt point ſatisfaite. Si au contraire il y a quelque choſe de traînant & de ſuperflu, elle le rejette & ne le peut ſouffrir. En un mot il n'y a qu'un diſcours plein & nombreux qui puiſſe la contenter.

Une preuve que ce goût eſt naturel, [a] c'eſt qu'il eſt commun au ſavant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que [b] le premier en connoit les raiſons, & que l'autre n'en juge que par le ſentiment. Auſſi [c] Cicéron ne comprend-il pas qu'on puiſſe être homme, & ne pas ſentir le nombre & l'harmonie du diſcours : & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit ſouvent à tout un peuple, qui

ſis offenduntur, & lentibus mulcentur, & contortis excitantur, & ſtabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia faſtidiunt. *Quintil. l. 9. c. 4.*

a Unum eſt & ſimplex aurium judicium, & promiſcuè ac communiter ſtultis ac ſapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n. 12.*

b Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quint. l. 9. c. 4.*

c Quod qui non ſentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis ſimile ſit, neſcio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas? Conciones ſæpe exclamare vidi, cùm aptè verba cecidiſſent. *Orat. n. 158.*

charmé par des chutes nombreuſes de périodes, témoignoit ſon contentement & ſon goût par des acclamations publiques & générales.

Il eſt donc très-important que les jeunes gens ſoient formés de bonne heure à diſcerner dans les auteurs cet arrangement. [a] Il faut leur faire admirer comment les mots ſont dans la main de l'Orateur comme une cire molle & flexible, qu'il manie & qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plait : comment par la différente ſtructure qu'il leur donne, le diſcours tantôt marche avec une gravité majeſtueuſe, ou coule avec une promte & légére rapidité : tantôt charme & enleve l'auditeur par une douce harmo-

a Nihil eſt tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè ſequatur quocumque ducas, quàm oratio... En nos (verba) cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves, ſumus, tum ſubtiles, tum medium quiddem tenemus : ſic inſtitutam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus, *Lib.* 3. *de Orat. n.* 176. 717.

Rebus accommodanda compoſitio, ut aſperis aſperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æquè audientem exhorreſcere. *Quintil. l.* 9. *cap.* 4.

Idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*

nie, ou le pénétre d'horreur & de saisissement par une cadence dure & âpre, selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse non seulement pour plaire, mais encore pour faire impression sur les esprits. [a] Car comme le remarque Quintilien, il n'est guéres possible qu'une chose aille au cœur quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme le vestibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plait, [b] & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

1. Comme la qualité & la mesure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés, son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger ensemble de telle sorte, que leur concours & leur union, sans laisser aucun vuide, ni causer aucune rudesse,

a Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. *Ibid.*

b Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

c Collocationis est componere & struere verba sic, ut neve asper eorum concursus, neve hiulcus sit, sed quodammodo coagmentatus & levis... Hæc est collocati, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem, quæ levem, quæ æquabiliter fluentem. 5. *de Orat. n.* 171. 172.

rendent le discours doux, coulant, agréable. Et il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puissent contribuer à l'harmonie du discours : [a] comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irréguliéres y trouvent leur place. Isocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence : & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même service à la langue de son pays.

Les régles que Cicéron & Quintilien ont données sur cette matiére, en marquant la nature des différens piés qu'on doit emploier dans le discours, peuvent servir aux jeunes gens, pourvû qu'on en fasse un choix judicieux. Les observations de Sylvius, intitulées *progymnasmata*, qui sont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent aussi leur être d'un grand usage. Mais le meilleur maître qu'ils puissent consulter & étudier sur cette matiére, est Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier

a Sicut in structura saxorum rudium etiam ipsa enormitas invenit cui applicari, & in quo possit insistere. *Quintil. l. 9. c. 4.*

s'aperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient abſolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de ſa patrie, il entreprit, en donnant au diſcours latin du ſon, de la cadence, & de l'harmonie, d'égaler, s'il ſe pouvoit, la langue de ſon pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il eſt étonnant de voir comment en peu d'années il amena ſur ce point la langue latine à une ſouveraine perfection, qui n'eſt ordinairement le fruit que d'une longue expérience, & qui s'avance peu à peu par des accroiſſemens fort lents. C'eſt donc lui que les jeunes gens doivent ſe propoſer pour modéle en ceci comme dans tout le reſte. Ils trouveront dans les hiſtoriens de belles penſées, & de riches expreſſions : mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques. [a] Le ſtile de l'Hiſtoire, qui doit être aiſé, naturel, coulant, ne s'ac-

a Hiſtoriæ, quæ currere debet ac ferri, minùs conveniunt interſiſtentes clauſulæ. *Quintil. l. 9. c. 4.*

commode point de ces cadences graves & meſurées que demande la majeſté d'un diſcours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus ſûr de faire ſentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, eſt de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matiére : c'eſt-à-dire de choiſir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la ſtructure. Les mêmes penſées & les mêmes expreſſions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force: & plus ces endroits brilleront par le ſens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots la rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette ſorte par une lecture aſſidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuſe de ſes périodes,

a Quod cuique viſum erit vehementer, dulciter, ſpecioſè dictum, ſolvat & turbet : aberit omnis vis, jucunditas, decor... Illud notaſſe ſatis habeo, quo pulcriora & ſenſu & elocutione diſſolveri, orationem magis deformem fore : quia negligentia collocationis ipſa verborum luce deprehenditur. *Ibid.*

deviendront fines, délicates, difficiles à contenter ; &, comme il le dit de lui-même [a], elles diſcerneront parfaitement une période pleine & nombreuſe, & elles ſentiront auſſi ſi quelque choſe y manque ou eſt de trop.

[b] Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tiſſu de la période, & que ce ſoit de cette union & de ce concert de toutes les parties que réſulte l'harmonie dont nous parlons, cependant on convient que c'eſt à la fin ſurtout qu'il paroit & ſe fait ſentir. Les oreilles, entraînées dans le reſte par la continuité des paroles, comme par un torrent, ne ſont en état de bien juger des ſons, que lorſque le cours rapide du diſcours s'arrêtant pour un moment leur laiſſe une eſpéce d'entrepos. Auſſi eſt-ce en cet endroit que l'admiration de l'au-

a Meæ quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent, & curta ſentiunt, nec amant redundantia. *Orat. n.* 168.

b In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inſerta eſt (compoſitio.) Magis tamen deſideratur in clauſulis, & apparet. Aures continuam vocem ſecutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cùm ille impetus ſterit, & intuendi tempus dedit. Hæc eſt ſedes orationis : hoc auditor expectat : hîc laus omnis declamat. *Quintil. lib. 9. cap.* 4.

diteur, ſuſpendue juſques-là par un plaiſir enchanteur, éclate tout à coup par des cris & des applaudiſſemens publics.

[a] Le commencement demande auſſi un ſoin particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aiſément les défauts.

C'eſt donc ſur le commencement & ſur la fin de la période, que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens : & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuſe variété que Cicéron a répandue dans ſes nombres, pour éviter l'ennuieuſe uniformité des mêmes cadences, qui laſſent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue ſi triviale, *eſſe videatur*, dont on lui a juſtement reproché l'affectation, & par laquelle il termine un grand nombre de ſes phraſes. Elle ſe trouve plus de dix fois dans la ſeule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié, qui peut convenir aux diſcours d'appareil & de cérémonie, tels

a Proximam clauſulis diligentiam poſtulant initia : nam & ad hæc intentus auditor eſt. *Ibid.*

que ſont ceux du genre démonſtratif, [a] où l'auditeur n'étant point ſur ſes gardes contre les ſurpriſes de l'art, ne craint point qu'on tende des piéges à ſa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences meſurées & nombreuſes, il ſait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaiſir. Il n'en eſt pas ainſi quand il s'agit de matiéres graves & ſérieuſes, où l'on ne cherche qu'à inſtruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir auſſi quelque choſe de grave & de ſérieux, [b] & il faut que cette amorce du plaiſir qu'on prépare aux auditeurs ſoit comme envelopée & cachée ſous la ſolidité des penſées & ſous la beauté des expreſſions, dont ils ſoient tellement occupés, qu'ils paroiſſent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

a Cùm is eſt auditor, qui non vereatur ne compoſitæ orationis inſidiis ſua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium ſervienti. *Orat. n.* 228.

b Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis induſtria : quæ latebit eò magis, ſi & verborum & ſententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda ſibi cenſent, verba dico & ſententias : eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus, qui tamen ſi abeſſet, illa ipſa delectarent. *Ibid. n.* 197.

EXEMPLES.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Pro Mur. n. 4. *Quod si è portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere summo studio solent & tempestatum rationem, & prædonum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti sumus, ingrediuntur : quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempestates esse subeundas!* Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

Ibid. n. 22. *Omnes urbanæ res, omnia hæc nostra præclara studia, & hæc forensis laus & industria, latent in tutela ac præsidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultûs, artes illico nostræ conticescunt.* Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse: & c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours,

parce que l'affectation, même dans les meilleures choſes, devient vicieuſe. *Animadverti, Judices, omnem accuſatoris orationem in duas diviſam eſſe partes.* Pro Cluent. n. 1. L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes diviſam eſſe.* Quelle différence! *Rectum erat, ſed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faiſant remarquer cet arrangement.

Quam ſpem cogitationum & conſiliorum meorum, cùm graves communium temporum, tum varii noſtri caſus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis pleniſſimus fore videbatur, in eo maximæ moleſtiarum & turbulentiſſimæ tempeſtates extiterunt. Lib. 1. de Orat. n. 2. La muſique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuſe que l'eſt celle de ces périodes?

Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis... Evolarat jam è conſpectu ferè fugiens quadriremis, cùm etiam tunc ceteræ naves in ſuo loco moliebantur. Verrin. 7. n. 87. Tout contribue ici à la rapidité: le choix des mots, auſſi bien que leur arrangement; & le choix des lettres mêmes preſque toutes liquides & coulantes: *incredibili celeritate velis.* Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* eſt auſſi promte & légére que le

vaiſſeau même : au lieu que celle de la fin, compoſée d'un ſeul mot fort long & peſant, repréſente merveilleuſement les efforts d'une flote mal équipée : *moliebantur.*

Epiſt. 99. *Reſpice celeritatem rapidiſſimi temporis: cogita brevitatem hujus ſpatii, per quod citatiſſimi currimus.* Il eſt viſible que Sénéque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres.

Pro Mur. n. 21. *Servius agitat rem militarem : inſectatur totam hanc legationem : aſſiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat eſſe conſulatum.* On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels aſſez longs & de même terminaiſon, qui par tout ailleurs feroient un très-mauvais effet, pour rendre plus mépriſable & plus dégoutante la profeſſion que ſon adverſaire prenoit à tâche de relever. Il paroit avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulcram ! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.*

Eunuch. Act. 2. ſc. 3.

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le deſſein d'attaquer Clodius,

décrit ainſi ſon équipage. *Cùm hic inſidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparaſſet, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne ſent pas à la ſimple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'emploier ici de longs mots, compoſés de pluſieurs ſyllabes, & qu'il les a exprès entaſſés les uns ſur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarraſſer qu'à ſervir dans un combat ?

D'une ſeconde ſorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé juſqu'ici n'a pour but, à parler proprement, que le plaiſir de l'oreille, & ſe termine à rendre le diſcours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ſes penſées de la grace, que de la force. Cet arrangement conſiſte à diſpoſer de telle ſorte certaines expreſſions, que le diſcours aille toujours en croiſſant, & que les derniéres ſoient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque choſe

à celles qui ont précédé. Quelquefois auſſi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particuliére, & qui ſont la principale force d'une penſée ou d'une deſcription, afin que ſéparés pour ainſi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produiſent ſur l'eſprit tout leur effet. Cette ſorte d'arrangement n'eſt pas moins remarquable que la premiere, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés auſſi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui ſeules ſeroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

Philip. 2. n. 63. 1. *Tu iſtis faucibus, iſtis lateribus, iſta gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauſeras, ut tibi neceſſe eſſet in populi Romani conſpectu vomere poſtridie.* Quintilien peſe tous les mots de cette deſcription. *Quid fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minimè ſunt otioſa. Nam reſpicientes ad hæc poſſumus æſtimare quantum ille vini in Hippiæ nuptiis exhauſerit, quod ferre & coquere non poſſet illa gladiatoria corporis firmitate.*

On

On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant. On remarqueroit peutêtre moins la raison qui a porté Cicéron à rejetter à la fin ce mot *postridie*, si Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sæpe est vehemens aliquis sensus in verbo : quod si in media parte sententiæ latet, transiri intentione, & obscurari circumjacentibus solet, in clausula positum assignatur auditori & infigitur, quale est illud Ciceronis : UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. Transfer hoc ultimum, minus valebit. Nam totius ductûs hic est quasi mucro, ut per se fœdæ vomendi necessitati, jam nihil ultra exspectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non posset POSTRIDIE.* Quintil. l. 9. c. 4.

Mais écoutons Cicéron qui développe lui-même sa pensée, & nous fait toucher au doit tout ce qui y est renfermé. *O rem non modò visu fœdam, sed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidisset, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Romani, negotium publicum ge-* Philip. 2. n. 63.

rens, magiſter equitum, cui ructare turpe eſſet, is vomens fruſtis eſculentis, vinum redolentibus, gremium ſuum & totum tribunal implevit. Il eſt viſible que les derniéres expreſſions enchériſſent toujours ſur les premiéres. *Singula incrementum habent. Per ſe deforme, vel non in cœtu vomere : in cœtu etiam non populi : populi etiam non Romani : vel ſi nullum negotium ageret, vel ſi non publicum, vel ſi non magiſter Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa ſingulos gradus moraretur : hic in ſublime etiam currit, & ad ſummum pervenit non nixu, ſed impetu.* Voila un beau modéle d'explication pour les maîtres.

Quintil. lib. 8. c. 4.

Au reſte quelque belle que ſoit la deſcription que fait ici l'orateur Romain du vomiſſement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertiſſant d'abord de l'effet qu'elle doit produire : *O rem non modò viſu fœdam, ſed etiam auditu :* je ne croi pas que notre langue, délicate comme elle eſt ſur les bienſéances, pût ſouffrir ce détail de circonſtances qui bleſſent & révoltent l'imagination ; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, fruſtis eſculen-*

tis. * Ceſt une occaſion de faire ſentir aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage inconteſtable que la nôtre a en cela ſur la grecque & ſur la latine.

2. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari muliercula nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la penſée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raiſon, lorſque je tâcherai de développer la beauté de cette deſcription, & je raporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit. *Verrin. 7. n. 85.*

3. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium Romanorum, lictor Sextius.* Qui mettroit *lictor Sextius* au commencement, gâteroit tout: il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du diſcours, [a] qui doit, ſelon les régles de la Rhétorique & du bons ſens, aller toujours en croiſ- *Verrin. 7. n. 117.*

* *Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomiſſement après le repas, fort ordinaire pour lors, rend-elle ces expreſſions moins choquantes.*

a Creſcere ſolet oratio verbis omnibus altiùs atque altiùs inſurgentibus. *Quintil. l. 8. c. 4.*

ſant. Cette régle cependant céde ici à la délicateſſe de l'oreille, qui auroit été bleſſée, ſi l'on eût mis *terror morſque ſociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

§. V.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque choſe de la maniére commune & ſimple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au diſcours. Elles conſiſtent ou dans les mots, ou dans les penſées. Je renferme dans les premiéres ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puiſſe y avoir quelque différence.

Il eſt bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'uſage que la bonne éloquence fait faire des figures, le ſecours qu'elle en tire, non ſeulement pour plaire, mais auſſi pour perſuader & pour toucher; & comment ſans elles le diſcours languit, tombe dans une eſpéce de monotonie,

& eſt preſque comme un corps ſans ame. Quintilien nous en donne une juſte idée par une comparaiſon qui eſt fort naturelle. [a] Une ſtatue, dit-il, toute unie & toute d'une piéce depuis le haut juſqu'en bas, la tête droite ſur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroitroit immobile & comme morte. Ce ſont les différentes attitudes des piés, des mains, du viſage, de la tête, qui variées en une infinité de maniéres ſelon la diverſité des ſujets, communiquent aux ouvrages de l'art une eſpéce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

[b] LA METAPHORE eſt une figure, qui à la place des mots propres qui

a Recti corporis vel minima gratia eſt. Neque enim adverſa ſit facies, & demiſſa brachia, & juncti pedes, & à ſummis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut ſic dixerim motus, dat actum quemdam effictis. Ideo nec ad unum modum formatæ manus, & in vultu mille ſpecies. . . Quam quidem gratiam & delectationem aſſerunt figuræ, quæque in ſenſibus, quæque in verbis ſunt. *Quintil. lib. 2. c. 14.*

b Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem neceſſitas genuit inopiâ coacta primò & anguſtiis, poſt autem delectatio jucunditaſque celebravit. Nam ut veſtis frigoris depel-

manquent, ou ne ſont pas aſſez énergiques, ſubſtitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une eſpéce d'échange. Ainſi l'on a appellé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incenſus irâ*, *inflammatus furore*, au lieu de dire *iratus*, *furens*, pour mieux peindre l'effet de ces paſſions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par néceſſité, à cauſe du défaut & de la diſette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du diſcours : de même à peu près que les vétemens ont été emploïés dans le commencement pour couvrir le corps, & le défendre contre le froid, & enſuite ont ſervi à l'embellir & à l'orner. [a] Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle ſe ſaiſit, ou du moins, ſi

lendi causâ reperta primò, poſt adhiberi cœpta eſt ad ornatum etiam corporis & dignitatem, ſic verbi tranſlatio inſtituta eſt inopiæ cauſa, frequentata delectationis... Ergo hæ tranſlationes quaſi mutuationes ſunt, cùm, quod non habeas, aliunde ſumas. Illæ paulo audaciores, quæ non inopiam indicant, ſed orationi ſplendoris aliquid accerſunt. 3. *de Orat. n.* 155. 156.

a Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, ſi in alienum venit, plus valere eo quod expellit. *Quintil l.* 8. *c.* 6.

elle en chaſſe un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle eſt ſubſtituée.

Cette figure eſt une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de nobleſſe au diſcours; & l'on a pu remarquer dans tous les paſſages que j'ai cités, que les expreſſions les plus exquiſes ſont preſque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet [a] elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de ſa propre lumiére dans le diſcours le plus éclatant, & de s'y faire diſtinguer. En ſubſtituant le figuré au ſimple, elle enrichit en quelque ſorte la langue d'une infinité d'expreſſions : elle jette une grande variété dans le diſcours : elle releve & annoblit les choſes les plus petites & les plus communes : [b] elle plait extrêmement par l'ingénieuſe hardieſſe qu'il y a d'aller au loin chercher des expreſſions étrangéres à la place des

a Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. *Quintil. lib. 8. c. 6.*

b In ſuorum verborum maxima copia, tamen homines aliena multo magis, ſi ſunt ratione translata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii ſpecimen eſt quoddam tranſilire ante pedes poſita, & alia longè re-

naturelles qui ſont ſous la main : elle fait une agréable illuſion à l'eſprit, en lui montrant une choſe, & lui en ſignifiant une autre : enfin elle donne du corps, pour ainſi dire, aux choſes les plus ſpirituelles, & les fait preſque toucher au doit & à l'œil par les images ſenſibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand ſoin de commencer toujours par l'explication du ſens ſimple & naturel, ſur lequel eſt fondé le ſens figuré, & ſans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus ſûr auſſi & le plus facile de faire ſentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, eſt de ſubſtituer le ſimple au figuré, & de dépouiller une phraſe fort brillante de tous ſes ornemens, en la réduiſant à une propoſition toute ſimple. C'eſt la méthode

petita ſumere : vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima eſt delectatio . . vel quòd omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 159. 160.

que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modéle pouvons-nous ſuivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expreſſion métaphorique qui ſe trouve dans ces vers d'un ancien poéte :

Vive, Ulyſſes, dum licet:
Oculis poſtremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit* CAPE, *non* PETE ; *haberet enim moram ſperantis diutius eſſe ſeſe victurum : ſed* RAPE. *Hoc verbum eſt ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet.* Horace emploie la même penſée : *Lib. 3. de Orat. n. 162.*

Dona præſentis cape lætus horæ. *Od. 8. l. 3.*

Un habile Interpréte prétend qu'il faut lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raiſon. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout ſoin & de toute inquiétude, & ſe flatant de l'eſpérance d'une longue vie, jouit paiſiblement des plaiſirs que chaque jour lui préſente ; & le mot *cape*, convient fort à une telle ſituation : au lieu que chez l'ancien poéte on exhorte Ulyſſe à ſaiſir le moment préſent, de peur qu'il ne lui

échape, & ne lui soit enlevé par une mort promte & imprévûe: *Postremum lumen radiatum rape.* Cicéron s'est servi d'un mot pareil, & non avec moins de grace. *Quo quisque est solertior & ingeniosior, hôc docet iracundiùs & laboriosiùs. Quod enim ipse celeriter arripuit: id cùm tardè percipi videt discruciatur.* Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas *facilè didicit*, mais *celeriter arripuit*: on en sent bien la différence.

Pro Quint. & Rosc. n. 31.

Quand la métaphore est continuée, & qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem ceteras tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas.* On pouvoit dire simplement: *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

Fléchier. *Souvenez-vous du commencement & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe.*

Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & produisirent cette premiére fleur de ré-

putation qui répand son odeur [a] *plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie.*

[b] Il faut, quand on emploie cette figure, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, & ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere versus :

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour, & l'enclume. Mais quelques interprétes l'excusent. Je ne sai si l'on ne pourroit pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron dans ce passage du second livre de l'Orateur : *Ut cum in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer : sic, cùm istos libros ad Misenum studiosiùs legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux

Lib. 2. de Orat. n. 60.

a Melius est nomen bonum, quàm unguenta pretiosa. *Eccles.* 7. 2.

b Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Multi enim, cùm initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt : quæ est inconsequentia rerum fœdissima. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 6.

derniers mots, *cantu* & *colorari* ? & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit ?

LA PERIPHRASE, ou CIRCONLOCUTION. Cette figure eſt quelquefois abſolument néceſſaire, comme lorſque l'on parle de choſes que la bienſéance ne permet pas d'exprimer par leur nom, *ad requiſita naturæ.* Souvent elle n'eſt emploiée que pour l'ornement : & cela eſt aſſez ordinaire aux poétes. Quelquefois on s'en ſert pour exprimer plus noblement une choſe qui ſans cela paroitroit baſſe, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propoſitions qui bleſſeroient ſi elles étoient préſentées nuement & ſimplement.

Salluſt.

1. *Pour l'ornement.*

Maſcaron *Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'eſtime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine* (M. de Turenne) *donne une place illuſtre à ſes glorieuſes cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conſervent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes.* Au lieu de dire ſimplement : *donne une place à ſes cendres dans le tombeau des Rois.*

C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore, Deſpr.
Où le Perſe eſt brulé de l'aſtre qu'il adore.

2. *Pour relever des choſes communes ou baſſes.*

Déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effraié nos provinces. C'eſt-à-dire, l'armée des Allemans. *Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés.* C'eſt-à-dire, les canons. Fléchier.

3. *Pour adoucir des propoſitions dures.*

Cicéron, dans le plaidoier pour Milon, forcé d'avouer que ſes gens avoient tué Clodius, ne le dit pas ainſi : *interfecerunt, jugularunt Clodium* : mais en uſant de périphraſe il cache l'horreur de ce meurtre ſous une idée qui ne pouvoit déplaire aux juges, & qui ſembloit même les intéreſſer. *Fecerunt id ſervi Milonis (dicam enim non derivandi criminis cauſâ, ſed ut factum eſt) neque imperante, neque ſciente, neque preſente domino, quod ſuos quiſque ſervos in tali re facere voluiſſet.* Pro Mil. n. 29.

Vibius Virius, lorſqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poiſon pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains, au lieu de dire que ce poiſon leur procurera une promte mort, décrit par une élégante périphraſe les malheurs dont ce breuvage les délivrera, & leur cache par cette figure les horreurs de la mort.

Liv. lib. 26. n. 15. *Satiatis vino ciboque poculum idem, quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum à contumeliis, oculos, aures, à videndis audiendiſque omnibus acerbis indigniſque quæ manent victos, vindicabit.*

Manlius ſavoit combien le nom ſeul de Roi étoit odieux aux Romains, & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une maniére adroite en ſe contentant de prendre le titre de Protecteur, mais en leur inſinuant que celui de Roi, qu'il ſe donne bien de garde de nommer, le mettroit plus en état de leur rendre ſervice. *Ego me patronum profiteor plebis, quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos, ſi quo inſigni magis imperii honoriſve nomine veſtrum appellabitis ducem, eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.*

Liv. lib. 6. n. 18.

On a remarqué avec raison [a] certains tours dont les Anciens se sont servis pour adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle voiant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville ; mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent ; quia durum erat dicere, ut relinquerent.* Un autre étoit d'avis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il faloit faire usage des victoires. *Et qui victorias aureas in usum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

LA REPETITION est une figure assez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractére des passions vives & impétueuses, telles que sont par exemple la colére & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, & qui

a Celebrata apud Græcos schemate, per quæ res asperas mollius significant. *Quintil. l. 9. c. 2.*

par cette raiſon répétent ſouvent les termes qui le repréſentent. C'eſt ainſi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. Georg. v. 465. TE dulcis conjux, TE ſolo in littore ſecum, TE veniente die, TE decedente canebat.

Lib. 2. ep. 1. Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius, qui avoit été ſon tuteur, & qu'il regardoit comme ſon Pere. *Volui tibi multa alia ſcribere, ſed totus animus in hac una contemplatione defixus eſt. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

2. *Philip. n. 64.* Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miſerum me! (conſumptis enim lacrymis tamen infixus animo hæret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii* 3. *Catil. n. 1.* *acerbiſſimæ voci ſubjecta præconis.. Vivis, & vivis non ad deponendam, ſed ad con-* 7. *Verr. n. 161.* *firmandam audaciam... Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, Judices..... Cùm ille imploraret ſæpius, uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat comparabatur.*

Cette figure eſt excellente auſſi pour

insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peines pour s'assurer ici un établissement, & qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir représenté la terre entiére comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers : Voila, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir : voila où nous voulons être les maîtres & dominer : voila ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses : voila ce qui est l'objet de notre ambition, la matiére de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes même entre des concitoiens & des freres. *Hæc est materia gloriæ nostræ, hæc sedes : hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus, hîc tumultuatur humanum genus : hîc instauramus bella etiam civilia, mutuisque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition qui semble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens, *Lib. 2. c. 58.*

juſqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reſte-t-il après leur mort qu'ils puiſſent occuper ? *Quota terrarum parte gaudeat ? vel, cùm ad menſuram ſuæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat.*

Racine. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété...
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan
& ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeſte avant-coureur...
Dieu des Juifs, tu l'emportes !...
David, David triomphe, Achab ſeul eſt détruit....

Deſpreaux. L'argent, l'argent, dit-on : ſans lui tout eſt ſtérile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un ſcelerat.
L'argent ſeul au palais peut faire un magiſtrat...

Racine. Quel carnage de toutes parts ?
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,

Et la sœur, & le frere ;
Et la fille, & la mere :
Le fils dans les bras de son pere.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

ANTITHESE, DISTRIBUTION, & autres figures pareilles.

» LES ANTITHESES bien ménagées, dit le pere Bouhours, plaisent » infiniment dans les ouvrages d'esprit. » Elles y font à peu près le même effet » que dans la peinture les ombres & » les jours qu'un bon peintre a l'art de » dispenser à propos ; ou dans la mu- » sique les voix hautes & les voix bas- » ses qu'un habile maître sait méler en- » semble. *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia ... Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit..... Les Capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes ; & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.*

Pro Cluent. n. 15. *Pro Mur.* n. 76. *Fléchier.*

IL Y A d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arrangement & un raport de paroles, qui placés avec art & justesse & comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette espéce de concert étudié & mesuré flatent agréablement l'oreille & l'esprit.

[a] Cicéron n'a pas négligé cette grace du discours, à laquelle quelques Anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve : & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les emploiant rarement & avec sobriété, & aiant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Pro Mil. n. 10. *Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus : ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum*

a Delectatus est his etiam M. Tullius : verùm & modum adhibuit non ingratæ, nisi copiâ redundet, voluptati : & rem alioqui levem, sententiarum pondere implevit. *Quintil. l. 9. c. 1.*

aut inimicorum incidiſſet, omnis honeſta ratio eſſet expediendæ ſalutis. . . Et ſine invidia culpa plectatur, & ſine culpa invidia ponatur. Pro Cluent. n. 5.

Sénéque eſt plein de ces ſortes de figures. *Magnus eſt ille qui fictilibus ſic utitur, quemadmodum argento; nec ille minor eſt, qui ſic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi eſt, pati non poſſe divitias. . . Tu quidem orbis terrarum rationes adminiſtras, tam abſtinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religioſe quàm publicas. In officio amorem conſequeris, in quo odium vitare difficile eſt.* Senec. Ep. 5. De Brev vitæ, c. 18.

Un homme grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſpérité par ſa modeſtie, dans les difficultés par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la religion par ſa piété. Fléchier.

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face; heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe.

On imagine aiſément avec quelle ardeur & quelle perſévérance s'attache à une étude un homme d'eſprit, dont elle eſt le plus grand plaiſir; & un homme Fontenel.

de bien, dont elle eſt devenue le devoir eſſentiel.

Il avoit cette innocence & cette ſimplicité de mœurs que l'on conſerve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudeſſe, & une certaine fierté ſauvage que donne aſſez ſouvent le commerce des livres ſans celui des hommes.

Boſſuet. *Un ſeul eſt frapé, & tous ſont délivrés. Dieu frape ſon fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de ſon fils innocent.*

Toutes ces penſées ſont fort belles & fort ſolides par elles mêmes : mais il faut avouer que le tour & la maniére dont elles ſont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux ſentir il n'y a qu'à les réduire à une maniére de parler ſimple & commune. C'eſt ce que je vais tâcher de faire obſerver dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroit ſur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à Céſar, que les Princes n'ont rien par où ils puiſſent

approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter simplement que sa fortune & son bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage : c'est là le fonds de la pensée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de noblesse & d'élégance, en marquant séparément par une espéce de distribution ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté : & c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune, & l'excellence de son naturel. *Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos.* Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna, natura : majus, melius: possis, velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots, & d'une maniére plus ornée ? *Pro Lig. n.*

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût. *Etenim cùm artifex ejusmodi sit* (Q. Roscius) *ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat ; tum vir ejusmodi est, ut solus videatur dignus, qui eò non accedat.* *Pro Quint. n. 78.*

Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roſcius, qui peut nous apprendre auſſi comment la même penſée peut être tournée en différentes maniéres.

Pro Quinct. Roſc. com. n. 17. *Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm diſciplinæ poſſidet in ſe: quem populus Romanus meliorem virum quàm hiſtrionem eſſe arbitratur: qui ita digniſſimus eſt ſcena propter artificium, ut digniſſimus ſit curia propter abſtinentiam.* Ce double éloge ſe réduit à dire que Roſcius eſt encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette penſée nous eſt-elle montrée? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne? » Roſcius eſt un ſi » excellent acteur, qu'il paroit ſeul » digne de monter ſur le théatre: mais » d'un autre côté il eſt ſi homme de » bien, qu'il paroit ſeul digne de n'y » monter jamais. « Il n'y a pas moins de délicateſſe dans le ſecond éloge. Le dernier membre auroit eu peutêtre plus de grace, ſi au mot d'*artificium* on en eût ſubſtitué un qui ſe terminât comme *abſtinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous

nous parlons ici, qui consistent dans un arrangement étudié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais, s'il se peut, pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

[a] Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées ; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fonds même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être emploiées rarement, parce que plus l'art

a Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravarint, summos se judicent artifices, ideòque non desinunt eas nectere : quas sine sententia sectari tam est ridiculum, quàm quærere habitum gestumque sine corpore. *Quintil. l. 9. c. 3.*

Sed ne hæ quidem denique sandæ sunt nimis. *Ibid.*

& l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. [a] Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime, d'emploier des supplications vives & empressées, un orateur ne se rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées, par des antithéses, & de pareilles figures qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devroit songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentimens de crainte, de colére, ou de douleur qu'il veut leur inspirer?

a Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus, quid persona, quid tempus. ... Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione pugnandum est, quis ferat contraposítis, & pariter cadentibus, & consimilibus, irascentem, flentem, rogantem: cùm in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, & ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, & dans une espéce de jeux de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le seul nom de Verrès, qui en latin signifie *un porc*, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore : quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse,* JUS TAM NEQUAM ESSE VERRINUM : *alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, cùm* SACERDOTEM *execrabantur, qui* VERREM TAM NEQUAM *reliquisset.* (Le Préteur à qui Verrès avoit succédé s'appelloit *Sacerdos.*) *Quæ ego non commemorarem* (*neque enim perfacetè dicta, neque porro hac severitate digna sunt*) *nisi*, &c. *Ex nomine istius quid in provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur... ad* EVERRENDAM *provinciam venerat. Quod unquam, Judices, hujusmodi* EVERRICULUM *ulla in provincia fuit ?* Cicé-

Verr. 3. *n.* 121.

Verr. 4. *n.* 18, & 19.

Verr. 6. *n.* 53.

ron, en raportant ces plaiſanteries, a ſoin de marquer combien elles lui paroiſſent froides & puériles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penſer, & les met en garde contre un mauvais goût, qui ſeroit aſſez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'eſprit dans ces ſortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condanner généralement toutes les alluſions. Il y en a de véritablement ingénieuſes, qui donnent beaucoup de grace au diſcours : & elles doivent paroitre telles, quand elles ſont pleines de ſens, & fondées ſur une penſée ſolide, & ſur une reſſemblance naturelle. Cicéron avoit raporté la maniére juſte & deſintéreſſée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Verr. 1. n. 57.* *Eſt adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, ſed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum exiſtimationem ? æquius ad levandam mulieris calamitatem ? vehementius ad quæſtoris libidinem coercendam ? ſummè hæc omnia mihi videntur eſſe laudanda. Sed repentè è veſtigio* EX HOMINE, *tanquam aliquo Circæo poculo,* FACTUS EST VERRES.

Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit : mulieri reddit quantulum visum est. Il me semble que cette allusion fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux (& c'est ce que signifie *Verres* en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq derniéres lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premiéres lettres, *Verr.* C'étoit un nom supposé sous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette piéce dans le procès ; *ut omnes mortales*, dit-il, *istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint. Videtis Verrutium ? videtis primas litteras integras ? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura ?* Peut-on condanner un tel jeu de mots, surtout dans une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & mépriſable.

Verr. 4. *n.* 186. *&c.*

n. 190.

n. 191.

Quelquefois la reſſemblance des mots, ou le ſimple changement de prépoſition, ou le même mot pris en différens ſens, produit une ſorte d'agrément, qui n'eſt point à rejetter.

1. Catil. n. 30. *Hanc reipublicæ peſtem pauliſper reprimi, non in perpetuum comprimi poſſe....*

n. 27. *Non emiſſus ex urbe, ſed immiſſus in urbem*

Pro Cæl. n. 77. *eſſe videatur... Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien diſoit d'un eſclave qui voloit dans la maiſon, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui :

2. de Orat. n. 248. *Solum eſſe cui domi nihil ſit nec obſignatum, nec occluſum :* ce qui convient auſſi à un fidéle ſerviteur, à qui l'on ſe fie pleinement.

FIGURES DE PENSEES.

Je me contenterai d'en raporter ſeulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, ſont des figures fort communes, mais qui peuvent ſervir infiniment à rendre le diſcours plus fort, plus vif, plus touchant.

Æn. l. 12. v. 646. *Uſque adeo-ne mori miſerum eſt ?* C'eſt de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieil-

lard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non eſt uſque adeo miſerum mori.*

Enée dans un récit remarque que ſi on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été priſe :

Trojaque nunc ſtares, Priamique arx alta maneres. *Æn. l. 2. v. 56.*

L'apoſtrophe fait ſentir toute la tendreſſe d'un bon citoien pour ſa patrie. Changez une lettre, *ſtaret*, *maneret*, ce ſentiment diſparoit.

Cicéron termine ainſi le récit qu'il avoit fait du ſupplice d'un citoien Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium noſtræ civitatis ! O lex Porcia, legeſque Semproniæ ! O graviter deſiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia poteſtas ! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi R. faſces & ſecures haberet, deligatus in foro virgis cæderetur !* *Verr. 7. n. 161. & 162.* Voila le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

Cicéron réunit preſque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui eſt fort vif. *Quid enim, Tubero, tuus ille diſtrictus in acie* *Pro Ligar. n. 9.*

Pharſalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui ſenſus erat armorum tuorum ? quæ tua mens ? oculi ? manus ? ardor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ? Tout cela ſe réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharſale, & qu'il avoit porté les armes contre Céſar. Mais quelle force ne donnent point à cette penſée tant & de ſi vives figures, entaſſées les unes ſur les autres ? ne ſemblent-elles pas inſinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mélée chercher Céſar ? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant : *Contra ipſum Cæſarem eſt congreſſus armatus.*

Boſſuet. *Princeſſe dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre maiſon ? O Eternel, veillez ſur elle. Anges ſaints, rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi délaiſſée.*

Fléchier. *Retraites ſombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler juſqu'à vous ſes conſolations & ſes aumônes, inquiéte de vos beſoins & de vos chagrins, & plus ſoigneuſe de cacher ſes charités, que vous ne l'étiez de cacher votre miſére.*

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux ! *Desprеaux.*
Que pour jamais foulant vos prés délicieux
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seul, oublier tout le monde !

O rives du Jourdain ! O champs aimés des Cieux ! *Racine.*
Sacrésmonts, fertiles valées
Par cent miracles signalées :
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées ?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit plus de miracles. Joad plein d'une sainte indignation lui répond ainsi :

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles ?

LA PROSOPOPÉE est une figure qui préte de l'action & du mouvement aux choses insensibles ; qui fait parler les personnes soit absentes soit présentes, les choses inanimées, & quelquefois même les morts.

Il est ordinaire aux poétes de donner de l'indignation, & de l'admiration

aux fleuves, aux arbres ; de la triſteſſe aux bêtes, &c.

Virgile. Atque indignatum magnis ſtridoribus æquor.
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.
It triſtis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Deſpreaux. Sous les fougueux courſiers l'onde écume & ſe plaint...
J'entens déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.

Pline l'ancien dans ſes deſcriptions approche ſouvent de la hardieſſe poétique. Il peint merveilleuſement par deux traits la douleur & la honte d'un pan, qui aiant perdu ſa queue ne cherche plus qu'à ſe cacher : *Caudâ amiſſâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* *l. 10. c. 20.* Dans un autre endroit il donne un ſentiment de joie à la terre qui ſe voioit autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un ſoc chargé de lauriers : *Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore.* *Lib. 18. c. 3.* Il dit ailleurs que les maiſons où étoient diſpoſées par ordre les ſtatues des héros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes après avoir changé

de maîtres, & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsæ domus; & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* Lib. 35. c. 2.
La traduction de cet endroit, qui est du pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse briéveté de la derniére pensée, *in trarein alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vû ni entendu sous Pompée que de

ſage & d'honnête, & qui maintenant eſt devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in veſtibulo roſtra, & hoſtium ſpolia cùm aſpexiſti, domum tuam te introire putas? fieri non poteſt. Quamvis enim ſine mente, ſine ſenſu ſis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos noſti... Me quidem miſeret parietum ipſorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat niſi pudicum, niſi ex optimo more & ſanctiſſima diſciplina? ...Nunc in hujus ſedibus pro cubiculis ſtabula, pro triclíniis popinæ ſunt.* 1. Philip. n. 68. 69.

Cette figure, qui perſonifie les choſes inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au diſcours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette concluſion : *Quis eſt qui, quoquo modo quis interfectus ſit, puniendum putet, cùm videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipſis porrigi legibus?* Il pouvoit dire ſimplement : *cùm videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il perſonifie les loix, & nous les repréſente comme ſi elles accouroient au ſecours d'un Pro Mil. n. 9.

homme qui se trouve attaqué par des voleurs, & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vit. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec se expectari jubent : cùm ei, qui expectare velit, antè injusta pœna luenda sit, quàm justa repetenda.* n. 10.

A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voutes du temple s'ébranlérent ; le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ? Fléchier.

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce, raisonnable, & religieuse.

Depuis que la justice gémit sous un amas de loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? Bossuet.

Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée de ses entreprises, (de Cromwel)

ni ſes fameuſes victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue proſpérité qui a étonné l'univers.

Fonten. *La raiſon conduit l'homme juſqu'à une entiére conviction des preuves hiſtoriques de la religion chrétienne : après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumiére, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment ſupérieure.*

IL EST une autre eſpéce de proſopopée, encore plus vive & plus hardie que la premiére. C'eſt lorſqu'on apoſtrophe des choſes inſenſibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes; ou qu'au lieu de raporter indirectement les diſcours de ceux dont il s'agit, on met ces diſcours dans leur propre bouche ; ou enfin lorſqu'on va juſqu'à faire parler les morts.

1. *Apoſtropher des choſes inſenſibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particuliére, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été ſenſibles, & leur adreſſe enſuite ſon diſcours. *Religiones mehercule ipſæ, aræque, cùm illam belluam cadere viderunt, commoviſſe ſe videntur, & jus in illo ſuum retinuiſſe. Vos enim*

f Pro Mil. n. 85.

Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obteſtor, voſque Albanorum obrutæ aræ, &c.

Sans cette paix, Flandre, théâtre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcenes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires. Fléchier.

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper? Beſſuet.

2. *Faire parler des choſes inanimées.*

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius dans le beau diſcours qu'il fait au ſujet de la continuation du ſiége de Veies, introduit de même la République, qui repréſente aux ſoldats, que puiſqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le ſervice pour toute l'année. *An ſi ad calculos eum Reſpublica vocet, non meritò dicat: Annua æra habes, annuam operam ede? An tu æquum cenſes militia ſemeſtri ſolidum te ſtipendium accipere?* 1 *Catil. n.* 18. & 27. Tit. Liv. lib. 5. n. 4.

3. Les diſcours mis dans la bouche même des perſonnes font tout un autre

effet, que si on se contentoit de les raporter par un simple récit ; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoiers contre Verrès peint la cruelle avarice d'un geolier qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit acheter cherement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis : ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis ? ne diu crucietur ? ne sæpius feriatur ? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur ? Etiam ob hanc causam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem ! O gravem acerbamque fortunam ! Non vitam liberûm, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.*

Verr. 7. n. 117. 118.

Milon n'étoit pas d'un caractére qui lui permît de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur & de noblesse, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) sine me ipsi, sed per me tamen, perfruantur. Ego cedam atque abibo, &c.* [a] L'effet de cette figure est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes. *Pro Mil. n. 93.*

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait sortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoier de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter. *Pro Cæl. n. 33-36.*

D'autres fois il adresse son discours

a Non audire judex videtur aliena mala deflentes, sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum, quorum etiam mutus aspectus lacrymas movet. *Quintil. lib. 6. cap. 1.*

Bossuet. aux morts. *Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célébre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.*

[a] Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroiables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai ; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

[b] L'HYPOTYPOSE est une figure qui

a Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt ; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. l. 9. c. 2.*

b ὑποτύπωσις dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potiùs videatur, quàm audiri. *Quintil. l. 9. c. 2.* Magna virtus est, res, de quibus loquimur clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi judex, de quibus cognoscit, nattari credit, non exprimi, & oculis mentis ostendi. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

peint l'image des choſes dont on parle avec des couleurs ſi vives, qu'on s'imagine les voir de ſes propres yeux, & non ſimplement en entendre le récit. Et c'eſt en quoi conſiſte principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point aſſez pleinement, & qui n'a pas tout le ſuccès qu'elle doit avoir, ſi elle frape ſimplement les oreilles, ſans remuer l'imagination, & ſans aller juſqu'au cœur.

1. Ces images ſe font quelquefois en peu de mots, & ce ne ſont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la conſternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprit ſa mort.

Miſeræ calor oſſa reliquit : *Æn. l. 9. v. 475.*
Excuſſi manibus radii, revolutaque penſa.

Cicéron peint en deux lignes la colére, ou plutôt la fureur de Verrès. *Verr. 7. n. 160.*
Ipſe inflammatus ſcelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.

Il fait ailleurs en auſſi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frape moins d'abord : comme il eſt de certains tableaux, dont la beauté n'eſt aperçue

Verr. 7. n. 85. que par les connoiſſeurs. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore.* Quintilien développe d'une maniére admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte deſcription. J'en raporterai les paroles mêmes parce qu'elles peuvent ſervir de modéle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs.

Quintil. l. 8. c. 3. *An quiſquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abeſt, ut cùm illa in Verrem legit*, STETIT SOLEATUS, &c. *non ſolùm ipſum os intueri videatur, & locum, & habitum, ſed quædam etiam ex iis, quæ dicta non ſunt, ſibi ipſe aſtruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriuſque blanditias, & eorum qui aderant tacitam averſationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la deſcription de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *ſtetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de ſa vivacité & de ſes couleurs. La principale beauté conſiſte à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le repréſente Cicéron, appuié noncha-

lamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance & l'honnêteté publique.

Nos poétes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Son coursier écumant sous son maître intré- *Despreaux.*
pide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide,

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La Molleſſe oppreſſée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

2. Les descriptions que j'ai raportées jusqu'ici sont courtes, & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frapent, & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim hesterna potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino: coronis languidulis & spinis cooperta piscium.* Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout : *Quid plus videret, qui intrasset ?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareils les dans Cicéron, qui n'échaperont pas à l'exactitude d'un bon maître. No auteurs françois, soit poétes soit ora-

Quint. lib. 8. cap. 3.

teurs, en peuvent fournir auſſi un grand nombre.

Joſabet dans Athalie décrit merveilleuſement la maniére dont elle ſauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit, *Racine.*
Revient à tout moment effraier mon eſprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort, frapa ſoudain ma vûe.
Je me figure encore ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage :
Et ſoit fraieur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut ſervir de modéle dans ce genre : c'eſt dans l'oraiſon funébre de la Reine : *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ſes miſéricordes publiques ; dans ces lieux où ſe ramaſſent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémiſſemens & les*

plaintes de ceux qui souffrent, rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languiſſans, porte dans le cœur de ceux qui les ſervent le dégoût & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeſte empire, & où l'image de la miſére & de la mort entre preſque par tous les ſens : c'eſt-là que s'élevant au deſſus des craintes & des délicateſſes de la nature pour ſatisfaire à ſa charité au péril de ſa ſanté même, on la vit toutes les ſemaines eſſuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux beſoins de celui-là, procurer aux uns des remédes & des adouciſſemens à leurs maux, aux autres des conſolations de l'eſprit & des ſecours pour la conſcience.

Ces endroits ſont fort propres à former le goût des jeunes gens. [a] On doit les avertir que le moien le plus ſûr de réuſſir dans ces ſortes de deſcriptions eſt de conſulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en ſorte que chacun ſente en ſoi-même la vérité de ce qu'on

a Naturam intueamur, hanc ſequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ eſt: ad ſe refert quiſque quæ audit ; & id facilliſimè accipiunt animi, quod cognoſcunt. *Quintil. l. 8. c. 3.*

dit,

dit, & trouve dans son propre fonds les sentimens qui sont exprimés dans le discours. [a] Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. [b] Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées, d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espéces de songes & de douces réveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, & en sont si forte-

a Per quas (φαντασίας) imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt ἐνφαντασιώτον, qui sibi res, voces, actus secundùm verum optimè finget. *Quintil. l. 6. cap. 2.*

b Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Ibid.*

ment occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modéle de cette maniére de faire une description, que je raporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsenti accidisse credibile est, in oculis habebo ? Non percussor ille subitus erumpet ? non expavescet circumventus ? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet ? non ferientem, non concidentem videbo ? non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet ?* Cet endroit paroît copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille action : *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, Judices ? Non illum miserum ignarum casus sui, redeuntem à cœna videtis ? non positas insidias ? non impetum repentinum ? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia ? Non adest iste Roscius ? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium ?*

Quint. l. 6. c. 2.

Pro Rosc. Amer. n. 58.

IMAGES.

Les derniers mots de la deſcription que je viens de citer, m'avertiſſent d'indiquer ici aux jeunes gens une des ſources des plus ordinaires des beautés du diſcours, qui conſiſte à donner, pour ainſi dire, du corps & de la réalité aux choſes dont on parle, & à les peindre par des traits viſibles qui frapent les ſens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet ſenſible. Cette maniere a quelque raport à la figure précédente, qui eſt l'Hypotypoſe, ſi elle n'en fait pas partie. *Non ſuis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *ſuis manibus*, produiſent ici l'effet dont je parle, & préſentent à l'eſprit une image. Il en eſt de même de ces deux vers que j'ai déja cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de maniéres de peindre ainſi les objets qu'on décrit : j'en raporterai pluſieurs exemples, dont le lecteur

fera l'application à la régle que j'ai indiquée.

Pro M. Font. n. 37. 38. *Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere consuevit. . . . . Prospicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur.*

Pro Rosc. Amer. n. 68. *Hæc magnitudo maleficii facit, ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit. . . . . Penè dicam respersas manus sanguine paterno judices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum crediturí sint ?*

Fléchier. *Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontiéres n'a pas servi de théatre à sa gloire ?*

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces & secrettes espérances de sa solitude. D'une main il foudroioit les Amalecites, & il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu

dans ſes conquêtes, & que marchant ſur ces remparts qu'il venoit de foudroier, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pié de ſes autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de méler ſes louanges au ſacrifice qu'on offre pour elle, & je prens ſur l'autel tout l'encens que je brûle ſur ſon tombeau.

Qu'eſt-il beſoin de lever le voile qu'elle a jetté ſur ſes actions?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du menſonge & de l'impoſture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Eſt-ce dans la Cour, eſt-ce dans les armées, eſt-ce ſous le caſque & ſous la cuiraſſe que s'apprennent de telles vérités? *Maſcar.*

Vous croiez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre, ou qu'un roiaume eſt un reméde univerſel à tous les maux? *Boſſuet.*

Il me ſemble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout cédoit à Louis, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux ſur la Reine, & croioient voir partir de

ſon oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Peliſſon. *Sous un air ſerain & tranquille* (il s'agit de Louis XIV.) *il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui ſont encore ſur le point d'éclater.*

Racine. Pour comble de proſpérité
Il eſpere (*l'impie*) revivre en ſa poſtérité :
Et d'enfans à ſa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en général, [a] que l'uſage des figures demande beaucoup de diſcernement & de prudence. Elles ſervent comme de ſel & d'aſſaiſonnement au diſcours, pour relever le ſtile, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que cauſeroit une ennuieuſe uniformité ; & dès lors elles doivent

a Una in re maximè utilis, ut quotidiani & ſemper eodem modo formati ſermonis faſtidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo ſi quis parcè, & cùm res poſcet, utetur, velut aſperſo quodam condimento, jucundior erit. At qui nimiùm affectaverit, ipſam illam gratiam varietatis amittet... Nam & ſecretæ, & extra vulgarem uſum poſitæ, ideòque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copiâ ſatiant : ne ſe obvias fuiſſe dicenti, ſed conquiſitas, & ex omnibus latebris extractas congeſtaſque declarant. *Quintil. l. 9. c. 3.*

être emploiées avec mesure & discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur principal mérite ; & plus elles sont brillantes, plus elles choquent & lassent par une affectation vicieuse, qui marque qu'elles ne sont point naturelles, mais recherchées avec trop de soin, & comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes, & si triviales, qu'elles ont perdu toutes leurs graces, sur-tout lorsqu'elles sont trop longues. *Miserum est exturbari fortunis omnibus : miserius est injuriâ. Acerbum est... acerbius. Calamitosum est... calamitosius. Funestum est... funestius. Indignum est... indignius. Luctuosum est... luctuosius. Horribile est... horribilius.* L'auditeur prévient la réponse, & est fatigué par cette espéce de refrein qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure, qui est encore plus ennuieuse : *Qui sunt qui fœdera sæpe ruperunt ? Carthaginienses. Qui sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt ? Carthaginienses. Qui sunt, &c. ?* *Pro Quint. n. 95.* *Cornif. l. 4.*

§. VI.

Des Précautions Oratoires.

JE DONNE ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point bleſſer la délicateſſe de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il ſe ſert pour dire de certaines choſes qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adreſſe propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la choſe plus ſenſible.

Chryſogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de ſon maître, tout-puiſſant alors dans la République, qu'aucun avocat n'oſa plaider contre lui en faveur de Roſcius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de ſe charger d'une cauſe ſi délicate. Il a grand ſoin dans toute la ſuite de ſon plaidoier d'avertir en pluſieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoiſſance de toutes les injuſtices de ſon affranchi; qu'on s'étoit fort

Pro Roſc. Amer. n. 21. & 22. 25. 91. 110. 127.

appliqué à les lui cacher : qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis ; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que Sylla, chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échapoit beaucoup à la connoissance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires. n. 131.

Cicéron, dans le plaidoier intitulé : *Divinatio in Verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cécilius de plaider contre Verrès. [a] Une telle cause, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté : car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses ; sur-tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoier si important, n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si grossiére auroit révolté

a Intelligo quàm scopuloso difficilique in loco verser. Nam cùm omnis arrogantia odiosa est, tum illa ingenii atque eloquentiæ multo molestissima. n. 36.

tous les esprits. [a] Il dit seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquérir, & que si malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'est pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avoient déposé contre sa partie. Pour le faire avec plus de succès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate sur ce qui regarde la bonne foi & la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation en général, dont il releve extrêmement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts, & le merveilleux talent pour l'éloquence : mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude & de sincérité dans les témoignages.

Pro Flacco, n. 9. *Verumtamen hoc dico de toto genere Græ-*

[a] Fortasse dices: Quid? Ergo hæc in te sunt omnia? Utinam quidem essent! Verumtamen ut esse possent magno studio mihi à pueritia est elaboratum. *n.* 40.

eorum : tribuo illis litteras ; do multarum artium disciplinam ; non adimo sermonis leporem ; ingeniorum acumen , dicendi copiam ; denique etiam , si qua sibi alia sumunt , non repugno : testimoniorum religionem & fidem nunquam ista natio coluit , totiusque hujusce rei quæ sit vis , quæ auctoritas , quod pondus , ignorant.

On sait que Cicéron excelloit surtout à émouvoir les passions , & que par les discours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ses parties , en finissant ses plaidoiers , il faisoit souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame , & la noble fierté dont se piquoit Milon , ôtoient à son avocat cette ressource si puissante. [a] Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges , & il prit sur lui le caractére & le personnage de Suppliant , qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres , lors même qu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice , rend très-difficiles

a Ergo & ille captavit ex illa præstantia animi favorem, & in locum lacrymarum ejus ipse successit. *Quint. lib. 6. c. 1.*

certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contr'eux ; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens, qui sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit supprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non seulement de respect, mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoier
[a] 12. & 17. pour Cluentius, que sa mere avoit traité avec une cruauté inouie.

La régle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions, où des raisons d'intérêt ou de bienséance ne nous permettent pas de nous expliquer en ter-

[a] Hoc illis commune remedium est, si in tota actione æqualiter appareat, non honor modò, sed etiam caritas : præterea causa sit nobis justa sic dicendi ; neque id moderatè tantùm faciamus, sed etiam necessariò. *Quintil. l.* 11. *c.* 1.

mes clairs & précis, [a] & où cependant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'oſons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner ſon procès ſans découvrir un crime dont ſon pere eſt coupable. Il [b] faut, dit Quintilien, que les choſes mêmes conduiſent inſenſiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire ; que tout autre motif étant écarté, il ſoit comme forcé à voir l'unique qui reſte, mais que le reſpect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le diſcours du fils ſuſpendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un ſilence forcé & par de vifs ſentimens de tendreſſe, faſſe connoitre la violence qu'il ſe fait pour ne pas laiſſer échaper des paroles que la force de la vérité ſemble vouloir arracher de ſa bouche. Par là le Juge eſt porté à chercher, ce je ne ſai quoi qu'il ne croiroit peutêtre pas, ſi on le lui avoit décou-

a In quo per quamdam ſuſpicionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Quinti. l. 9. c. 2.*

b Res ipſæ perducant judicem ad ſuſpicionem, & amoliamur cætera, ut hoc ſolum ſuperſit : in quo multum etiam affectus juvant, & interrupta ſilentio dictio, & cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud neſcio quid, quod ipſe fortaſſe non crederet, ſi audiret : & ei, quod à ſe inventum exiſtimat, credat. *Ibid.*

vert, mais dont il eſt pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a auſſi des perſonnes d'un caractére ſi reſpectable, & d'une réputation ſi univerſelle, que leur nom ſeul eſt un poids qui accable leurs adverſaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel [a] Cicéron, ſans toucher à la perſonne même de Caton, qui devoit être pour lui comme ſacrée, & qui certainement étoit inacceſſible & invulnérable à la cenſure la plus maligne, ſut pourtant lui ôter une partie de ſon autorité & de ſon crédit par le portrait qu'il fit de la Secte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'eſprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron ſe chargea en oſant ſe déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainſi la loi qui ordonnoit des

a Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam ſummè admiratus, non ipſius vitio, ſed Stoicæ ſectæ, quibuſdam in rebus factam duriorem videri volebat! Q. l. 11. c. 1.

distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se l'attacher. Elle paroissoit en effet lui être très-favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejetter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune maniére le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en releve avec soin toutes les circonstances qui lui étoient si honora-

bles. Il marque enſuite les devoirs & les obligations que lui impoſe un conſentement ſi unanime du peuple à lui donner le Conſulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il eſt, il prétend bien & dans l'exercice de ſa charge & pendant toute ſa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a beſoin d'explication : & après en avoir démêlé les différens ſens ; après avoir découvert les ſecrettes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce ſpécieux nom leurs deſſeins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenſeurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raiſon étoit ſi chére au Peuple Romain ; après s'être ainſi inſinué peu à peu & par dégrés dans l'eſprit de ſes auditeurs, & s'en être enfin rendu maître abſolu, il n'oſe pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agiſſoit, mais il ſe contente de proteſter qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoiſſe pas que cette loi, ſous un dehors flateur, donne en effet atteinte à ſon repos & à ſa liberté, il ſe joindra à lui, & ſe rendra à ſon ſentiment. C'eſt ici un modéle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par inſinuation*, & il me ſemble qu'un

ſeul endroit comme celui-ci eſt bien capable de former l'eſprit des jeunes gens, & de leur apprendre la maniére adroite & reſpectueuſe avec laquelle ils doivent combattre le ſentiment de ceux à qui la reconnoiſſance & la ſoumiſſion ne leur permettent pas de réſiſter directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple, détrompé par l'éloquent diſcours de ſon Conſul, rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il faloit penſer du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicateſſe. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre Céſar. Cicéron releve & condanne la dureté de cette expreſſion ; & après avoir raporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée ; erreur, crainte, cupidité, paſſion, prévention, entêtement, témérité : » Pour moi, » dit-il, ſi l'on me demande quel eſt » le propre & véritable nom que » l'on doit donner à notre malheur, » il me ſemble que c'eſt une fatale in» fluence qui a aveuglé les hommes,

» & les a entraînés comme malgré
» eux ; en ſorte qu'on ne doit pas s'é-
» tonner que la volonté inſurmonta-
» ble des Dieux l'ait emporté ſur les
Pro Ligar. n. 17. » conſeils des hommes. « *Ac mihi quidem, ſi proprium & verum nomen noſtri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidiſſe videtur, & improvidas hominum mentes occupaviſſe : ut nemo mirari debeat, humana conſilia divinâ neceſſitate eſſe ſuperata.* Il n'y avoit rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée, & loin de devoir choquer Céſar, elle étoit très-flateuſe pour lui.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des derniéres guerres civiles qui troublérent la France, ſemblent avoir eu en vûe l'endroit de Cicéron que je viens de raporter : mais ils ont bien enchéri ſur leur modéle.

Maſcaron, dans l'Orai. funébre de M. de Turenne. *Hélas, malheureuſe France ! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en reſtoit-il pas aſſez d'autres ſans tourner tes mains contre toi-même ? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de ſang ? . . . . Que ne peut-on effacer ces triſtes années de la ſuite de l'hiſtoire, & les dérober à la connoiſſance de nos neveux ! Mais puiſqu'il eſt impoſſible de paſſer ſur des choſes que tant de ſang répandu a trop vi-*

vement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre, qui pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûe ce défaut de lumiére, & cette nuit funeste, qui formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, où les Astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fidéles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu : telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi ; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une espéce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Fléchier dans l'Orais. funéb. de M. de Turenne.

M. Fléchier dans l'Oraiſ. funèbre de M. le Tellier.

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon ; & les plus ſages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouvérent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir.

§. VII.

Des Paſſions.

JE SEROIS extrêmement long, ſi j'entreprenois de toucher même légérement tout ce qui regarde cette matiére, l'une des plus importantes qui ſoient dans la Rhétorique. On ſait que les paſſions ſont comme l'ame du diſcours, que c'eſt ce qui lui donne une impétuoſité & une véhémence qui emportent & entraînent tout : & [a] que l'orateur exerce par-là ſur ſes au-

a Tantam vim habet illa, quæ rectè à bono poeta dicta eſt *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut ſtantem inclinare, ſed etiam adverſantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere poſſit. *Lib. 2. de Or. n.* 187.

diteurs un empire absolu, & leur inspire tels sentimens qu'il lui plait, quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits, mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours, & les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoier de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tînt fort sur ses gardes contre son éloquence, étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoier les jeunes gens à la lecture des péroraisons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. [a] Le plus important de tous est que pour toucher les autres, il faut être touché

a Summa circa movendos affectus in hoc posita est, ut moveamur ipsi. . . . Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur. . . . Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus querimur, accidisse credamus, atque id animo nostro persuadeamus. Nos illi simus; quos gravia, indigna, tristia passos queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro casu dicturi essemus. Q. l. 6. c. 2.

ſoi-même : & pour l'être, il faut ſe bien pénétrer du ſujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en ſentir toute la vérité & toute l'importance, ſe repréſenter fortement l'image des choſes dont on veut ſe ſervir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes ; & elles ſeront telles, ſi l'on a bien ſoin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. [a] Car d'où vient qu'on voit des perſonnes ignorantes s'exprimer ſi éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colére, ſinon parce que ces ſentimens ne ſont point étudiés, ni contrefaits, mais puiſés dans la vérité & dans la nature même ?

Plut. in vit. Demoſth.

Un Athénien vint trouver Démoſthéne, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoien de qui il diſoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, ſans s'émouvoir, ſans s'échaufer : il n'eſt rien de tout cela, dit Démoſthé-

a Quid enim aliud eſt cauſæ, ut lugentes utique in recenti dolore diſertiſſimè quædam exclamare videamur, & ita nonnunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quod illis ineſt vis mentis, & veritas ipſa morum ? *Ibid.*

ne ; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en hauſſant la voix & paroiſſant tout ému ? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé ? A ce ton Démoſthéne reconnut la vérité, & ſe chargea de la cauſe. [a] Cicéron raporte quelque choſe de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi ! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir ? Eſt-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées ? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché ſoi-même, ſi l'on veut toucher les autres, & reſſentir en ſoi les mouvemens qu'on veut leur inſpirer. *Sivis* *Horat.*

[a] Hoc ipſum poſui pro argumento, quod ille tam ſolutè egiſſet, & tam leniter, tam oſcitanter. Te iſthuc, M. Callidi, niſi fingeres, ſic ageres ? . . Ubi dolor ? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis eligere voces & querelas ſolet ! Nulla perturbatio animi, nulla corporis. . . . Itaque tantum abfuit ut inflammares noſtros animos : ſomnum iſto loco vix tenebamus. *Brut. n.* 277. 278.

me flere, dolendum est Primùm ipsi tibi.

Q. l. 6. c. 1. LA PERORAISON, à proprement parler, est le lieu des passions. C'est là que l'orateur, pour achever d'abbattre les esprits, & pour enlever leur consentement, emploie sans ménagement, selon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour exciter ainsi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'est ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fourniſſent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie auſſi les mouvemens dans les autres parties du discours, [a] mais d'une maniére plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réserve. *Omnes hos affectus ... aliæ quoque partes recipiunt, sed breviores.* Et c'est ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoier pour Norbanus; *Ut tu illa omnia odio,*

Ibid.

Cic. lib. 2. de Orat. n. 203.

[a] Deguſtanda hæc (mi-seratio) proœmio, non consumenda. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

invidia,

invidia, misericordia miscuisti! dit Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

» J'admire, dit Quintilien, ceux qui » prétendent que dans le récit on ne » doit point exciter de passions. Si par » là ils entendent seulement qu'on ne » doit pas s'y arrêter lontems, comme on le fait dans la peroraison, ils » ont raison : car il faut y éviter les » longueurs. Mais je ne voi pas pourquoi en instruisant les Juges, on ne » songeroit point à les toucher, vû » que, si on a pu réussir dès-lors à leur » inspirer quelques sentimens de colére ou de compassion, on les trouvera bien mieux disposés à recevoir » & à gouter les preuves. C'est ainsi » que Cicéron en a usé en décrivant » le supplice d'un citoien Romain, & » en raportant dans un autre endroit » la cruauté que Verrès exerça sur Philodamus. *Quid? Philodami causam nonne* PER TOTAM EXPOSITIONEM *incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entiére est touchante & pathétique.) » En effet [a] d'at-

Quintil. l. 4. c. 2.

Verrin. 7 n. 171.

Verrin. 3. n. 76.

[a] Serum est advocare his rebus affectum, quas | securus narraveris.

„ tendre à la fin d'un discours pour at-
» tirer la compassion sur des choses
» qu'on aura racontées d'un œil sec,
» c'est s'y prendre un peu tard. « Un récit de choses graves & touchantes seroit très imparfait, s'il n'étoit vif & passionné.

n. 157. 171. L'ENDROIT du supplice de Gavius, dans la derniére Verrine, suffit seul pour justifier les régles qu'on vient
n. 157. 158. d'établir. Cicéron, après avoir préparé au fait par une espéce d'exorde qui est
n. 159. fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Mes-
n. 160. 161. sine devant Verrès ; vient à la description du supplice. Il insiste d'abord sur deux circonstances ; sur ce qu'un citoien Romain a été frapé de verges au milieu de la place publique de Messine, & sur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonstances sont racontées, non froidement & sans passion, mais d'une maniére extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis Romanus, Judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, nisi hæc :* CIVIS ROMANUS SUM. *Hac se commemoratione civitatis omnia verbera depulsu-*

rum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modo hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur: sed, cùm imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.

Ce récit, déja fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec son élo- *n.* 161. 167. quence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis! &c.*

Il raporte une derniére circonstance *n.* 168. du supplice, & reproche à Verrès d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoien Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence envisager l'Italie en expirant : *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue & dévelopée. *Italiæ conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, peranguſto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret;*

Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.

n. 169. L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum, &c.*

n. 170. 171. Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une derniére réflexion qui intéresse tous les citoiens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne: combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place sont les protecteurs des loix, & les défenseurs de la liberté Romaine? *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa & scopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tantâ & tam indignâ rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voilà un modéle parfait de la maniére dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

a UNE espéce de hazard fournit sur

a Quas tragœdias egit idem (Crassus,) cùm causa cum funere efferretur anus Ju-

le champ à Craſſus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Cicéron nous l'a conſervé dans le ſecond livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine parente de ce dernier, paſſa dans la place publique, où l'on ſait qu'étoit le Barreau. Alors interrompant ſon diſcours : » Quelle » nouvelle voulez-vous, dit-il à Bru» tus, que cette morte aille porter à » votre pere ? que ſouhaitez-vous » qu'elle diſe à ces illuſtres Romains » dont on porte ici les images, à vos » ancêtres, à ce Brutus qui délivra le » peuple de la domination des Rois ? » A quoi leur dira-t-elle que vous vous » appliquez ? de quelle belle action, » de quelle vertu, de quelle ſorte de » gloire leur apprendra-t-elle que

nia ! Prò dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis ? quàm inexpectata ? quàm repentina ? cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminenti, ſumma gravitate & celeritate verborum : Bru te, quid ſedes ? Quid illàm anum patri nuntiare vis tuo ? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? quid majoribus tuis ? quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? quid te facere ? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere ? Patrimonio ne augendo, &c. Tu lucem aſpicere audes ? tu hos intueri ? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu ? tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis ? 2. *de Orat. n.* 225. 226.

» vous vous piquez ? « Et après avoir fait un long dénombrement de tous ses défauts : » Pouvez-vous encore après » cela, continua-t-il, soutenir la lu- » miére du jour ? vous montrer dans » cette ville ? vous présenter devant » vos citoiens ? La vûe même de cette » morte & de ces images, qui sem- » blent vous reprocher tous vos déré- » glemens, ne doit-elle pas vous rem- » plir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'est qu'un trait & un sentiment jetté dans le discours, qui produit cet effet. Cicéron, dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvoit, selon la remarque de Quintilien, se contenter de dire : *Tum Ligarius nullo se implicari negotio passus est.* a Mais il y joint une image qui rend ce récit & plus vraisemblable, & plus touchant. *Tum Ligarius domum spectans, & ad suos redire cupiens, nullo se implicari negotio passus est.*

Pro Lig. n. 3.

Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une maniére fort tendre la mort d'un jeune homme qui avoit quitté Argos, lieu de sa naissance, pour s'attacher à Evandre :

a Ita, quod exponebat, & ratione fecit credibile, & affectus quoque implevit, *Quintil. l. 4. c. 2.*

Et dulces moriens reminiſcitur Argos.

Ce [a] tendre regard d'un jeune homme mourant vers ſa patrie qu'il ne reverra plus, & ce triſte ſouvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces. . reminiſcitur. . . moriens.*

Ces endroits ſont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un ſentiment d'amour & de tendreſſe pour la patrie que chacun porte dans ſon cœur ; & ils ont plus de raport à cette ſorte de mouvemens dont il va être parlé.

[b] OUTRE cette premiére eſpéce de paſſions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom du πάθος ; il y en a une autre ſorte, qu'ils appellent ἦθος, qui conſiſte dans des ſentimens plus doux, plus tendres, plus inſinuans, mais qui n'en ſont pas pour cela moins tou-

a Quid ? non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS. *Ibid.*

b Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compoſitos eſſe dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos perſuadere : hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Quintil. l. 6. c. 3.*

chans, ni moins vifs : [a] dont l'effet n'eſt pas de renverſer, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéreſſer & d'attendrir, en s'inſinuant doucement juſqu'au fond du cœur. Ces paſſions ont lieu entre des perſonnes liées enſemble par quelque liaiſon étroite ; entre un Prince & des ſujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles conſiſtent, pour ceux qui ſont ſupérieurs & qu'on a offenſés, dans un certain caractére de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui eſt ſans fiel & ſans aigreur, qui ſait ſouffrir l'injure & l'oublier, & qui

a Ἦθος id erit, quod antè omnia bonitate commendabitur : non ſolùm mite ac placidum, ſed plerumque blandum, & humanum, & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo ſumma virtus ea eſt, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoſcantur. Quod eſt ſine dubio inter conjunctas maximè perſonas, quoties perferimus, ignoſcimus, ſatisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poſcit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo ſunt, quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant: quorum alterum eſt quod Græci ἦθος vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ conſuetudinem accommodatum : alterum quod iidem πάθος nominant, quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud ſuperius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum : hoc, vehemens, in-

ne peut réſiſter aux priéres & aux larmes ; & pour les autres, dans une facilité à reconnoître leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à ſe ſoumettre, & à donner toutes les ſatisfactions qu'on peut déſirer. Tout cela doit ſe faire d'une maniére ſimple & naturelle, ſans étude & ſans affectation ; l'air, l'extérieur, le geſte, le ton, le ſtile, tout doit reſpirer je ne ſai quoi de doux & de tendre, qui parte du cœur, & qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent ſe peindre dans ſon diſcours ſans qu'il y penſe. On ſent bien que non ſeulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'eſt plus aimable qu'un tel carà-

cenſum, incitatum quo cauſæ eripiuntur ; quod cùm rapidè fertur, ſuſtineri nullo pacto poteſt. *Orat. n.* 128.

Non ſemper fortis oratio quæritur, ſed ſæpe placida, ſummiſſa, lenis, quæ maximè commendat reos... Horum igitur exprimere mores oratione, juſtos, integros, religioſos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet : & hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in peroran-

do tantam habet vim, ſi eſt ſuaviter & cum ſenſu tractatum ut ſæpe plus quàm cauſa valeat Tantum autem efficitur ſenſu quodam ac ratione dicendi, ut quaſi mores oratoris effingat oratio. Genere enim quodam ſententiarum, & genere verborum, adhibita etiam actione leni facilitateque ſignificandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri eſſe videantur. 2. *de Orat. n.* 183. 184.

ctére ; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, & à l'imiter.

Homel. 20. On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de S. Jean Chryſoſtome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit eſt fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me ſoit permis de m'y étendre un peu plus que ne ſemble peut-être demander la matiére que je traite actuellement, & d'en faire une eſpéce d'analyſe & d'abrégé.

L'Empereur Théodoſe avoit envoié des Officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une ſédition, dans laquelle on avoit renverſé les ſtatues de l'Empereur & de l'Impératrice Flaccille ſa femme, qui pour lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche, malgré la rigueur de la ſaiſon, malgré ſon extrême vieilleſſe, & la maladie d'une ſœur qu'il laiſſoit mourante, partit ſur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de ſon peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, & qu'il fut en préſence du Prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arréta de loin, baiſſant les yeux, verſant des larmes, ſe couvrant le vi-

ſage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art, & un ſilence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pû emploier. Auſſi Saint Chryſoſtome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique, ſon deſſein étoit de préparer une entrée à ſon diſcours, & de s'inſinuer peu à peu dans le cœur du Prince, pour y faire ſuccéder aux ſentimens de colére & de vengeance dont il étoit plein, ceux de douceur & de compaſſion dont ſa cauſe avoit beſoin.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point: Quoi vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers ſupplices? Mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche; & à chacun de ces bienfaits il ajoute; » Eſt-ce donc là la reconnoiſſance que » j'en devois attendre? Quel ſujet de » plainte ſes citoiens avoient-ils con» tre moi? Quel mal leur avois-je fait?

» Mais pourquoi porter leur insolence » jusques sur les morts ? En avoient-» ils reçu quelque injure ? Quelle ten-» dresse n'avois-je pas témoigné pour » leur ville ? Ne sait-on pas que je l'ai-» mois plus que ma patrie même, & » que c'étoit pour moi la joie la plus » douce de penser que bientôt je serois » en état d'y faire un voyage ?

Pour lors le saint Evêque ne pouvant soutenir plus lontems de si tendres reproches : » Il est vrai, dit-il, » en poussant de profonds soupirs, la » bonté dont vous nous avez honorés, » Seigneur, ne pouvoit aller plus loin : » & c'est ce qui augmente notre crime » & notre douleur. De quelque ma-» niére que vous nous traitiez, vous » ne pouvez nous punir comme nous » le méritons. Hélas ! l'état où nous » sommes est déja pour nous une cruel-» le punition. Quoi ! toute la terre » saura notre ingratitude ?

» Si les barbares avoient renversé » notre ville, elle ne seroit point sans » ressource & sans espérance, tant » qu'elle vous auroit pour protecteur. » Mais à qui maintenant aura-t-elle re-» cours, depuis qu'elle s'est rendue in-» digne de votre protection ?

» L'envie du démon, jaloux de ſon » bonheur, l'a précipitée dans cet aby- » me de maux dont vous ſeul la pou- » vez tirer. J'oſe le dire, Seigneur : » c'eſt votre affection même qui nous » les a attirés, en excitant contre nous » la jalouſie de cet eſprit malin. Mais, » à l'exemple de Dieu, vous pouvez » tirer un bien infini du mal qu'il a pré- » tendu nous faire.

» Votre clémence dans cette occa- » ſion vous fera plus d'honneur que » vos victoires les plus éclatantes. » On a renverſé vos ſtatues. Si vous » nous pardonnez ce crime, on vous » en élevera d'autres, non de marbre » ou d'airain, que le tems fait périr, » mais qui ſubſiſteront éternellement » dans le cœur de tous ceux qui en- » tendront parler de cette action.

Il lui propoſe enſuite l'exemple de Conſtantin, qui étant preſſé par ſes courtiſans de ſe venger de quelques ſéditieux qui avoient défiguré une de ſes ſtatues à coups de pierres, ne fit que paſſer la main ſur ſon viſage, & leur répondit en ſouriant qu'il ne ſe ſentoit point bleſſé.

Il lui remet devant les yeux ſa propre clémence, & le fait ſouvenir d'u-

ne de ſes loix, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les priſons, & qu'on fît grâce aux criminels dans le tems de la ſolennité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je puſſe de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts!* Ce tems eſt venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéreſſe l'honneur de la religion dans cette affaire. » Tous les Juifs & » les payens, lui dit-il, ont les yeux » ouverts ſur vous, & attendent l'ar- » rêt que vous allez prononcer. S'il » nous eſt favorable, pleins d'admira- » tion ils s'écrieront : Certes il faut » que le Dieu des Chrétiens ſoit bien » puiſſant. Il met un frein à la colére » de ceux qui ne reconnoiſſent point » de maître ſur la terre, & des hom- » mes il ſait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire ſur les ſuites fâcheuſes qu'il y avoit à craindre ſi ce crime demeuroit impuni ; & avoir montré que Théodoſe par un exemple ſi rare de clémence pouvoit édifier toute la terre, & inſtruire tous les ſiécles à venir, il continue ainſi :

» Il vous ſera infiniment glorieux,

» Seigneur, d'avoir accordé ce par-
» don à la priére d'un miniſtre du Sei-
» gneur : & l'on verra bien que ſans
» faire attention à l'indignité de l'am-
» baſſadeur, vous n'aurez reſpecté en
» lui que la puiſſance du Maître de la
» part de qui il vient.

» Car ce n'eſt pas ſeulement au nom
» des habitans d'Antioche que je pa-
» rois ici. J'y viens de la part du ſou-
» verain Maître des hommes & des an-
» ges vous déclarer, que ſi vous par-
» donnez aux hommes leurs fautes, le
» Pere céleſte vous pardonnera les
» vôtres. Souvenez-vous, grand Prin-
» ce, de ce jour terrible, où vous pa-
» roîtrez devant le Roi des rois pour y
» rendre compte de vos actions. Vous
» allez vous-même prononcer votre
» jugement. Les autres ambaſſadeurs
» ont coutume d'étaler devant les Prin-
» ces vers qui on les envoie des pré-
» ſens magnifiques. Pour moi je ne pré-
» ſente à votre majeſté que le ſaint li-
» vre des Evangiles ; & j'oſe vous ex-
» horter à imiter votre Maître qui tous
» les jours ne ceſſe de faire du bien à
» ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout ſon diſcours, en aſſurant le Prince, que s'il refuſe à

cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais ; & ne considérera plus comme sa patrie une ville que le Prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation ; & à qui il n'aura pu se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, & dissimulant autant qu'il pouvoit son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : » Si Jesus-Christ, tout Dieu qu'il est, a » bien voulu pardonner aux hommes » qui le crucifioient ; dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui » m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un » homme mortel comme eux, & serviteur du même Maître ! « Alors Flavien se prosterna, & lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de Pâque à Antioche : » Allez, mon Pere, lui dit » Théodose en l'embrassant, & ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par » votre retour, & par les assurances » que vous lui donnerez de la grace

» que je lui accorde. Je sai qu'il est
» encore dans la douleur & dans la
» crainte. Partez, & portez lui pour
» la fête de Pâque l'abolition de son
» crime. Priez Dieu qu'il béniſſe mes
» armes, & soiez assuré qu'après cet-
» te guerre j'irai moi-même consoler
» la ville d'Antioche.

Le saint Prélat partit sur le champ, & pour avancer la joie de ses citoiens, il dépécha un courier plus promt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude & de l'allarme où elle étoit.

Je prie encore, en finiſſant, qu'on me pardonne la longueur de cette espéce de digreſſion. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être auſſi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caractéres, incompatibles en apparence, & qui se trouvent néanmoins réunis dans le discours de Flavien; l'humilité & l'abbaiſſement d'un suppliant, la nobleſſe & la grandeur d'un Evêque; mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles se prétent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord, tremblant, suppliant, &

comme abbatu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du discours il paroit revétu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le ministre. Il commande, il menace, il intimide : toujours grand cependant dans son abbaissement, toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de raporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien & de Théodose peuvent être proposés comme un modéle excellent dans ce genre de passions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les passions fortes & véhémentes qui y sont quelquefois mélées : mais si je ne me trompe, ce sont les premiéres qui y dominent.

LIVRE QUATRIE'ME.

DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

CE LIVRE quatriéme renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, & sur l'éloquence de l'Ecriture Sainte.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ELOQUENCE du Barreau.

LES REGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particuliéres qui puissent leur servir comme de guides en leur montrant

la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modéles on doit ſe propoſer dans le Barreau pour ſe former un ſtile qui y convienne. Je parlerai enſuite des moiens que les jeunes gens peuvent emploier pour ſe préparer à la plaidoirie. Enfin je ramaſſerai quelque choſe de ce que Quintilien a dit de plus beau ſur les mœurs & ſur le caractére de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modéles d'éloquence qu'il convient de ſe propoſer au Barreau.

SI NOUS avions les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles orateurs, qui depuis un certain nombre d'années ont ſi fort illuſtré le Barreau françois, & de ceux qui y paroiſſent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des régles ſûrs & des modéles parfaits de l'éloquence qu'on y doit ſuivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces ſortes de piéces nous oblige de recourir à la ſource même, & d'aller chercher dans Athénes & dans Rome ce que la modeſtie de nos orateurs, peutêtre exceſſive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I.

Démoſthéne & Cicéron modéles d'éloquence les plus parfaits.

DÉMOSTHÉNE & Cicéron, du conſentement de tous les ſiécles & de tous les ſavans, ſont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau : & l'on peut par conſéquent propoſer leur ſtile aux jeunes gens comme un modéle qu'ils peuvent ſûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractére, & de leur en faire ſentir les différences. Cela ne ſe peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron ſont entre les mains de tout le monde, & par cette raiſon aſſez connus. Il n'en eſt pas ainſi des diſcours de Démoſthéne, & dans un ſiécle auſſi ſavant & auſſi poli qu'eſt le nôtre, il doit paroître étonnant que la Gréce aiant toujours été conſidérée comme la premiére & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on ſoit ſi peu ſoigneux, ſur tout dans le Barreau, de conſulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre ;

[a] & que, si l'on ne croit pas devoir donner un tems considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y préter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit, & si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du stile de Démosthéne, je raporterai ici plusieurs endroits de ses harangues : qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peutêtre pour donner des modéles de son éloquence dans tous les genres ; mais qui aideront au moins à le faire connoître en partie, & à faire sentir ses principaux caractéres. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son rival

a Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, cùm tantas res Græci susciperent, profiterentur, agerent. . . non admovere aurem, nec, si palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen excipere voces eorum, & procul, quid narrarent, attendere. *de Orat. n.* 153.

prononça contre lui. Je me ſervirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil : j'entens la derniére, qui eſt beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laiſſé beaucoup d'expreſſions * baſſes & triviales, & que de l'autre le ſtile en eſt quelquefois ** trop enflé & empoullé : défauts directement oppoſés au caractére de Démoſthéne, dont l'élocution réunit

* *Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le ſein qu'ils ont de vous corner aux oreilles..... Si vous continuez à fainéanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne ceſſez de m'aſſaſſiner de clabauderies éternelles.... Ils vous eſcamoteront les dix talens... Vous amuſer de fariboles... Il ſe ménagea un prompt rapatriement..... Que ſi le cœur vous en dit, je vous céde la Tribune... Mais tout compté, tout rabattu... Non, en duſſiez-vous crever à force de l'aſſurer fauſſement.. Vous vomiſſez des chareteés d'injures....* Je raporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très eſtimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expreſſion.

** Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troiſiéme Philippique. *De là il arrive que dans vos aſſemblées, au bruit flateur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté ; mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la premiére partie, qui ſeule ſouffre quelque difficulté. ἐκ' ὑμῖν συμβέβηκεν ἐκ τούτου ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾶν καὶ κολακεύεσθαι πάντα πρὸς ἡδονὴν ἀκούσιν. Voſſius le traduit ainſi : *Unde id conſequimini, ut*

en même tems beaucoup de simplicité, & beaucoup de noblesse. M. de Maucroy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroit plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai emploiée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la premiére Philippique.

in concionibus fastidiatis, assentationibus deliniti, & omnia, quæ voluptati sunt audiatis. Ce qui est le véritable sens, & M. de Maucroy l'a suivi. *Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées : vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables. Cependant cette délicatesse vous a conduits sur le bord du précipice.* Ce qui a trompé M. de Tourreil est le mot τρυφᾶν, qui signifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il auroit eu ici ce sens, il n'auroit pas falu l'exprimer par ces termes pompeux : *vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté* : qui joints aux précédens, *au bruit flateur d'une adulation continuelle*, forme un stile tout opposé à celui de Démosthéne, dont l'éloquence mâle & austére ne souffre point de ces sortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractére des Athéniens : & d'ailleurs quel raport pouvoient-elles avoir aux assemblées publiques ? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faisoient de leur grande puissance, de leur mérite supérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis lontems à de telles flateries, d'un côté fissent les importans dans leurs assemblées, & y prissent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils mépriſoient : & de l'autre fussent venus à ce point de délicatesse de ne pouvoir souffrir que leurs orateurs leur dissent la vérité. Car je croi qu'ici τρυφᾶν peut avoir ce double sens.

§. II.

§. II.

EXTRAITS de Démosthéne & d'Eschine.

I. *EXTRAITS de Démosthéne.*

De la premiére Philippique.

Mr. DE TOURREIL met cette premiére Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthéne anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

» Si vous êtes résolus, MESSIEURS, » d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici » vous n'avez pas fait; si chacun veut » s'emploier de bonne foi pour le bien » public; les riches en contribuant de » leurs biens, les jeunes en prenant » les armes: enfin, pour tout dire » en peu de mots, si vous voulez ne » vous attendre qu'à vous-mêmes, & » renoncer à cette paresse qui vous » lie les mains, en vous entretenant » de l'espérance de quelque secours » étranger; avec l'aide des dieux vous » réparerez bientôt vos fautes & vos » pertes, & vous tirerez vengeance

» de votre ennemi. Car, MESSIEURS, » ne vous imaginez pas que cet homme » ſoit un dieu qui jouiſſe d'une félicité fixe & immuable. Il eſt craint, » haï, envié, & par ceux-là même, » qui paroiſſent les plus dévoués à » ſes intérêts. En effet, l'on doit préſumer qu'ils ſont remués par les » mêmes paſſions que le reſte des » hommes. Mais tous ces ſentimens » demeurent maintenant comme étouffés & engourdis, parce que votre » lenteur & votre nonchalance ne » leur donnent point lieu d'éclater : » & c'eſt à quoi il faut que vous remédiez.

» Car voiez, MESSIEURS, où vous » en êtes réduits, & à quel point » d'inſolence cet homme eſt monté. » Il ne vous laiſſe pas le choix de l'action ou du repos. Il uſe de menaces : il parle, dit-on, d'un ton fier & » arrogant. Il ne ſe contente plus de » ſes premiéres conquêtes, il y en » ajoute tous les jours de nouvelles : » & pendant que vous temporiſez, & » que vous demeurez tranquilles, il » vous envelope & vous inveſtit de » toutes parts.

» En quel tems donc, MESSIEURS,

» en quel tems agirez-vous comme
» vous le devez ? Quel événement at-
» tendez-vous ? Quelle néceſſité faut-
» il qui ſurvienne pour vous y con-
» traindre ? Eh ! l'état où nous ſom-
» mes n'en eſt-il pas une ? Car pour
» moi je ne connois point de néceſ-
» ſité plus preſſante pour des hom-
» mes libres, qu'une ſituation d'affai-
» res pleine de honte & d'ignominie.
» Ne voulez-vous jamais faire autre
» choſe qu'aller par la ville vous de-
» mander les uns aux autres : Que
» dit-on de nouveau ? Eh quoi, y
» a-t-il rien de plus nouveau, que
» de voir un homme de Macédoine
» ſe rendre maître des Athéniens, &
» faire la loi à toute la Gréce ? Phi-
» lippe eſt-il mort ? dit l'un. Non il
» n'eſt que malade, répond l'autre.
» Mort ou malade, que vous importe,
» Meſſieurs ? puiſque s'il n'étoit plus,
» vous vous feriez bientôt un autre
» Philippe par votre mauvaiſe con-
» duite. Car il eſt bien plus redevable
» de ſon agrandiſſement à votre négli-
» gence qu'à ſa valeur.

De la seconde Olynthienne.

Cette Olynthienne eſt ordinai-

rement la troiſiéme. Démoſthéne compare l'état préſent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

» Nos ancêtres, que leurs orateurs » ne flatoient point & n'aimoient pas » comme les vôtres vous aiment, com- » mandérent l'eſpace de ſoixante-cinq » ans à toute la Gréce du conſen- » tement unanime de la nation, amaſ- » ſérent dans le tréſor public plus » de dix mille talens, exercérent ſur » le Roi de Macédoine la domination » qu'il ſied aux Grecs d'exercer ſur » un Barbare, dreſſérent de nombreux » & de magnifiques trophées pour des » victoires qu'en perſonne ils avoient » remportées & ſur terre & ſur mer : » enfin, ſeuls de tous les hommes » ils tranſmirent par leurs exploits » aux races futures une gloire ſupé- » rieure aux traits de l'envie. Tels » ils furent ſur ce qui concernoit la » Gréce. Examinez maintenant quelle » étoit dans Athénes leur vie, ſoit » publique, ſoit privée. Leurs ma- » giſtratures nous ont pourvûs de » beaux édifices, & ont décoré nos » temples de tant & de ſi riches or- » nemens, qu'à l'avenir nul homme » ne pourra jamais enchérir ſur leur

» magnificence. Pour ce qui regarde
» leur conduite particuliére, ils vi-
» voient ſi modeſtement, & perſévé-
» roient avec tant de conſtance dans
» l'ancienne ſimplicité de nos mœurs,
» que ſi par hazard quelqu'un de vous
» connoit la maiſon qu'habitoient ou
» Ariſtide, ou Miltiade, ou quelque
» autre de leurs illuſtres contempo-
» rains, il voit qu'en rien la moin-
» dre ſplendeur ne la diſtingue de la
» maiſon voiſine. Car ils croioient que
» dans la conduite de l'Etat, ils de-
» voient ſe propoſer l'agrandiſſement,
» non de leur famille, mais de leur
» patrie. C'eſt ainſi que par une fi-
» déle attention au bien général des
» Grecs, par une piété exemplaire
» envers les dieux, par une égalité
» modeſte avec leurs concitoiens, ils
» parvinrent, & avec raiſon, au com-
» ble de la félicité. Voila quel fut l'état
» de vos ayeux ſous de ſi dignes Chefs.
» Quel eſt aujourd'hui le vôtre ſous
» ces orateurs doucereux qui vous
» gouvernent? Lui reſſemble-t-il & en
» approche-t-il le moins du monde?
» Je ne veux point appuier ſur ce
» paralléle, quoique le ſujet m'ouvre
» un vaſte champ.....

» Mais vous qui parlez, me ré-
» pondra-t-on, ſi les choſes vont mal
» au dehors, ſachez qu'en récompenſe
» elles vont beaucoup mieux au de-
» dans. Et quelles preuves peut-on en
» alléguer ? Des crénaux reblanchis,
» des chemins réparés, des fontaines
» conſtruites, & d'autres bagatelles
» ſemblables ? Jettez, de grace, les
» yeux ſur les hommes à qui vous de-
» vez ces rares monumens de leur ad-
» miniſtration. Les uns ont paſſé de la
» miſére à l'opulence, les autres de
» l'obſcurité à la ſplendeur. Quelques
» autres ont bâti des maiſons particu-
» liéres, dont la magnificence inſulte
» aux édifices publics : & plus la for-
» tune de l'Etat a deſcendu, plus la for-
» tune de tels gens a monté. A quoi
» donc imputer ce total renverſement,
» & pourquoi enfin cet ordre merveil-
» leux qui régnoit autrefois en tout, ſe
» dément-il en tout de notre tems ?
» Parce qu'en premier lieu le peuple,
» alors aſſez courageux pour remplir
» lui-même les fonctions militaires,
» tenoit ſes Magiſtrats dans ſa dépen-
» dance, & diſpoſoit ſouverainement
» de toutes les graces ; & que chaque
» citoien s'eſtimoit heureux de tenir

» du peuple & honneurs, & charges, &
» bienfaits. Mais en ce jour au con-
» traire, les Magiſtrats diſpenſent les
» faveurs, & ils exercent un pouvoir
» deſpotique ; tandis que vous, pau-
» vre peuple, énervés & dénués ſoit
» de finances, ſoit d'alliances, vous
» ne jouez plus que le perſonnage de
» valets, & de canaille faite ſeulement
» pour le nombre : trop contens de
» votre ſort, ſi vos Magiſtrats ne vous
» retranchent ni les deux oboles pour
» le théatre, ni la vile pâture dont ils
» vous régalent dans vos jours de ré-
» jouiſſance. Et pour comble de lâche-
» té encore, vous prodiguez le titre de
» vos bienfaiteurs à des gens qui ne
» vous donnent que du vôtre, & qui
» après vous avoir comme empriſon-
» nés dans l'enceinte de vos murailles,
» ne vous amorcent & ne vous appri-
» voiſent de la ſorte que pour vous
» dreſſer au manége de la ſujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA QUERSONNESE.

LES PENSIONNAIRES que Philippe avoit à Athénes ne ceſſoient de porter le peuple à la paix. Démoſthéne découvre leur artifice & leur trahiſon.

Vers la fin du discours.

» J'observerai seulement qu'aussitôt » qu'on entame le discours sur Phi- » lippe, quelqu'un de ces mercénai- » res se leve, & s'écrie: *Qu'il est* » *doux de vivre en paix! Qu'il est dur* » *d'avoir à nourrir une nombreuse ar-* » *mée! On en veut à nos finances:* & » ils vous tiennent d'autres sembla- » bles propos par lesquels ils rallen- » tissent votre ardeur, & ménagent à » Philippe le tems de faire à son aise » ce qu'il veut. . . . Ce n'est point à » vous qu'il faut persuader de vivre en » paix: à vous, dis-je, qui pleins de » cette persuasion demeurez ici les » bras croisés, mais à cet homme, qui » ne respire que la guerre. . . . D'ail- » leurs il faut regarder comme dur, » non ce que nous aurons dépensé » pour notre salut, mais ce que nous » aurons à souffrir au cas que nous ne » voulions pas y pourvoir. Quant à la » dissipation de nos finances, on doit » y remédier en proposant les moiens » les plus propres à la prévenir, non » en vous portant à l'abandon total de » vos propres intérêts.

» Pour moi je me sens rempli d'indi- » gnation, MESSIEURS, lorsqu'au » sujet de la déprédation de vos finan-

» ces, qu'il ne tient qu'à vous de ré-
» primer en punissant d'une façon
» exemplaire les déprédateurs, quel-
» ques-uns de vous pousſent les hauts
» cris, parce qu'il s'agit de leur in-
» térêt particulier ; & qu'au ſujet de
» Philippe, qui pille ſucceſſivement
» la Gréce entiére, & la pille à votre
» préjudice, ils ne proférent pas un
» ſeul mot. D'où peut venir, MES-
» SIEURS, que tandis qu'aux yeux
» de l'univers Philippe déploie ſes éten-
» darts, qu'il exerce des violences, &
» qu'il envahit des places, nul de ces
» gens-là ne s'aviſe une ſeule fois de
» dire que cet homme commet des in-
» juſtices & des hoſtilités ; & que ſi
» on vous conſeille de ne pas ſouffrir
» de pareils outrages, & d'arréter le
» cours de ſemblables entrepriſes, ces
» mêmes gens crient auſſitôt qu'on
» veut rallumer une guerre éteinte ?

» Eh quoi ! dirons-nous encore, que
» vous conſeiller de vous défendre,
» c'eſt rallumer la guerre ? Si cela eſt,
» il ne vous reſte donc plus que l'eſ-
» clavage. Car point d'autre milieu,
» ſi d'un côté nous ne voulons point
» repouſſer la violence, & que de l'au-
» tre l'ennemi ne veuille point nous

» donner de tréve. Or le péril que
» nous courons eſt fort différent de
» celui que courent les autres Grecs.
» Car Philippe ne veut pas ſimplement
» aſſervir Athénes, il veut l'anéantir :
» puiſqu'il ſait ſurement que vous ne
» voulez point vous apprivoiſer avec
» la ſervitude, & que quand vous le
» voudriez, vous ne le pourriez pas.
» Car chez vous le commandement a
» tourné en habitude. Et de plus, à la
» premiére occaſion dont il vous plaira
» de vous prévaloir, vous pourrez lui
» ſuſciter plus de traverſes que tous
» les autres hommes enſemble. Il faut
» donc poſer comme un principe cer-
» tain, qu'il y va de notre ruine to-
» tale ; & que vous ne pouvez trop
» déteſter ni flétrir les mercénaires qui
» ſe ſont vendus à cet homme. Car il
» n'eſt pas poſſible, non il ne l'eſt pas,
» de vaincre vos ennemis étrangers,
» tant que vous ne châtierez point vos
» ennemis domeſtiques qui ſont à ſes
» gages : mais de néceſſité, tant que
» vous heurterez contre ceux-ci com-
» me contre autant d'écueils, vous n'a-
» girez contre ceux-là qu'après coup.

DE LA TROISIE'ME PHILIPPIQUE.

» FAITES, je vous prie, cette réfle-
» xion. Vous jugez que le droit de tout
» dire appartient si fort à quiconque
» respire l'air d'Athénes, que vous
» souffrez qu'au milieu de vous les
» étrangers & les esclaves s'expliquent
» sans façon sur quelque matiére que ce
» puisse être, en sorte que les domesti-
» ques parlent ici plus librement, que
» ne font les citoiens dans quelques au-
» tres républiques. Il n'y a que cette
» Tribune d'où vous avez totalement
» banni la liberté de la parole. De là il
» arrive que dans vos assemblées vous
» devenez extraordinairement fiers &
» difficiles. Vous voulez y être flatés,
» & n'entendre que des choses agréa-
» bles. Et c'est cette délicatesse & cette
» fierté qui vous ont conduits sur le
» bord du précipice. Si donc aujour-
» d'hui encore vous persistez dans cette
» disposition, je n'ai qu'à me taire.
» Mais si vous pouvez vous résoudre à
» souffrir qu'on vous expose sans fla-
» terie ce qui convient à vos intérêts,
» me voila prêt à parler. Car malgré
» le train déplorable des affaires, &
» leurs divers dépérissemens par notre

» négligence; tout cela, pourvû qu'en-
» fin vous vous déterminiez à vous
» acquitter de vos devoirs, peut en-
» core se réparer....

» Au reste vous le savez: tout ce
» que les Grecs eurent à souffrir ou
» des Lacédémoniens, ou de nous,
» au moins le souffroient-ils de gens
» qui étoient Grecs aussi bien qu'eux.
» En sorte que l'on pouvoit compa-
» rer nos fautes à celles d'un fils, qui
» né dans le sein d'une opulente fa-
» mille pécheroit contre quelque ré-
» gle de la bonne & sage économie.
» Tel fils encourroit justement le re-
» proche & l'accusation de dissipateur:
» mais qu'il envahît une succession
» étrangére, ou qu'il ne fût pas l'hé-
» ritier légitime, c'est ce qu'on ne
» pourroit point avancer. Mais si un
» esclave, ou un enfant supposé, s'a-
» visoit d'engloutir & d'absorber des
» biens qui ne lui appartiendroient
» en façon quelconque; juste ciel,
» l'énormité du cas ne révolteroit-elle
» pas tout le monde, & ne s'écrieroit-
» on pas d'une commune voix, qu'elle
» mériteroit une punition exemplaire?
» Ce n'est pourtant point de cet œil
» qu'on regarde Philippe & ses actions

» préſentes ; Philippe, qui non ſeu-
» lement n'eſt point Grec, qui non ſeu-
» lement ne tient aux Grecs par aucun
» endroit, mais qui entre les barbares
» mêmes ne ſe diſtingue que par être
» ſorti d'un lieu indigne qu'on le nom-
» me ; mais qui miſérable Macédonien
» par ſa naiſſance, reçut le jour dans
» ce vil coin du monde, où juſqu'à
» préſent ne s'acheta jamais un bon
» eſclave. Que manque-t-il néanmoins
» à l'indignité avec laquelle il vous
» traite ? N'eſt-elle pas montée au
» comble ? Non content, &c.

LES EXTRAITS qui vont ſuivre, étant tirés des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne ſur la Couronne, il eſt néceſſaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le ſujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduiſant, & c'eſt le ſeul morceau qui nous reſte de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démoſthéne le ſoin de réparer les murs d'Athénes. Il s'acquitta noblement de cette commiſſion, & généreuſement y mit beaucoup du ſien. Ctéſiphon à ce ſujet lui décerna une couronne d'or, pro-

posa qu'elle lui fût donnée en plein théatre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zéle & la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les loix par ce décret...
» [a] Une cause si extraordinaire excita » la curiosité de toute la Gréce. On » accourut de toutes parts, & l'on ac- » courut avec raison. Quel plus beau » spectacle que de voir aux mains deux » orateurs, excellens chacun en leur » genre, formés par la nature, perfec- » tionnés par l'art, & de plus animés » par une inimitié personnelle!

II. Extraits de la harangue d'Eschine.

ESCHINE, après avoir exposé dans le commencement de l'Exorde les désordres qu'on a introduits dans la République, & qui en troublent le bon ordre, continue ainsi:

» Dans une telle situation, & dans » de pareils désordres, dont vous vous » apercevez vous-mêmes; l'unique » moien, si je ne me trompe, de sau-

a Ad hoc judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata & inimicitiis incensa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

» ver le débris du gouvernement,
» c'eſt de laiſſer le champ libre aux
» accuſations contre les infracteurs de
» vos Loix. Que ſi vous le fermez,
» ou ſi vous ſouffrez que d'autres le
» ferment ; je vous prédis qu'imper-
» ceptiblement, & dans peu, vous tom-
» berez ſous une domination tyranni-
» que. Car, MESSIEURS, vous le
» ſavez : les hommes ne diſtinguent
» que trois eſpéces de gouvernement ;
» la Monarchie, l'Oligarchie, & la
» Démocratie. Quant aux deux pre-
» miéres, elles ne ſe gouvernent qu'au
» gré de qui régne dans l'une ou dans
» l'autre ; au lieu que les Loix éta-
» blies régnent ſeules dans l'Etat po-
» pulaire. Qu'aucun de vous n'ignore
» donc, mais qu'au contraire chacun
» ſache avec une entiére certitude,
» que le jour qu'il monte au Tribu-
» nal pour diſcuter une accuſation ſur
» le violement des Loix, ce même
» jour il va prononcer ſur ſa propre
» indépendance. Auſſi le Légiſlateur,
» convaincu qu'un Etat libre ne peut
» ſe maintenir qu'autant que la ma-
» jeſté des loix y domine, preſcrit
» avant toutes choſes aux Juges cette
» formule de ſerment : *Je jugerai ſelon*

» *les loix*. Il faut donc que ce ſouve-
» nir, profondément gravé dans vos
» eſprits, vous inſpire une juſte hor-
» reur pour quiconque oſe par de té-
» méraires décrets les tranſgreſſer ;
» & que loin de vous figurer jamais
» une pareille tranſgreſſion comme
» une faute légére, vous la regardiez
» toujours comme un forfait énorme
» & capital. Ne permettez donc point,
» que ſur un tel principe perſonne
» vous ébranle.... Mais ainſi qu'à l'ar-
» mée chacun de vous rougiroit de
» quitter le poſte où l'auroit placé le
» Général ; que pareillement chacun
» de vous rougiſſe aujourd'hui d'aban-
» donner dans le ſein de la Républi-
» que le poſte où la Loi vous place.
» Quel poſte ? Celui de protecteurs
» du gouvernement.

Cette comparaiſon, fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particuliére, en ce qu'elle préſente comme deux faces. Car au même tems qu'elle intéreſſe les Juges, elle pique vivement la poltronerie de Démoſthéne contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroit plus éloigné de toute affectation. On ſait qu'à la ba-

taille de Chéronée cet orateur avoit abandonné ſon poſte & pris la fuite. Cette judicieuſe obſervation eſt de M. de Tourreil.

» Faut-il en votre perſonne (il s'a-
» dreſſe à Démoſthéne) couronner
» l'auteur des calamités publiques, ou
» l'exterminer ? En effet quelles ré-
» volutions imprévûes, quelles cata-
» ſtrophes inopinées n'avons-nous pas
» vû arriver de notre tems ? ... Le Roi
» de Perſe, ce Roi qui s'ouvrit un
» paſſage au travers du mont Athos,
» qui enchaîna l'Helleſpont, qui man-
» da impérieuſement aux Grecs qu'ils
» euſſent à le reconnoître pour Sou-
» verain de la terre & de la mer,
» qui dans ſes dépêches oſoit ſe qua-
» lifier le maître du monde depuis
» le couchant juſqu'à l'aurore, com-
» bat aujourd'hui, non pour domi-
» ner ſur le reſte des humains, mais
» pour ſauver ſa propre perſonne. Ne
» voions-nous pas revétus & de la
» gloire dont brilloit autrefois ce
» Roi puiſſant, & du titre de Chefs
» des Grecs contre lui, ceux-là mêmes
» qui ſignalérent leur zéle à ſecou-
» rir le temple de Delphes ? Quant à
» Thébes, qui confine avec l'Attique,

» ne l'avons-nous pas vû en un seul
» jour disparoitre du sein de la Gré-
» ce ? ... Quant aux malheureux Lacé-
» démoniens, pour avoir d'abord tou-
» ché légérement au pillage du temple,
» eux, qui s'arrogeoient jadis la préé-
» minence dans la Gréce, ne vont-ils
» pas maintenant envoier à la Cour
» d'Alexandre des Ambassadeurs, traî-
» ner le nom d'otages à sa suite,
» & devenus un spectacle de misere,
» fléchir les genoux devant le Monar-
» que, se mettre à sa discrétion eux
» & leur patrie, & subir la loi telle
» qu'un vainqueur, & un vainqueur
» qu'ils ont attaqué les premiers, vou-
» dra la leur prescrire ? Athénes elle-
» même, le commun asyle des Grecs,
» Athénes autrefois peuplée d'Ambas-
» sadeurs, qui venoient en foule ré-
» clamer sa protection toute-puissante,
» n'est-elle pas réduite à combattre
» aujourd'hui, non pour la préémi-
» nence sur les Grecs, mais pour la
» conservation de ses foiers ? Tels sont
» les malheurs où nous a plongé Dé-
» mosthéne, depuis qu'il s'est mélé
» du gouvernement....

» O vous, de tous les mortels le
» moins propre à vous distinguer par

» de grandes & de mémorables actions,
» mais en même tems le plus propre à
» vous signaler par de téméraires dis-
» cours, oserez-vous bien à la vûe
» de cette auguste assemblée soutenir
» qu'en vous on doive payer d'une cou-
» ronne l'auteur de la désolation publi-
» que ? Et cet homme, s'il l'ose, le souf-
» frirez-vous, MESSIEURS, & la mé-
» moire de ces grands hommes qui sont
» morts en combattant pour la patrie
» mourra-t'elle avec eux ? Ah, de gra-
» ce, pour quelques momens, trans-
» portez-vous en idée du Tribunal au
» Théâtre, & imaginez-vous voir le
» héraut qui s'avance, & qui procla-
» me la couronne décernée à Démo-
» sthéne. Sur quoi croiez-vous que les
» proches de ces citoiens, qui donné-
» rent leur sang pour vous, doivent plus
» verser de larmes, ou sur les tragi-
» ques avantures des héros qu'ensuite
» l'on représentera, ou sur l'énorme in-
» gratitude d'Athénes ? ... Ne r'ou-
» vrez pas les plaies profondes & in-
» curables des malheureux Thébains,
» par lui fugitifs, & recueillis par vous
» dans Athénes... Mais puisque vous
» n'avez point assisté en personne à
» leur catastrophe, tâchez au moins de

» vous en former une image, & figu-
» rez-vous une ville prise, des murail-
» les rasées, des maisons réduites en
» cendre, des meres & des enfans
» traînés en esclavage, de vieux hom-
» mes & de vieilles femmes réduits
» sur la fin de leur vie à servir, fon-
» dant en larmes, implorant votre jus-
» tice, éclatant en reproches, non
» contre les exécuteurs, mais contre
» les auteurs de la barbare vengeance
» qu'ils ont éprouvée, vous demandant
» avec instance, que loin de couron-
» ner en aucune façon le destructeur de
» la Gréce, vous vous gardiez de la ma-
» lédiction & de la fatalité inséepara-
» blement attachées à sa personne....

Peroraison. » Vous donc, MESSIEURS, lors-
» qu'à la fin de sa harangue il invitera
» les confidens & les complices de sa
» lâche perfidie à se ranger autour de
» lui: Vous, de votre côté, MESSIEURS,
» figurez-vous voir autour de cette
» Tribune où je parle, les anciens
» bienfaiteurs de la République ran-
» gés en ordre de bataille, pour re-
» pousser cette troupe audacieuse.
» Imaginez-vous entendre Solon, qui
» par tant d'excellentes loix prit soin
» de munir le gouvernement popu-

» laire, ce Philoſophe, ce Légiſlateur
» incomparable, vous conjurer avec
» une douceur & une modeſtie dignes
» de ſon caractére, que vous vous
» gardiez bien d'eſtimer plus les phra-
» ſes de Démoſthéne, que vos ſermens
» & vos loix. Imaginez-vous enten-
» dre Ariſtide, qui fut avec tant d'or-
» dre & de juſteſſe répartir les con-
» tributions impoſées aux Grecs pour
» la cauſe commune, ce ſage diſpen-
» ſateur, lequel en mourant ne tranſ-
» mit à ſes filles d'autre ſucceſſion que
» la reconnoiſſance publique qui les
» dota; imaginez-vous, dis-je, l'en-
» tendre déplorer amérement l'outra-
» geuſe façon dont nous foulons aux
» piés la juſtice, & vous adreſſer la pa-
» role en ces termes : Eh quoi! parce
» qu'Arthmius de Zélie, cet Aſiatique
» qui paſſoit par Athénes, où il jouiſſoit
» même du droit d'hoſpitalité, avoit
» apporté de l'or des Médes dans la
» Gréce; vos peres ſe portérent preſque
» à l'envoier au dernier ſupplice, & du
» moins le bannirent, non de la ſeule
» enceinte de leur ville, mais de toute
» l'étendue des terres de leur obéiſſan-
» ce : & vous à Démoſthéne, qui véri-
» tablement n'a pas apporté ici de l'or

» des Médes, mais qui de toutes parts
» a touché tant d'or pour vous trahir,
» & qui maintenant jouit encore du
» fruit de ſes forfaits ; vous, dis-je,
» vous ne rougirez point d'adjuger à
» Démoſthéne une couronne d'or ?
» Penſez-vous que Thémiſtocle & les
» Héros qui moururent aux batailles
» de Marathon & de Platée, penſez-
» vous que les tombeaux mêmes de
» vos ancêtres n'éclatent point en gé-
» miſſemens, ſi vous couronnez un
» homme, qui de ſon propre aveu n'a
» ceſſé de conſpirer avec les barbares
» à la ruine des Grecs ?

» Pour moi, ô Terre ! ô Soleil !
» ô Vertu ! & vous, ſources du juſte
» diſcernement, Lumieres naturelles
» & acquiſes, par où nous démélons
» le bien d'avec le mal, je vous en
» atteſte ; j'ai de mon mieux ſecouru
» l'Etat, & de mon mieux plaidé ſa
» cauſe. J'aurois ſouhaité que mon
» diſcours eût pu répondre à la gran-
» deur & à l'importance de l'affaire.
» Du moins je puis me flater d'avoir
» rempli mon miniſtére ſelon mes
» forces, ſi je n'ai pu le faire ſelon
» mes deſirs. Vous, MESSIEURS, &
» ſur les raiſons que vous venez d'en-

» tendre, & ſur celles que ſuppléera
» votre ſageſſe, prononcez en faveur
» de la patrie un jugement, tel que
» l'exacte juſtice le preſcrit, & que
» l'utilité publique le demande.

III. Extraits de la harangue de Démoſthéne pour Ctéſiphon.

» JE COMMENCE par prier tous les *Exorde.*
» dieux & toutes les déeſſes enſemble
» que dans cette cauſe, MESSIEURS,
» ils vous inſpirent pour moi une bien-
» veillance proportionnée au zéle con-
» ſtant que j'ai toujours eu pour la Ré-
» publique en général, & pour cha-
» cun de vous en particulier. Enſuite,
» ce qui vous importe ſouveraine-
» ment, à vous, à votre conſcience,
» à votre honneur, je le demande
» auſſi à ces mêmes dieux : ſçavoir
» que ſur la maniére dont vous de-
» vez m'entendre, ils vous fixent dans
» la réſolution de conſulter, non pas
» mon accuſateur, (car vous ne le
» pourriez ſans une partialité injuſte)
» mais vos loix & votre ſerment,
» dont la formule entre autres ter-
» mes, tous dictés par la juſtice, ren-
» ferme ceux-ci : *Ecoutez également les*
» *deux parties.* Ce qui vous impoſe

» l'obligation, non seulement d'ap-
» porter au Tribunal un esprit & un
» cœur neutres, mais encore de per-
» mettre * qu'à son choix & qu'à son
» gré chacune des deux parties puisse
» librement arranger ses raisons &
» ses preuves.

* *Eschine avoit prétendu prescrire à Démosthène l'ordre qu'il devoit garder dans son plaidoier.*

» Or, MESSIEURS, entre plusieurs
» desavantages que j'ai dans cette
» cause, deux sur-tout, & deux bien
» terribles, rendent ma condition
» beaucoup plus mauvaise que la
» sienne. L'un, que lui & moi nous
» courons un risque fort inégal. Car
» maintenant je risque bien plus à
» déchoir de votre bienveillance, que
» lui à succomber dans l'accusation :
» puisqu'il y va pour moi de... Mais
» je ne veux pas que dès l'entrée de
» mon discours il ne m'échape un seul
» mot, qui présage rien de sinistre.
» Lui au contraire il m'attaque de
» gaieté de cœur, & sans nécessité.
» L'autre desavantage, c'est que tout
» homme naturellement écoute avec
» plaisir quiconque accuse & invecti-
» ve, tandis qu'il n'entend qu'avec
» indignation quiconque se glorifie &
» se vante. Lui donc il a pour sa part
» ce qui plait universellement ; au lieu

que

» que ce qui révolte presque tout le
» monde, me reste seul en partage.
» Que si d'un côté la crainte d'encourir
» l'indignation, attachée au récit de
» nos propres louanges, me réduit à
» taire mes actions, je paroitrai ne
» pouvoir ni réfuter qui m'impute des
» crimes, ni justifier qui me décerne
» des récompenses. D'autre part, si
» je viens à traiter les services que j'ai
» rendus dans mon administration, je
» me verrai contraint à parler souvent
» de moi. Je vais donc dans ce violent
» état essaier de me comporter avec
» toute la modération possible : mais
» ce qu'exigera de moi la nécessité de
» me défendre, ne doit en bonne ju-
» stice s'imputer qu'à l'aggresseur qui
» me l'a volontairement imposée...

» Cependant malgré ces faits in-
» contestables, & comme certifiés par
» l'organe de la vérité elle-même,
» Eschine a tellement renoncé à toute
» pudeur, que non content de me dé-
» clarer l'auteur d'une telle paix, il
» ose me taxer encore d'avoir empêché
» que la République ne la concertât
» avec l'assemblée générale des Grecs.
» Mais vous, ô... (de quel nom doit-
» on justement vous qualifier?) vous,

» lorsqu'en votre présence je rompois
» les accords de cette harmonie, lorsqu'à
» qu'à vos yeux je dépouillois la Ré-
» publique des avantages de cette con-
» fédération, dont aujourd'hui vous
» exaltez l'importance avec les der-
» niers efforts de votre voix de * théa-
» tre; laissâtes-vous alors échaper con-
» tre moi le moindre signe d'indigna-
» tion? Montâtes-vous dans la Tribune?
» Eûtes-vous soin de dénoncer, de
» développer une seule fois ces crimes,
» dont il vous plait maintenant de me
» charger? Or certainement, si pour
» exclure les Grecs de toute partici-
» pation à la paix, j'avois pu m'ou-
» blier au point de me vendre à Phi-
» lippe, le parti qui vous restoit à
» prendre, c'étoit, non de vous tai-
» re, mais de crier, de protester, de
» révéler mes prévarications à ceux
» qui m'entendent. Cependant jamais
» vous n'agîtes de la sorte, ni jamais
» personne qui vive ne vous ouït ar-
» ticuler un seul mot, qui tendît à cet-
» te fin.

» Que si sans nulle exception Phi-
» lippe ne cessoit de ravir à tous les
» peuples honneur, prérogatives, li-
» berté, ou plutôt d'abolir autant de

* *Eschine avoit été comédien.*

» Républiques qu'il fut en ſon pou-
» voir ; vous, MESSIEURS, par votre
» déférence à mes conſeils n'embraſſâ-
» tes-vous pas le parti, ſans contre-
» dit, le plus glorieux ? Dites-nous,
» Eſchine, comment devoit ſe com-
» porter Athénes à la vûe de Philippe,
» mettant tout en œuvre pour établir
» ſon empire & ſa tyrannie ſur les
» Grecs ? Ou moi qui rempliſſois la
» fonction de miniſtre, quels conſeils
» & quels décrets devois-je propoſer,
» ſur-tout dans Athénes ? (car la cir-
» conſtance du lieu mérite une atten-
» tion particuliére.) Moi, dis-je, qui
» dans mon ame ſavois que de tout
» tems juſqu'au jour que je montai la
» premiére fois dans la Tribune, ma
» patrie avoit perpétuellement com-
» battu pour la prééminence, pour
» l'honneur, & pour la gloire ; & que,
» par une noble émulation, elle ſeule
» avoit ſacrifié plus d'hommes & d'ar-
» gent à l'avantage commun des Grecs,
» que nul autre des Grecs n'en ſacrifia
» jamais à ſes avantages particuliers.
» Moi, qui d'ailleurs voiois ce même
» Philippe, avec qui nous diſputions
» de la ſouveraineté & de l'empire,
» qui le voiois, quoique couvert de

» bleſſures, œil crevé, clavicule rom-
» pue, main & jambe eſtropiées, ré-
» ſolu pourtant à ſe précipiter encore
» au milieu des hazards, & prêt à
» livrer à la fortune telle autre partie
» de ſon corps qu'elle voudroit, pour-
» vû qu'avec ce qui lui reſteroit il pût
» vivre dans la gloire & dans l'hon-
» neur. Or certainement nul homme
» n'oſeroit dire qu'à un barbare élevé
» dans Pella, lieu alors vil & obſcur,
» appartenoit d'avoir l'ame aſſez hau-
» te pour deſirer & pour entrepren-
» dre de ſubjuguer les Grecs; mais
» qu'à vous, tout Athéniens que vous
» êtes, qu'à vous, auxquels chaque
» jour, ſoit vos orateurs dans la Tri-
» bune, ſoit ſur la ſcéne vos acteurs,
» retracent la vertu de vos ancêtres,
» il convenoit de pouſſer la baſſeſſe
» d'ame & la lâcheté juſqu'à abandon-
» ner & livrer volontairement à Phi-
» lippe la liberté de la Gréce. Non,
» encore une fois, homme qui vive
» n'auroit le front d'avancer une pro-
» poſition ſi étrange. Attaquez-moi,
» Eſchine, ſur les avis que je donnai;
» mais abſtenez-vous de me calomnier
» ſur ce qui arriva. Car c'eſt au gré
» de l'Intelligence ſuprême que tout ſe

» dénoue & ſe termine ; au lieu que
» c'eſt par la nature des avis mêmes
» qu'on doit juger de l'intention de
» celui qui les donne. Si donc par
» l'événement Philippe a vaincu, ne
» m'en faites point un crime, puiſ-
» que c'étoit Dieu qui diſpoſoit de
» la victoire, & non moi. Mais qu'a-
» vec une droiture, qu'avec une vigi-
» lance, qu'avec une activité infatiga-
» ble & ſupérieure à mes forces, je
» ne cherchai pas, je ne mis pas en
» œuvre tous les moiens où la pru-
» dence humaine peut atteindre, &
» que je n'inſpirai pas des réſolutions
» & nobles, & dignes d'Athénes, &
» néceſſaires; montrez-le moi, & alors
» donnez carriére à vos accuſations.
» Que ſi un coup de foudre ou de tem-
» pête ſurvenu vous terraſſe, MES-
» SIEURS, & non ſeulement vous,
» mais tous les autres Grecs enſemble,
» que faire à cela ? Faut-il tomber ſur
» l'innocent ? Si le propriétaire d'un
» vaiſſeau l'avoit équipé de toutes les
» choſes néceſſaires, & prémuni plei-
» nement contre les hazards de la mer,
» & qu'enſuite il ſurvînt une tourmen-
» te qui en rompît & briſât les agrès,
» l'accuſeroit-on en ce cas d'avoir été

» cauſe du naufrage ? Mais je ne gou-
» vernois pas le vaiſſeau, diroit-il. Moi
» non plus, je ne commandois pas
» l'armée, je ne diſpoſois pas de la
» fortune : au contraire, c'étoit la for-
» tune qui diſpoſoit de tout.

» Or puiſqu'il appuie ſi fort ſur les
» événemens, je ne crains pas d'avan-
» cer une eſpéce de paradoxe. Que
» nul de vous, au nom de Jupiter &
» des autres dieux, ne s'effarouche de
» l'hyperbole apparente ; mais qu'il
» examine équitablement ce que je
» vais dire. Car, ſi par une lumiére
» plus qu'humaine tous les Athéniens
» avoient démêlé les événemens fu-
» turs, & que tous les euſſent prévûs,
» & que vous, Eſchine, qui ne lâchâ-
» tes pas un ſeul mot, vous les euſſiez
» prédits & certifiés avec votre voix
» de tonnerre : Athénes, même en ce
» cas, ne devroit point ſe départir
» d'un tel procédé, pour peu qu'elle
» reſpectât ſa gloire, ou ſes ancêtres,
» ou les jugemens de la poſtérité. Car
» maintenant, Athénes paroit au plus
» avoir échoué, genre de malheur
» commun à tous les mortels, lorſ-
» qu'il plait ainſi au Souverain Etre.
» Mais une République qui ſe jugeoit

» alors digne de la prééminence sur
» tous les autres Grecs, ne pouvoit
» se désister d'un pareil droit, sans
» encourir le juste reproche de les
» avoir tous livrés à Philippe : puis-
» qu'en cas que sans coup férir elle eût
» abandonné une prérogative qu'au
» prix de tout danger sans réserve nos
» ancêtres avoient acheté, de quelle
» honte, vous, Eschine, n'auriez-vous
» pas été couvert ? car à coup sûr cet-
» te honte n'eût pu retomber ni sur
» la République, ni sur moi. De quel
» œil, grand Dieu, soutiendrions-
» nous la vûe de cette multitude in-
» nombrable d'hommes qui viennent
» de toutes parts à Athènes, si par
» notre faute les affaires avoient dé-
» péri au point où l'on les voit ; si
» l'on eût élu Philippe pour le Chef
» & pour l'arbitre de la Gréce en-
» tiére ; si nous avions souffert que
» d'autres sans nous eussent hazardé
» le combat pour détourner un tel
» malheur ; sur tout nous disant ci-
» toiens d'une ville, qui de tout tems
» aima mieux affronter de glorieux
» hazards, que de jouir d'une hon-
» teuse sûreté. Car quel est le Grec,
» quel est le Barbare qui ne sache que

» les Thébains, & devant eux encore
» les Lacédémoniens parvenus au plus
» haut degré de puissance, & enfin
» le Roi de Perse, auroient accordé
» volontiers à la République, non
» seulement la possession de ses pro-
» pres Etats, mais encore tout ce
» qu'elle auroit voulu, pourvû qu'el-
» le eût pu se résoudre à recevoir la
» loi, & souffrir qu'un autre domi-
» nât sur les Grecs? Mais par des
» Athéniens, ainsi qu'il y parut, tel
» sentiment ne pouvoit s'admettre,
» ni comme héréditaire, ni comme
» supportable, ni comme naturel. Et
» depuis qu'Athénes existe, personne
» n'a jamais pu l'induire à plier lâ-
» chement sous des puissances, à la
» vérité supérieures, mais tyranni-
» ques; ni à s'acquérir par de servi-
» les complaisances une indigne sure-
» té. Au contraire, dans une posses-
» sion immémoriale de combattre pour
» la principauté, pour l'honneur, &
» pour la gloire, elle a persévéré dans
» tous les tems à braver les plus grands
» périls... Si donc je tentois d'insinuer
» que mes conseils vous détermine-
» rent à penser en dignes fils de vos
» prédécesseurs, je ne sache personne

» qui ne pût légitimement me taxer
» d'arrogance. Mais je déclare ici,
» que ſi vous prîtes de ſemblables ré-
» ſolutions, la gloire vous en appar-
» tient ; & je reconnois que lontems
» avant moi la République penſoit
» avec cette magnanimité. Je ne me
» vante uniquement que d'avoir auſſi
» coopéré pour ma part à tout ce qui
» ſe fit alors dans le miniſtére.

» Au reſte, MESSIEURS, il faut *Peroraiſon.*
» que le citoien naturellement ver-
» tueux (car en parlant de moi je me
» reſtrains à ce terme, pour moins ir-
» riter l'envie) poſſéde ces deux qua-
» lités : ſavoir, dans les exercices de
» l'autorité un courage ferme & iné-
» branlable, pour maintenir la Répu-
» blique en ſa prééminence ; & de
» plus, dans chaque conjoncture &
» dans chaque action particuliére un
» zéle à toute épreuve. Car ces ſenti-
» mens * dépendent de nous, & la
» nature nous les donne : mais pour
» le pouvoir & la force, ils nous vien-
» nent d'ailleurs. Or ce zéle, vous
» trouverez abſolument qu'il ne ſe dé-
» mentit jamais en moi ; jugez-en par
» les œuvres : ni lorſque l'on deman-
» doit ma tête, ni lorſque l'on me tra-

* *C'eſt ainſi que penſoient les Stoiciens.*

» duiſoit au tribunal des Amphictyons,
» ni lorſque l'on s'efforçoit de m'é-
» branler par des menaces, ni lorſque
» l'on tentoit de m'amorcer par des
» promeſſes, ni lorſqu'on lâchoit ſur
» moi ces hommes maudits comme
» autant de bêtes féroces ; jamais en
» aucune façon je ne me ſuis départi
» de mon zéle pour vous. Pour ce
» qui regarde le gouvernement, dès
» que je commençai à y avoir part,
» je ſuivis la droite & juſte voie de
» conſerver les prérogatives, les for-
» ces, la gloire de ma patrie ; de les
» accroitre, & de me conſacrer en-
» tiérement à ce ſoin. Auſſi, lorſque
» d'autres Puiſſances proſpérent, on
» ne me voit point me promener
» avec un viſage content & ſerein
» dans la place publique, étendre une
» main careſſante, & d'une voix de
» congratulation annoncer la bonne
» nouvelle à gens que je croi qui la
» manderont en Macédoine ; ni au ré-
» cit des événemens heureux pour
» Athénes, on ne me voit point trem-
» bler, gémir, baiſſer les yeux vers la
» terre, à l'exemple de ces impies,
» qui diffament la République ; com-
» me ſi par de telles manœuvres ils ne

» se diffamoient pas eux-mêmes. Ils » ont toujours l'œil au dehors ; & » lorsqu'ils voient quelque Potentat » profiter de nos malheurs, ils font » valoir ses prospérités, & publient » qu'on doit mettre tout en œuvre » pour éterniser ses succès.

» Dieux immortels, qu'aucun de » vous n'exauce de semblables vœux : » mais rectifiez plutôt l'esprit & le » cœur de ces hommes pervers. Que » si leur malice invétérée est incura- » ble, poursuivez-les sur terre & sur » mer, & exterminez-les totalement. » Quant à nous autres, détournez au » plutôt de dessus nos têtes les mal- » heurs qui nous menacent, & accor- » dez-nous une pleine sûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE succomba, & paia de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siécles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son banniſſement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand ce vint à celle de Démo-

sthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublérent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même ?*

Valer. Max. lib. 8. c. 10.

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eschine & de Démosthéne, je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisans pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plan, l'économie, la suite du discours : la force, la liaison, l'arrangement des preuves : cet art merveilleux, par lequel l'orateur sait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, & que Démosthéne avoit portées au souverain

degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir se former quelque idée du stile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, serviront encore davantage à faire connoitre leur caractére, & pourront peutêtre inspirer le desir de voir de plus près, & de connoitre par soi-même des hommes d'un si rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramassé plusieurs; j'en raporterai ici une partie.

§. III.

Jugemens des Anciens sur Démosthéne.

QUINTILIEN, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes. » Une foule d'orateurs vient » ensuite, Démosthéne à leur tête, le *Lib. 10. c. 1.*

a Sequitur oratorum ingens manus... quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia ita quibusdam nervis intenta sunt, ut nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quod desit in eo, nec quod redundet, invenias. Plenior Æschines, & magis fusus, & grandiori similis, quo minùs strictus est. Carnis tamen plus habet, lacertorum minus.

» modéle auquel doit * néceſſairement
» s'aſſujettir quiconque aſpire à la vé-
» ritable éloquence. Son ſtile a tant de
» force, il eſt ſi ſerré, ſi ** nerveux:
» tout s'y trouve dans une telle juſteſ-
» ſe & dans une préciſion ſi exacte,
» qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu.
» Eſchine eſt plus étendu & plus diffus.
» Il paroit plus grand, parce qu'il eſt
» moins ramaſſé; il a plus d'embon-
» point, & moins de nerfs.

Denys d'Halicarnaſſe dans le livre intitulé Τῶν ἀρχαίων κρίσεις. cap. 5.

» Ce qui caractériſe l'éloquence de
» Démoſthéne, c'eſt la violence des
» mouvemens, le choix des paroles,
» & la beauté de l'ordonnance, qui
» ſoutenue juſqu'au bout, & juſqu'au
» bout accompagnée de force & de
» douceur, attache & fixe continuel-
» lement l'eſprit des Juges. Eſchine
» véritablement n'a pas tant d'éner-
» gie: mais néanmoins il ſe ſignale
» par la diction, que tantôt il orne
» des plus nobles & des plus magnifi-
» ques figures, & que tantôt il aſſai-

* *Quintilien n'a pas oſé dire abſolument que les écrits de Demoſthéne fuſſent la régle de l'éloquence: il a adouci cette penſée:* penè lex orandi fuit.

** Tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis intenta ſunt. » *Il eſt ſi ſerré,* » *ſi nerveux.* « *Je ne ſai ſi la métaphore ici eſt tirée des nerfs du corps, ou d'un arc, dont la corde extrêmement tendue* (nervi) *pouſſe les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

» fonne des traits les plus vifs & les
» plus piquans. L'art & le travail ne
» s'y font point sentir. Une facilité
» heureuse, que la nature seule peut
» donner, régne par tout. Il est bril-
» lant & solide : il étend, & il ampli-
» fie, mais souvent il serre & presse ;
» en sorte que son stile, qui au pre-
» mier coup d'œil ne paroit que cou-
» lant & doux, se trouve lorsqu'on
» vient à le regarder de plus près, éner-
» gique & véhément. En quoi le seul
» Démosthéne le surpasse de façon,
» que sans contredit Eschine tient le
» second rang entre les orateurs.

» [a] Je me souviens, dit Cicéron,
» d'avoir préféré Démosthéne à tous
» les orateurs. Il remplit l'idée que
» j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce
» degré de perfection que j'imagine,
» mais que je ne trouve qu'en lui seul.
» On n'a jamais vû dans aucun ora-
» teur ni plus de grandeur & de force,
» ni plus d'art & de finesse, ni plus de
» sagesse & de sobriété dans les or-

[a] Recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accommodarit ad eam quam sentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse cognoverim. Hoc nec gravior extitit quisquam, nec callidior, nec temperatior. .. Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. *Orat. n.* 23. & 104.

» nemens... Il excelle dans tous les » genres de l'éloquence... [a] Pas une des » qualités qui constituent l'orateur ne » lui manque : il est parfait. Tout ce » que la pénétration d'esprit, tout ce » que le rafinement, tout ce que l'ar- » tifice, pour ainsi dire, & la ruse peu- » vent fournir sur un sujet, il le trou- » ve, & il sait le mettre en œuvre avec » une justesse, une précision, une net- » teté qui ne laissent rien à désirer. » Faut-il de l'élévation, de la gran- » deur, de la véhémence ? Il efface tous » les autres par la sublimité des pen- » sées, & par la magnificence des ex- » pressions. Il prime inconteſtable- » ment : nul ne l'égale. Hypéride, Es- » chine, Lycurgue, Dinarque, Dé- » made, n'ont que le mérite d'en avoir » le plus approché.

» [b] Cette harangue (dit-il ailleurs » en parlant de la cause pour Ctési-

a Planè quidem perfectum, & cui nihil admodum desit, Demosthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis causis quas scripsit, nihil (ut ita dicam) subdolè, nihil versutè, quod ille non viderit, nihil subtiliter dici, nihil pressè, nihil enucleatè, quo fieri possit aliquid limatius : nihil contrà grande, nihil incitatum, nihil ornatum, vel verborum gravitate, vel sententiarum, quo quid quam esset elatius : &c. *Brut. n.* 35.

b Ea profectò oratio in eam formam, quæ est insita in mentibus nostris includi sic potest, ut major eloquentia non quæratur, *Orat. n.* 133.

» phon) répond de telle sorte à l'idée » que j'ai dans l'esprit de la parfaite » éloquence, qu'on ne peut rien dési- » rer de plus achevé.

AVANT que de passer au caractére de l'éloquence de Cicéron, je croi devoir ajouter ici quelques réflexions sur celle de Démosthéne.

Il faudroit, ce me semble, renoncer au bon sens & à la droite raison, pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec, après le succès incroiable qu'il a eu de son tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parloit [a] devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matiére d'éloquence, si sensible aux beautés & aux graces du discours, & à la pureté du langage, que ses orateurs n'osoient hazarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque maniére que ce fût, blesser

a Athenienſium ſemper fuit prudens ſincerumque judicium, nihil ut poſſent niſi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cùm ſerviret orator, nullum verbum inſolens, nullum odioſum ponere audebat.... Ad Atticorum aures teretes & religioſas qui ſe accommodant, ii ſunt exiſtimandi Atticè dicere. *Orat.* n. 25. & 27.

des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siécle, où le goût du beau, du vrai, du simple régnoit souverainement: siécle heureux, qui produisit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modéle achevé, si Démosthéne par une force de génie & une supériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siécle même ne lui avoit pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Cicéron, devroit fixer celui de tout homme sensé & raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthéne en tout genre, [b] il avoue néanmoins qu'il ne le satisfaisoit pas en tout, & qu'il lui laissoit encore quelque chose à désirer, tant il étoit délicat sur ce point, & tant

a Sequitur oratorum ingens manus, cùm decem simul Athènis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b Usque eò difficiles ac morosi sumus, ut nobis non satisfaciat ipse Demosthenes: qui, quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces, & semper aliquid immensum infinitumque desiderant. *Orat. n.* 104.

l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & sublime. Il ne laisse pas pourtant de donner ses harangues, & sur-tout celle pour Ctésiphon qui étoit son chef d'œuvre, comme le modéle le plus accompli que l'on puisse se proposer.

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de si admirable, & qui ait pu enlever si universellement & si unanimement les suffrages de tous les siécles ? Démosthéne est-il un orateur qui s'amuse simplement à flater l'oreille par le son & l'harmonie des périodes, ou qui fasse illusion à l'esprit par un stile fleuri & des pensées brillantes ? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir & charmer : mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthéne, c'est le plan, la suite, l'économie du discours : c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur & la noblesse des sentimens & du stile, la vivacité des tours & des figures, enfin [a] un art merveilleux de mettre dans tout leur jour &

a In hoc eloquentiæ vis est, ut judicem non ad id tantùm impellas, in quod ipse à rei natura ducere-tur : sed aut qui non est, aut majorem quàm est, faciat affectum. Hoc est illa quæ δεινότης vocatur ;

de faire paroitre dans toute leur force les matiéres qu'il traite ; en quoi, ſelon Quintilien, conſiſte principalement la ſolide éloquence, qui ne ſe contente pas de repréſenter les choſes telles qu'elles ſont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du diſcours des traits vifs & animés, ſeuls capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractériſe encore plus que tout cela Démoſthéne, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, eſt un oubli ſi parfait de lui-même, une exactitude ſi ſcrupuleuſe à ne faire jamais parade d'eſprit, un ſoin ſi perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cauſe & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expreſſion, un tour, une penſée, qui n'ait pour but ſimplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette ſobriété, dans un auſſi beau génie qu'étoit Démoſthéne, dans des matiéres ſi ſuſceptibles de grace & d'élégance, met le comble à ſon mérite, & eſt au deſſus de toutes les louanges. La traduction de M. de Tourreil, quoique très

rebus indignis, aſperis, invidioſis addens vim oratio : qua virtute præter alias plurimum Demoſthenes valuit. *Quintil. l. 6. c. 2.*

exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conſerver ce caractére inimitable, & elle a quelquefois prété au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME ſaura pas mauvais gré ſi, pour appuier ce que je viens de dire du ſtile de Démoſthéne, je raporte ici ce qu'en ont penſé deux illuſtres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des Anciens.

Le premier eſt de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ſes dialogues ſur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les ſages & judicieuſes réflexions dont il eſt rempli. Voici comme il y parle de Démoſthéne, en le comparant à Iſocrate. » On » ne voit dans celui-ci que des diſcours » fleuris & efféminés, que des pério» des faites avec un travail infini pour » amuſer l'oreille, pendant que Dé» moſthéne émeut, échauffe, & en» traîne les cœurs. Il eſt trop vivement » touché des intérêts de ſa patrie, pour » s'amuſer à tous les jeux d'eſprit d'Iſo» crate. C'eſt un raiſonnement ſerré & » preſſant : ce ſont des ſentimens gé» néreux d'une ame qui ne conçoit

» rien que de grand : c'eſt un diſcours » qui croît & qui ſe fortifie à chaque » parole par des raiſons nouvelles : » c'eſt un enchaînement de figures hardies & touchantes. Vous ne ſauriez » le lire, ſans voir qu'il porte la Ré» publique dans le fond de ſon cœur. » C'eſt la nature qui parle elle-même » dans ſes tranſports. L'art y eſt ſi » achevé, qu'il n'y paroit point. Rien » n'égala jamais ſa rapidité & ſa vé» hémence. « Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénélon encore plus beau, où il compare Démoſthéne à Cicéron.

Mon ſecond témoin eſt M. de Tourreil, qui avoit étudié aſſez lontems Démoſthéne pour en bien connoitre le caractére. » Je conviens, dit-il, qu'Eſ» chine n'a pas cet air de droiture, » ce ſtile impétueux, ce ton de vé» rité ſuprême, qui entraîne, l'eſprit » par le poids de la conviction : ta» lent qui tire Démoſthéne du pair, » & dont il uſe d'une façon ſinguliére. » Vous calme ou vous agite-t-il? vous » ne ſentez rien qui vous dérange : » vous penſez obéir à la nature. Vous » perſuade ou vous diſſuade-t-il? » vous ne ſentez rien qui vous vio-

» lente : vous croiez obéir à la raiſon.
» Car il parle toujours comme la rai-
» ſon & comme la nature. Il n'a pro-
» prement que leur ſtile. C'eſt à ce
» coin qu'il marque tout ce qu'il dit.
» Il écarte juſqu'à l'ombre du ſuperflu.
» Point d'ornemens recherchés, point
» de fleurs. Il n'aime que le feu & la
» lumiére. Il veut non des armes bril-
» lantes, mais des armes ſûres. Voi-
» la, ſi je ne me trompe, ce qui fonde
» cette véhémence victorieuſe qui
» domtoit les Athéniens, & qui place
» Démoſthéne au deſſus de tout ce
» qu'il y eut jamais d'orateurs.

» Une énergie qui lui eſt propre le
» caractériſe, & le tire de pair, dit
» le même auteur dans un autre en-
» droit. Son diſcours eſt un tiſſu d'in-
» ductions, de conſéquences, & de
» démonſtrations, formé par le ſens
» commun. Son raiſonnement, dont
» la force augmente toujours, monte
» par degrés & avec précipitation juſ-
» qu'où il veut le pouſſer. Il
» attaque à découvert; il preſſe & ré-
» duit enfin à ne pouvoir plus reculer.
» Mais en cet état l'auditeur, loin
» d'avoir honte de ſa défaite, ſent le
» plaiſir de ſe rendre à la raiſon. *Iſo-*

» *crate*, disoit Philippe, *s'escrime avec* » *le fleuret, Démosthéne se bat avec l'é-* » *pée*... On voit un homme qui n'a » d'autres ennemis que ceux de l'E- » tat, ni d'autre passion que l'amour » de l'ordre & de la justice : un hom- » me qui ne prétend pas éblouir, mais » éclairer ; qui ne cherche pas à plai- » re, mais à servir. Point d'ornemens, » qui ne naissent de son sujet : point » de fleurs, s'il ne les rencontre sur » son chemin On diroit qu'il n'aspire » qu'à se faire entendre, & que sans » dessein il se fait admirer. Non qu'il » n'ait des graces, mais il n'en a que » d'austéres, que de compatibles avec » la candeur & la franchise dont il fai- » soit profession. La vérité chez lui » n'est point fardée : il ne l'effémine » point, sous prétexte de l'embellir... » Nulle sorte d'ostentation : nul retour » sur lui-même. Il ne se montre, ni » ne se regarde. Il regarde, il montre » uniquement sa cause : & sa cause, » c'est toujours ou le salut ou l'avan- » tage de sa patrie.

§. IV.

§. IV.

De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démosthéne.

IL SE PEUT faire que deux orateurs, quoique très différens pour le stile & pour le caractére, soient néanmoins également parfaits, ensorte qu'il seroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux ressembler. Peutêtre cette régle, que Cicéron nous fournit, pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démosthéne.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils savoient, selon la diversité des matiéres, diversifier leur stile : tantôt simples & subtils* dans les petites causes, dans les récits, dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés, lorsqu'il faloit plaire ; tantôt élevés & sublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'est Cicéron qui fait cette remarque : *In orat. n.* 102. 103. & 110. 111.

a In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos, qui inter se sint dissimiles..... Ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses utrius te malles similiorem. *Brut. n.* 204. & 148.

* *Je me sers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le* subtilis *des Latins.*

& il en cite des exemples pour Démosthéne & pour lui-même.

ON TROUVE dans Quintilien un beau paralléle de ces deux orateurs. » [a] Les qualités, dit-il, qui regardent » le fond de l'éloquence leur étoient » communes : le deſſein, l'économie » du diſcours, la diviſion, la maniere de » préparer les eſprits, de prouver ; en » un mot tout ce qui eſt de l'invention.

» [b] Quant au ſtile, il y a quelque » différence. L'un eſt plus précis, l'au- » tre plus abondant. L'un ſerre de » plus près ſon adverſaire ; l'autre » pour le combattre ſe donne plus » de champ. L'un ſonge toujours à le » percer, pour ainſi dire, par la vivacité » de ſon ſtile, l'autre ſouvent l'acca- » ble auſſi par le poids du diſcours. » Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien » à ajouter à l'autre. On voit en Dé-

a Horum ego virtutes pleraſque arbitror ſimiles : conſilium ; ordinem ; dividendi, præparandi, probandi rationem ; omnia denique quæ ſunt inventionis. *Q. l.* 10. *c.* 1.

b In eloquendo eſt aliqua diverſitas. Denſior ille, hic copioſior. Ille concludit aſtrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille * acumine ſemper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi poteſt, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ.

* *Le Traducteur a rendu ainſi cet endroit* : L'un eſt toujours ſubtil dans la diſpute, &c. *Je ne crois pas qu'il s'agiſſe ici de* ſubtilité. *La Métaphore, ce me ſemble, eſt tirée d'une épée.*

» mosthéne plus de soin & d'étude, » en Cicéron plus de naturel & de » génie.

» [a] Pour ce qui est de la maniére » de railler, & d'exciter la commi- » sération, deux choses infiniment » puissantes, Cicéron l'emporte sans » contredit.

» [b] Mais il lui céde d'un autre côté, » en ce que Démosthéne a été avant » lui, & que l'Orateur Romain, tout » grand qu'il est, doit une partie de » son mérite à l'Athénien. Car il me » paroit que Cicéron, ayant tourné » toutes ses pensées vers les Grecs » pour se former sur leur modéle, a » composé son caractére de la force de » Démosthéne, de l'abondance de » Platon, & de la douceur d'Isocrate. » Et non seulement il a extrait par son

a Salibus certè & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.

b Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, cùm se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec verò quod quoque optimum fuit studio consecutus est tantùm, sed plurimas vel potiùs omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissima ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, sed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur.

» application ce qu'il y avoit de meil-
» leur dans ces grands originaux,
» mais la plupart de ces mêmes per-
» fections, ou pour mieux dire toutes,
» il les a comme enfantées de lui-
» même par l'heureuse fécondité de
» son divin génie. Car, pour me ser-
» vir d'une expression de Pindare,
» il ne ramasse pas les eaux du ciel
» pour remédier à sa sécheresse na-
» turelle, mais il trouve dans son
» propre fonds une source d'eau vive,
» qui coule sans cesse à gros bouil-
» lons : & vous diriez que les dieux
» l'ont accordé à la terre, afin que
» l'éloquence fît l'essai de toutes ses
» forces en la personne de ce grand
» homme.

» [a] Qui est-ce en effet qui peut inf-
» truire avec plus d'exactitude, &
» toucher avec plus de véhémence ?
» Et quel orateur a jamais eu plus de

[a] Nam quis docere diligentiùs, movere vehementiùs potest ? Cui tanta unquam jucunditas affuit ? ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas : & cùm transversum vi sua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. Jam in omnibus quæ dicit, tanta auctoritas inest, ut dissentire pudeat; nec advocati studium, sed testis aut judicis afferat fidem. Cùm interim hæc omnia, quæ vix singula quisquam intentissimâ curâ consequi posset, fluunt illaborata : & illa, quâ nihil pulchrius auditu est, oratio præ se fert tamen felicissimam facilitatem.

» charmes ? jusques-là, que ce qu'il
» vous arrache, vous croiez le lui ac-
» corder ; & que les Juges, emportés
» par sa violence comme par un tor-
» rent, s'imaginent suivre leur mou-
» vement propre, quand ils sont en-
» traînés. D'ailleurs il parle avec tant
» de raison & de poids, que vous avez
» honte d'être de sentiment contraire.
» Ce n'est pas le zéle d'un avocat que
» vous trouvez en lui, mais la foi d'un
» témoin & d'un Juge. Et toutes ces
» choses, dont une seule couteroit des
» peines infinies à un autre, coulent
» en lui naturellement & comme d'el-
» les-mêmes : en sorte que sa maniére
» d'écrire si belle & si inimitable, à
» néanmoins un air si aisé & si natu-
» rel, qu'il semble qu'elle n'ait rien
» couté à cet heureux génie.

» [a] C'est pourquoi ce n'est pas sans
» fondement que les gens de son tems
» ont dit qu'il exerçoit une espéce
» d'empire au Barreau : comme c'est
» avec justice que ceux qui sont venus

[a] Quare non immeritò ab hominibus ætatis suæ regnare in judiciis dictus est : apud posteros verò id consecutus, ut Cicero jam non hominis sed eloquentiæ nomen habeatur. Hunc igitur spectemus : hoc propositum nobis sit exemplum. Ille se profecisse sciat, cui Cicero valdè placebit.

» depuis l'ont tellement estimé, que
» le nom de Cicéron est moins aujour-
» d'hui le nom d'un homme, que celui
» de l'éloquence même. Aions donc
» les yeux continuellement sur lui :
» qu'il soit notre modéle : & tenons-
» nous sûrs d'avoir beaucoup profité,
» quand nous aurons pris de l'amour
» & du goût pour Cicéron.

Quintilien n'ose décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection & un penchant secret pour Cicéron.

LE P. RAPIN, dans la comparaison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout son traité, si je voulois ici raporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connoître la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

» Outre cette solidité, dit-il en par-
» lant de Cicéron, qui renfermoit tant
» de sens & de prudence, il avoit un
» certain agrément, & comme une fleur
» d'esprit, qui lui donnoit l'art d'em-
» bellir tout ce qu'il disoit : & il ne
» passoit rien par l'imagination de cet
» orateur, à quoi il ne donnât le tour

» le plus beau & les couleurs les plus
» agréables du monde. Tout ce qu'il
» traitoit, jusques aux matiéres les plus
» sombres de la dialectique, tout ce que
» la physique a de plus sec, ce que la
» jurisprudence a de plus épineux, &
» ce qu'il y avoit de plus embarrassé
» dans les affaires ; tout cela, dis-je,
» prenoit en son discours cet enjoue-
» ment d'esprit & toutes ces graces qui
» lui étoient si naturelles. Car il faut
» avouer que jamais personne n'a eu le
» talent de parler si judicieusement ni
» si agréablement de toutes choses.

» Démosthéne, dit-il ailleurs, dé-
» couvre dans chaque raison qui se
» présente à son esprit tout ce qu'il y
» a de réel & de solide, & a l'art de
» l'exposer dans toute sa force. Cicé-
» ron, outre ce solide qui ne lui écha-
» pe pas, voit tout ce qu'il y a d'a-
» gréable & d'engageant, & il en suit
» la trace sans s'y méprendre.... Ainsi
» pour distinguer les caractéres de ces
» deux orateurs par leur véritable dif-
» férence, il me semble qu'on peut di-
» re que Démosthéne par l'impétuosité
» de son tempérament, par la force de
» ses raisonnemens, & par la véhé-
» mence de sa prononciation, étoit

» plus preſſant que Cicéron : de même
» que Cicéron par ſes maniéres ten-
» dres & délicates, par ſes mouve-
» mens doux, pénétrans, paſſionnés,
» & par toutes ſes graces naturelles,
» étoit plus touchant que Démoſthéne.
» Le Grec frapoit l'eſprit par la force
» de ſon expreſſion, & par l'ardeur &
» la violence de ſa déclamation : le
» Romain alloit au cœur par de cer-
» tains charmes & de certains agré-
» mens imperceptibles qui lui étoient
» naturels, & auſquels il avoit joint
» tout l'artifice dont l'éloquence peut
» être capable. L'un éblouiſſoit l'eſprit
» par l'éclat de ſes lumiéres, & jet-
» toit le trouble dans l'ame, qui n'étoit
» gagnée que par l'entendement : & le
» génie inſinuant de l'autre pénétroit
» par des douceurs & des complaiſan-
» ces juſques dans le fond du cœur.
» Il avoit l'art d'entrer dans les inté-
» rêts, dans les inclinations, dans les
» paſſions, & dans les ſentimens de
» tous ceux qui l'écoutoient.

M. DE FÉNELON, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, ſe déclare nettement pour Démoſthéne. Cependant ce n'eſt pas un écrivain qu'on puiſſe ſoupçonner d'être

ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa lettre sur l'éloquence. » Je ne crains pas de dire que » Démosthéne me paroit supérieur à » Cicéron. Je proteste que personne » n'admire Cicéron plus que je fais. » Il embellit tout ce qu'il touche. Il » fait honneur à la parole. Il fait des » mots ce qu'un autre n'en sauroit » faire. Il a je ne sai combien de sor- » tes d'esprit. Il est même court & vé- » hément toutes les fois qu'il veut l'ê- » tre, contre Catilina, contre Verrès, » contre Antoine. Mais on remarque » quelque parure dans son discours. » L'art y est merveilleux, mais on » l'entrevoit. L'orateur, en pensant » au salut de la république, ne s'ou- » blie pas, & ne se laisse point oublier. » Démosthéne paroit sortir de soi, » & ne voir que la patrie. Il ne cher- » che point le beau : il le fait sans y » penser. Il est au-dessus de l'admira- » tion. Il se sert de la parole, comme » un homme modeste de son habit » pour se couvrir. Il tonne, il fou- » droie. C'est un torrent qui entraîne » tout. On ne peut le critiquer, parce » qu'on est saisi. On pense aux choses

» qu'il dit, & non à ſes paroles. » On le perd de vûe. On n'eſt occupé » que de Philippe qui envahit tout. Je » ſuis charmé de ces deux orateurs : » mais j'avoue que je ſuis moins tou- » ché de l'art infini & de la magni- » fique éloquence de Cicéron, que » de la rapide ſimplicité de Démo- » ſthéne.

On ne peut rien de plus ſenſé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit ſon ſentiment, plus on reconnoit qu'il eſt fondé dans le bon ſens, dans la droite raiſon, & dans les régles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démoſthéne à celles de Cicéron, il me ſemble qu'il faudroit preſque avoir autant de ſolidité, de force, & d'élévation d'eſprit, qu'il en a falu à Démoſthéne pour les compoſer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, ſoit habitude & accoutumance à un ſtile qui eſt plus dans nos maniéres & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner ſur nous de préférer la ſévére auſtérité de Démoſthéne à l'inſinuante

douceur de Cicéron, & nous aimons mieux suivre notre penchant & notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami & familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, je dirois presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthéne : il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'orateur, sans s'écarter des bonnes régles, peut jusqu'à un certain point former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent ; (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu) il ne crut pas que son siécle fût susceptible d'une si rigide exactitude [a], & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît

[a] Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitatis; tum partem quandam delectationi daret : cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

jamais de vûe l'utilité de la cauſe qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque choſe à l'agrément : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de ſa partie ; & il y travailloit en effet, puiſqu'un des plus ſûrs moiens de perſuader eſt de plaire.

LE CONSEIL donc le plus ſage que l'on puiſſe donner aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, eſt de prendre pour modéle du ſtile qu'ils y doivent ſuivre, le fond ſolide de Démoſthéne orné & embelli par les graces de Cicéron : [a] auxquelles, ſi nous en croions Quintilien, il n'y a rien à ajouter, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de penſées dans le diſcours. Il parle ſans doute de celles qui étoient fort en uſage alors, & par leſquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit preſque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement : [b] & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On ſent bien que ce que dit ici Quintilien n'eſt qu'une permiſſion & une

a Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi poſſit, invenio, niſi ut ſenſus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

b Cicero primus excoluit orationem, .. locoſque lætiores attentavit, & quaſdam ſententias invenit. *Dial. de Or. n.* 21.

condeſcendance que ſemble lui arracher malgré lui le mauvais goût de ſon ſiécle, [a] où, comme le remarque l'auteur du dialogue ſur les orateurs, l'auditeur ſe croioit comme en droit d'exiger un ſtile orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque ſorte corrompu par l'amorce du plaiſir & par le brillant des penſées & des deſcriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

» [b] Mais, ajoute Quintilien, qu'on » ne prétende pas abuſer de ma com- » plaiſance, ni la pouſſer plus loin. » J'accorde au ſiécle où nous ſommes » que la robe dont on ſe ſert ne ſoit » pas d'une étoffe groſſiére, mais non » pas qu'elle ſoit de ſoie; que les che- » veux ſoient proprement faits & bien » entretenus, mais non friſés par éta- » ges & par boucles: la parure la plus » honnête étant auſſi la plus belle,

a Auditor aſſuevit jam exigere lætitiam & pulcritudinem orationis.... Judex ipſe, niſi.... aut colore ſententiarum, aut nitore & cultu deſcriptionum invitatus & corruptus eſt, averſatur dicentem. *Ibid. n* 20.

b Sed me hactenus cedentem nemo inſequatur ultrà. Do tempori, ne craſſa toga ſit, non ſerica: ne intonſum caput, non in gradus atque annulos totum comptum: cùm in eo qui ſe non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem ſpecioſiora quoque ſint, quæ honeſtiora. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

» quand on ne porte pas le desir de » plaire jusqu'au déréglement & à » l'excès.

§. V.

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athénes & à Rome.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes & dans une sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra à Athénes & à Rome.

A Athénes on peut dire que le beau siécle de l'éloquence fut celui de Démosthéne, [a] où parut tout à la fois cette foule d'excellens orateurs, dont le caractére commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même stile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple ; & ce goût dura toujours tant qu'on

a Hæc ætas effudit hanc copiam : &, ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n.* 36.

Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, etsi inter se pares non fuerunt, tamen sunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio, tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. 2. *de Orat. n.* 94. 95.

s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le ſouvenir s'en étant peu à peu obſcurci, & enfin entiérement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démoſthéne, ſuivit une autre route que lui. Il donna entiérement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaier l'éloquence, & la tirer de cet air ſombre & auſtére, qui, ſelon lui, la rendoit trop ſérieuſe. Il y jetta beaucoup plus de penſées : il y répandit des fleurs : &, pour me ſervir d'une expreſſion de Quintilien, au lieu de ce vêtement majeſtueux, mais modeſte, qu'elle avoit eu ſous Démoſthéne, [a] il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverſes couleurs, peu ſéante à la vérité pour la pouſſiére du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

[b] Auſſi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de

a Meminerimus verſicolorem iſtam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, veſtem non bene ad forenſem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

b Phalereus ſucceſſit eis ſenibus adoleſcens, eruditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam armis inſtitutus quàm palæſtra. Itaque delectabat magis Athenienſes, quàm inflammabat. Proceſſerat

pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit la douceur à la force, ſongeoit plus à charmer les eſprits qu'à les vaincre, ſe contentoit d'y laiſſer le ſouvenir agréable d'un diſcours coulant & harmonieux, ſans vouloir, comme Périclès, y laiſſer auſſi des aiguillons perçans mélés avec les attraits du plaiſir.

Orat. n. 91. 96. Il ne paroit pas par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans ſon ſtile d'outré & d'exceſſif; puiſqu'il dit [a] qu'on auroit pu l'eſtimer & l'approuver, ſi on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majeſté du ſtile noble & ſublime. [b] Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence: & peut-être que les déclama-

Quint. l. 2. c. 4.

enim in ſolem & pulverem, non ut è militari taberna culo, ſed ut è Theophraſti, doctiſſimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit, quàm gravis, ſed ſuavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus eſſet auditus. *Brut. n.* 37. 38.

a Et niſi coràm erit comparatus ille fortior, per ſe hic, quem dico, probabitur. *Orat. n.* 95.

b Primus inclinaſſe eloquentiam dicitur. *Quint. l.* 10. *c.* 1.

tions, dont l'uſage fut introduit de ſon tems dans les écoles, ſi lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuérent beaucoup à cette funeſte décadence, comme il eſt certain qu'elles le firent auſſi dans la ſuite chez les Romains.

Mais les choſes n'en demeurérent pas dans cet état. Quand l'éloquence, ſortie du Pirée, eut commencé à reſpirer un autre air que celui d'Athénes, elle perdit bientôt cette ſanté & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conſervé : & gâtée par les maniéres étrangéres, elle déſapprit en quelque ſorte à parler, & devint entiérement méconnoiſſable. C'eſt ainſi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle ſe précipita bientôt dans toutes ſortes d'excès & de défauts.

J'ai déja fait obſerver ailleurs, en parlant de Sénéque, que l'éloquence latine a eu le même ſort.

Les mêmes raiſons nous doivent peutêtre faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce

a Ut ſemel è Piræo eloquentia evecta eſt, omnes peragravit inſulas, atque ita peregrinata totâ Aſiâ eſt, ut ſe externis oblineret moribus ; omnemque illam ſalubritatem Atticæ dictionis & quaſi ſanitatem perderet, ac loqui penè dediſceret. *Brut. n.* 51.

changement ne s'eſt introduit chez l'un & l'autre peuple que par le deſir exceſſif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne ſai par quelle fatalité il eſt toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il eſt parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a preſque auſſitôt dégénéré, & par des déclins imperceptibles, mais quelquefois aſſez promts, eſt deſcendu du plus haut comble au plus bas dégré. J'excepte pourtant la poéſie grecque, qui depuis Homére juſqu'à Théocrite & ſes contemporains, c'eſt-à-dire, pendant ſix ou ſept ſiécles, a toujours conſervé en tout genre la même pureté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un ſiécle le goût, par raport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'eſt encore. Mais il eſt remarquable que ces illuſtres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en ſon genre peut être conſidéré comme original, ſe ſont tous fait un devoir de regarder les Anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputa-

tion parmi nous, & qui selon toutes les apparences passeront jusqu'à la postérité la plus reculée, sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre régle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des Anciens.

Pour revenir à mon sujet, & finir cet article, le modéle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau puissent se proposer, est, comme je l'ai déja dit, le stile de Démosthéne adouci & orné par celui de Cicéron; en sorte que les graces du dernier tempérent l'austérité de l'autre, & que la préciſion & la vivacité de Démosthéne corrigent la trop grande abondance & la maniére d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron. *Dial. de Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son tems nommé Callidius, sans y reconnoitre presque en tout les principaux caractéres de M. Fléchier; &

la réflexion qu'il y ajoute me paroit convenir extrémement à la matiére que je traite. [a] » Ce n'eſt point, dit-» il, un orateur du commun, mais » d'un mérite rare & ſingulier. Ses » penſées ſont nobles & exquiſes, & » il ſait les revétir d'expreſſions fines » & délicates. Il fait du diſcours tout » ce qu'il lui plait : il ſait lui donner » telle forme qu'il veut : jamais » orateur n'en fut plus le maître » que lui, & ne le mania avec tant » d'art. Rien de plus pur, rien de » plus coulant que ſon langage. Cha-» que mot eſt en ſon lieu, & com-» me artiſtement enchaſſé où il doit. » Il n'en admet point de dur, d'inu-» ſité, de bas, ou qui puiſſe déran-» ger le diſcours. La métaphore chez » lui eſt ſi fréquente, mais ſi natu-» relle, qu'elle paroit n'avoir point

a Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis : potiùs inter multos propè ſingularis fuit : ita reconditas exquiſitaſque ſententias mollis & pollucens veſti bat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehenſio verborum : nihil tam flexibile : nihil quod magis ipſius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in poteſtate fuerit. Quæ primum ita pura erat, ut nihil liquidius : ita liberè fluebat, ut nuſquam adhæreſceret. Nullum niſi loco poſitum, & tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, ſtructum verbum videres. Nec verò ullum aut durum, aut inſolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, ſed pleraque tralata : ſic tamen ut ea, non irruiſſe in alio-

» uſurpé la place d'un autre mot,
» mais être entrée dans la ſienne.
» Tout cela eſt accompagné d'un
» nombre, d'une cadence, qui a
» une merveilleuſe variété, & ne
» montre aucune affectation. Les plus
» belles figures ſont emploiées à pro-
« pos, & y jettent un grand éclat.
» L'ordre & le plan de l'ouvrage
» ſont pleins d'art & de juſteſſe; &
» par tout régne un ſtile doux, tran-
» quille, & d'un goût exquis. En un
» mot, ſi l'éloquence conſiſtoit dans
» l'agrément, il n'y auroit rien au
» deſſus de cet orateur. Des trois
» parties qui la compoſent, il a les
» deux premiéres dans un ſouverain
» degré, je veux dire celles qui ten-

num locum, ſed immigraſſe in ſuum diceres. Nec verò hæc ſoluta, nec diffluentia, ſed adſtricta numeris, non apertè nec eodem modo ſemper, ſed variè diſſimulanterque concluſis. Erant autem & verborum & ſententiarum lumina... quibus tanquam inſignibus in ornatu diſtinguebatur omnis oratio... Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum & ſanum genus. Quòd ſi eſt optimum ſuaviter dicere, nihil eſt quod melius hoc quærendum putes. Sed, cùm à nobis paulò antè dictum ſit, tria videri eſſe quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo ſummè tenuit, ut & rem illuſtraret diſſerendo, & animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quam plurimùm pollere diximus. *Brut. n.* 274. 275. 276.

» dent à inſtruire & à plaire : mais » la troiſiéme, qui eſt la plus impor- » tante, & qui conſiſte à toucher & » à émouvoir les eſprits, lui manque » abſolument.

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre : mais de quel prix doit-elle paroitre en comparaiſon du grand & du ſublime qui fait le caractére de celle de Démoſthéne ? Cette derniére reſſemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, conſtruits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des ornemens ſimples : dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la diſtribution des parties, ont quelque choſe de grand, de noble, & de majeſtueux, qui frape & ſaiſit les connoiſſeurs. L'autre pourroit être comparée à ces maiſons bâties dans un goût d'élégance & de délicateſſe, où l'art & l'opulence ont amaſſé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre ſe montrent de toutes parts, & où les yeux ne ſauroient tomber ſur aucun endroit qui ne leur préſente quelque choſe de rare & d'exquis.

Il eſt un troiſiéme genre d'éloquence, encore inférieur ce me ſemble au ſecond, & qui pourroit inſenſiblement nous conduire à quelque choſe de pis : c'eſt celui où régnent ces jeux d'eſprit, ces penſées brillantes, ces eſpéces de pointes, qui deviennent aſſez à la mode. Elles ſont ſoutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la ſolidité des choſes, par la force du raiſonnement, par l'ordre & la ſuite du diſcours, & par une beauté de génie qui leur eſt naturelle. Mais comme ces derniéres qualités ſont rares, il eſt à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur ſtile que ce qu'il a de moins eſtimable : comme firent ceux de Sénéque, [a] qui n'aiant copié que ſes défauts, ſe trouvérent autant au deſſous de leur modéle, que Sénéque lui-même étoit au deſſous des Anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce ſtile éblouiſſant & plein d'une affectation vicieuſe, & il l'eſt encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves diſcours de ces judicieux Magiſtrats qui chaque année, en preſcri-

a Amabant eum magis, quàm imitabantur; tantumque ab illo defluebant, quantum ille ab antiquis deſcenderat. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

vant aux Avocats les régles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modéles, ſont de fortes barriéres contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuſe tradition de bon goût, auſſi bien que de bons ſentimens, qui s'y conſervent depuis ſi lontems.

§. VI.

Courtes réflexions ſur la maniére de faire des Raports.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matiére dont pluſieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour beſoin d'être inſtruits : c'eſt de marquer le ſtile dont il convient de ſe ſervir en faiſant un *Raport*. Cette partie eſt d'un uſage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puiſqu'elle embraſſe tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours ſouveraines ou ſubalternes ; dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commiſſions. Le ſuccès de ces ſortes d'actions attire autant de gloire

gloire qu'aucun plaidoier, & il eſt d'un auſſi grand ſecours pour la défenſe de la juſtice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matiére que très légérement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes ſans les approfondir.

Je ſai que chaque Compagnie, chaque Juriſdiction a ſes uſages particuliers pour la maniére de raporter les procès : mais le fond eſt le même pour toutes, & le ſtile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une ſorte d'éloquence propre à ce genre de diſcours, qui conſiſte, ſi je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que ſe propoſe un Raporteur eſt d'inſtruire les Juges ſes confreres de l'affaire ſur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il eſt chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occaſion, pour ainſi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui préte & lui communique ſes lumiéres & ſes connoiſſances. Or, pour le faire avec ſuccès, il faut que la diſtribution méthodique de la matiére qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une ſi grande netteté, que tous

puiſſent ſans peine & ſans effort entendre l'affaire qu'on leur raporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les penſées, les expreſſions, les tours, & même la maniére de prononcer, qui doit être diſtincte, tranquille, & ſans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il faloit joindre quelque agrément, parce que ſouvent pour inſtruire il faut plaire. Les Juges ſont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la juſtice les intéreſſent par elles-mêmes, il eſt bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obſcures pour l'ordinaire & épineuſes, cauſent de l'ennui & du dégoût, ſi celui qui fait le raport n'a ſoin de l'aſſaiſonner d'un ſel fin & délicat, qui ſans chercher à paroitre ſe faſſe ſentir, & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui ſont ailleurs [illegible] plus grande force de l'éloquence, [illegible] ici abſolument interdits. Le Ra[illegible]teur ne parle pas comme avocat, [illegible] comme Juge. En cette qualité il [illegible] quelque choſe de la loi, qui tran-

quille & paisible se contente de montrer la régle & le devoir : & comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions, il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette maniére de s'exprimer, qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées & des expressions, ni par la hardiesse des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aisé, simple, naturel, est la seule qui convienne aux Raports, & elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Raporteur ce que dit Cicéron de celle de Scaurus ; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie, mais convenoit extrémement à la gravité d'un Sénateur, qui avoit plus de solidité & de dignité, que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit, avec une prudence consommée, un fond merveilleux de bonne foi, qui entrainoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence, & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione sapientis hominis & recti, gravitas* *Brut. n. 11. & 114.*

ſumma & naturalis quædam inerat auctoritas : non ut cauſam, ſed ut teſtimonium dicere putares, cùm pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur ; ad ſenatoriam verò ſententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè : ſignificabat enim non prudentiam ſolùm, ſed, quod maximè rem continebat, fidem.

Ainſi l'on voit que pour réuſſir dans les *Raports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui eſt le ſimple, en bien prendre le caractére & le goût, & s'en propoſer les plus parfaits modéles : être très réſervé & très ſobre à faire uſage du ſecond genre, qui eſt l'orné & le tempéré ; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une ſage circonſpection, dans des occaſions rares : mais s'interdire très ſévérement le troiſiéme ſtile, qui eſt le ſublime.

Ce qu'on pratique au Collége, en Rhétorique ſur tout & en Philoſophie, peut ſervir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la maniére de bien faire un Raport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en expoſer toutes les parties, d'en diſtinguer

les différentes preuves,& d'en marquer le fort ou le foible. De même en Philoſophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Deſcartes, ou du P. Mallebranche,à en faire l'analyſe, à réduire des raiſonnemens, ſouvent fort abſtraits & fort étendus,à quelque choſe de précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les ſolutions qu'on en apporte. J'ai vû de jeunes Conſeillers avouer que de tous les exercices de Collége c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faiſoient le plus d'uſage en raportant les procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent ſe préparer à la plaidoierie.

DE'MOSTHE'NE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, ſont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver auſſi. Je vais donc raporter en abrégé ce que l'hiſtoire nous apprend de leurs premiéres années, de leur éducation, des différens exercices par leſquels ils ſe ſont pré-

parés à la plaidoierie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands orateurs serviront en même tems de modéles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout : mais quand ils ne feroient que les suivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

DE'MOSTHE'NE.

Plut. in vita Demosth.

DE'MOSTHE'NE aiant perdu son pere dès l'âge de sept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés & avares, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointe à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Leur aiant un jour entendu parler d'une cause célébre qui devoit se plaider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau,

afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Callistrate, fut écouté avec une grande attention, & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illustres qui s'empressoient à l'envi à lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entiérement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate, [a] d'où sortirent tant de grands orateurs, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais soit que la sordide avarice des tuteurs de Démosthéne ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit paier fort * cher, soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, [b] dont le caractére étoit

* Dix mines, c'est à dire, cinq cens livres.

a Isocrates... cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. *L. de Orat. n. 94.*

b Sermo promptus, & Isæo torrentior. *Juven.*

la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démoſthéne : [a] & il eſt aiſé de reconnoître dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du maître.

Le premier eſſai qu'il fit de ſon éloquence fut contre ſes tuteurs, qu'il obligea de lui reſtituer une partie de ſon bien. Animé par cet heureux ſuccès, il ſe hazarda de parler devant le peuple. Il y réuſſit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarraſſée, & une fort courte haleine: & cependant ſes périodes étoient ſi longues, qu'il étoit ſouvent obligé de les interrompre pour reſpirer. Il fut donc ſifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, & réſolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui

a Illud jusjurandum per cæſos in Marathone ac Salamine propugnatores Reipublicæ ſatis manifeſtò docet præceptorem ejus Platonem fuiſſe. *Quintil. lib.* 12. *c.* 10.

fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée, & plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra ; & aiant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède, & que tout n'étoit pas si désespéré qu'il le croioit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit sur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geste, & la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthéne lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoitre le prix, paroissent presque incroiables, & font bien voir qu'un

travail opiniâtre surmonte tout. [a] Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entiére sans s'arréter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuisoient plus son ha-

a Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Athenienſem Demoſthenem, in quo tantum ſtudium fuiſſe tantuſque labor dicitur, ut primùm impedimenta naturæ diligentia induſtriaque ſuperaret : cùmque ita balbus eſſet, ut ejus ipſius artis, cui ſtuderet, primam literam non poſſet dicere, perfecit meditando ut nemo planiùs eo locutus putaretur. Deinde cùm ſpiritus ejus eſſet anguſtior, tantùm continenda anima in dicendo eſt aſſecutus, ut una continuatione verborum (id quod ſcripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis & remiſſiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum eſt) conjectis in os calculis, ſumma voce verſus multos uno ſpiritu pronuntiare conſueſcebat : neque id conſiſtens in loco, ſed inambulans atque adſcenſu ingrediens arduo. 1. *De Orat. n.* 260. & 261.

leine. Il fit plus. [a] Il alloit sur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'apprivoiser par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des assemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien paié de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit, & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admi-

[a] Propter quæ idem ille tantus amator secreti Demosthenes, in littore, in quod se maximo cum sono fluctus illideret, meditans consuescebat concionum fremitus non expavescere. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 3.

rables, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant couté de peines. Il se levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre son stile plus familier.

CICÉRON.

CICÉRON apporta en naissant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démosthéne. Son pere en prit un soin particulier, & n'épargna rien pour cultiver son esprit. Il paroit que le célébre Crassus, dont il parle si souvent dans ses ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ses études, & qu'il lui donna des

2. *de Orat.* n° 2.

a Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ ? qui dolere se aiebat, si quando opificum, antelucana victus esset industria. 4. *Tusc. Quæst.* n. 44.

maîtres capables d'entrer dans ſes vûes. Ce fut le poéte Archias qui jetta dans ſon eſprit encore tendre les premiéres ſemences du goût pour la belle litérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent diſcours qu'il fit pour la défenſe de ſon maître.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que les Grecs qui enſeignaſſent la jeuneſſe : & ils le faiſoient dans leur langue, ce qui eſt digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ſes leçons en latin. Il étoit de Gaule. [b] Son école devint fort célébre. On y courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort ſa ma-

a Quoad longiſſimè poteſt mens mea reſpicere ſpatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde uſque repetens, hunc video mihi principem & ad ſuſcipiendam, & ad ingrediendam rationem horum ſtudiorum extitiſſe. *Orat. pro Arch. n.* 1.

b Equidem memoriæ teneo, pueris nobis primùm latinè docere cœpiſſe Lucium Plotium quemdam : ad quem cùm fieret concurſus, quòd ſtudioſiſſimus quiſque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctiſſimorum hominum auctoritate, qui exiſtimabant græcis exercitationibus ali meliùs ingenia poſſe. *Epiſt. Cicer. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

niére. Cicéron brûloit du désir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidoient à son éducation, & qui régloient ses études, ne le jugérent pas à propos. C'est que cette maniére d'enseigner, inouie & inusitée jusques-là, parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs, dont Crassus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, sans en apporter d'autre raison sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus dans le troisiéme livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron sous son nom, tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort blessé les personnes sensées, & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condannée, que la maniére dont les maîtres s'y prenoient. En effet [a] cette méthode prit enfin le dessus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suétone, qui nous a conservé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le décret des Censeurs, aussi bien que l'arrêt du Sénat.

3. de Orat. n. 93-95.

[a] Paulatim & ipsa utilis honestaque apparuit : multique eam præsidii causa & gloriæ appetiverunt. *Sueton. ibid.*

Cicéron cependant faiſoit de grands progrès ſous ſes maîtres. Auſſi avoit-il un génie tel que Platon le déſire, avide d'apprendre, propre pour toutes les ſciences, & qui embraſſoit tout. La poéſie fut une de ſes premiéres paſſions, & l'on dit qu'il y réuſſiſſoit aſſez. Dès ſes premiéres années il ſe diſtingua parmi ceux de ſon âge d'une maniére ſi marquée, que les parens de ceux qui étudioient avec lui, ſur le récit merveilleux qu'on leur faiſoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vû & entendu. Il faloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modeſtie, puiſque ſes compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allérent juſqu'à exciter la jalouſie de quelques-uns des parens. *Plut. in vita Cicer.*

A l'âge de ſeize ans, qui étoit le tems où l'on faiſoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus ſérieuſes. C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont

a Ergo apud majores noſtros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domeſtica diſciplina, refertus honeſtis ſtudiis, deducebā-

nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie, allât le présenter à quelqu'un des plus célébres orateurs du tems, & le mît sous sa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une maniére particuliére, alloit réguliérement l'entendre quand il plaidoit, le consultoit sur ses études, & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du Barreau, qui est la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le disciple des plus grands maîtres, & formé sur les plus parfaits modéles, il étoit bientôt en état de les imiter.

Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route, & qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il

tur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus interesse... Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus & assuefactus, alienis experimentis... solus statim & unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat. n.* 34

a Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidieque & scribens, & legens, & commentans, oratoris tantùm exercitationibus contentus non eram. *Brut. n.* 305.

donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse, savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur stile & leur génie. 1. de Orat. n. 155.

Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus nécessaires, & il y donna une singuliére application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties, [a] & il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus savans hommes. Brut. n. 306.

Cicéron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-six ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. [b] Ses premiers essais furent des coups de maî- Brut. n. 306. & 309.

a Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis extitisse. *Orat. n.* 12.

b Prima causa publica pro Sexto Roscio dicta.

tre, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala presque celle des plus anciens avocats. Son plaidoier pour Roscius d'Amérie, & sur-tout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides, eut un succès extraordinaire, & lui attira de grands applaudissemens : d'autant plus que personne n'avoit osé se charger de cette affaire à cause du crédit énorme de Chrysogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puissant dans la République.

Cette joie si sensible d'une réputation naissante fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau, joint à sa maniére d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémente, fit craindre qu'il n'y succom-

tantum commendationis habuit, ut non ulla esset, quæ non nostro digna patrocinio videretur. *Brut. n.* 312.

Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum? *Orat n.* 107.

a Erat eo tempore in nobis summa gracilitas & infirmitas corporis : procerum & tenue collum : qui habitus & quæ figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Itaque cùm me & amici & medici hortarentur, ut causas agere desisterem : quodvis

bât : & tous ſes amis, auſſi bien que les médecins, le condannoient au ſilence & à la retraite. C'eût été pour lui une eſpéce de mort, que de renoncer abſolument à la douce eſpérance d'une gloire auſſi flateuſe que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il ſuffiroit de modérer un peu la véhémence de ſon ſtile & de ſa prononciation, & qu'un voiage pourroit rétablir ſa ſanté. Il partit donc pour l'Aſie. Quelques-uns ont cru qu'une raiſon de politique rendit cette abſence néceſſaire, pour éviter les ſuites du reſſentiment de Chryſogonus.

Il paſſa par Athénes, & s'y arréta plus de ſix mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude, on juge aiſément à quoi il emploia ce tems dans une ville, qui étoit encore alors regardée comme le ſiége & le domicile de la plus fine litérature, & de la plus ſolide philoſophie. D'Athénes il alla en Aſie, où il conſulta avec ſoin tout ce qu'il y rencontra d'habiles profeſſeurs d'éloquen-

Brut. n. 315

Brut. n. 315 & 316.

potiùs periculum mihi adeundum, quàm à ſperata dicendi gloria diſcedendum putavi. Sed cùm cenſerem remiſſione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare poſſe, & temperatiùs dicere, ea cauſa mihi in Aſiam proficiſcendi fuit. *Brut. n.* 313. 314.

ce. Et non content des précieuſes richeſſes qu'il y avoit amaſſées, il paſſa à Rhodes, pour y entendre le célébre Molon. Déja fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ſes leçons, & de devenir une ſeconde fois ſon diſciple. [a] Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainſi dire, réforma dans ſon ſtile ce qui y reſtoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette ſuperfluité exceſſive, qui ſemblable à un fleuve qui ſe déborde ne connoiſſoit ni borne ni meſure.

[b] Après deux années d'abſence Cicéron revint à Rome, non ſeulement plus formé qu'auparavant, mais preſque entiérement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux: ſon ſtile étoit

a Is (Molo) dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate, & licentia reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cùm jam clarum meruiſſet inter patronos qui tum erant nomen .... Apollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi ſe rurſus formandum ac velut recoquendum dedit. *Quintil. lib.* 12. *c.* 6.

b Ita recepi me biennio pòſt, non modò exercitatior, ſed prope mutatus. Nam & contentio nimia vocis reciderat, & quaſi deferbuerat oratio, lateribuſque vires & corporis mediocris habitus acceſſerat. *Brut. n.* 316.

devenu plus châtié & moins étendu : ſon corps même s'étoit fortifié. [a] Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort déſiré d'égaler, ſavoir Cotta & Hortenſius : mais le dernier ſur tout, qui étoit à peu près de ſon âge, & dont la maniére d'écrire avoit plus de raport à la ſienne. Ce n'eſt pas une curioſité inutile aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux priſes comme deux athlétes, & pouſſés par une noble émulation ſe diſputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je raporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

[b] RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortenſius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une aſſez grande étendue de ſcience, une mémoire prodigieuſe, & une maniére de

a Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, ... Cotta & Hortenſius, ... Cum Hortenſio mihi magis arbitrabar rem eſſe, quòd & dicendi ardore eram propior, & ætate conjunctior. *Brut. n.* 317.

b Nihil iſti, neque à natura, neque à doctrina defuit.... Erat ingenio peracri, & ſtudio flagranti, & doctrina eximia, & memoria ſingulari. 3. *de Orat. n.* 229. 230.

prononcer ſi accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour ſe former par ſon exemple au geſte & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

[a] Mais après ſon Conſulat, n'aiant plus rien qui piquât ſon ambition, & déſirant mener une vie, comme il le penſoit, plus heureuſe, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amaſſés, il commença à ſe négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès ſa plus tendre jeuneſſe. La premiére, la ſeconde, la troiſiéme année apportérent dans ſa maniére de plaider quelque changement, mais preſque encore imperceptible, & dont les ſeuls connoiſſeurs pouvoient s'apercevoir: comme il arrive à des ta-

a Poſt conſulatum .... ſummum illud ſuum ſtudium remiſit, quo à puero fuerat incenſus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipſe putabat, remiſſiùs certè vivere. Primus, & ſecundus annus, & tertius tantum quaſi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, ſed exiſtimator doctus & intelligens poſſet cognoſcere. Longiùs autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adhæreſcens, ſui diſſimilior videbatur fieri quotidie. *Brut.* n. 320.

bleaux, dont le vif éclat diminue & s'amortit insensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançoit en âge; & son feu & sa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

[a] Cicéron cependant redoublant ses efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de devancer son rival dans cette noble carriére de la gloire, où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence également plein d'agrément & de force qu'il introduisit dans le Barreau, attiroit sur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une maniére fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laissant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je raporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

a Nos autem non desistebamus, cùm omni genere exercitationis, tum maximè stilo, notitiam illud quod erat augere, quantumcumque erat. . . . Nam cùm propter adiuitatem in causis & industriam, tum propter exquisitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. n. 321.

» [a] Il n'y avoit alors perſonne, dit-il, » qui eût fait une étude particuliére des » belles lettres, ſans leſquelles il n'y a » point de parfaite éloquence: perſonne » qui eût étudié à fond la philoſophie, » qui ſeule enſeigne en même tems à » bien vivre & à bien parler: perſonne » qui eût appris le droit civil, connoiſ- » ſance abſolument néceſſaire à l'ora- » teur pour le mettre en état de bien » plaider les cauſes particuliéres, & de » juger ſainement des affaires: perſon- » ne qui poſſédât bien l'hiſtoire Ro- » maine, ni qui ſût en faire uſage dans » ſes plaidoiers: perſonne qui, après

a Nihil de me dicam: dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videretur exquiſitiùs quàm vulgus hominum ſtuduiſſe literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur; nemo, qui philoſophiam complexus eſſet, matrem omnium bene factorum beneque dictorum: nemo, qui jus civile didiciſſet, rem ad privatas cauſas, & ad oratoris prudentiam, maximè neceſſariam: nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, ſi quando opus eſſet, ab inferis locupletiſſimos teſtes excitaret: nemo, qui breviter argutèque incluſo adverſario, laxaret judicum animos, atque à ſevieritate paulliſper ad hilaritatem riſumque traduceret: nemo, qui dilatare poſſet, atque à propria ac definita diſputatione hominis ac temporis ad communem quæſtionem univerſi generis orationem traduceret: nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper à cauſa: nemo, qui ad iracundiam magnopere judicem, nemo, qui ad fletum poſſet adducere: nemo, qui animum ejus, (quod unum eſt oratoris maximè proprium) quocumque res poſtularet, impelleret. *Brut. n.* 322.

avoir

» avoir preſſé vivement ſon adverſaire » par la force & la ſolidité des argu- » mens, pût égaier l'eſprit des Juges & » comme les dérider par des railleries » placées à propos: perſonne qui connût » l'art de tirer une affaire des circonſtan- » ces particuliéres de la cauſe à une que- » ſtion commune & générale: perſonne » qui par de ſages digreſſions pût quel- » quefois ſortir de ſon ſujet, pour jetter » de l'agrément dans ſa plaidoierie: per- » ſonne enfin qui ſût porter les Juges » tantôt à la colére, tantôt à la compaſ- » ſion, & leur inſpirer tels ſentimens » qu'il lui plairoit, en quoi pourtant con- » ſiſte le principal mérite de l'orateur.

[a] Le grand ſuccès de Cicéron réveilla Hortenſius de ſon aſſoupiſſement, ſurtout quand il le vit arrivé au Conſulat; craignant ſans doute que celui qui l'avoit égalé par les dignités, ne le ſurpaſſât par le mérite. Ils plaidérent encore enſemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'eſtime l'un pour l'autre, & chacun

a Itaque, cùm jam penè evanuiſſet Hortenſius, & ego conſul factus eſſem, revocare ſe ad induſtriam cœpit, ne, cùm pares honore eſſemus, aliqua re ſuperior viderer. Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Brut. n.* 323.

mettant son collégue beaucoup au dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où régnoit une heureuse richesse d'expressions; une grande beauté & délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin & un art infini, & soutenus par un beau son de voix, un geste très agréable,

a Si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo, quàm senior, Hortensius: causas reperiemus verissimas duas. Primùm, quòd genus erat orationis Asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quàm senectuti... Itaque Hortensius hoc genere florens, clamores faciebat adolescens... (Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, faculitate copiosus... Vox canora & suavis, motus & gestus etiam plus artis habebat quàm erat oratori satis.) Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum: in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ, quàm aut necessariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cùm incitata & vibrans, tum etiam accurata & polita... Etsi genus illud dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum esse ætati videbatur. Et certè, quòd ingenii quædam forma lucebat... summam hominum admirationem excitabat. Sed cùm jam honores, & illa senior auctoritas, gravius quiddam requireret, remanebat idem, nec decebat

& une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enlevérent d'abord tous les ſuffrages. Mais dans la ſuite, comme le poids des charges par où il avoit paſſé, & la maturité de l'âge demandoient quelque choſe de plus grave & de plus ſérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de ſaiſon. C'étoit toujours le même orateur, & le même ſtile, mais non le même ſuccès. D'ailleurs, comme ſon ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallentie, & qu'il ne ſe donnoit plus la même peine qu'autrefois pour compoſer, les penſées qui juſques-là avoient fait briller ſon diſcours, n'aiant plus leur ancienne parure, mais paroiſſant ſous un air négligé, perdirent preſque tout leur éclat, & firent perdre auſſi à l'orateur une grande partie de ſa réputation.

REFLEXIONS

Sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus

idem. Quodque exercitationem ſtudiumque dimiſerat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritaſque ſententiarum priſtina manebat, ſed ea veſtitu illo orationis, quo conſueverat, ornata non erat. *Brut.* 325. 326. 327. & 330.

grands orateurs de l'antiquité, montre assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car, quoiqu'il ne conduise plus aux premiéres places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athénes & à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation ? [a] Y a-t-il rien de plus flateur pour un simple particulier que de voir sa maison fréquentée par les personnes les plus qualifiées, & par les Princes mêmes: qui tous dans leurs doutes & dans leurs besoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa

a Quid est præclarius, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille Pythius Apollo, se eum esse, UNDE sibi, si non POPULI ET REGES, at omnes sui Cives CONSILIUM EXPETANT,
SUARUM RERUM INCERTI : QUOS EGO MEA OPE EX INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILI
DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDAS.
Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. *de Orat. n.* 199. 200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas? quàm spectare homines veteres & senes, & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia confitentes id quod optimum sit se non habere. *Dialog. de Orat. n.* 6.

ſcience & à ſes rares talens, & reconnoître en lui une ſupériorité de lumiéres & de prudence que toutes les richeſſes & toute la grandeur ne peuvent donner? Eſt-il un plus beau ſpectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme ſuſpendu à la bouche d'un avocat, qui ſait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce ſemble à tous, qu'il charme & enleve les eſprits, & s'en rend abſolument le maître? Mais indépendamment de cette gloire, qui par ſoi-même pourroit être un motif aſſez frivole, quelle ſolide joie pour un homme de bien de penſer qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'aſyle des malheureux, le protecteur de la juſtice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ſes freres.

2. Une ſuite naturelle de cette premiére réflexion, eſt de ſe bien préparer à un emploi ſi important, & de ſuivre, au moins de loin, le zéle & l'ardeur infatigable de Démoſthéne & de Cicéron. [a] Je ſai que le fonds du génie eſt la pre-

a Cùm ad inveniendum in dicendo tria ſint, acumen, ratio, diligentia: non poſſum equidem non ingenio primas concedere: ſed tamen ipſum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat. . . Hæc præcipuè colenda eſt nobis: hæc ſemper adhi-

miére qualité & la plus néceſſaire pour un avocat : mais je ſai auſſi que le travail peut beaucoup. Il eſt comme une ſeconde nature ; & s'il ne donne pas l'eſprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redreſſe, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir : & ce n'eſt point ſans raiſon que Cicéron inſiſte extrêmement ſur cet article, & déclare qu'en matiére d'éloquence tout dépend du ſoin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoiſſance des loix, des différentes coutumes, de la juriſprudence ancienne & nouvelle, eſt proprement la ſcience de l'avocat. Prétendre être en état de plaider ſans ce ſecours, c'eſt vouloir élever un édifice ſans avoir poſé de fondement.

4. C'eſt le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle eſt comme l'inſtrument commun qui le met en état de faire uſage de tout le reſte. Il me ſemble qu'on ne s'y applique point aſſez. Soit pareſſe, ſoit confiance en ſoi-même, on croit

benda : hæc nihil eſt quod non aſſequatur... Reliqua ſunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, aſſiduitate, labore : complectar uno verbo, quo ſæpe jam uſi ſumus, diligentia ; qua una virtute omnes virtutes reliquæ continentur. 2. *de Orat. n.* 147. 148. 150.

que pour y exceller il suffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainsi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroitroit incroiable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modéle des jeunes gens. Puiser la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particuliére de sa langue; tels furent les exercices que Cicéron crut néceſſaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui est le plus négligé, est l'action, la prononciation: & cependant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. [a] Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-dessus des plus

a Est actio quasi corporis quædam eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate, eloquentiæ sæpe fructum tulerunt: & diserti, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. *Orat. n.* 55. 56.

habiles.[a] Tout le monde sait la fameuse réponse de Démosthéne sur la qualité qu'il jugeoit plus nécessaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins se couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroiables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, à plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'esprit, & qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse, & des graces qui ne se puisent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & sur-tout des Grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avoit-il étudiés ! Orateurs, poétes, historiens, philosophes, tout lui étoit connu, tout lui servoit; & les der-

[a] Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summos sæpe superare. Hic primas dedisse Demosthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo esset primum : huic secundas, huic tertias. 3. *de Orat. n.* 213.

niers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premiéres années du tems pour amasser ce fond si nécessaire & si précieux de connoissances, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du Barreau est le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former ; mais il ne doit pas consister d'abord à plaider souvent. On y entend assiduement les grands orateurs, on étudie leur génie, on observe leurs maniéres, on est attentif au jugement qu'en portent les connoisseurs ; & l'on tâche ainsi de profiter également & de leurs perfections & de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie ? C'est sur quoi l'on ne peut point établir de régle fixe ; & le conseil que donne Quintilien sur ce sujet, est tout-à-fait sage. » [a] Il faut, dit-il, garder un cer- » tain tempérament, & tenir un cer- » tain milieu, en sorte qu'un jeune hom-

[a] Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præproperè distringatur immatura frons, & quicquid est illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contemptus operis innascitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod est ubique pernicioſissimum) prævenit vires fiducia. Nec tursus differendum est tyrocinium in senectutem.

» me n'aille pas s'exposer au grand jour » avant que d'être capable de le sou- » tenir, ni faire montre de ses études » lorsqu'elles sont encore, pour ainsi » dire, toutes crues. Car par là il » s'accoutume à mépriser le travail : » l'impudence s'enracine en lui : &, » ce qui est un grand mal, la confiance » & la hardiesse devancent les forces. » Il ne faut pas aussi, d'un autre côté, » qu'il différe son apprentissage à un » âge trop avancé : car la timidité » augmente tous les jours, & à me- » sure qu'on différe, on sent plus de » peine à se hazarder de parler en pu- » blic. Ainsi, à force de délibérer s'il » est tems de commencer, il se trouve » qu'il n'en est plus tems.

8. Il seroit fort à souhaiter que la coutume observée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous ; & que la maison des anciens avocats devînt comme l'école de la jeunesse destinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur, que de terminer la glorieuse carriére du Barreau par une si utile & si honorable fonction?

Nam quotidie metus crescit, majusque fit semper quod auturi sumus ; &, dum deliberamus quando incipiendum sit, incipere jam serum est. *Quintil. l. 12. c. 6.*

[a] On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens ſtudieux fréquenter la maiſon, le venir conſulter comme un oracle ſur la vraie maniére de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence : & ſemblable à un vieux pilote inſtruit par une longue expérience, les voiant prêts à ſortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE TROISIÉME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, ſans dire auſſi quelque choſe des mœurs de l'avocat & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matiére traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douziéme livre des Inſtitutions de Quintilien, qui eſt

[a] Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quaſi eloquentiæ parens, &, ut vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempeſtatum ſigna, quid ſecundis flatibus, quid adverſis ratis poſcat, docebit. *Quinct. l. 12. c. 11.*

la partie de ſon ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

1. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établiſſent en pluſieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe inconteſtable, que l'éloquence ne doit point être ſéparée de la probité, que le talent de bien parler ſuppoſe & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Orator, vir bonus dicendi peritus.* [a] Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui eſt le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particuliérement diſtingué du reſte des animaux, deviendroit pour lui un préſent bien funeſte ; & la nature en cela, bien loin de le favoriſer, l'auroit plus traité en marâtre & en ennemie qu'en

a Si vis illa dicendi malitiam inſtruxerit, nihil ſit publicis privatiſque rebus perniciosius eloquentiâ. . . Rerum ipſa natura, in eo quod præcipuè indulciſſe homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus ſeparaſſe, non parens ſed noverca fuerit, ſi facultatem dicendi ſociam ſcelerum, aliverſam innocentiæ, hoſtem veritatis invenit. Mutos enim naſci, & egere omni ratione ſatius fuiſſet, quàm Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

meré, en lui faiſant part d'un talent qui ne ſerviroit qu'à opprimer l'innocence, à combattre la vérité, en mettant, pour ainſi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût deſtitué de la parole, & même de la raiſon, que les emploier à un ſi pernicieux uſage.

La plus légére attention ſuffit pour reconnoître combien la probité eſt néceſſaire à un avocat. Tout ſon but eſt de perſuader : & [a] le moien le plus ſûr de le faire, eſt que le Juge ſoit prévenu en ſa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai & ſincére, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut ſe fier pleinement, qui eſt ennemi capital du menſonge, & incapable d'uſer de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non ſeulement le zéle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il ſe ſera faite,

a Plurimum ad omnia momenti eſt in hoc poſitum, ſi vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non ſtudium advocati videatur afferre, ſed penè teſtis fidem. *Quintil. l. 4. cap. 1.*

Sic proderit plurimum cauſis, quibus ex ſua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *l. 6. c 2.*

Videtur talis advocatus malæ cauſæ argumentum. *l. 12. c. 1.*

ajoutera beaucoup de poids à ſes raiſons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'eſprit des Juges, ou même ſuſpect, eſt un fâcheux préjugé pour la cauſe.

2. *Déſintéreſſement.*

Quintil. l. 12. c. 7. La queſtion que traite Quintilien dans le dernier livre de ſa Rhétorique, ſi l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre uſage : mais les principes qu'il y établit ſont de tous les tems.

[a] Il commence par déclarer qu'il ſeroit infiniment plus beau, & plus digne d'une ſi honorable profeſſion, de ne pas vendre un tel miniſtére, & de ne pas avilir ainſi le mérite d'un ſi grand bienfait ; vû que la plupart des choſes peuvent ſembler viles dès qu'on y met un prix.

[b] Il avoue enſuite que ſi l'avocat n'a pas par lui-même un revenu ſuffiſant,

a Quis ignorat quin id longè ſit honeſtiſſimum ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo digniſſimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem ? cùm pleraque hoc ipſo poſſint videri vilia, quòd pretium habent.]

b At ſi res familiaris amplius aliquid ad uſus neceſſarios exiget, ſecundùm omnes ſapientium leges patietur ſibi gratiam referri.... Neque enim video quæ juſtior acquirendi ratio, quàm ex honeſtiſſimo labore, & ab iis de quibus optimè meruerint, quique, ſi nihil invicem præſtent, indigni

il lui eſt permis, ſelon les loix de tous les ſages, de ſouffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque ſa reconnoiſſance, puiſqu'il ne peut y avoir de bien plus juſtement acquis que celui qui vient d'un travail ſi honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de ſi grands ſervices, & qui certainement en ſeroient très indignes s'ils ne ſavoient les reconnoître : outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moien de ſonger aux ſiennes, il eſt non ſeulement juſte, mais néceſſaire, que ſa profeſſion ne lui ſoit pas infructueuſe.

[a] Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes meſures, & qu'il ſoit fort réſervé, en obſervant de qui, combien, & juſqu'à quel tems il recevra. Par où il paroit inſinuer que par raport aux pauvres ſon travail doit être abſolument gratuit ; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande ſomme ; enfin, qu'après un

fuerint defenſione. Quod quidem non juſtum modò, ſed neceſſarium etiam eſt, cùm hæc ipſa opera tempuſque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant.

[a] Sed tum quoque reneridus eſt modus : ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quouſque. Nec quiſquam, qui ſufficientia ſibi (modica autem hæc ſunt) poſſidebit, hunc quæſtum ſine crimine ſordium fecerit.

certain tems, lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire, l'avocat doit cesser de rien recevoir.

[a] Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un salaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoissance, sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui : & il en usera ainsi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu, ni être perdu.

[b] Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'est, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corsaire que d'un orateur, & dont ceux même qui ne se pique-

a Nihil ergo acquirere volet orator ultra quàm satis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, sed mutua benevolentia utetur, cùm sciat se tanto plus præstitisse : quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

b Pacisendi quidem ille piraticus mos, & imponentium periculis pretia procul abominanda negotiatio, etiam à mediocriter improbis aberit.

Neque enim nobis operis amor est : nec, quia sit honesta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipsa, sed ad vilem usum & sordidum lucrum accingimur, ... Ne velim quidem lectorem dari mihi, quid studia referant computaturum. *Quint. l. 12. c. 11.*

ront que médiocrement de vertu, ſeront fort éloignés.

Loin donc du Barreau, & d'une ſi glorieuſe profeſſion, inſinue-t-il ailleurs, ces ames baſſes & mercénaires, qui faiſant de l'éloquence une vile marchandiſe, ne s'occupent que d'un gain ſordide. Les préceptes que je donne ſur cet art, ne ſont point, dit-il, pour quiconque ſeroit capable de compter combien ſon travail & ſes études lui pourront raporter.

Si un payen penſe & parle ainſi, combien plus, ſelon les principes du chriſtianiſme, un avocat doit-il apporter à cette profeſſion des vûes pures, nobles, déſintéreſſées ? Auſſi eſt-ce là l'eſprit qui régne dans le corps de nos avocats. Ils portent ſur ce point la délicateſſe juſqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires ; ce qui va ſi loin, qu'ils déſavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en juſtice, ou qui retiendroit ſeulement les piéces de ſa partie, pour l'engager à reconnoitre les ſecours qu'il lui a prétés. Il importe infiniment aux avocats de ſe conſerver dans la poſſeſſion de ce noble déſintéreſſement,

qui fait la gloire de leur profession. C'eſt à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau, d'en donner l'exemple aux autres ; il leur ſera facile de le faire, tant qu'ils ſe tiendront dans les juſtes bornes d'une dépenſe modeſte & conforme à leur état, ſans ſe laiſſer entraîner au torrent du luxe, qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicateſſe dans le choix des cauſes.*

[a] Dès qu'on ſuppoſe l'orateur homme de bien, il eſt clair qu'il ne peut jamais ſe charger d'une cauſe qu'il ſaura être injuſte. Il ne doit le ſecours de ſa voix qu'à la juſtice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il ſoit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence eſt un aſyle, mais pour la vertu. C'eſt un port ſalutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

[b] Il faut donc, avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il faſſe celle

a Non convenit ei quem oratorem eſſe volumus, injuſta tueri ſcientem... Neque defendet omnes orator : idemque portum illum eloquentiæ ſuæ ſalutarem, non etiam piratis patefaciet, ducetur-que in advocationem maximè cauſa. *Quintil.* l. 12. c. 7.

b Sic cauſam perſcrutatus, propoſitis ante oculos omnibus quæ proſint noceant-ve, perſonam deinde induat ju-

de juge, qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique, où il pése & examine avec soin & sans prévention, les raisons de ses parties, & où il prononce sévérement contre elles s'il est besoin.

[a] Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir par une discussion plus exacte des piéces que la cause, dont il s'étoit chargé la croiant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus lontems par de vaines espérances, & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministére.

4. *Sagesse & modération en plaidant.*

C'est sur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire.

dicis, fingatque apud se agi causam. *Ibid. c.* 8.

a Neque verò pudor obstet quominus susceptam, cùm melior videretur, litem, cognita inter disceptandum iniquitate, dimittat, cùm priùs litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximum, si æqui judices sumus, beneficium est, ut non fallamus vana spe litigantem. Neque est dignus operâ patroni, qui non utitur consilio. *Ibid. c.* 7.

Il y a ſur cette matiére des régles d'honnêteté & de bienſéance, que tout orateur, & même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir qu'il y [a] auroit de l'inhumanité d'inſulter à des perſonnes tombées dans la diſgrace, que leur état même rend dignes de compaſſion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuſes ſans être criminelles. [b] Il faut en général avoir ſoin que nos jeux ſoient innocens, & ne bleſſent perſonne ; & ſe bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

[c] Il n'y a que la ſobriété avec laquelle on uſe des bons mots, & la ſageſſe des ménagemens qu'on y garde, qui diſtinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & ſans ſujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours

a Adversùs miſeros inhumanus eſt jocus.

b * Lædere nunquam velimus, longèque abſit propoſitum illud, potiùs amicum quàm dictum perdidi. *Quintil. l. 6. c. 4.*

* *Je croi qu'il faut lire ainſi, au lieu de* ludere, *qui eſt dans toutes les éditions.*

c Temporis ratio, & ipſius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, diſtinguet oratorem à ſcurra : & quod nos cum cauſa dicimus, non ut ridiculi videamur, ſed ut proficiamus aliquid ; illi totum diem, & ſine cauſa. 2. *de Orat. n.* 247.

pour quelque raïson essentielle à sa cause, & jamais simplement pour faire [a] rire, satisfaction bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

[b] Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui perce avant presque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. [c] *Pourquoi aboiez-vous?* dit un jour Philippe à Catulus, en fai-

a Risum quæsivit : qui est, mea sententia, vel tenuissimus ingenii fructus. *Ibid.*

b Dicacitas posita est in hac veluti jaculatione verborum, & inclusa breviter urbanitate. *Q. l. 6. c. 4.*

Ante illud facetè dictum hærere debet, quàm cogitari posse videatur. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnia probabiliora sunt, quæ lacessiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, & humanitatis est responsio. Videremur enim quieturi fuisse, nisi essemus lacessiti. 2. *de Orat. n.* 230.

Quæsita, nec ex tempore ficta, sed domo allata, plerumque sunt frigida. *Orat. n.* 89.

c Catulus, dicenti Philippo : QUID LATRAS ? FUREM, inquit, VIDEO. 2. *de Orat. n.* 220.

ſant alluſion à ſon nom, & au grand bruit qu'il faiſoit en plaidant. *C'eſt que je voi un voleur*, répondit Catulus.

[a] Ces ſortes de répliques demandent beaucoup de préſence & de célérité d'eſprit, s'il eſt permis de s'expliquer ainſi ; car elles ne laiſſent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup ſoit porté dans l'inſtant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de ſageſſe & de modération. [b] Car à quel point faut-il être maître de ſoi, pour ſupprimer dans le feu même de l'action & de la diſpute un bon mot qui ſe préſente ſur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui bleſſeroit des perſonnes qu'on doit ménager ? Le moien d'y réuſſir eſt de ne pas faire grand cas, ni trop ſe piquer d'un talent ſi dangereux, & de s'accoutumer dans l'uſage ordinaire de la vie, & dans les converſations, à retenir & modérer ſa langue.

S'il n'eſt pas permis à un avocat

a Opus eſt imprimis ingenio veloci ac mobili, animo præſenti & acri. Non enim cogitandum, ſed dicendum ſtatim eſt, & propè ſub conatu adverſarii manus erigenda. *Quintil. l. 6. c. 5.*

b Hominibus facetis & dicacibus difficillimum eſt habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cùm falſiſſimè dici poſſint, tenere. *2. de Orat. n. 221.*

d'uſer de railleries dures & offenſantes, à combien plus forte raiſon les injures groſſiéres doivent-elles lui être interdites ? [a] C'eſt un plaiſir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un ſage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à ſe venger bien plus qu'à ſe défendre, exigent de l'orateur cette ſorte d'éloquence, & ne ſont point contens de lui s'il ne trempe ſa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel eſt l'avocat, s'il conſerve encore quelque ſentiment d'honneur & de probité, qui voulût ſervir ainſi aveuglément la colére & le reſſentiment de ſa partie, devenir à ſon gré violent & emporté, & par un vil eſprit d'intérêt, ou par un deſir mal entendu de fauſſe gloire, ſe rendre l'indigne miniſtre de la paſſion d'autrui ?

a Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata : à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defenſionem .. Hoc quidem quis hominum liberi modò ſanguinis ſuſtineat, petulans eſſe ad alterius arbitrium ? ... Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compoſitus, non ad animum judicis, ſed ad ſtomachum litigatoris. *Quinti. l. 12. c. 9.*

5 *Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation, que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connoissances, longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux athlétes, sous les yeux de savans & judicieux Magistrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de spectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes ses formes : grave & sérieuse dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre; quelquefois sans préparatif & avec un air négligé, d'autrefois avec toute sa parure & ses ornemens; étendue, ou serrée, pleine de douceur, ou de force ; sublime & majestueuse, ou plus simple & plus familiére, selon la diversité des causes. Là

nul

nul mot n'eſt perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en préſence & au nom de la Juſtice ſouveraine, décident du ſort des particuliers : d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inacceſſible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidoiers un jugement qui eſt ſans appel.

Rien, ce me ſemble, ne reléve davantage la gloire du Barreau, que lorſque au milieu de tous ces exercices ſi capables de piquer l'amour propre, il y régne dans le corps des avocats un eſprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la juſtice qui lui eſt dûe, & qui en bannit toute envie & toute jalouſie : lorſque les anciens avocats, près de ſortir d'une carriére où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel eſſain de jeunes orateurs, qui vont ſuccéder à leurs travaux, & ſoutenir l'honneur d'une profeſſion qui leur eſt toujours chére, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéreſſer : lorſque ceux-ci de leur côté, bien loin de ſe laiſſer

éblouiràl'éclat d'une réputation naiſſante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les reſpectent ſincérement comme leurs peres & leurs maîtres : enfin lorſqu'entre les jeunes régne cette émulation qui étoit entre Hortenſius & Cicéron, dont ce dernier nous a laiſſé un ſi beau portrait. [a] J'étois bien éloigné, dit-il en parlant d'Hortenſius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'eſtimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je ſentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adverſaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui diſputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à ſa rencontre, ni oppoſé à ſes intérêts. Nous nous faiſions un plaiſir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumiéres, en nous don-

a Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adverſarium aut obtrectatorem laudum mearum, ſed ſocium potiùs & conſortem glorioſi laboris amiſeram... Quo enim animo ejùs mortem ferre debui, cum quo certare erat glorioſius, quàm omnino adverſarium non habere? cùm præſertim non modò nunquam ſit, aut illius à me curſus impeditus, aut ab illo meus, ſed contrà ſemper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Ibid. n.* 323.

nant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent ils doivent peu juger, peu décider; mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment, au lieu qu'elle devroit être le lien de l'amitié & de l'union; ils doivent, dis-je, éviter la jalousie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la société.

a Æqualitas vestra, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

SAINT AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien ; ce qu'il dit, & comme il le dit ; le fond des choses mêmes, & la maniére de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere, eloquenter dicere.* Je commencerai par la derniére de ces deux parties, & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la maniére dont un Prédicateur doit parler.

De doctr. chr. l. 4. n. 27. SAINT AUGUSTIN, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur, dit qu'ils consistent à instruire, à plaire, à toucher.

Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat. Il répéte la même chose en d'autres termes, en disant que l'o- n. 30.
rateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter*, *libenter*, *obedienter*: c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins: Que la vérité n. 60.
nous soit connue; Que la vérité soit écoutée avec plaisir; Que la vérité nous touche: *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

PREMIER DEVOIR DU PRE'DICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le Prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peutêtre encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue: l'ordre, les pen-

sées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs, [a] que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprète, est un très mauvais discours. [b] La souveraine perfection du stile d'un Prédicateur, seroit que, plein de graces pour les savans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, [c] S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre: parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans

a Tunc demum ingenioſi ſcilicet, ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Quintil. in proœm. lib. 8.*

Otioſum (*ou*, vitioſum) ſermonem dixerim, quem auditor ſuo ingenio non intelligit. *Quintil. l. 8. cap. 2.*

b Ita & ſermo doctis probabilis, & planus imperitis erit. *Ibid.*

c Cujus evidentiæ diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora, nec curat quid bene ſonet, ſed quid bene indicet atque intimet quod oſtendere intendit. Unde ait quidam, cùm de tali genere locutionis ageret, eſſe in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen ſic detrahit ornatum, ut ſordes non contrahat. S. *Auguſt. de doctr. chriſt. l. 4 n. 24.*

Melius eſt reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. *Id. in Pſal. 138.*

esprit & sans art, comme il le remarque après [a] Cicéron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas & rampant, mais seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un stile plus orné & plus sublime, qui faisoit que ceux qui avoient peu de science n'entendoient pas ses écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. [b] On lui représenta que s'il vouloit que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devoit demeurer dans le stile simple & ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même tems aux savans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire, & il en fit usage dans les li-

a Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis, laborantis... Quædam etiam negligentia est diligens. *Orat. n.* 77. & 78.

b Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam pernicioſos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum & simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. l.* 1. *cap.* 1.

vres qu'il composa depuis contre les hérétiques, & dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une régle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur : [a] Saint Augustin veut qu'il lise dans les yeux & dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répéte la même chose en lui donnant différens tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui servilement attachés à leur mémoire apprennent leurs sermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

[b] Ce qui cause ordinairement l'ob-

a Ubi omnes tacent ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque quod non intellexerit, nec moris est, nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solet autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida multitudo : quod donec significet, versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in potestate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S. Aug. de doctr. christ. lib. 4. n. 25.*

b Cavenda, quæ nimium corripientes omnia sequitur, obscuritas ; fu-

ſcurité du diſcours, c'eſt de vouloir toujours s'expliquer avec briéveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un ſtile qui ſeroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluſte, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laiſſent au lecteur le loiſir & la liberté de revenir ſur ſes pas, mais non à une prédication, qui par ſa rapidité échaperoit à l'auditeur le plus attentif. [a] Il ne faut pas même ſuppoſer qu'il le ſoit toujours, & la clarté du diſcours doit être telle qu'elle puiſſe porter la lumiére dans les eſprits les plus inappliqués, comme le ſoleil frape nos yeux ſans que nous y ſongions, & preſque malgré nous. L'effet ſouverain de cette

tiuſque eſt aliquid (orationi) ſupereſſe, quàm deeſſe... Vitanda illa Saluſtiana (quanquam in ipſo virtutis locum obtinet) brevitas, & abruptum ſermonis genus, quod otioſum fortaſſe lectorem minùs fallit, audientem tranſvolat, nec dum repetatur expectat. *Quintil. l. 4. c. 2.*

a Idipſum in conſilio eſt habendum, non ſemper tam eſſe acrem (auditoris) intentionem, ut obſcuritatem apud ſe ipſe diſcutiat, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ ſuæ lumen: ſed multis eum frequenter cogitationibus avocari, niſi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut ſol in oculos, etiamſi non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere poſſit, ſed ne omnino poſſit non intelligere curandum. *Quintil. l. 8. c. 2.*

qualité n'eſt pas qu'on puiſſe entendre ce que nous diſons, mais qu'on ne puiſſe pas ne point l'entendre.

Combien la clarté eſt néceſſaire dans les Catéchiſtes.

LA NE'CESSITE' du principe que je viens d'établir paroit dans toute ſon évidence par raport aux premiéres inſtructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une premiére eſpéce de prédication, plus difficile qu'on ne penſe, & ſouvent plus utile que les diſcours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiſte qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune penſée, aucune expreſſion, qui ſoit au-deſſus de leur portée, ne lui doit échaper. Tout doit être meſuré ſur leur force, ou plutôt ſur leur foibleſſe. Il faut leur dire peu de choſes, le dire en termes clairs, & le répéter pluſieurs fois: ne point prononcer rapidement: articuler toutes les ſyllabes: leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités ſenſibles par des exemples connus, & par des comparaiſons familiéres; leur

parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui eſt un des devoirs les plus eſſentiels du Catéchiſte, & des moins pratiqués; & ſurtout ſe ſouvenir, comme le dit ſi bien Quintilien, [a] qu'il en eſt de l'eſprit des enfans comme d'un vaſe dont l'entrée eſt étroite; où rien n'entre ſi l'on y verſe l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il ſe remplit inſenſiblement ſi l'on y verſe cette même liqueur doucement, ou même goute à goute. De cette premiére ſimplicité le Catéchiſte paſſera peu à peu & par degrés à quelque choſe de plus fort & de plus relevé, ſelon le progrès qu'il remarquera dans les enfans: mais il aura toujours ſoin de s'accommoder à leur portée, de ſe proportionner à leur foibleſſe, & de deſcendre juſqu'à eux, parce qu'ils ne ſont point en état de s'élever juſqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui ſoient dans le miniſtére eccléſiaſti-

[a] Magiſtri hoc opus eſt, cùm adhuc rudia tractabit ingenia, non ſtatim onerare infirmitatem diſcentium, ſed temperare vires ſuas, & ad intellectum audientis deſcendere. Nam ut vaſcula oris anguſti ſuperfuſam humoris copiam reſpuunt, ſenſim autem influentibus, vel etiam inſtillatis, complentur; ſic animi puerorum quantum accipere poſſint videndum eſt. Nam majora intellectu velut patum aptos ad percipiendum animos non ſubibunt. *Quint. l.* 1. *c.* 3.

que, n'eſt pas ordinairement aſſez eſtimé ni aſſez reſpecté. Il eſt raee qu'on s'y prépare avec tout le ſoin qu'il mérite ; & comme on en connoit peu la difficulté & l'importance, on néglige aſſez ſouvent les moiens qui pourroient en faciliter le ſuccès. Quiconque eſt chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Auguſtin ſur la méthode d'inſtruire les Cathécuménes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes régles ſur cette matiére, ne dédaigne pas de propoſer un modéle de la maniére dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me ſemble que ce ſeroit une choſe fort utile, que dans les différens Catéchiſmes qui ſe font dans une paroiſſe, il y eût un plan général & commun, qui ſervît de fondement à toutes les inſtructions, & qui en réglât la matiére & l'ordre, de ſorte que dans tous les catéchiſmes ce fuſſent toujours les mêmes inſtructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, ſelon que les enfans ſeroient plus ou moins avancés. On peut les diviſer en trois claſſes, dont la premiére ſeroit des enfans qui commencent ; la ſeconde de ceux

qui ont déja reçu quelque inſtruction ; la troiſiéme enfin des plus forts, que l'on prépare à la premiére communion, ou qui l'ont fait depuis peu. Je ſuppoſe que dans chaque claſſe on y demeure deux ans ou environ, pendant leſquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût, (car il eſt bien juſte de le laiſſer au choix & à la prudence de celui qui eſt à la tête des Catéchiſtes) en y joignant toujours le catéchiſme du Diocéſe. D'abord les matiéres ſont traitées plus briévement & en général, parce que ce ſont des enfans. Le catéchiſme de M. Fleury eſt excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Auguſtin donne dans ſon traité. Dans la ſeconde & la troiſiéme claſſes on répéte les mêmes matiéres, mais d'une maniére nouvelle, qui enchérit toujours ſur le paſſé, en y ajoutant de nouveaux éclairciſſemens, & des vérités plus fortes. Ne ſeroit-ce pas là un moien d'apprendre la religion à fond ? J'ai vû des enfans, même parmi les pauvres, répondre ſur des matiéres très difficiles avec une netteté merveilleuſe : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de

la méthode que le maître avoit emploiés, en les enseignant, & ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout, quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuieux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connoitre les lettres, épeller les syllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme ? [a] Est-ce une chose bien agréable pour un pere, dit S. Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler ? cependant il en fait sa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment, proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui con-

a Num delectat, nisi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant : & suavius est matri minuta mansa inspuere parvulo filio, quàm ipsam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore etiam

vient? Il faut nous rappeller ſans ceſſe dans l'eſprit le ſouvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ſes plumes traînantes ſes petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiſeau de proie, qui enleve impitoiablement ceux qui ne ſe réfugient pas ſous les ailes de leur mere. La charité de Jeſus-Chriſt, qui a bien voulu s'appliquer à lui-même cette comparaiſon, a été infiniment plus loin : & ce n'eſt qu'à ſon imitation que S. Paul *ſe rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles*, & qu'il avoit pour tous les fidéles *la douceur & la tendreſſe d'une nourrice & d'une mere.* *Matth.* 23. 37. 1. *Cor.* 9. 22. 1. *Theſſ.* 2. 7.

[a] Voila, dit S. Auguſtin, ce qu'il faut ſe repréſenter à ſoi-même quand on ſe ſent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à deſcendre juſqu'à la petiteſſe & à la foibleſſe des enfans, & à leur répéter ſans ceſſe des choſes fort

cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fœtus operit, & ſuſurrantes pullos confracta voce advocat, cujus blandas alas refugientes ſuperbi, præda fiunt alitibus *De catechiſ. rudib. c.* x & xii.

a Si uſitata, & parvulis congruentia ſæpe repetere faſtidimus... ſi ad infirmitatem diſcentium piget deſcendere... cogitemus quid nobis prærogatum ſit ab illo... *qui, cum in forma Dei eſſet, ſemetipſum exinanivit, formam ſervi accipiens.* Ibid. cap. x.

communes, & cent fois rebatues. Il arrive souvent, continue le même Pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroitroient infiniment ennuieuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. [a] Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: sur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoitre aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la maniére de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangére au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs.

a Quanto ergo magis delectari nos oportet, cùm ipsum Deum jam discere homines accedunt, propter quem discenda sunt, quæcumque discenda sunt? *Ibid. cap.* XII.

SECOND DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une maniére ornée & polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & ſur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du diſcours, qu'elle ſeule a droit d'emploier. [a] Il veut qu'on faſſe ſervir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu eſclave de l'éloquence humaine. Il ſait que ſouvent on ne peut arriver au cœur que par l'eſprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. [b] C'eſt une excellente qualité, ſelon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choſes mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité eſt fort rare; que ſi la vérité eſt montrée nuement & ſimplement, elle touche peu de

a Nec doctor verbis ſerviat, ſed verba doctori. *De doctr. chriſt. l. 4. n. 61.*

b Bonorum ingeniorum inſignis eſt indoles, in verbis verum amare, non verba .. Quòd tamen ſi fiat inſuaviter, ad paucos quidem ſtudioſiſſimos ſuus pervenit fructus. *Ibid. n. 26.*

personnes ; [a] qu'il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir; & que par raport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appellés au ministére de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. Saint Augustin dit que toutes les vérités qui se trouvent dans les auteurs payens nous appartiennent, & que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. Il [b] veut qu'à l'exemple des Israélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillérent l'Egypte de son or & de ses plus précieux vétemens sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs paiens leur profane langage & leurs superstitieuses fictions, que tout

De doctr. christ. l. 2. n. 20

a Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. *Ibid*

b Sic doctrinæ omnes gentilium, non solùm simulata & superstitiosa figmenta... quæ unus-

bon chrétien doit avoir en horreur; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui ſont comme de l'or & de l'argent, & les graces du diſcours qui ſont comme les vétemens des penſées, pour faire ſervir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. [a] Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet uſage, à l'exemple de Moyſe même, qui fut inſtruit avec ſoin dans toute la ſageſſe des Egyptiens.

Saint Jerôme traite la même matiére avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, [b] où il ſe défend contre les reproches de ſes adverſaires, qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il emploioit dans ſes écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué pluſieurs

quiſque noſtrum duce Chriſto de ſocietate gentilium exiens debet abominari atque devitare: ſed etiam liberales diſciplinas uſui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utiliſſima continent.. quæ tanquam aurum & argentum debet ab iis auferre chriſtianus ad uſum juſtum prædicandi evangelii. Vellem quoque illorum... accipere atque habere licuerit in uſum convertenda chriſtianum. *De doct. chr. l. 2. n. 60.*

a Nonne aſpicimus quanto auro & argento & veſte ſuffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor ſuaviſſimus, & martyr beatiſſimus? *Ibid. n. 61.* Vir eloquentia pollens & martyrio. *S. Hieron.*

b Quæris cur in opuſculis noſtris ſecularium literarum interdum pomamus exempla, & candorem Eccleſiæ Ethnicorum ſordibus polluamus. *S. Hieron. Epiſt. ad Magnum.*

paſſages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs payens, il fait un long dénombrement des écrivains eccléſiaſtiques qui en ont auſſi fait valoir les témoignages pour la défenſe de la religion chrétienne. Entre les écrivains ſacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite pluſieurs endroits des poétes grecs. [a] » C'eſt, » dit-il, qu'il avoit appris du véritable » David à arracher d'entre les mains » des ennemis leurs armes pour les » combattre, & à couper la tête du ſu» perbe Goliath de ſa propre épée.

Il eſt donc fort à ſouhaiter que ceux qui ſont deſtinés au miniſtére de la prédication, aient d'abord puiſé l'éloquence dans les ſources mêmes, c'eſt-à-dire, dans les auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. [b] L'orateur ſacré doit avoir appris d'eux à diſpenſer à propos les ornemens du diſcours, non pour plaire ſimplement à l'auditeur, & encore moins pour ſe faire de la réputation, motifs que la rhétori-

a Didicerat à vero David extorquere de manibus hoſtium gladium, & Goliæ ſuperbiſſimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

b Illud, quod agitur genere temperato, id eſt ut eloquentia ipſa delectet, non eſt propter ſe ipſum uſurpandum, ſed ut rebus quæ utiliter hone-

que payenne même a jugé indignes de ſon orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable; & pour les engager par cette eſpéce d'appas innocent à en gouter plus volontiers la ſainte douceur, & à en pratiquer plus fidélement les ſalutaires leçons.

Tout le monde ſait que l'éloquence de S. Ambroiſe produiſit cet effet ſur l'eſprit d'Auguſtin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. [a] Ce grand Evêque prêchoit à ſon peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes, que tous les auditeurs, comme par une ſainte ivreſſe, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. [b] Auguſtin ne cherchoit dans ſes prédications que les agrémens du diſcours, & non la ſolidité des choſes : mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire cet-

ſtèque dicuntur...., aliquanto promptiùs & delectatione ipſa elocutionis accedat, vel tenaciùs adhæreſcat aſſenſus.... Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, ſed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor : ſed hoc potiùs agentes, ut etiam ipſo ad bonum, quod perſuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. chriſt. l. 4. n. 55.*

a Veni ad Ambroſium Epiſcopum... cujus tunc eloquia ſtrenuè miniſtrabant adipem frumenti tui... & ſobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confeſſ. l. 5. cap. 13.*

b Cùm non ſatagerem diſcere quæ dicebat, ſed tantùm quemadmodum

te séparation. Il croioit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bientôt la maîtresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons, que le peuple ravi en admiration se récrioit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissemens : son humilité sincére & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faisoit craindre la contagion secrette & subtile de cette vapeur empoisonnée.

[a] Mais d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations, sinon de ce que la vérité mise ainsi en évidence, & placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent, charme & enleve les esprits ?

Je ne puis m'empécher ici d'exhorter les lecteurs à se donner la peine de

dicebat audire . . veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam: neque enim ea dividere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quam disertè diceret, pariter intrabat, & quàm verè diceret. *Ibid. c.* 14.

[a] Unde autem crebrò & multùm acclamatur ita dicentibus, nisi quia veritas sic demonstrata, sic defensa, sic invicta, delectat ? *De doctr. chr. l.* 4. *n.* 56.

lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs.* Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois son ami avoit mise à la tête de sa Traduction des sermons de S. Augustin, où il prétendoit montrer que la maniére de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce saint Docteur, en ce qu'on y faisoit trop d'usage de l'éloquence humaine, qu'il croioit ne devoir pas être emploiée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de personnes, & avoit reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit presque toute entiére fondée sur de faux principes, & sur de faux raisonnemens. Il est utile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la Préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, & en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide & appuiée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les régles de S. Augustin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être ren-

fermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclairciſſement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un eſt de trop rechercher les ornemens & les graces du diſcours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque choſe de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Trop rechercher les ornemens du diſcours.

C'EST une diſpoſition bien condannable dans un orateur chrétien, que de ſonger davantage à plaire à ſon auditeur qu'à l'inſtruire ; de plus s'occuper des mots que des choſes ; de trop compter ſur ſon travail & ſur ſa préparation ; d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de penſées brillantes ; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

[a] Saint Jérôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du diſcours eſt connu, ne pouvoit ſouffrir que l'o-

a Nolo te declamatorem eſſe & rabulam, garrulumque ſine ratione. . .

Verba volvere, & celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem ſui facere, indoctorum hominum eſt. *S. Hieron. Epiſtol. ad Nepot.*

rateur

rateur chrétien, négligeant de s'instruire lui-même & d'instruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du soin de plaire; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Saint Ambroise pensoit comme lui, & vouloit qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affoiblir les pensées. *Auser mihi lenocinia fucumque verborum, quia solent enervare sententias.* *Commint. lib. 8.*

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il détestoit la malheureuse disposition des Israélites captifs à Babylone, [a] qui, au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophéte leur faisoit de sa part, & d'en être utilement effraiés, alloient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point fait au Prophéte même, si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appli-

a Et es eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur: & audiunt verba tua, & non faciunt. *Ezech.* 33. 31.

quant qu'à flater l'oreille de ſes auditeurs par une douce harmonie & un vain ſon de paroles ? C'eſt la peinture naïve de ces ſermons, dont il ne reſte rien que le ſtérile ſouvenir du plaiſir qu'on a eu en les écoutant.

Uu payen ſe plaignoit de ce que de ſon tems ces ſortes de délices & d'aménités de ſtile, qui doivent être réſervées pour des matiéres moins graves & moins ſérieuſes, avoient fait une eſpéce de violence au bon ſens & à la droite raiſon, & s'étoient emparé comme par force des cauſes même, où il s'agiſſoit des biens & de la vie des hommes : *In ipſa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* *Quint. l. 4. c. 2.*

Combien plus ce même abus ſeroit-il condannable dans des diſcours de religion, où l'on traite les matiéres les plus graves en même tems & les plus effraiantes ? où l'on ſe propoſe, par exemple, d'intimider ſalutairement & d'abbattre le pécheur, en lui repréſentant les horreurs d'une mort plus prochaine peutêtre qu'il ne penſe, le cri du ſang de Jeſus-Chriſt qui demande vengeance d'avoir été ſi lontems profané, la colére d'un Dieu juſtement irrité prête à éclater ſur ſa tête, & l'enfer

ouvert ſous ſes piés pour l'engloutir ?
[a] Au milieu de ſi grandes vérités, un prédicateur eſt-il excuſable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des penſées brillantes, à arrondir des périodes, à entaſſer de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette triſteſſe dont il doit être pénétré en parlant de tels ſujets, & qui devroient ne faire de tout ſon diſcours qu'un continuel gémiſſement ? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il ſe mettoit en peine de montrer de l'eſprit, & s'il avoit le loiſir de ſonger à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & emploier les mouvemens les plus vifs & les plus animés ?

SECOND DÉFAUT.

Trop négliger les ornemens du diſcours.

IL Y A un autre défaut en matiére

[a] An quiſquam tulerit reum in diſcrimine capitis, decurrentibus periodis, quàm lætiſſimis locis ſententiiſque dicentem ?... Quò fugerit interim dolor ille ? Ubi lacrymæ ſubſtiterint ? Unde ſe in medium tam ſecura obſervatio artium miſerit ? Non ab exordio uſque ad ultimam vocem continuus quidam genitus, idem triſtitiæ vultus ſervabitur ? ... Commoveatur-ne quiſquam ejus fortuna quem tumidum, ac ſui jactantem, & ambitioſum inſtitorem eloquentiæ in anciſiti ſorte videat ? Non imò oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui eſſe diſerto vacet ? *Quintil. l.* 11. *c.* 1.

de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des suites infiniment plus pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur le champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse ; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui est si digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes, & qui devroit faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidéles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moiens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une maniére capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font grossiérement, désagréablement, froidement, *obtusè, deformiter, frigidè* : les autres le font ingénieusement, agréablement,

De doctr. chr. c. 4. n. 7.

fortement ; *acutè, ornatè, vehementer.*

Le ſalut de la plupart des chrétiens, auſſi-bien que la foi, eſt attaché à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les eſprits. L'ornement du diſcours eſt un des moiens propres à produire cet effet; & la raiſon en eſt bien claire. Il faut que l'auditeur non ſeulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers : *volumus non ſolùm intelligenter, verùm etiam libenter audiri.* n. 56. Or comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'eſt attiré & gagné par l'amorce du plaiſir ? *Quis tenetur ut audiat, ſi non delectatur ? . . .* n. 58. *Quis eum (oratorem) velit audire, niſi auditorem nonnulla etiam ſuavitate detineat ?* n. 16. Cet ornement n'exclud point la ſimplicité du diſcours : car il ne faut pas une ſimplicité rude & groſſiére, qui rebute & qui fatigue : *Nolumus faſtidiri etiam quod ſubmiſsè dicimus.* Ibid. Il y a un milieu entre un ſtile recherché, fleuri, brillant ; & un ſtile bas, rampant, négligé : & ce milieu eſt l'éloquence qui convient à un paſteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Eccleſiaſticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.* n. 57.

Les fidéles seroient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient réguliérement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense ; & si les prônes se faisoient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministére, de voir le plus souvent leur auditoire vuide, ou très peu rempli, & d'avoir peutêtre à se reprocher que c'est leur maniére de parler froide, languissante, ennuieuse, & souvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs ? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la maniére négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les ambassadeurs ; & ne font point d'attention qu'un envoié d'un Prince qui en useroit ainsi, seroit

Legatione fungimur.

regardé avec raiſon par ſon maître comme un prévaricateur.

Ils ſont bien éloignés de la diſpoſition de cet orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de ſortir de ſa maiſon de ne pas permettre qu'il lui échapât une ſeule parole qui fût indigne de ſon auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare [a] qu'il ne plaidoit jamais aucune cauſe ſans s'y être diſpoſé avec tout le travail néceſſaire. Je n'oſerois marquer clairement de quels termes ſe ſert [b] Quintilien pour condanner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir eſſentiel à ſa profeſſion, & qui l'eſt beaucoup plus à celle d'un miniſtre de la parole, d'où dépend le ſalut des peuples. *Périclès.*

Je ſai que l'accablement des affaires preſque inévitable aux paſteurs ſérieuſement appliqués à leurs devoirs, leur laiſſe quelquefois peu de tems pour

a Ad illam cauſarum operam nunquam niſi paratus & meditatus accedo. *Lib. 1. De Leg. n. 12.*

b Afferet ad dicendum curæ ſemper quantum plurimum poterit. Neque enim ſolùm negligentis, ſed & mali, & in ſuſcepta cauſa perfidi, ac proditoris eſt, pejus agere quàm poſſit. *Quintil. lib. 12. c. 9.*

préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de piéces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zéle pour le salut des fidéles, ne manque jamais de réussir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'Ecriture, & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems ; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministére ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zéle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les Sacremens ? Cependant d'un côté nous
Act. 6. 2. voions que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidéles, se croient obligés de renoncer à ce ministére, quel-

que saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés spécialement & préférablement à tout le reste : & de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'Apostolat, & si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jesus-Christ ne l'a point envoié pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile.* Le ministére de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les pasteurs; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs. 1. Cor. 1. 17.

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands siéges de l'Eglise, & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Saint Grégoire de Naziance, plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger Orat. 17.

ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un
Orat. 3. endroit. * » Je ne me suis réservé, » dit-il, que l'éloquence ; & je ne me » repens point des peines & des fatigues que j'ai souffertes sur mer & sur » terre pour l'acquérir. Je souhaiterois » pour mes amis & pour moi que nous » en possédassions toute la force. . . .
Orat. 12. » C'est de tous mes biens le seul qui » me soit resté. Je l'offre, je le dévoue, » je le consacre à mon Dieu. La voix de » son commandement, & le mouvement de son esprit, m'ont fait abandonner toutes les autres choses, pour » faire avec la pierre précieuse de l'Evangile un échange de tout ce que » je possédois. Je suis donc ainsi devenu, ou, pour mieux dire, je desire » ardemment de devenir cet heureux » marchand, qui avec des choses viles » & périssables, en achette d'excellentes & d'éternelles. Mais comme ministre de la parole, je m'attache uniquement à l'art de parler. J'en fais » mon partage, & je ne l'abandonnerai
Orat. 27. » jamais. . . » Dans un autre endroit il

* *Saint Grégoire de Nazianze avoit fait plusieurs voyages, pour aller étudier l'éloquence sous les plus habiles maîtres.*

remercie son peuple de ce que par son ardeur incroiable pour la parole de Dieu, il le consoloit des discours injurieux & pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandoit contre son éloquence, qu'il avoit acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres sacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvroient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires; & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, sans considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

a Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids & de gravité; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y

a Oratio sit pura, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis & ponderis: non affectatâ elegantiâ, sed non intermissâ gratiâ. *Offic. lib. 1. cap. 22.*

mépriſer l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enſeigné.

Epiſt. 73. Y eut-il jamais un paſteur plus occupé que S. Auguſtin, & plus dévoué aux bonnes œuvres ? Mais ſon zéle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui faloit pour préparer les choſes néceſſaires à l'inſtruction des fidéles. Il paroit que dans les commencemens ſes ſermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems, & plus de beſoin d'uſer de cette précaution. Dans la ſuite il ſe contenta de chercher le ſens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit deſſein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les paſſages néceſſaires pour les appuier & les éclaircir : & cette recherche ne laiſſoit pas de lui couter beaucoup, auſſi bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatriéme diſcours qu'il fit ſur le pſeaume 103. *Magno labore quæſita & inventa ſunt, magno labore nuntiata & diſputata ſunt : ſit labor noſter fructuoſus vobis, & benedicat anima noſtra Dominum.* L'ardeur inſatiable de ſes auditeurs pour l'écouter, eſt un garand bien

ſûr du talent qu'il avoit pour la parole, & du ſoin qu'il y donnoit.

J'ai réſervé exprès S. Chryſoſtome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il eſt l'un des Peres qui ont le plus inſiſté ſur la matiére que je traite. Dans ſon beau traité ſur le ſacerdoce, qui eſt regardé avec raiſon comme ſon chef-d'œuvre, il établit comme un principe inconteſtable, que la principale partie du devoir des Évêques, & par conſéquent de tous les paſteurs, conſiſte dans l'inſtruction qui ſe donne par la parole: parce que c'eſt par elle ſeule qu'ils ſont en état d'enſeigner aux fidéles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les ſoutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à ſouffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur ſalut. Sans ce ſecours, une pauvre égliſe eſt ſemblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui ſe trouve ſans défenſes; ou à un vaiſſeau battu de la tempête, qui eſt ſans pilote. La parole dans la bouche d'un paſteur, eſt comme l'épée dans la main d'un Capitaine; mais cette épée demande d'être

maniée avec art & avec adreſſe : c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, [a] qu'un paſteur doit ſe préparer avec beaucoup de ſoin aux prédications & aux autres diſcours qu'il eſt obligé de faire en public, & qu'il doit emploier tous ſes efforts pour acquérir ce talent, puiſque c'eſt de là que dépend le ſalut de la plupart des ames qui lui ſont confiées.

Mais, dit-on, ſi cela eſt ainſi, pourquoi S. Paul ne s'eſt-il point ſoucié d'acquérir ce talent, & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il eſt ignorant, & peu inſtruit pour la parole* : & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faiſoient tant de cas de l'éloquence?

Imperitus ſermone. 2. *Cor.* 11. 6.

Cette parole, dit S. Chryſoſtome, dont on n'a point pénétré le ſens, ni connu la profondeur, en a trompé pluſieurs, & a ſervi de prétexte & de voile à leur pareſſe. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas n'aiant point encore fait de miracles? Comment a-t-il terraſſé les Grecs, & pourquoi ſe retira-t-il à Tarſe? Ne fut-ce pas après en être

a Χρὴ τὴν ἰητρίαν πάντως σθαι τὴν ἰσχὺν πολλὴν ὑπὲρ τῶν ταύτην κτήσα-

demeuré tellement victorieux par la puiſſance de la parole, que ne pouvant ſouffrir la honte d'être vaincus, ils réſolurent de le faire mourir ? De quoi ſe ſervit-il pour combattre & pour diſputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embraſſer les cérémonies des Juifs ? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeuroit dans la ville du monde la plus ſuperſtitieuſe & la plus ſavante, ne le ſuivit-il pas avec ſa femme, après avoir oui ſeulement un de ſes diſcours ? ... Que fit cet Apôtre à Theſſalonique, à Corinthe, à Ephéſe, & à Rome même ? Ne paſſa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines ? Eſt-il beſoin de raconter toutes les diſputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens ? ... De quel front oſe-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ſes diſputes & dans ſes ſermons ; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, ſans doute à cauſe de ſon éloquence ?

Il ſe peut faire que des paſteurs, pleins de zéle & de charité, & très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne

puiſſent pas inſtruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valére, évêque d'Hippone, qui pour ſuppléer au peu d'uſage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Auguſtin en ſa place & en ſa préſence, devient pour eux une régle, & les autoriſe à chercher ailleurs le ſupplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le ſecours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus groſſiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix ; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Auguſtin ne blâmeroit point cette pratique, [a] lui qui croit qu'un paſteur, incapable de compoſer lui-même un bon diſcours, peut le faire compoſer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'eſt que, de quelque maniére que ce ſoit, il eſt d'une indiſpenſable néceſſité que les peuples ſoient inſtruits.

M. l'Abbé Lambert.

a Sunt quidam, qui bene pronuntiare poſſunt, quid autem pronuntient excogitare non poſſunt. Quod ſi ab aliis ſumant eloquenter ſapienterque conſcriptum, memoriæque commendent, atque ad populum proferant; ſi eam perſonam gerunt, non improbè faciunt. *De doctr. chr. lib. 4. n. 62.*

TROISIEME DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

QUOIQU'ON DOIVE fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le genre simple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le sublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'instruire & de plaire : & il peut se contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, & qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en est pas ainsi quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que serviroit en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit jusqu'à aimer, embrasser, pratiquer les maxi-

mes qu'on lui prêche ? Si l'orateur n'arrive à ce troiſiéme degré, il demeure en chemin. Il n'a dû ſonger à inſtruire & à plaire, que pour toucher. C'eſt en cela que S. Auguſtin, après Cicéron, fait conſiſter la pleine victoire de l'éloquence. Tout diſcours qui laiſſe l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas juſqu'à le troubler, l'abbattre, le renverſer, & vaincre ſon opiniâtre réſiſtance, quelque beau qu'il paroiſſe, n'eſt point un diſcours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inſpirer de l'horreur de ſes péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu ; de diſſiper le charme ſéducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïſſoit ; de déraciner de ſon cœur des paſſions vives, ardentes, enflammées, dont il n'eſt plus le maître, & qui ont pris ſur lui un empire abſolu ; en un mot de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ſes deſirs, à ſes joies, à tout ce qui fait ſa vie & ſon bonheur.

Je ſai qu'il n'y a que la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt qui ſoit capable de toucher ainſi les cœurs, & d'y faire des changemens ſi merveilleux.

Penſer autrement, & attendre en quelque degré que ce ſoit l'efficace de la parole ou des graces du diſcours, ou de la ſolidité des raiſons, ou de la force des mouvemens, ce ſeroit, ſelon le langage de S. Paul, [a] anéantir la croix de Jeſus-Chriſt, & lui dérober l'honneur de la converſion du monde; pour l'attribuer à la ſageſſe humaine. [b] C'eſt pour cela que S. Auguſtin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus ſur la priére que ſur ſes talens; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adreſſe à Dieu, qui peut ſeul nous inſpirer & ce qu'il faut dire, & la maniére dont il le faut dire. [c] Mais comme on ne laiſſe pas d'emploier les remédes naturels que preſcrit la médecine, quoiqu'on ſache que leur effet dépend uniquement de

a Miſit me Chriſtus evangelizare, non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti. 1 *Cor.* 1. 17.

b Noſter iſte eloquens.. hæc ſe poſſe, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro ſe, ac pro illis quos eſt allocuturus, ſit orator, antequam dictor... Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, niſi IN CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI?...

c Sicut enim corporis medicamenta quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonniſi eis proſunt, quibus Deus operatur ſalutem, qui & ſine illis mederi poteſt, cùm ſine ipſo illa non poſſint, & tamen adhibentur...

Dieu, à qui il a plû d'y attacher la guériſon ordinaire des maladies, ſans pourtant s'y aſtreindre lui-même: ainſi l'orateur chrétien peut & doit mettre en uſage tous les moiens, tous les ſecours que lui fournit la rhétorique, mais ſans y mettre ſa confiance, & étant bien perſuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, ſi Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'eſt le ſtile ſublime & pathétique, ce ſont les grandes & vives figures, les paſſions fortes & véhémentes, qui emportent le conſentement, & entraînent les cœurs. [a] L'inſtruction, les raiſons ont éclairé & convaincu l'eſprit. Les graces du diſcours l'ont gagné, & par leur plaiſir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'eſt ce qui eſt réſervé à la grande & forte élo-

ita & adjumenta doctrinæ tunc proſunt animæ adhibita per hominem, cùm Deus operatur ut proſint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. S. *Aug. de doctr. chr. l.* 4. *c.* 15. *&* 16.

[a] Oportet igitur eloquentem eccleſiaſticum, quando ſuadet aliquid quod agendum eſt, non ſolùm docere ut inſtruat, & delectare ut teneat, verùm etiam flectere ut vincat. Ipſe quippe jam remanet ad conſenſionem flectendus eloquentiæ grandi-tate, in quo id non egit uſque ad ejus confeſſionem demonſtrata veritas, adjuncta etiam ſuavitate dictionis. *Ibid. c.* 13.

quence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le ſublime. Je me contenterai de raporter ici quelques extraits des Peres, qui ſeront plus inſtructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire ſur ce ſujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

CE GRAND SAINT mit en uſage les préceptes de cette éloquence victorieuſe dans une occaſion importante, dont il nous a lui-même conſervé l'hiſtoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valére le faiſoit parler à ſa place. La fête de S. Léonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouiſſances ordinaires, c'eſt-à-dire, de faire dans l'Egliſe des feſtins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Auguſtin ſachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Aſcenſion, à lui parler ſur ce ſujet à l'occaſion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce paſſage : *Ne donnez pas les choſes ſaintes aux chiens, & ne jettez pas vos perles devant les pourceaux.*

S. Auguſt. Epiſt. 29. ad. Alypium.

Matth. 7. 6.

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zéle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité : & après l'avoir interrompu par quelques priéres qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. » Je vous con-» jure, leur dit-il, par ses humilia-» tions, ses souffrances, sa couronne » d'épines, sa croix, & son sang : ayez » du moins pitié de nous, & considé-» rez la charité du vénérable Valére, » qui par sa tendresse pour vous m'a

» chargé du redoutable miniſtére de » vous annoncer la parole de la vérité. » Il vous a témoigné pluſieurs fois la » joie qu'il avoit de ce que j'étois venu » ici : mais c'étoit dans la vûe que je » ſerois le miniſtre de votre ſalut, & » non le témoin de votre perte & de » votre dannation. « S. Auguſtin ajouta qu'il eſpéroit que ce malheur n'arriveroit pas, & que s'ils ne cédoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée, ils céderoient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas danner en l'autre. Il dit cela d'une maniére ſi touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ſes auditeurs, & ne put retenir les ſiennes. » Ce ne fut point, dit- » il, en pleurant ſur eux que je les fis » pleurer : mais pendant que je par- » lois, leurs larmes prévinrent les » miennes. J'avoue que je ne pus point » alors me retenir. Après que nous eû- » mes pleuré enſemble, je commençai » à eſpérer fortement leur correction.

Le lendemain, [a] qui étoit le jour du feſtin, il apprit que quelques-uns mur-

a Cùm illuxiſſet dies, qui ſolebant fauces ventreſque ſe parare.

muroient encore, & disoient : » De » quoi s'avise-t-on maintenant ? Ceux » qui ont souffert jusqu'ici cette cou- » tume, n'étoient-ils pas chrétiens ? « S. Augustin [a] ne sachant quel ressort faire jouer pour les ébranler, se trouva fort embarrassé. Il avoit pris la résolution de lire à ces obstinés l'endroit
Ezech. 33. 9. du prophéte Ezéchiel, où il est dit, que la Sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril ; & ensuite de secouer ses vétemens sur le peuple, & de se retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, & les murmurateurs ne purent résister plus lontems à une charité si vive & si éloquente.

La solidité & l'agrément du discours servirent sans doute à préparer ce changement, & à ébranler les esprits. Mais ce qui terrassa pour ainsi dire les murmurateurs, & ce qui procura à Saint Augustin une pleine victoire, fut le sublime & le pathétique, mélé à ces maniéres douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. [b] Les deux autres parties peuvent exciter des acclama-

a Quo audito, quas majores commovendi eos machinas præpararem, omnino nesciebam.

b Non sanè, si dicenti crebriùs & vehementiùs acclametur, ideo granditer putandus est dicere : hoc enim & acumina submissi generis, & ornamenta faciunt temperations :

tions, le ſublime, le pathétique, accablent comme par leur poids, & au lieu d'applaudiſſemens, arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici eſt tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au Pape Corneille au ſujet de ceux qui étant tombés pendant la perſécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'uſage des Sacremens, ſans avoir fait une pénitence convenable, & emploioient même pour cela les menaces.

» Si ces pécheurs, dit S. Cyprien, » veulent être reçus dans l'Egliſe, » voions quel ſentiment ils ont de la » ſatisfaction qu'ils doivent faire, & » quels fruits de pénitence ils appor- » tent. L'Egliſe n'eſt ici fermée à » perſonne : l'Evêque ne rejette per- » ſonne. Nous ſommes prêts à rece- » voir avec patience, avec indulgence, » & avec douceur tous ceux qui ſe » préſentent à nous. Je deſire que tous » retournent à l'Egliſe. Je deſire que » tous ceux qui combattoient avec

ti. Grande autem genus plerumque pondere ſuo voces premit, ſed lacrymas exprimit. *S. Aug. de doctr. chriſt. l. 4. c. 24.*

» nous se rallient sous les enseignes
» de Jesus-Christ, & reviennent dans
» son camp céleste & dans la maison
» de Dieu son pere. Je me relâche
» dans tout ce que je puis. Je dissi-
» mule beaucoup de choses, dans l'ar-
» dent desir que j'ai de réunir nos fre-
» res avec nous. Je n'examine pas
» même avec toute la sévérité que la
» piété & la religion chrétienne de-
» manderoient, les offenses qu'on a
» commises contre Dieu ; & je péche
» peutêtre moi-même, en remettant
» trop facilement les péchés des au-
» tres. J'embrasse avec l'ardeur &
» avec la tendresse d'une entiére cha-
» rité ceux qui retournent avec des
» sentimens de pénitence, ceux qui
» confessent leurs péchés, & en font
» satisfaction avec humilité & simpli-
» cité de cœur. Que s'il y en a qui
» croient pouvoir rentrer dans l'Eglise
» par les menaces, & non par les prié-
» res ; & qui songent à en forcer les
» portes par la terreur, & non pas à se
» les ouvrir par la satisfaction & par
» les larmes : qu'ils sachent que l'E-
» glise demeure toujours fermée à des
» personnes de cette sorte, & que le
» camp invincible de Jesus-Christ,

» fortifié par la toute-puiſſance de » Dieu qui en eſt le protecteur, ne ſe » force point par l'inſolence des hom- » mes. Le prêtre du Seigneur qui ſuit » la régle de l'Evangile, & qui garde » les préceptes de Jeſus-Chriſt, peut » être tué, mais il ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Chriſti præcepta cuſtodiens, occidi poteſt, non poteſt vinci.*

Il me ſemble que cet extrait, qui ne reſſent pas moins la douceur paternelle d'un ſaint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être propoſé comme un modéle parfait de la plus ſublime éloquence, qui ne le céde en rien à celle de Démoſthéne.

EXTRAITS
DE S. JEAN CHRYSOSTOME
Contre les Sermens.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ſes homélies au peuple d'Antioche, parle ſouvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs freres à préter ſerment ſur l'autel, & par là ſouvent leur donnoient lieu de ſe par-

jurer. » Que faites-vous, malheureux, » dit-il ? Vous exigez un ſerment ſur la » ſainte table, & vous immolez cruel- » lement votre frere ſur le même autel » où repoſe J. C. qui s'eſt immolé pour » vous ? Les voleurs commettent des » meurtres, mais c'eſt en ſecret: & vous » en préſence de l'Egliſe, notre mere » commune, vous égorgez un de ſes » enfans, pire en cela que Caïn. Car » enfin il cacha ſon crime dans le dé- » ſert, & ne ravit à ſon frere qu'une » vie de peu de durée : & vous au mi- » lieu du temple, & ſous les yeux de » Dieu, vous cauſez à votre prochain » une mort éternelle! Eſt-ce donc pour » jurer que la maiſon du Seigneur eſt » établie, & non pour prier? L'autel ſa- » cré eſt-il deſtiné à donner occaſion » aux crimes, & non à l'expier? Si tout » autre ſentiment de religion eſt étou- » fé en vous, reſpectez au moins le li- » vre ſacré que vous préſentez à votre » frere pour jurer. Ouvrez le ſaint » Evangile ſur lequel vous êtes prêts » de lui faire préter ſerment, & écou- » tant ce qu'y dit Jeſus-Chriſt ſur les » juremens, tremblez, & retirez-vous. » Et qu'y dit Jeſus-Chriſt ? *Il a été dit* » *aux anciens : Vous ne vous parjurerez*

Homil. XV. ad pop. Antioch.

Matth. 5, 33. 34.

» *point... Et moi je vous dis que vous ne* » *juriez en aucune sorte.* Quoi! vous faites jurer sur ce même livre, qui vous » interdit les juremens ? O impiété, ô » étrange sacrilége! C'est comme si l'on » prenoit pour complice d'un meurtre » le Législateur même qui le condanne.

» Je répans moins de larmes quand » j'apprens que quelqu'un a été assassiné dans le grand chemin, que lorsque » je voi un homme approcher de l'autel, porter sa main sur le saint livre » des Evangiles, & prononcer à haute » voix le serment. Car pour lors je ne » puis m'empécher de pâlir, de trembler, de frissonner, autant pour celui » qui exige le serment que pour celui » qui le préte. Misérable! pour t'assurer » quelque somme d'argent douteuse, » tu perds ton ame! Le gain que tu fais » peut-il entrer en comparaison avec » la perte de ton frere & la tienne ? Si » tu sçais que celui dont tu exiges le » serment est homme de bien, pourquoi ne te pas contenter de sa parole ? Et s'il ne l'est pas, pourquoi le » forces-tu à faire un parjure ?

» Mais sans cela, dites-vous, votre » preuve étoit imparfaite, & l'on ne » vous croioit point. Hé! que vous im-

» porte ? C'eſt en craignant d'exiger le
» ſerment que vous paroitrez vérita-
» blement digne de foi, & que vous
» vous mettrez l'eſprit en repos. Car
» enfin, quand vous êtes de retour chez
» vous, votre conſcience ne vous fait-
» elle point de reproches ? Ne dites-
» vous point en vous-même ; Ai-je eu
» raiſon de lui faire préter ſerment ?
» N'a-t-il point fait un parjure ? N'ai-
» je point donné lieu à un crime ſi hor-
» rible ? Au contraire, quelle conſola-
» tion n'eſt-ce pas pour vous, quand de
» retour dans votre maiſon vous pou-
» vez dire : Dieu ſoit béni, je me ſuis
» retenu, j'ai épargné à mon frere l'oc-
» caſion d'un crime, & lui ai peutêtre
» ſauvé un faux ſerment ? Que tout
» l'or, que toutes les richeſſes de la
» terre périſſent, plutôt que de m'o-
» bliger à enfreindre la loi, & à forcer
» les autres de la violer.

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente, S. Chryſoſtome, après avoir raconté à ſes auditeurs comment le ſaint Précurſeur avoit été mis à mort à cauſe du ſerment d'Hérode, les exhorte à conſerver la mémoire d'un ſi tragique événement, & à profiter d'un ſi terrible exemple : & il emploie pour cela les figures les plus

vives & les plus ſublimes. »Je vous dis
» hier d'emporter chacun en votre mai-
» ſon la tête de Jean-Baptiſte encore
» toute ſanglante, & de vous repréſen-
» ter ſes yeux animés d'un ſaint zéle
» contre les ſermens, & ſa voix qui s'é-
» levant encore contre cette habitude
» criminelle, ſemble vous dire : Fuiez
» & déteſtez le jurement, qui a été mon
» meurtrier, & qui eſt la cauſe des plus
» grands crimes. En effet, continue S.
» Chryſoſtome, ce que ni la généreuſe
» liberté du ſaint Précurſeur, ni la vio-
» lente colére du Roi qui ſe voioit re-
» pris publiquement, n'avoient pu fai-
» re, la crainte mal entendue du parjure
» le fit, & la mort de Jean-Baptiſte fut
» l'effet & la ſuite du jurement. Je vous
» répéte encore aujourd'hui la même
» choſe. Enviſagez toujours cette tête
» ſacrée, qui fait de continuels repro-
» ches aux blaſphémateurs : & cette
» ſeule penſée ſera comme un frein ſa-
» lutaire qui arrétera votre langue, &
» la détournera du blaſphême.

EXTRAIT

Du diſcours de ſaint Chryſoſtome, ſur la diſgrace d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-

puissant auprès de l'Empereur Arcade, & qui gouvernoit absolument l'esprit de son Maître. Ce Prince, aussi foible à soutenir ses Ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misére. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostome qu'il avoit souvent maltraité, & dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses loix, & où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystéres, le peuple accourut en foule à l'Eglise pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une maniére si vive & si touchante, qu'il changea la haine & l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, & fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractére de S. Chrysostome étoit de parler aux Grands & aux Puissans, même dans le tems de leur plus grande prospérité, avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

» Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité* Eccles. 1. 2.
» *des vanités, & tout n'eſt que vanité*, cer-
» tainement c'eſt dans la conjoncture
» préſente. Où eſt maintenant cet éclat
» des plus hautes dignités? Où ſont ces
» marques d'honneur & de diſtinction?
» Qu'eſt devenu cet appareil des feſtins
» & des jours de réjouiſſance? Où ſe
» ſont terminées ces acclamations ſi fré-
» quentes & ces flateries ſi outrées de
» tout un peuple aſſemblé dans le cirque
» pour aſſiſter au ſpectacle? Un ſeul
» coup de vent a dépouillé cet arbre ſu-
» perbe de toutes ſes feuilles, & après
» l'avoir ébranlé juſques dans ſes raci-
» nes, l'a arraché en un moment de la
» terre? Où ſont ces faux amis, ces vils
» adulateurs, ces paraſites ſi empreſſés à
» faire leur cour, & à témoigner par
» leurs actions & leurs paroles un ſer-
» vile dévouement? tout cela a diſparu
» & s'eſt évanoui comme un ſonge,
» comme une fleur, comme une ombre.
» Nous ne pouvons donc trop répéter
» cette ſentence du Saint-Eſprit: *Vanité*
» *des vanités, & tout n'eſt que vanité*. Elle
» devroit être écrite en caractéres écla-
» tans dans toutes les places publiques,
» aux portes des maiſons, dans toutes
» nos chambres: mais elle devroit en-

» core bien plus être gravée dans nos
» cœurs, & faire le continuel sujet de
» nos entretiens.

» N'avois-je pas raison, dit S. Chry-
» sostome en s'adressant à Eutrope, de
» vous représenter l'inconstance & la
» fragilité de vos richesses ? Vous con-
» noissez maintenant par votre expé-
» rience que comme des esclaves fugi-
» tifs elles vous ont abandonné, &
» qu'elles sont même en quelque sorte
» devenues perfides & homicides à vo-
» tre égard, puisqu'elles sont la princi-
» pale cause de votre désastre. Je vous
» répétois souvent que vous deviez fai-
» re plus de cas de mes reproches, quel-
» que amers qu'ils vous parussent, que
» de ces fades louanges dont vos flateurs
» ne cessoient de vous accabler, parce
Proverb. 27. » que *les blessures que fait celui qui aime*
» *valent mieux que les baisers trompeurs*
» *de celui qui hait.* Avois-je tort de vous
» parler ainsi ? Que sont devenus tous
» ces courtisans ? Ils se sont retirés : ils
» ont renoncé à votre amitié : ils ne
» songent qu'à leur sureté, à leurs inté-
» rêts, aux dépens même des vôtres. Il
» n'en est pas ainsi de nous. Nous avons
» souffert vos emportemens dans votre
» élévation : & dans votre chute nous

» vous ſoutenons de tout notre pou-
» voir. L'Egliſe à qui vous avez fait la
» guerre, ouvre ſon ſein pour vous re-
» cevoir : & les théatres, objet éter-
» nel de vos complaiſances, qui nous
» ont ſi ſouvent attiré votre indigna-
» tion, vous ont abandonné & trahi.

» Je ne parle pas ainſi pour inſulter
» au malheur de celui qui eſt tombé, ni
» pour r'ouvrir & aigrir des plaies en-
» core toutes ſanglantes ; mais pour ſou-
» tenir ceux qui ſont debout, & leur
» faire éviter de pareils maux. Et le
» moien de les éviter, c'eſt de ſe bien
» convaincre de la fragilité & de la va-
» nité des grandeurs humaines. De les
» appeller une fleur, une herbe, une fu-
» mée, un ſonge, ce n'eſt pas encore en
» dire aſſez, puiſqu'elles ſont au-deſſous
» même du néant. Nous en avons une
» preuve bien ſenſible devant les yeux.
» Qui jamais eſt parvenu à une plus
» haute élévation ? N'avoit-il pas des
» biens immenſes ? Lui manquoit-il
» quelque dignité ? N'étoit-il pas craint
» & redouté de tout l'empire ? Et main-
» tenant plus abandonné & plus trem-
» blant que les derniers des malheu-
» reux, que les plus vils eſclaves, que
» les priſonniers enfermés dans de

» noirs cachots ; n'aiant devant les
» yeux que les épées préparées contre
» lui, que les tourmens & les bour-
» reaux, privé de la lumiére du jour
» au milieu du jour même, il attend à
» chaque moment la mort, & ne la
» perd point de vûe.

» Vous fûtes témoins hier, quand on
» vint du palais pour le tirer d'ici par
» force, comment il courut aux vaſes
» ſacrés, tremblant de tout le corps, le
» viſage pâle & défait, faiſant à peine
» entendre une foible voix entrecou-
» pée de ſanglots, & plus mort que
» vif. Je le répéte encore, ce n'eſt
» point pour inſulter à ſa chute que je
» dis tout ceci, mais pour vous atten-
» drir ſur ſes maux, & pour vous inſ-
» pirer des ſentimens de clémence &
» de compaſſion à ſon égard.

» Mais, diſent quelques perſonnes
» dures & impitoiables, qui même nous
» ſavent mauvais gré de lui avoir ou-
» vert l'aſyle de l'Egliſe ; n'eſt-ce pas
» cet homme-là qui en a été le plus
» cruel ennemi, & qui a fermé cet aſy-
» le ſacré par diverſes loix ? Cela eſt
» vrai, répond S. Chryſoſtome : & ce
» doit être pour nous un motif bien
» preſſant de glorifier Dieu, de ce qu'il

» oblige un ennemi si formidable de
» venir rendre lui-même hommage,
» & à la puissance de l'Eglise, & à sa clé-
» mence. A sa puissance, puisque c'est
» la guerre qu'il lui a faite, qui lui a
» attiré sa disgrace : à sa clémence,
» puisque malgré tous les maux qu'elle
» en a reçus, oubliant tout le passé, elle
» lui ouvre son sein, elle le cache sous
» ses ailes, elle le couvre de sa prote-
» ction comme d'un bouclier, & le re-
» çoit dans l'asyle sacré des autels, que
» lui-même avoit plusieurs fois entre-
» pris d'abolir. Il n'y a point de victoi-
» res, point de trophées, qui puissent
» faire tant d'honneur à l'Eglise. Une
» telle générosité, dont elle seule est
» capable, couvre de honte & les Juifs
» & les infidéles. Accorder hautement
» sa protection à un ennemi déclaré,
» tombé dans la disgrace, abandonné
» de tous, devenu l'objet du mépris &
» de la haine publique ; montrer à son
» égard une tendresse plus que mater-
» nelle ; s'opposer en même tems & à
» la colére du Prince, & à l'aveugle
» fureur du peuple : voilà ce qui fait la
» gloire de notre sainte religion.

» Vous dites avec indignation, qu'il
» a fermé cet asyle par diverses loix,

» O homme, qui que vous ſoiez, vous
» eſt-il donc permis de vous ſouvenir
» des injures qu'on vous a faites ? Ne
» ſommes-nous pas les ſerviteurs d'un
» Dieu crucifié, qui dit en expirant :
Luc. 23.34. » *Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne*
» *ſavent ce qu'ils font ?* Et cet homme,
» proſterné aux piés des autels, & ex-
» poſé en ſpectacle à tout l'univers, ne
» vient-il pas lui-même abroger ſes
» loix, & en reconnoitre l'injuſtice ?
» Quel honneur pour cet autel, & com-
» bien eſt-il devenu terrible & reſpe-
» ctable, depuis qu'à nos yeux il tient
» ce lion enchaîné ? C'eſt ainſi que ce
» qui rehauſſe l'éclat & l'image d'un
» Prince, n'eſt pas qu'il ſoit aſſis ſur
» un trône, revêtu de pourpre, & ceint
» du diadême ; mais qu'il foule aux
» piés les barbares vaincus & captifs.
» Je voi dans notre temple une aſ-
» ſemblée auſſi nombreuſe qu'à la gran-
» de fête de Pâque. Quelle leçon pour
» tous que le ſpectacle qui vous occu-
» pe maintenant, & combien le ſilen-
» ce même de cet homme réduit en
» l'état où vous le voiez, eſt-il plus
» éloquent que tous nos diſcours. Le
» riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir
» les yeux pour reconnoitre la vérité.

» de cette parole : *Toute chair n'eſt que* *Iſai. 40. 6.*
» *de l'herbe, & toute ſa gloire eſt comme*
» *la fleur des champs. L'herbe s'eſt ſéchée*
» *& la fleur eſt tombée, parce que le Sei-*
» *gneur l'a frapée de ſon ſouffle.* Et le
» pauvre apprend ici à juger de ſon
» état tout autrement qu'il ne fait, &
» loin de ſe plaindre, à ſavoir même
» bon gré à ſa pauvreté, qui lui tient
» lieu d'aſyle, de port, de citadelle,
» en le mettant en repos & en ſureté,
» & le délivrant des craintes & des al-
» larmes dont il voit que les richeſſes
» ſont la cauſe & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chryſoſtome en tenant tout ce diſcours, n'étoit pas ſeulement d'inſtruire ſon peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faiſoit une peinture ſi vive. Auſſi eut-il la conſolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout ſon auditoire, quelque averſion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raiſon comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en apperçut, il continua ainſi : » Ai-je
» calmé vos eſprits ? Ai-je chaſſé la co-
» lére ? Ai-je éteint l'inhumanité ? Ai-je
» excité la compaſſion ? Oui ſans dou-
» te : & l'état où je vous voi, & ces

» larmes qui coulent de vos yeux en
» ſont de bons garands. Puiſque vos
» cœurs ſont attendris, & qu'une ar-
» dente charité en a fondu la glace, &
» amolli la dureté, allons donc tous
» enſemble nous jetter aux piés de
» l'Empereur: ou plutôt prions le Dieu
» de miſéricorde de l'adoucir, en ſorte
» qu'il nous accorde la grace entiére.

Ce diſcours eut ſon effet, & S. Chryſoſtome ſauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de ſortir de l'Egliſe pour ſe ſauver, il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la ſuite pour lui faire ſon procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime, nommé Baſile, qui lui avoit perſuadé de quitter la maiſon de ſa mere, pour mener avec lui une vie ſolitaire & retirée. Dès que cette mere déſolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chryſoſtome, me mena dans ſa chambre, & m'aiant fait aſſeoir auprès d'elle ſur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle com-

mença à pleurer, & à me parler en des termes qui me donnérent encore plus de pitié que ſes larmes. » Mon fils, me » dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je » jouiſſe lontems de la vertu de votre » pere. Sa mort, qui ſuivit de près les » douleurs que j'avois endurées pour » vous mettre au monde, vous rendit » orphelin, & me laiſſa veuve, plutôt » qu'il n'eût été utile à l'un & à l'autre. » J'ai ſouffert toutes les peines & tou- » tes les incommodités du veuvage, » leſquelles certes ne peuvent être » compriſes par les perſonnes qui ne » les ont point éprouvées. Il n'y a » point de diſcours qui puiſſe repréſen- » ter le trouble & l'orage où ſe voit » une jeune femme, qui ne vient que » de ſortir de la maiſon de ſon pere, » qui ne ſait point les affaires, & qui » étant plongée dans l'affliction, doit » prendre de nouveaux ſoins, dont la » foibleſſe de ſon âge, & celle de ſon » ſexe, ſont peu capables. Il faut qu'el- » le ſupplée à la négligence de ſes ſer- » viteurs, & ſe garde de leur malice : » qu'elle ſe défende des mauvais deſ- » ſeins de ſes proches : qu'elle ſouffre » conſtamment les injures des parti- » ſans, & l'inſolence & la barbarie

» qu'ils exercent dans la levée des im-
» pôts.

» Quand un pere en mourant laisse
» des enfans, si c'est une fille, je sai
» que c'est beaucoup de peine & de
» soin pour une veuve : ce soin néan-
» moins est supportable, en ce qu'il
» n'est pas mêlé de crainte, ni de dé-
» pense. Mais si c'est un fils, l'éducation
» en est bien plus difficile, & c'est un
» sujet continuel d'appréhensions & de
» soins, sans parler de ce qu'il coute
» pour le faire bien instruire. Tous ces
» maux pourtant ne m'ont point por-
» tée à me remarier. Je suis demeurée
» ferme parmi ces orages & ces tem-
» pêtes, & me confiant sur-tout en la
» grace de Dieu, je me suis résolue de
» souffrir tous ces troubles que le veu-
» vage apporte avec soi.

» Mais ma seule consolation dans
» ces miséres, a été de vous voir sans
» cesse, & de contempler dans votre
» visage l'image vivante & le portrait
» fidéle de mon mari mort. Consola-
» tion qui a commencé dès votre en-
» fance, lorsque vous ne saviez pas en-
» core parler, qui est le tems où les
» peres & les meres reçoivent plus de
» plaisir de leurs enfans.

» Je ne vous ai point auſſi donné ſu-
» jet de me dire, qu'à la vérité j'ai ſou-
» tenu avec courage les maux de ma
» condition préſente, mais auſſi que j'ai
» diminué le bien de votre pere pour
» me tirer de ces incommodités; qui eſt
» un malheur que je ſai arriver ſouvent
» aux pupilles. Car je vous ai conſervé
» tout ce qu'il vous a laiſſé, quoique je
» n'aie rien épargné de tout ce qui vous
» a été néceſſaire pour votre éducation.
» J'ai pris ces dépenſes ſur mon bien,
» & ſur ce que j'ai eu de mon pere en
» mariage. Ce que je ne vous dis point,
» mon fils, dans la vûe de vous repro-
» cher les obligations que vous m'avez.
» Pour tout cela je ne vous demande
» qu'une grace; ne me rendez pas veu-
» ve une ſeconde fois. Ne r'ouvrez pas
» une plaie qui commençoit à ſe fer-
» mer. Attendez au moins le jour de
» ma mort: peutêtre n'eſt-il pas éloi-
» gné. Ceux qui ſont jeunes peuvent
» eſpérer de vieillir: mais à mon âge je
» n'ai plus que la mort à attendre.
» Quand vous m'aurez enſevelie dans
» le tombeau de votre pere, & que
» vous aurez réuni mes os à ſes cen-
» dres, entreprenez alors d'auſſi longs
» voiages, & navigez ſur telle mer que

» vous voudrez, perſonne ne vous en
» empêchera. Mais pendant que je reſ-
» pire encore, ſupportez ma préſen-
» ce, & ne vous ennuiez point de vi-
» vre avec moi. N'attirez pas ſur vous
» l'indignation de Dieu, en cauſant une
» douleur ſi ſenſible à une mere qui ne
» l'a point méritée. Si je ſonge à vous
» engager dans les ſoins du monde, &
» que je veuille vous obliger de pren-
» dre la conduite de mes affaires qui
» ſont les vôtres, n'aiez plus d'égard,
» j'y conſens, ni aux loix de la nature,
» ni aux peines que j'ai eſſuiées pour
» vous élever, ni au reſpect que vous
» devez à une mere, ni à aucun autre
» motif pareil : fuiez-moi comme l'en-
» nemie de votre repos, & comme une
» perſonne qui vous tend des piéges
» dangereux. Mais ſi je fais tout ce qui
» dépend de moi, afin que vous puiſ-
» ſiez vivre dans une parfaite tranquil-
» lité, que cette conſidération pour le
» moins vous retienne, ſi toutes les
» autres ſont inutiles. Quelque grand
» nombre d'amis que vous aiez, nul ne
» vous laiſſera vivre avec autant de li-
» berté que je fais. Auſſi n'y en a-t-il
» point qui ait la même paſſion que moi
» pour votre avancement & pour vo-
» tre bien.

S. Chryſoſtome ne put réſiſter à un diſcours ſi touchant, & quelque ſollicitation que Baſile ſon ami continuât toujours à lui faire, il ne put ſe réſoudre à quitter une mere ſi pleine de tendreſſe pour lui, & ſi digne d'être aimée.

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un diſcours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence ſimple & naturelle, qui paſſe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant? Y a-t-il dans tout ce diſcours aucune penſée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté? Ne voit-on pas que tout y coule de ſource, & que c'eſt la nature même qui l'a dicté? Mais, ce que j'admire le plus, c'eſt la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état ſi violent il n'échape pas un ſeul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ſes peines & de ſes allarmes, ſoit par reſpect pour la vertu de Baſile, ſoit par la crainte d'irriter ſon fils, qu'elle ne ſongeoit qu'à gagner & à attendrir.

ARTICLE SECOND.

Du fonds de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit juſqu'ici ne regarde encore que le ſtile & la maniére de parler dont l'orateur chrétien doit ſe ſervir, ce que S. Auguſtin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reſte à traiter de ce qui fait la ſcience indiſpenſablement néceſſaire à un prédicateur, ce que le même ſaint appelle, *ſapienter dicere*.

Sans ce fonds de ſcience, [a] un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne ſeroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ſes auditeurs, qu'il leur ſeroit plus agréable, & qu'en les éblouiſſant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain ſon de paroles pour la vérité, qui ſeule eſt la nourriture ſolide de l'eſprit. On ſait, dit S. Auguſtin, combien les payens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumiéres de la ſageſſe divine, mais guidés par la ſeule raiſon & par le bon

a Qui affluit inſipienti eloquentia, tanto magis cavendus eſt, quanto magis ab eo in iis quæ audire inutile eſt, delectatur auditor, & eum, quoniam diſertè dicere audit, etiam verè dicere exiſtimat. *S. Aug. lib. 4. de doctr. chriſt. cap. 5.*

ſens, ont témoigné de mépris pour cette fauſſe éloquence : que devons-nous donc en penſer, nous qui ſommes les enfans & les miniſtres de cette même ſageſſe ?

Il n'eſt que trop ordinaire à pluſieurs de ceux qui ſe préparent à la prédication, d'être plus occupés du ſoin d'embellir leurs diſcours, que de celui de les remplir de vérités ſolides. Cependant c'eſt un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moien de bien parler eſt de bien penſer : & pour bien penſer, il faut être inſtruit, poſſéder bien ſon ſujet, avoir l'eſprit orné de beaucoup de connoiſſances.

Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons. *Horat. de Art. poet.*

C'étoit dans la philoſophie, & ſurtout dans celle de Platon, que les Anciens croioient qu'on pouvoit puiſer ce fonds de connoiſſances, ſeules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de ſoin ; [a] & il avoue, comme je l'ai déja remarqué

a Fateor me oratorem, ſi modo ſim, aut etiam quicumque ſim, non ex rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe. *Orat. n.* 12.

ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en eſt moins redevable à la rhétorique qu'à la philoſophie.

Les orateurs chrétiens ont des ſources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiſer ce fonds de ſciences. Ces ſources, ſont l'Ecriture & les Peres. Quelles richeſſes n'y trouve-t-on point! Et combien ſeroit-on condamnable de négliger un ſi précieux tréſor? Quiconque ſera bien verſé dans cette lecture, ne ſera pas après cela beaucoup embarraſſé de l'élocution. Les penſées ſolides, & les grandes vérités dont il ſera plein, entraîneront après elles des expreſſions qui y répondent; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur: Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

§. I.

De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres ſaints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur: & S. Auguſtin avance comme un principe inconteſtable, que l'orateur chrétien eſt plus ou moins en état de parler ſolidement, ſelon qu'il eſt plus ou moins verſé dans les Saintes Ecritures:

Ecritures : *Sapienter dicit homo tanto magis vel minùs, quanto in scripturis sanctis magis minusve profecit.* De doct. christ. l. 4. c.

Toute la religion, toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre, consiste à connoitre le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ qu'il a envoié : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les Saintes Ecritures ? *Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ?* Qui peut se vanter *d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoitre le mystére de Dieu le Pere & de Jesus-Christ ?* Il n'y a que ceux *à qui Dieu a bien voulu faire connoitre quelles sont les richesses de la gloire de ce* double *mystére*, c'est-à-dire les Evangélistes & les Apôtres, qui puissent dire, *Nous avons reçu l'esprit de Dieu : nous connoissons les sentimens & les pensées de J. C.* On sait que ce don a été accordé à Saint Paul dans un degré éminent. *Il fait profession de ne* Joan. 17. 3. Rom. 11. 34. & 35. Coloss. 2. 2. Coloss. 1. 27. 1. Cor. 2. 12. & 16. 1. Cor. 2. 2.

savoir autre chose que Jesus-Christ, &
Philip. 3. 8. *Jesus-Christ crucifié... Tout* le reste *lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance.* Il déclare en plus
Coloss. 4. 3. & 4. d'un endroit que sa vocation est *d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richesses incompréhensibles du mystére*
Ephes. 3. 4. 8. & 9. *de Jesus-Christ, dont il a reçu une intelligence particuliére*, & *de les éclairer* en leur découvrant *combien est admirable l'économie de ce mystére caché avant tous les siécles en Dieu.*

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Evangile à proprement parler, sinon un député & un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, & de la paix qu'il veut bien leur accorder; selon cette majestueuse parole de S. Paul : *pro Christo legatione*
2. Cor. 5. 20. *fungimur?* Or de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie ? C'est pour cela que saint Paul exhortoit les Ephésiens à offrir pour lui de con-
Ephes. 6. 19. 20. tinuelles priéres, *afin que le Dieu dont*

il exerçoit la légation & l'ambaſſade lui ouvrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le myſtére de l'Evangile. Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'eſt Dieu lui-même qui a mis dans ſa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Poſuit in nobis verbum reconciliationis.* 2. Cor. 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les écoutent : *Nous faiſons la charge d'ambaſſadeurs pour Jeſus-Chriſt, & c'eſt Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : Nous vous parlons devant Dieu en Jeſus-Chriſt*, ou plutôt, *c'eſt Jeſus-Chriſt qui parle en nous*, ſinon lorſque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, ſont tirées de l'Ecriture ſainte, & ont pour garand la parole de Dieu même ? Elle eſt d'ailleurs d'une fécondité infinie, ſoit qu'on veuille enſeigner le dogme, ou expliquer les myſtéres : ſoit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices. *Toute écriture qui eſt inſpirée de Dieu eſt utile pour inſtruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la juſtice.* 2. Cor. 5. 20. Ibid. 12. 19. Ibid. 13. 3. 2. Timot. 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on

annonce aux fidéles ont toute une autre force, & font toute une autre impreſſion, quand elles ſont ainſi revétues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme avec l'idée de la divinité, porte dans ſon cœur un fonds de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les eſprits, lorſqu'elles ſont attachées à quelques paſſages de l'Ecriture ſainte, dont on a ſoin d'approfondir le ſens, & de faire ſentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le retrouve chez lui, & en le liſant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une ſimple citation, ſouvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, paſſe rapidement, ne laiſſe aucune trace, & ſe confond avec le reſte du diſcours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'inſtructions qui ne ſont fondées que ſur des raiſonnemens humains.

» On ſuivroit, dit M. de Fénelon dans ſes dialogues ſur l'éloquence, où il établit d'excellentes régles ſur la maniére de précher, » On ſuivroit

» vingt ans bien des prédicateurs, ſans
» apprendre la religion comme on la
» doit ſavoir.... J'ai ſouvent remarqué,
» ajoute-t-il dans un autre endroit,
» qu'il n'y a ni art ni ſcience dans le
» monde, que les maîtres n'enſeignent
» de ſuite par principes & avec mé-
» thode. Il n'y a que la religion qu'on
» n'enſeigne point de cette maniére
» aux fidéles. On leur donne dans l'en-
» fance un petit catéchiſme ſec, &
» qu'ils apprennent par cœur, ſans en
» comprendre le ſens : après quoi ils
» n'ont plus pour inſtruction que des
» ſermons vagues & détachés. Je vou-
» drois qu'on enſeignât aux chrétiens
» les premiers élémens de leur reli-
» gion, & qu'on les menât avec ordre
» juſqu'aux plus hauts myſtéres. C'eſt
» ce que l'on faiſoit autrefois. On
» commençoit par les catéchefes, après
» quoi les paſteurs enſeignoient de
» ſuite l'Evangile par des homélies.
» Cela faiſoit des chrétiens très-inſ-
» truits de toute la parole de Dieu.

C'eſt ainſi que les paſteurs inſtruiſoient anciennement leurs peuples : & la principale préparation qu'ils croioient devoir apporter à cet important miniſtére qui leur paroiſſoit

très redoutable, étoit l'étude de l'Ecriture sainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Augustin. Valére son évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans le dessein principalement de lui faire exercer le ministére de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les craintes, les inquiétudes, les allarmes de S. Augustin à la vûe de cette fonction, que plusieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faisoit trembler ce grand homme ? Que lui manquoit-il néanmoins, ou du côté des talens naturels, ou par raport au fonds de science néceſſaire à un prédicateur ? Et c'est ce que lui représentoit son Evêque. Lui-même avoue qu'il savoit assez toutes les choses qui regardent la religion : mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il faloit distribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur salut ; & c'est pour cela qu'il demandoit avec tant d'instance qu'au moins on lui accordât quelque espace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture sainte, par la priére, & par les larmes. » Que si, disoit-il dans la belle requête qu'il présenta à

Epist. 21. ad Valer.

ſon Evêque, » après que j'ai connu par » expérience ce qui eſt néceſſaire à un » homme chargé de la diſpenſation » des ſacremens & de la parole de » Dieu, vous ne voulez pas me don- » ner le tems d'acquérir ce que je voi » qui me manque, vous voulez donc » que je périſſe? Valére mon cher pere, » où eſt votre charité?... Car qu'au- » rai-je à répondre au Seigneur quand » il me jugera? Lui dirai-je qu'étant » déja embarqué dans les emplois ec- » cléſiaſtiques, il ne m'a plus été poſſi- » ble de m'inſtruire de ce qui m'étoit » néceſſaire pour m'en bien acquitter?

Ce que S. Auguſtin a penſé ſur ce ſujet, tous les Peres qui ont été chargés du miniſtére de la prédication l'ont penſé & l'ont pratiqué comme lui : ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Naziance, ſaint Chryſoſtome ; & ils ont marqué cette route à leurs ſucceſſeurs. Cette étude eſt donc néceſſaire à tous, & peut ſuffire à beaucoup. Il y a une infinité d'eccléſiaſtiques, peu habiles d'ailleurs, deſtinés cependant à inſtruire les enfans & les perſonnes du peuple ou de la campagne, que la ſeule lecture des Livres ſaints, & ſur tout du Nouveau Teſtament, mettra en état de s'acquit-

ter avec succès de leur emploi, & en qui cette lecture faite avec quelque soin suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science & de la facilité de parler. [a] Saint Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richesses de l'Ecriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuiant leurs paroles de son témoignage; & qu'ils trouvent dans sa grandeur & dans sa force le moien de croitre en quelque sorte & de se fortifier avec elle.

§. II.

De l'étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement un ministére si sublime & si important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture sainte celle des docteurs de l'Eglise, qui en sont les véritables interprétes, & que Jesus-Christ, l'unique Maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particuliérement de ses lumiéres.

a Quanto se pauperiorem cernit in suis, tanto eum oportet in istis esse ditiorem: ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis; & qui propriis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodo crescat. *De doctr. christ. l. 4. c. 5.*

L'éloquence de la Chaire a au-deſſus de celle du Barreau un avantage & un ſecours qu'on n'eſtime pas aſſez, & dont il me ſemble qu'on ne fait point aſſez d'uſage. Dans la derniére l'orateur tire preſque tout ce qu'il a à dire de ſon propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques penſées, de quelques tours, que lui fourniront les Anciens: mais il ne lui eſt pas permis de les copier; & quand il le pourroit, ſon ſujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en eſt pas ainſi d'un prédicateur. Quelque matiére qu'il ait à traiter, il a un vaſte champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il eſt ſûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus ſolide ſur cette matiére; non ſeulement les principes & leurs conſéquences, les vérités & leurs preuves, les régles & leur application; mais encore très ſouvent les penſées & les tours: en ſorte qu'un orateur aſſez médiocre par lui-même, ſe trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain ſens ſon propre bien par l'uſage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puiſſe lui faire un crime de ſe parer ainſi de ces précieuſes

dépouilles, on devroit au contraire lui ſavoir très mauvais gré s'il oſoit préférer ſes propres penſées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilége particulier d'inſtruire après leur mort tous les pays & tous les ſiécles.

On ne prétend pas, quand on parle ainſi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la ſorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela ſeroit ainſi, les peuples n'en ſeroient pas moins bien inſtruits, & ils ne ſeroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres & pour paſteurs S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Chryſoſtome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort ſuivi, dont les prônes n'étoient preſque compoſés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet qu'importe au peuple d'où ſoit tiré ce qu'on lui dit, pourvû qu'il ſoit excellent, & propre à l'inſtruire ? Mais rien n'empêche un prédicateur de préter, ou plutôt de joindre ſon éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fonds des preuves & du raiſonnement,

& le tournant à sa maniére, sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostome, dans sa premiére homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuiées de passages de l'Ecriture sainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. S. Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matiére dont il parloit souvent, parce que de tout tems cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qu'il lui plaira, peut-il manquer de parler d'une maniére grande, noble, majestueuse, & en même tems instructive & solide ? Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves & les principes en sont tirés ; & quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel, si cette partie lui manque.

Je le répéte encore, cet avantage eſt d'un prix ineſtimable, & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite ſuffiroient pour cette étude, quelque vaſte qu'elle paroiſſe : & ſi un homme poſſédoit bien ſeulement les homélies de ſaint Jean Chryſoſtome & les ſermons de S. Auguſtin ſur l'Ancien & le Nouveau Teſtament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui eſt néceſſaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres ſuffiroient ſeuls pour lui apprendre comment il faut inſtruire les peuples, en leur enſeignant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais ſur tout en leur faiſant bien connoître Jeſus-Chriſt, ſa doctrine, ſes actions, ſes ſouffrances, ſes myſtéres; & attachant toutes ces inſtructions ſur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication eſt à la portée & au goût des ignorans comme des ſavans, & fixe les vérités dans l'eſprit d'une maniére & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Auguſtin, la néceſſité où ils ſeront un jour, ſi

Dieu les appelle au miniſtére eccléſiaſtique, de faire des études ſolides, d'apprendre la religion dans les ſources, de ſe rendre familiére l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres avant que d'entreprendre d'inſtruire les autres.

CHAPITRE TROISIÉME.

DE L'ELOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propoſe ici de faire quelques réflexions ſur l'éloquence des livres ſacrés, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faiſant remarquer aux jeunes gens que ce qui flate l'oreille & l'eſprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'eſt propoſé en parlant aux hommes dans ſes Ecritures, n'a pas été ſans doute de nourrir leur orgueil & leur curioſité, ni d'en faire des orateurs & des ſavans, mais de les rendre meilleurs. Son deſſein, dans ces

livres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres ; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rappeller du dehors où nos sens nous conduisent, à notre cœur où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine méne à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siécle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle [a] qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfans ? [b] *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moyse, qui croioit manquer du talent de la parole ? *Qui a formé le muet & le sourd ; celui qui voit, & celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ?*

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainsi dire, avec les en-

a *Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas. Sap.* 10. 21.

b *Obsecro, Domine : non sum eloquens ab heri & nudius tertius... Quis fecit os hominis ? aut quis fabricatus est mutum & surdum, videntem & cæcum ? Nonne ego ? Exod* 4. 10. & 11.

fans. De là vient que le caractére dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque par-tout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Ecritures du Nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison, & par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette premiére maniére d'enseigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une voie toute opposée. *Dieu voiant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine ; il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* 1. Cor. 1. 21. Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science, & de l'esprit des philosophes, & rendre mépriſables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les Livres saints, seuls

destinés à convertir les hommes, d'un stile tout différent de celui des auteurs payens. Au lieu que ceux-ci ne paroissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paroitre de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jesus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractére des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatans; il est très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fonds même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du stile.

D'ailleurs, il en est de la maniére dont la Sagesse divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'incarnation, & dont elle a opéré leur salut. Elle étoit voilée à la vérité & obscurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contra-

dictions, des humiliations, des souffrances : mais au travers de tous ces voiles elle laissoit toujours échaper des traits & des raions de majesté & de puissance, qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractére de simplicité & de grandeur éclate aussi par tout dans les livres sacrés: & quand on examine avec attention & ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnoit également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum*, voila la source de sa grandeur ; mais qui s'est fait chair pour nous, *& Verbum caro factum est ;* voila la cause de ses foiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y cache souvent

de plus grandes profondeurs ; ou on les expoſeroit à un autre danger non moins à craindre, qui eſt de négliger les choſes mêmes que nous dit la Sageſſe, & de n'être attentifs qu'à la maniére dont elle les dit; & ainſi d'eſtimer moins les avis ſalutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échapent. Or c'eſt lui faire injure que d'admirer ſa ſuite & ſon cortége, & de ne la pas regarder; ou d'être plus touché des préſens qu'elle fait ſouvent à ſes ennemis, que des graces qu'elle réſerve pour ſes enfans & ſes diſciples.

Je parcourrai différentes matiéres, mais ſans y garder un ordre bien exact. J'ai déja averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici ſur l'Ecriture ſainte ne ſont pas de moi, & la beauté du ſtile le fera aſſez remarquer.

§. I. SIMPLICITE'

DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

Luc. 23, 33. *Ibi crucifixerunt eum.* » Là ils cruci-» fiérent Jeſus-Chriſt.

PLUS on fait attention au caractére inimitable des Evangéliſtes, plus on y reconnoit la conduite d'un autre eſprit

que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnoissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour lui ? Quel fils raporteroit d'une maniére si courte & si simple comment son pere l'auroit exemté du dernier supplice, en le souffrant à sa place ? Mais c'est en cela que le doigt de Dieu est évident : & moins l'homme paroit dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

* Les Prophétes décrivent les souffrances de Jesus-Christ d'une maniére vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentimens & de réflexions. Mais les Evangélistes les racontent d'une maniére simple, sans mouvemens, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoissance, sans paroitre avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jesus-Christ. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de siécles de celui du Messie, fussent si touchés de ses souffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, & si zélés pour

* *David Ps. 21. & 68. Isai. ch. 50. & 53. Jerem. ch. 11. &c.*

ſa gloire, parlaſſent d'une maniére ſi modérée du crime inoui commis contre ſa perſonne. Le zéle des Evangéliſtes eût été ſuſpect : celui des Prophétes ne pouvoit l'être. Mais ſi les Evangéliſtes & les Prophétes n'avoient été inſpirés, les premiers euſſent écrit d'une maniére plus animée, & les ſeconds d'une maniére plus indifférente. Les uns euſſent marqué un deſſein de perſuader, & les autres une timidité & une héſitation dans leurs conjectures qui n'eût touché perſonne. Tous les Prophétes ſont ardens, zélés, pleins de reſpect & de vénération pour les myſtéres qu'ils annoncent : tous les Evangéliſtes ſont tranquilles, & avec un zéle égal à celui des Prophétes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoitre la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus ſenſible de la divinité des Ecritures, que de ne reſſembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à reſpecter l'auguſte ſimplicité des Livres ſaints, qui ſouvent cache les plus ſublimes

vérités, & les plus profonds myſtéres ?

C'eſt ainſi à peu près que l'Ecriture raporte qu'Iſaac fut mis par Abraham ſur le bois qui lui devoit ſervir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, ſans nous dire un ſeul mot ni des diſpoſitions de ce fils, ni du diſcours que ſon pere lui tint : ſans nous préparer à un tel ſacrifice par quelques réflexions, & ſans nous dire avec quels ſentimens le fils & le pere s'y étoient ſoumis. L'hiſtorien Joſephe met dans la bouche d'Abraham un diſcours aſſez long, qui eſt fort beau & fort touchant : Moyſe lui fait garder le ſilence, & le garde lui-même. C'eſt que l'un écrivoit en homme, & par ſon propre eſprit ; & que l'autre n'étoit que l'inſtrument & la plume de l'eſprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ſes paroles. *Gen. ch. 22.*

§. II. SIMPLICITE' ET GRANDEUR.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Quel homme aiant à parler de ſi grandes choſes, eût commencé comme Moyſe ? Quelle majeſté, & en même tems quelle ſimplicité ! Ne ſent-on pas que c'eſt Dieu lui-même qui nous inſtruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au deſſus de *Gen. 1. 1.*

laquelle il eſt ? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ſes expreſſions à la grandeur de ſon ſujet : & il n'auroit montré que ſa foibleſſe. La Sageſſe éternelle, qui [a] s'eſt jouée en faiſant le monde, en fait le récit ſans s'émouvoir.

Les Prophétes, dont le but eſt de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

Pſ. 92. 1. [b] *Le Seigneur prend poſſeſſion de ſon empire : il s'eſt revétu de gloire. Le Seigneur s'eſt revétu de force : il s'eſt armé de ſon pouvoir.*

Le ſaint Roi, tranſporté en eſprit à la premiére origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui juſques-là étoit demeuré inconnu, inviſible, & caché dans le ſecret impénétrable de ſon Etre, s'eſt tout d'un coup manifeſté par une foule de merveilles incompréhenſibles.

Le Seigneur, dit-il, ſort enfin de ſa ſolitude. Il ne veut plus être ſeul heureux, ſeul juſte, ſeul ſaint. Il veut

a Ludens in orbe terrarum. *Prov.* 8. 31.

b Dominus regnavit : decorem indutus eſt. Indutus eſt Dominus fortitudinem, & præcinxit ſe.

régner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revétu ! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux! De quelle source partent tant de lumiéres, & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténébres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect ? Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

Le même Prophéte, dans un autre pseaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoissance, s'exhorte lui-même à louer & à benir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. [a] *O mon ame, béniſſez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous êtes revétu d'honneur & de gloire : Vous vous êtes couvert de la lumiére comme d'un manteau.* Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des siécles s'est revêtu de *Pſ.* 103. 1. 2

a Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confessionem (heb gloriam) & decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

magnificence & de gloire, & qu'en ſortant du ſecret de ſon palais, il s'eſt fait voir tout brillant de lumiére ? Mais tout cela n'eſt que ſa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majeſté, ô mon Dieu, eſt bien au-deſſus de la lumiére qui l'environne. J'arréte mes regards ſur vos habits, ne pouvant les fixer ſur vous. Je puis diſcerner la riche broderie de votre pourpre : mais je ceſſerois de vous voir ſi j'oſois élever mes yeux juſqu'à votre viſage.

Il n'eſt pas inutile de comparer ainſi la ſimplicité de l'hiſtorien, avec la ſublime magnificence des Prophétes. Ils parlent du même objet, mais dans des vûes toutes différentes. Il en eſt ainſi de toutes les circonſtances de la création. J'en raporterai ſeulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. [a] *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour préſider au jour, & l'autre moindre pour préſider à la nuit : il fit auſſi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus ſimple ? Je ne parlerai

a Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præeſſet diei : & luminare minus, ut præeſſet nocti ; & ſtelias. *Gen.* 1. 16.

que

que du soleil & des étoiles, & je commencerai par les derniéres.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avoit orné l'univers : *Et stellas.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a couté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planettes, une source inépuisable de lumiére? [a] Mais quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs? Et à qui obéit si ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes? Le firmament, parsemé de ce nombre infini d'étoiles, [b] est le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant : & pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caractéres de lumiére.

Pour le soleil, qui peut l'envisager fixement, & soutenir quelque tems

a Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, & lætatæ sunt. Vocatæ sunt, & dixerunt, Adsumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. *Baruch* 3. 34. 35.

b Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Ps.* 18. 1.

Eccli. 43. 2. 5. l'éclat de ſes raions. [a] *C'eſt l'ouvrage admirable du Très-haut. Il brûle la terre en ſon midi : & qui peut ſupporter ſes vives ardeurs ? Il conſerve une fournaiſe de feu toujours agiſſante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme : il élance des raions de feu, & la vivacité de ſa lumiére éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait eſt grand, & il hâte ſa courſe pour lui obéir.* Eſt-ce donc là le même ſoleil, dont la Geneſe parle d'une maniére ſi ſimple : *Fecit luminare majus, ut præeſſet diei ?* Que de beautés renfermées & comme voilées ſous ce petit nombre de paroles ! Peut-on concevoir avec quelle pompe & quelle profuſion le ſoleil commence ſa courſe, de quelles couleurs il embellit la nature, & de quelle magnificence il eſt lui-même revétu en s'élevant ſur l'horiſon, comme l'époux que le ciel & la terre attendent, & dont il fait les délices ? *Ipſe tamquam ſponſus procedens de thalamo ſuo.* Mais voiez comme il allie avec la majeſté & les graces d'un époux, la courſe rapide d'un géant, qui ſonge

a Sol... vas admirabile, opus excelſi. In meridiano exurit terram, in conſpectu ardoris ejus quis poterit ſuſtinere ? Fornacem cuſtodiens in operibus ardoris : tripliciter ſol exurens montes, radios igneos exſufflans, & refulgens radiis ſuis obcæcat oculos Magnus Dominus qui fecit illum, & in ſermonibus ejus feſtinavit iter.

moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui eſt moins occupé de ſa parure que de ſon devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A ſummo cœlo egreſſio ejus; & occurſus ejus uſque ad ſummum ejus; nec eſt qui ſe abſcondat à calore ejus.* Sa lumiére eſt encore auſſi vive & auſſi abondante qu'au premier jour, ſans que ce déluge continuel de feu qui ſe répand de toutes parts, ait affoibli la ſource incompréhenſible d'une profuſion ſi pleine & ſi précipitée. Le Prophéte a bien raiſon de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle eſt la majeſté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puiſque ſes ouvrages ſont ſi magnifiques ?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui ſont ſous le ciel ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que l'élément aride paroiſſe.* Gen. 1. 9.

Si les Prophétes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées ſous la ſurface de ces paroles, leur profondeur ſeroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'eſt ici qu'une ſimple parole, eſt une menace terrible, & un tonnerre ſelon le Pro-

Pſ. 103. 6. 7. phéte. [a] *Les eaux avoient ſurpaſſé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a miſes en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles ſe ſont retirées avec empreſſement & fraieur.* Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante: elles ſe hâtérent de ſe précipiter, & de s'entaſſer les unes ſur les autres, pour laiſſer libre l'eſpace qu'elles avoient ce ſemble uſurpé, puiſque Dieu les en chaſſoit. Il arriva quelque choſe de ſemblable, quand Dieu fit paſſer à ſon peuple la mer rouge & le Jourdain: *Increpuit mare rubrum, & exſiccatum eſt.* Ce qui donne lieu à un autre [b] Prophéte, de demander à Dieu, ſi c'eſt donc contre la mer & contre les fleuves qu'il eſt irrité.

Dans cette obéiſſance tumultueuſe, où les eaux effraiées paroiſſoient devoir porter le déſordre par tout où elles ſe déborderoient, une main inviſible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place enſuite dans ſon berceau. C'eſt ſous ces images que Dieu lui-même nous repréſente ce qu'il

a Super montes ſtabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient : à voce tonitrui tui formidabunt.

b Numquid in fluminibus iratus es Domine? vel in mari indignatio tua? *Habac.* 3. 8.

fit alors. [a] *Qui prit soin de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vétement, & que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes & de bandelettes? lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des portes & des barriéres, en lui disant: Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au dela; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.* Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces derniéres paroles : à qui ne se fait-elle pas sentir? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. [b] Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au dela ; & l'élément qui paroit le plus indocile, fut également obéissant & dans sa fuite, & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siécles, & quelque agités que paroissent les flots, dès qu'ils Job. 38. 8. 11

a Quis conclusit ostiis mare, *dit il à Job*, (*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cùm ex utero prodiens exiret?) quando erumpebat, quasi de vulva procedens : cùm ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem? Circumdedi illud terminis meis, (*Heb.* decrevi super eo decretum meum) & posui vectem & ostia. Et dixi : Usque hùc venies : & non procedes ampliùs, & hìc confringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

b Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commove-

approchent du bord, la défenſe de Dieu les tient en reſpect, & les arréte tout court.

§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choſes.*

ON SAIT que les auteurs les plus excellens, ſoit grecs, ſoit latins, perdent preſque toutes leurs graces lorſqu'ils ſont traduits litéralement, parce que l'expreſſion fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres ſaints conſiſte plus dans les choſes mêmes que dans les termes, nous voions qu'elle ſubſiſte & ſe fait ſentir dans les traductions les plus ſimples & les plus litérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture ſainte pour ſe convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en raporter deux ou trois paſſages.

Iſai. 5. 8. 9. 1. [a] *Malheur à vous qui joignez maiſon à maiſon, qui ajoutez terres à terres, juſqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les ſeuls qui habiterez ſur la terre? J'entens le Seigneur: ſa voix eſt à mes oreilles. Je vous déclare*, dit-il, *que cette*

buntur, & non poterunt, & intumeſcent fluctus ejus, & non tranſibunt illud. *Jerem*, 5. 22.

a Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis uſque ad terminum loci. (*Heb.* Donec deficiat locus.) Numquid habitabitis vos

multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophéte aux riches de son tems, qui perdant de vûe la loi de Dieu, laquelle avoit assigné à chaque particulier une portion de la terre promise avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissoient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophéte, ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paroisse. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur : sa voix est à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs, & que personne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déja gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir, & qu'à s'établir sur la terre.

soli in medio terræ ? In auribus meis * Dominus exercituum : Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulcræ absque habitatore.

* *C'est ainsi que porte l'hébreu : au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophéte.* In auribus meis sunt hæc : dicit Dominus exercituum.

Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entrepriſes, & une eſpéce de jurement plus effraiant encore que la menace, parce qu'il eſt une preuve qu'elle eſt prête à éclater, & qu'elle eſt irrévocable : *Si non domus multæ deſertæ fuerint, &c.*

2. Le même Prophéte dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractére du Meſſie. [a] *Un petit enfant nous eſt né, & un fils nous a été donné. Sa principauté ſera ſur ſon épaule ; & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort, le Prince du ſiécle futur, le Prince de la paix.*

Iſai. 9. 6.

Je ne m'arrête qu'à cette expreſſion: *Et erit principatus ſuper humerum ejus ;* » Sa principauté ſera ſur ſon épaule ; qui a un ſens merveilleux, & une énergie toute particuliére quand on l'approfondit.

Jeſus-Chriſt naitra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura beſoin ni d'être reconnu par ſes ſujets, ni d'être aidé

a Parvulus natus eſt nobis, & filius datus eſt nobis : & factus eſt (*Heb.* & erit) principatus ſuper humerum ejus ; & vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Conſiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri ſeculi, Princeps pacis.

par ſes armées à ſoumettre les rebelles. Il ſera lui-même ſa force, ſa puiſſance, ſa roiauté. Il ſera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un État qui les reconnoiſſe; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, ſi leurs ſujets refuſent de leur obéir. Leur autorité n'eſt point à eux : elle ne tire point d'eux ſon origine ni ſa durée. Mais l'enfant qui naitra, lors même qu'il paroitra avoir beſoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majeſté divine & de la roiauté. [a] Il ſoutiendra tout par ſon efficace & ſa puiſſance, & la ſouveraine autorité réſidera pleinement & ſolidairement ſur lui. *Et erit principatus ſuper humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choiſira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moiens extérieurs, une ſouveraine puiſſance, pour ſe faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu ſe charger, & pour convertir l'inſtru-

a Portans omnia verbo virtutis ſuæ. *Heb.* 1. 3. Ecce Deus veſter : ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, & brachium ſuum dominabitur. *Iſai.* 40. 10.

ment de ſon ſupplice en l'inſtrument de ſa victoire, & en la marque la plus éclatante de ſa roiauté. » Sa principau- » té ſera ſur ſon épaule.

Quand on étudie avec quelque ſoin les Ecritures, on reconnoit que c'eſt toujours la force des penſées & la grandeur des ſentimens qui en font la beauté.

§. IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le Prince le plus accompli dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire. L'Ecriture nous en découvre la raiſon. C'eſt que Dieu avoit pris plaiſir à le former lui-même pour l'accompliſſement des deſſeins de miſéricorde qu'il avoit ſur ſon peuple. Deux cens ans avant ſa naiſſance il l'appelle par ſon nom, & avertit que c'eſt lui qui lui mettra la couronne ſur la tête, & l'épée en main pour le rendre le libérateur de ſon peuple.

Iſai. 45. 1. 2. 5. a *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui eſt mon Chriſt, que j'ai pris par la main*

a Hæc dicit Dominus Chriſto meo Cyro, cujus apprehendi dexteram: ut ſubjiciam ante faciem ejus gentes, & dorſa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas

pour lui assujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je briserai les portes d'airain & de bronze... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre : il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus Roi des Perses, appellés pour lors Elamites, de partir avec les Médes : il donne les ordres pour le siége, & Babylone tombe. [a] *Marche, Elam ; Méde, assiége la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres.* Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Médes. Qu'il assiége une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoître : qu'il me suive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance : & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens,

Isai. 21. 2.

æreas conteram, & vectes ferreos confringam... Ego Dominus, & non est amplius : extra me non est Deus. Accinxi te : & non cognovisti me.

a Ascende, Ælam : obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci.

des volontés mêmes, puiſque je me fais également obéir par les rois, & par chaque ſoldat de leur armée, ſans avoir beſoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'emploier d'autres moiens que ma volonté, qui eſt auſſi ma puiſſance. *Ut ſciant hi qui ab ortu ſolis, & qui ab occidente, quoniam abſque me non eſt. Ego Dominus, & non eſt alter.* *Iſai. 45. 6.*

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Aſcende, Ælam :* Prince des Perſes, partez. *Obſide, Mede :* Et vous Prince des Médes, formez le ſiége. *Omnem gemitum ejus ceſſare feci :* Babylone eſt priſe & pillée. Elle eſt ſans pouvoir. Sa tyrannie eſt finie.

2. Comme Dieu eſt extrêmement ſenſible à l'oppreſſion des pauvres & des foibles, auſſi bien qu'à l'injuſtice des Juges & des grands de la terre, c'eſt ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Iſai. 59. 14. 16. a Iſaïe nous repréſente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain

a Converſum eſt retrorſum judicium, & juſtitia longè ſtetit : quia corruit in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi.. Et facta eſt veritas in oblivionem : & qui receſſit à malo, prædæ patuit : & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non eſt judicium. Et vidit quia non eſt vir : & aporiatus eſt, quia non eſt qui occurrat.

le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vû*, dit le Prophéte, *& ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice* au monde. *Il a vû qu'il ne restoit plus d'homme* sur la terre, *& il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophéte dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. [a] Le Juge invisible est présent. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre ; & pour prononcer contre les injustes, & pour les foibles & les pauvres, un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en ju-* *Isai.* 3. 13. 15.

a Stat ad judicandum (*Hel.* concertandum) Dominus, & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, & principibus ejus. Vos enim (*Heb.* & vos) depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum.

gement avec les anciens & les princes de ſon peuple. Quoi! c'eſt vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroit dans vos maiſons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple? pourquoi briſez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées? Rien n'eſt plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges & aux princes de ſon peuple. Quoi! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde; vous qui deviez lui ſervir de haie & de rempart: c'eſt vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruinée, comme ſi le * feu y avoit paſſé. *Et vos depaſti eſtis vineam.* Encore ſi vous aviez la modération de ménager vos freres, & de ne pas les ruiner entiérement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez ſous le preſſoir, pour tirer de ſes os quelque ſuc, *atteritis*; & vous le briſez ſous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis*. Vous prétendez peutêtre me déguiſer vos vols & vos rapines, en les convertiſſant en de ſuperbes ameublemens dont vous ornez vos maiſons. J'ai ſuivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous

**C'eſt la force du texte original.*

lui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo vestra.* Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera sur vous & sur vos enfans; & le fils d'un pere injuste, en héritant de son crime, héritera aussi de ma colére.

[a] *Malheur à vous*, dit-il ailleurs, *qui bâtissez vos maisons du sang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille: & le bois qui sert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.* *Habac.* 2. 11. 12.

On voit un caractére tout opposé dans la personne de Job, qui étoit le modéle d'un bon Juge & d'un bon Prince. [b] *La compassion*, dit-il, *m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le sein de ma mere... Mon vétement étoit la justice, & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadême. Je délivrois le* *Job cap.* 31. 8. *& cap.* 29. 12-17.

a Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit: & lignum, quod inter junctûras ædificiorum est, respondebit.

b Ab infantia mea crevit mecum miseratio, [*Heb.* educavit me] & ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem & pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri super me veniebat, & cor viduæ consolatus sum. Justitia indutus sum: & vestivi me, sicut vestimento & diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, & pes claudo. Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædam.

pauvre qui demandoit justice par ses cris ; & l'orphelin qui étoit son protecteur. Celui qui étoit près de périr, me combloit de bénédictions ; & je consolois le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pié du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je brisois les machoires de l'injuste, & je lui arrachois sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins remarquable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Job. 39. 19-25. [a] *Est-ce vous,* dit Dieu à Job, *qui avez donné au cheval la force & le courage ; qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le tems que la fierté qui paroit dans le mouvement de ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pié la terre :*

a Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum ? Numquid suscitabis eum quasi locustas ? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit : exultat audacter : in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta & clypeus. Fervens & fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.

il eſt plein de confiance en ſa force : il va au devant des hommes armés. Il ſe rit de la peur, & il en eſt incapable, & la vûe de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir ſon inquiétude & ſon ardeur, il frape la terre & l'enfonce ; & il ne devient point tranquille par les premiers ſignaux de la trompette. Mais lorſqu'elle donne un ſignal déciſif, alors il dit : Courage. Il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, avant qu'il ſe donne. Il entend ce ſemble le commandement des Généraux, & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire ſentir la beauté: je ne m'arréterai qu'aux derniers, qui donnent une eſpéce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées ſont lontems à ſe mettre en ordre de bataille,& elles ſont quelquefois lontems en préſence ſans s'ébranler. Tous les mouvemens ſont marqués par des ſignaux particuliers, & les différens ſons de trompette apprennent aux ſoldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il eſt prêt au premier ſon de trompette,il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de

fois l'armée. Il murmure en ſecret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni auſſi déſobéir, il bat continuellement du pié, & ſe plaint en ſa maniére qu'on perde inutilement le tems à ſe regarder ſans rien faire. *Fervens & fremens ſorbet terram.* Dans ſon impatience, il compte pour rien tous les ſignaux qui ne ſont point déciſifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'eſt point occupé : *nec reputat tubæ ſonare clangorem.* Mais quand c'eſt tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, & qu'il a entendu diſtinctement l'ordre du Général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémiſſement qui marque ſon allégreſſe & ſon courage. *Ubi audierit buccinam, dixit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables deſcriptions qu'Homére & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci eſt ſupérieure.

§. V. FIGURES.

CE SEROIT une choſe infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes eſpéces de figures qui ſe rencontrent dans l'Ecriture. Les paſſages que j'ai déja cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, ſur-tout de celles qui ſont les plus communes, telles que ſont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apoſtrophe, la Proſopopée.

1. *Métaphore & Similitude.*

[a] *J'ai toujours craint la colére de Dieu, comme des flots ſuſpendus ſur ma tête, & je n'en ai pu ſupporter le poids.* Quelle idée de la colére de Dieu ! des flots qui engloutiſſent tout, un poids qui accable & qui briſe. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité ? *Job.* 31. 23. *Mich.* 7. 9.

La magnificence de Dieu à l'égard de ſes élus n'eſt pas moins difficile à comprendre & à exprimer. [b] *Il les enivrera de ſes biens, il les inondera d'un torrent de délices.* *Pſal.* 35. 9.

a Semper quaſi tumentes ſuper me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

b Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ: & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

Il eſt une autre ivreſſe bien terrible, réſervée aux impies. [a] *Tu ſeras enivrée de douleurs*, dit un Prophéte à Jéruſalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta ſœur Samarie a bu, qui n'eſt pleine que de déſolation & de triſteſſe. Tu la boiras juſqu'à la lie. Tu ſeras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton déſeſpoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'eſt moi qui l'ai ainſi ordonné, dit le Seigneur.* Voilà une affreuſe peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-deſſous de la vérité.

Ezech. 23. 33. & 34.

Répétition.

Jer. 31. 28. [b] *Comme je me ſuis appliqué à les arracher, & à les détruire, & à les diſſiper, & à les perdre, & à les affliger : ainſi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici pluſieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colére de Dieu.

a Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & triſtitiæ, calice ſororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & epotabis uſque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis : quia ego locutus ſum, ait Dominus Deus.

b Sicut vigilavi ſuper eos ut evellerem, & demolirer, & diſſiparem, & diſperderem, & affligerem : ſic vigilabo ſuper eos ut ædificem, & plantem, ait Dominus.

a *Babylone eſt tombée, elle eſt tombée cette grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoiſonné de ſa proſtitution.* Cette répétition, qui eſt auſſi dans Iſaïe, marque que la chute de cette grande ville paroitra incroiable, & que pour y ajouter foi, on ſe fera répéter pluſieurs fois cette étonnante nouvelle. *Apoc.* 14. 8. *Iſai.* 21. 9.

b *C'eſt maintenant, dit le Seigneur, que je me leverai: c'eſt maintenant que je ſignalerai ma grandeur : c'eſt maintenant que je ferai éclater ma puiſſance.* C'eſt-à-dire, qu'après avoir lontems paru endormi, il ſortira enfin de ſon ſommeil, pour prendre avec éclat la défenſe de ſon peuple ; & que le moment en eſt venu : *nunc, nunc.* Dieu s'explique encore d'une maniére plus vive dans le même Prophéte : c *Je me ſuis tû juſqu'à cette heure, je ſuis demeuré dans le ſilence, j'ai été patient : mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui eſt dans les douleurs de l'enfantement : je détruirai tout, j'abîmerai tout.* *Iſai.* 33. 10. *Iſai.* 42. 14.

a Cecidit, cecidit Babylon illa magna ; quæ à vino iræ fornicationis ſuæ potavit omnes gentes.

b Nunc conſurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor : nunc ſublevabor.

c Tacui ſemper, ſilui, patiens fui : ſicut parturiens loquar : diſſipabo & abſorbebo ſimul.

3. *Apoſtrophe. Proſopopée.*

Ces deux figures ſont ſouvent mélées enſemble. La derniére conſiſte principalement à perſonifier des choſes inanimées, à leur donner du ſentiment & de la parole, ou bien à leur adreſſer ſon diſcours.

Dans le Pſeaume 136, c'eſt un citoien de Jéruſalem relegué à Babylone, qui triſtement aſſis ſur les bords du fleuve qui arroſoit cette ville, exhale ſa douleur & ſes plaintes, en tournant les yeux vers ſa chere patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le preſſoient de chanter pour les réjouir quelques airs de muſique ſur ſes inſtrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie : [a] *Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangére ? Si je viens à t'oublier, ô Jéruſalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle ſait : que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je ne me ſouviens plus de toi.* Combien cette apoſtrophe à Jéruſalem rend-elle tendre & touchant le diſcours de ce Juif exilé? Il croit la voir,

Pſ. 136. 4. 5.

a Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Si oblitus fuero tui, Jeruſalem, oblivioni detur [*Heb.* obliviſcatur] dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, ſi non meminero tui.

l'entretenir, lui proteſter avec ſerment qu'il conſent à perdre la voix & l'uſage de la langue auſſi bien que de ſes inſtrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fauſſes joies de Babylone.

Les Ecrivains ſacrés ſont un merveilleux uſage de la Proſopopée, & Jéruſalem en eſt ſouvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un ſeul exemple tiré de Baruch, où ce Prophéte décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jéruſalem comme une mere déſolée, mais ſoumiſe aux ordres de ſon Dieu, quelque rigoureux qu'ils ſoient, qui exhorte ſes enfans d'obéir à l'arrêt qui les condanne à l'exil; qui déplore ſa ſolitude & leurs miſéres; qui leur repréſente que c'eſt la juſte peine de leurs prévarications & de leur ingratitude; qui leur donne des avis ſalutaires pour leur apprendre à faire un ſaint uſage de leur dure captivité; & qui enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promeſſe de Dieu, les aſſure de leur retour glorieux. Le Prophéte enſuite adreſſe la parole à cette même Jéruſalem, & la conſole par la vûe du rappel de ſes enfans, & de tous les avantages qui le ſuivront. *Exue te*, *Baruch. c. 4. & 5.*

Jerusalem, stola luctus, & vexationis tuæ, & indue te decore, & honore ejus, quæ à Deo tibi est, sempiternæ gloriæ.., Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum: Pax justitiæ: & honor pietatis.

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures, que de personifier l'épée du Seigneur. [a] Dieu lui commande : elle s'éguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échaufe dans le carnage ; & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le Prophéte Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & il y en ajoute encore de plus vives. [b] *O épée du Sei-*

Jerem. 47. 6. 7. *gneur, ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton foureau, réfroidis-toi, & demeure en*

a Mucro, mucro, evagina te ad occidendum : lima te ut interficias & fulgeas... Gladius exacutus est, & limatus. Ut cædat victimas, exacutus est : ut splendeat, limatus est. *Ezech.* 21. *v.* 28. *&* 9. 10.

Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. *Isai.* 34. 6.

Devorabit gladius, & saturabitur, & inebriabitur sanguine eorum. *Jerem.* 46. 10.

b O mucro Domini, usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & sile. Quomodo quiescet, cùm Dominus præceperit ei adversus Ascalonem,... ibique condixerit illi?

silence.

silence. Comment se reposeroit-elle, réplique le Prophéte, *puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre?*

§. VI. ENDROITS SUBLIMES.

Dixit Deus, Fiat lux; & facta est lux. Gen. 1. 3.
L'original porte : *Dixit Deus, Sit lux; & fuit lux* : ce qui est bien plus vif. *Dieu dit : Que la lumiére soit, & la lumiére fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant ? Comment a-t-elle pu naitre du sein même des ténébres ? Avec la lumiére, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde, plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Voila ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux infidéles, qui ont admiré que Moyse eût fait parler Dieu en maître ; & qu'au lieu d'emploier des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques, il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit, Que la lumiére soit ; & la lumiére fut.* Longin.

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette maniére de penser.

Pour créer la lumiére, (& il en eſt ainſi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler : c'eſt encore trop dire, il n'a eu qu'à vouloir. [a] La voix de Dieu, eſt ſa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ſes décrets.

La Vulgate diminue quelque choſe de la vivacité de l'expreſſion : *Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite ; & la lumiére fut faite.* Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différens degrés, & ſuppoſe une ſucceſſion de tems, ſemble en quelque ſorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute ſa perfection.

C'eſt dans ce même ſtile que le Prophéte Iſaïe fait parler Dieu, lorſqu'il prédit la priſe de Babylone par Cyrus. [b] *Je ſuis le Seigneur qui fais toutes choſes ; c'eſt moi ſeul qui ai étendu les*

a Dicere Dei, voluiſſe eſt. *S. Eucher.*

Naturæ opifex lucem locutus eſt, & creavit. Sermo Dei, voluntas eſt : opus Dei, natura eſt. *S. Ambroſ.*

b Ego ſum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos ſolus, ſtabiliens terram, nullus mecum... Qui dico profundo : Deſolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Paſtor meus es, & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jeruſalem ; Ædificaberis ; & templo ; Fundaberis. *Iſai.* 44. 24. 27. 28.

*cieux ; & personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre. . . C'est moi qui dis à l'abyme * : Epuise-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie, & celui d'Israel, avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce roiaume paroissoient immanquables. Un seul mot les dissipe. [a] *Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophéte, qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au tems du Messie qui en doit naitre, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. [b] *Assemblez-vous, peuples, &*

(* *Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.*)

a Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit & non erit istud. *Isa.* 7. 7.

Congregamini, populi, & vincimini : & audite universæ procul terræ : confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini ; inite consilium, & dissipabitur ; loquimini verbum, & non fiet : quia nobiscum Deus. *Isai, c.* 8. *v.* 9. 10.

vous ſerez vaincus. Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez : réuniſſez vos forces, & vous ſerez vaincus ; prenez vos armes, & vous ſerez vaincus ; formez des deſſeins, & ils ſeront diſſipés ; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point, parce que Dieu eſt avec nous. Iſaïe prédit ici en termes dignes de la puiſſance infinie de Dieu, que tous les hommes enſemble ne retarderont pas un ſeul moment des promeſſes immuables; que les confédérations, les conſpirations, les deſſeins ſecrets, les armées nombreuſes, ſeront inutiles : que tous ceux qui attaqueront le foible roiaume de Juda, ſeront vaincus ; l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible, c'eſt que *Dieu eſt avec lui*, ou, ce qui eſt la même choſe, parce qu'Emmanuel eſt ſon protecteur & ſon roi, & que c'eſt de ſes intérêts qu'il s'agit, plutôt que des princes dont il doit naitre.

Des obſtacles infinis s'oppoſoient au deſſein qu'avoit Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jéruſalem ; & ces obſtacles, comme une montagne, étoient inſurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, & la mon-

tagne disparoit. *Quis tu, mons magne, coram Zorobabel ? In planum.*

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Ecriture fait disparoitre par une ruine subite l'impie, qui un moment auparavant, semblable au cédre, portoit sa tête orgueilleuse jusques dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani : & transivi, & ecce non erat ; & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti, que le lieu même où il étoit ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit : *Ps. 36. v. 35. 36.*

J'ai vû l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cédre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus. *Esther Act. v. scene derniére.*

Voila ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu ; une fumée, une vapeur, une ombre, un songe, une vaine image. *In imagine pertransit homo.* *Ps. 38. 7.*

Quelle noble idée au contraire l'E-

a *Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel ?* | *sois applanie.* Zach. 4. 7.

criture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu ! [a] Il eſt celui qui eſt. Son nom eſt l'Eternel ; le monde entier ſon ouvrage. Le ciel eſt ſon trône, & la terre ſon marchepié. Toutes les nations ne ſont devant lui que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de pouſſiére. Tout l'univers eſt devant Dieu comme n'étant point. Sa puiſſance & ſa ſageſſe le conduiſent, & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main ſoutient un poids léger, dont elle ſe joue plutôt qu'elle n'en eſt chargée. [b] Il diſpoſe des roiaumes en maître ſouverain, & les donne à qui il lui plait : mais ſon empire, auſſi bien que ſon pouvoir, eſt ſans bornes.

a Ego ſum, qui ſum. *Exod.* 3. 14.

Cœlum ſedes mea, terra autem ſcabellum pedum meorum. *Iſai.* 66. 1.

Quis menſus eſt pugillo aquas, & cœlos palmo ponderavit ? quis appendit tribus digitis molem terræ, & liberavit in pondere montes, & colles in ſtatera ?.... Ecce gentes quaſi ſtilla ſitulæ, & quaſi momentum ſtateræ reputatæ ſunt : ecce inſulæ quaſi pulvis exiguus... Omnes gentes quaſi non ſint, ſic ſunt coram eo, & quaſi nihilum & inane reputatæ ſunt ei. *Iſai.* 40. 12. 15. 17.

b Donec cognoſcant viventes, quoniam dominatur Excelſus in regno hominum, & cuicumque voluerit, dabit illud... Poteſtas ejus poteſtas ſempiterna, & regnum ejus in generationem & generationem. *Dan.* 4. 14. 31.

Tout cela nous paroit grand & ſublime, & l'eſt en effet par raport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils ſoient capables d'entendre, que peut-on dire qui ſoit digne de Dieu ? L'Ecriture elle-même ſuccombe ſous le poids de ſa majeſté, & les expreſſions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles ſoient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'eſt ce que Job nous marque d'une maniére admirable. Après avoir raporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très ſimple & en même tems très ſublime. [a] *Ce que nous venons de dire, n'eſt qu'une petite partie de ſes œuvres : que ſi ce que nous avons entendu eſt ſeulement comme une goutte en comparaiſon de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc ſoutenir le tonnerre de ſes merveilles & de ſa toute-puiſſance ?* Le peu qu'il nous découvre de ſa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il eſt, & ſurpaſſe néanmoins notre intelligence. Il ſe rabaiſſe, & nous ne ſaurions atteindre Job. 26. 14.

a Ecce, hæc ex parte dicta ſunt viarum ejus; & cùm vix parvam ſtillam ſermonis ejus audierimus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?

jusqu'à lui dans le tems même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage & nos pensées pour se rendre intelligible, & alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumiére, que véritablement éclairés. Que seroit-ce donc s'il se montroit dans toute sa majesté ? s'il levoit les voiles qui en tempérent l'éclat ? s'il vouloit nous dire tout ce qu'il est ? Quelles oreilles seroient à l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne seroient point aveuglés par une lumiére si disproportionnée à leur foiblesse ? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?*

§. VII. *Endroits tendres & touchans.*

ON NE pourroit croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

Isai. 1. v. 2. 3. [a] *J'ai nourri des enfans*, dit-il par la bouche d'Isaïe, *& je les ai élevés ; &*

a Filios enutrivi, & exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, & asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit.

après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connoit celui à qui il est, & l'âne l'étable de son maître: mais Israel ne m'a point connu.

a *Maintenant donc, vous habitans de Jérusalem, & vous hommes de Juda, soiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait? Est-ce* que je lui ai fait tort *d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais?* Isai. 5. 3. 4.

b *On dit d'ordinaire: si une femme, après avoir été répudiée par son mari, & l'avoir quitté, en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore: & cette femme n'est-elle pas considérée comme impure & comme deshonorée? Mais pour vous,* ô fille d'Israel, *vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimoient: & néanmoins revenez à moi, dit le Seigneur, & je vous recevrai.* Jerem. 3. 1.

c *Ecoutez-moi, maison de Jacob, & vous tous qui êtes restés de la maison d'Israel,* Isai 49. 3. 4.

a Nunc ergo, habitatores Jerusalem, & viri Juda, judicate inter me & vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas, & fecit labruscas?

b Vulgò dicitur: si dimiserit vir uxorem suam, & recedens ab eo duxerit virum alterum; numquid revertetur ad eam ultrà? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis: tamen revertere ad me, dicit Dominus, & ego suscipiam te.

c Audite me, domus Jacob, & omne residuum domûs Israel, qui portamini à meo utero,

vous que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse, je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, & je vous soutiendrai : je vous porterai, & je vous sauverai.

Isai. 66. 13. [a] *Comme une mere caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerai, & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.*

Isai. 49. 14. 15. [b] *Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant, & n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.*

Toutes ces comparaisons, quelque tendres qu'elles soient, ne suffisent pas encore à Dieu, pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa solicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule, qui tient toujours ses ailes éten-

qui gestamini à mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, & usque ad canos ego portabo, Ego feci, & ego feram ; ego portabo, & salvabo.

a Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos ; & in Jerusalem consolabimini.

b Dixit Sion : Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus est mei. Nunquid obliviscì potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.

dues pour y recevoir ſes petits, & il déclare que le plus petit de ſes ſerviteurs lui eſt auſſi cher & auſſi précieux que nous l'eſt la prunelle de l'œil. a *Jéruſalem, Jéruſalem, qui tues les Prophétes, & qui lapides ceux qui ſont envoiés vers toi; combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes ailes, & tu ne l'as pas voulu?* Il dit lui-même en parlant de ſon peuple; b *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.* *Mat. 23. 37.* *Zach. 2. 8.*

De là viennent ces expreſſions ſi ordinaires dans l'Ecriture, dont il eſt étonnant que des créatures oſent ſe ſervir à l'égard de Dieu: c *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil: Couvrez-moi ſous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes, ô mon Dieu, oſerois-je parler de la ſorte, & à qui pourrois-je dire que je lui ſuis précieux comme la prunelle de ſes yeux? Mais c'eſt vous-même qui m'inſpirez & me commandez cette confiance. Rien n'eſt plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela *Pſ. 16. 8.*

a Jeruſalem, Jeruſalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te miſſi ſunt: quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos ſuos ſub alas, & noluiſti?

b Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.

c Cuſtodi me ut pupillam oculi; ſub umbra alarum tuarum protege me.

elle eſt mon image. Qu'elle le ſoit auſſi, ô mon Dieu, dans tout le reſte, & multipliez les ſecours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par raport à elle, en l'environnant de paupiéres & de défenſes. *Cuſtodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiſeaux de proie, & je ne puis leur échaper, ſi je ne me réfugie dans votre ſein. Vous avez appris à des petits encore foibles à ſe retirer ſous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette ſolicitude & cette tendreſſe pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'oſe, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'eſt plus tendre ni plus touchant que l'hiſtoire admirable de Joſeph; & il eſt difficile de retenir ſes larmes, [a] lorſqu'on le voit obligé de

a Feſtinavitque, quia commota fuerant viſcera ejus ſuper fratre ſuo, & erumpebant lacrymæ. *Gen.* 43. 30.

En oculi veſtri, & ocu-

ſe détourner ou de ſe retirer pour eſſuier les ſiennes, parce que ſes entrailles étoient attendries par la préſence de Benjamin; ou lorſqu'après s'être fait connoître, il ſe jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embraſſé, mêle ſes larmes aux ſiennes, & en fait autant à l'égard de ſes autres freres, ſur chacun deſquels il eſt dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parle; & ce ſilence eſt infiniment plus éloquent que tous les diſcours. La ſurpriſe, la douleur, le ſouvenir du paſſé, la joie, la reconnoiſſance, étoufent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui ſignifient tout ce qu'ils penſent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les [a] triſtes lamentations de Jérémie ſur la ruine de Jéru-

li fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos.... Cùmque amplexatus recidiſſet in collum Benjamin fratris ſui, flevit, illo quoque ſimiliter flente ſuper collum ejus. Oſculatuſque eſt Joſeph omnes fratres ſuos, & ploravit ſuper ſingulos. Poſt quæ auſi ſunt loqui ad eum. *Gen.* 45. 12. 14. 15.

a Quomodo ſedet ſola civitas plena populo! facta eſt quaſi vidua domina gentium.... Viæ Sion lugent, eo quòd non ſunt qui veniant ad ſolemnitatem... Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus ſqualidæ... Sederunt in terra, conticuerunt ſenes filiæ Sion: conſperſerunt cinere capita ſua, accincti ſunt ciliciis... Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis. *Lament.* *c.* 1. *v.* 1. 4. *c.* 2. *v.* 10. *c.* 4. *v.* 4.

ſalem ; qu'on voit cette ville, autrefois ſi peuplée, réduite en une affreuſe ſolitude ; la maitreſſe des nations, devenue comme une veuve déſolée ; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus perſonne qui aille à ſes ſolennités ; ſes prêtres & ſes vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit; ſes vieillards couverts de cendre & de cilices, ſoupirer ſur les triſtes ruines de leur patrie ; ſes enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoir obtenir : on eſt prêt à s'écrier avec le Prophéte : [a] *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jéruſalem ?*

Jerem. 9. 1.

C'eſt cet état de Jéruſalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophétes des plaintes ſi tendres, & des priéres ſi vives. [b] *Seigneur, regardez-nous du ciel : jettez les yeux ſur nous de votre demeure ſainte, & du trône de votre gloire. Où eſt maintenant votre zéle & votre force ? Où eſt la tendreſſe de vos entrailles & de vos miſéricordes ? Elle ne ſe répand plus*

Iſai. 63. 15.

a Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? & plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.

b Attende de cœlo, & vide de habitaculo ſancto tuo, & gloriæ tuæ. Ubi eſt zelus tuus, & fortitudo tua : multitudo viſcerum tuorum & miſerationum tuarum ? ſuper me continuerunt ſe.

sur moi... [a] *Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'est vous qui nous avez formés, & nous sommes les ouvrages de vos mains... Jettez les yeux sur nous, & considérez que nous sommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un desert; Sion est deserte : Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le silence, & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité?* Isai. 64. 8-11.

§. VIII. CARACTÉRES.

IL N'EST pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractéres des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent; & il con-

a Et nunc, Domine, pater noster es tu..... & fictor noster tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce respice, populus tuus omnes nos. Civitas sancti tui facta est deserta : Sion deserta facta est : Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis & gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis; & omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine? tacebis, & affliges nos vehementer?

noit mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue, & l'innocente ſimplicité de l'enfance, dans le [a] récit que fait Joſeph à ſes freres de ſonges qui devoient allumer leur jalouſie & leur haine contre lui, & qui l'allumérent en effet ?

Quand le même Joſeph ſe découvre à ſa famille, il ne dit que deux mots, mais qui ſont puiſés dans le fonds même de la nature : [b] *Je ſuis Joſeph. Mon pere vit-il encore ?* Voila de ces traits d'éloquence qui ſont inimitables. L'hiſtorien Joſéphe n'a pas ſenti cette beauté : du moins il ne la pas conſervée dans ſon récit. Le long diſcours qu'il y ſubſtitue, quoique beau en lui-même, n'eſt pas en ſa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractére d'une joie ſubite & impétueuſe. S. Pierre avoit été mis en priſon. En aiant été tiré miraculeuſement, il vint à la maiſon de Marie mere de Jean, où les fidéles étoient aſſemblés & en

a Hæc ergo cauſa ſomniorum atque ſermonum, invidiæ & odii fomitem miniſtravit. *Gen.* 37. 8.

b Elevavit vocem cum fletu... & dixit fratribus ſuis : Ego ſum Joſeph. Adhuc pater meus vivit ? *Gen.* 45. 2. 3.

priéres. [a] Quand il eut frapé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle étoit, courut vers les fidéles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & sur tout d'une mere, a aussi un langage & un caractére qui sont particuliers. Je ne sai s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voiage, sa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconsolable ; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. [b] *Ah, mon fils, mon fils, s'écria-t-elle baignée de larmes, pourquoi* Tob. 10. 4. 5. 7.

a Etut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed intrò currens nuntiavit stare Petrum ante januam. *Act.* 12. 14.

b Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis.... Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, & circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

vous avons-nous envoié ſi loin, vous qui étiez la lumiére de nos yeux, le bâton de notre vieilleſſe, le ſoulagement de notre vie, & l'eſpérance de notre poſtérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puiſque vous ſeul nous teniez lieu de toutes choſes. Rien ne la pouvoit conſoler, & ſortant tous les jours de ſa maiſon, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par leſquels elle eſpéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendroit. On peut juger de l'effet que produiſit le retour de Tobie & de Raphael. *Le chien qui les avoit ſuivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il ſembloit témoigner ſa joie par le mouvement de ſa queue, & par ſes careſſes. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, ſe leva & ſe mit à courir, s'expoſant à tomber à chaque pas, & donnant la main à un ſerviteur, il s'en alla au devant de ſon fils. L'aiant rencontré, il l'embraſſa & ſa mere enſuite, ils commencérent tous deux à pleurer de joie. Puis aiant adoré Dieu, & lui aiant rendu graces, ils s'aſſirent.* Il ne manque rien à ce récit; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonſtance même du chien, qui eſt tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui se passe dans l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatiable desir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puisse parvenir un mortel, & tout le monde fléchissoit le genou devant lui, à l'exception du seul Mardochée. [a] *Mais*, dit-il en confidence à ses amis en leur ouvrant son cœur, *quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du roi quand je passe.* Ce trait n'est pas échapé à M. Racine, & il a bien su en profiter. *Esth.* 5. 13.

Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau roial.
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De ces amas d'honneurs la douceur passagère

a Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.

Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légére.
Mais Mardochée aſſis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits :
Et toute ma grandeur me devient inſipide
Tandis que le ſoleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Ecriture, où la ſuppreſſion d'un ſeul mot nous peint d'une maniére merveilleuſe le caractére d'une perſonne fortement occupée d'un objet. L'eſprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe ſur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. [a] Ce ſaint Roi tout tranſporté hors de lui-même, & comme dans une ſainte ivreſſe, ſans rendre compte de ce qui s'eſt paſſé en lui, ni de qui il parle, & ſuppoſant que les autres, auſſi-bien que lui, ne ſont occupés que de Dieu, & du myſtére qui vient de lui être révélé, s'écrie : [b] *Sa demeure ſtable & ferme eſt ſur les ſaintes*

Pſ. 86. 1. 2.

a Repletus ſpiritu ſancto civis iſte, & multa de amore & deſiderio civitatis hujus volvens ſecum, tanquam plura intus apud ſe meditatus, erumpit in hoc FUNDAMENTA EJUS. S. *Auguſt. in Pſalm. 86.*

b Fundamenta ejus (*ou plutôt*, fundatio ejus, ſedes ejus fundata, firma)

montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob. Il n'y aura donc plus de variation dans les promeſſes, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Iſrael. Sa demeure eſt déſormais fixe parmi nous. Son arche ne ſera plus errante. Son ſanctuaire ne ſera plus incertain : & Sion ſera dans tous les ſiécles le lieu de ſon repos. *Fundamenta ejus in montibus ſanctis.*

C'eſt par le même ſentiment que Madeleine, lorſqu'elle cherchoit Jeſus-Chriſt dans le tombeau, toute occupée de l'objet de ſon amour & de ſes deſirs, croiant voir un jardinier, lui dit, ſans l'avertir de qui elle parloit : *Seigneur, ſi c'eſt vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* [a] Tranſportée hors d'elle-même par l'ardeur de ſon amour, elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'eſprit celui qu'elle a dans le cœur, & que perſonne ne peut ignorer qui eſt celui qu'elle cherche. *Joan. 20. 15*

Les Pſeaumes ſeuls fourniſſent une

in montibus ſanctis. Diligit Dominus portas Sion ſuper omnia tabernacula Jacob.

[a] Vis amoris hoc agere ſolet in animo, ut quem ipſe ſemper cogitat, nullum alium ignorare credat. *S. Gregor. Pap.*

infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le ſtile ſimple, le ſublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit ſur ce ſujet M. Boſſuet Evêque de Meaux dans le ſecond chapitre de ſa préface ſur les Pſeaumes, qui a pour titre, *De grandiloquentia & ſuavitate Pſalmorum.* On y reconnoit par tout le génie vif & ſublime de ce grand homme. J'en raporterai ici un ſeul endroit, qui ſuffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire ſentir les beautés de l'Ecriture ſainte : c'eſt celui où David fait la deſcription d'une tempête.

Pſ. 106. 25. *&c.*

» Sit exempli loco illa tempeſtas : » *Dixit, & adſtitit ſpiritus procellæ : in-* » *tumuerunt fluctus : aſcendunt uſque ad* » *cœlos, & deſcendunt uſque ad abyſſos.* » Sic undæ ſuſque deque volvuntur. » Quid homines ? *Turbati ſunt, & moti* » *ſunt ſicut ebrius : & omnis eorum ſapien-* » *tia abſorpta eſt ;* quam profectò fluc- » tuum animorumque agitationem non » Virgilius, non Homerus, tanta ver- » borum copia æquare potuerunt. Jam » tranquillitas quanta; *ſtatuit procellam* » *ejus in auram, & ſiluerunt fluctus ejus.* » Quid enim ſuavius, quàm mitem in

» auram desinens gravis procellarum
» tumultus, ac mox silentes fluctus
» post fragorem tantum? Jam, quod
» nostris est proprium, majestas Dei
» quanta in hac voce : *Dixit, & pro-*
» *cella adstitit?* Non hîc Juno Æolo
» supplex; non hîc Neptunus in ven-
» tos tumidis exaggeratisque vocibus
» sæviens, atque æstus iræ suæ vix
» ipse interim premens. Uno ac sim-
» plici jussu statim omnia peraguntur.

Dieu commande, & la mer s'enfle & s'agite, les flots s'élevent jusqu'aux cieux, & descendent jusqu'au fond des abymes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux Zéphyre, & l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité & quelle variété d'images !

§. IX. *Cantique de Moyse, après le passage de la mer rouge, expliqué selon les régles de la Rhétorique.*

L'explication de ce Cantique est de M. HERSAN, ancien professeur de Rhétorique au Collége du Plessis. Son nom & sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'Auteur adopteroit sans peine, s'il étoit encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

℣. 1. [a] *CANTEMUS Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.*

a Heb. Cantabo.

℣. 2. *Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus est mihi in salutem. Iste Deus meus, & glorificabo eum : Deus patris mei, & exaltabo eum.*

℣. 3. *Dominus quasi vir pugnator ; Omnipotens, nomen ejus. Heb.* Jehova, vir belli : Jehova nomen ejus.

℣. 4. *Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus submersi sunt in mari rubro.*

℣. 5. *Abyssi operuerunt eos : descenderunt in profundum quasi lapis.*

℣. 6. *Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum,*

℣. 7. *Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti*

CANTIQUE

CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (*ou*, mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu, & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon, & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abymes : ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance

adversarios tuos. Misisti iram tuam, [a] *quæ devoravit eos sicut stipulam.*

a Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni *&*, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

℣. 8. *Et in spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ :* [b] *stetit unda fluens :* [c] *congregatæ sunt abyssi in medio mari.*

b *Heb.* Steterunt, sicut acervus, fluenta.
c *Heb.* Coagulatæ sunt.

℣. 9. *Dixit inimicus : Persequar, & comprehendam ; dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum ;* [d] *interficiet eos manus mea.*

d *Heb.* Possidebit, *ou* possidere faciet.

℣. 10. [e] *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*

e *Heb.* Sufflasti spiritu tuo.

℣. 11. *Quis similis tui in* [f] *fortibus, Domine, quis similis tui, magnificus in sanctitate,* [g] *terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ?*

f Le mot hebreu signifie également *Dieux* & *forts.*
g *Heb.* Terribilis laudibus.

℣. 12. *Extendisti manum tuam,* [h] *& devoravit eos terra.*

h *&* n'est point dans l'Hebreu.

& de votre gloire, vous avez terraſſé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colére : elle les a dévorés comme une paille.

Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées : l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi diſoit : Je les pourſuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'aſſouvirai mes deſirs (*ou* je ſatisferai ma vengeance) je tirerai mon épée ; ma main me les aſſujettira [de nouveau.]

Vous avez ſoufflé, & la mer les a abymés. Ils ſont tombés au fond des eaux violentes comme une maſſe de plomb.

Qui d'entre les Dieux eſt ſemblable à vous ? Qui vous eſt ſemblable, vous qui faites paroitre avec éclat votre ſainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuſe, & dont les œuvres ſont autant de merveilles.

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

℣. 13. *Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : & [a] portasti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.*

a *Heb.* deduces.

℣. 14. [b] *Ascenderunt populi, & irati sunt : dolores obtinuerunt habitatores Philisthiim.*

b *Heb.* Audient populi.

℣. 15. *Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor :* [c] *obrigueruntomnes habitatores Chanaan.*

c *Heb.* dissolventur.

℣. 16. *Irruat super eos formido & pavor : in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste, quem possedisti.*

℣. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*

℣. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*

Vous vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puiſſance juſqu'au lieu de votre demeure ſainte.

Les peuples l'apprendront, & en ſeront conſternés : les habitans de la Paleſtine en ſeront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée ſeront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fonderont ſur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, juſqu'à ce que votre peuple ſoit paſſé, Seigneur ; juſqu'à ce que ſoit paſſé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, & vous les [a] établirez ſur la montagne de votre héritage, dans le lieu que vous conſtruirez, Seigneur, pour vous ſervir de demeure ; dans ce ſanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

a Lett. vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au dela de tous les ſiécles.

℣. 19. *Ingressus est enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare; & reduxit super eos Dominus aquas maris: filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus.*

Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer : mais les enfans d'Iſrael ont paſſé au milieu d'elle à pié ſec.

CANTIQUE DE MOYSE

Expliqué selon les Régles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes piéces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles : le stile sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses & d'idées qui frapent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette piéce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moyse en vers hebreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modéles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Au-
v. 16. 39. guste au commencement du troisiéme

livre des Géorgiques, & à la fin du huitiéme de l'Enéide ; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre : quoique ces endroits ſoient très beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroit tout de glace, & Moyſe tout de feu. Il en eſt de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatriéme livre, & dans la derniére des Epodes.

v. 675-728.

v. 287-302.

Ce qui ſemble favoriſer ces deux poétes & les autres profanes, c'eſt qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du ſtile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture ſainte. Mais auſſi l'Ecriture ſainte que nous avons, n'eſt qu'une traduction : & l'on ſait combien les meilleures traductions françoiſes de Cicéron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puiſqu'il nous en reſte encore plus dans ſes copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome, & dans tout le grec d'Athénes. Elle eſt ſerrée, conciſe, dégagée des ornemens étrangers, qui ne ſerviroient qu'à rallentir ſon impétuoſité & ſon feu. Ennemie des longs

circuits, elle va à ſon but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de penſées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre ſenſibles les objets les plus éloignés des ſens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majeſtueuſe ſimplicité, qui la mettent au deſſus de toute l'éloquence payenne. Que l'on prenne ſeulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on ſera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au paſſage de la mer rouge eſt l'occaſion de ce Cantique. Le deſſein du Prophéte eſt de s'abandonner aux tranſports de joie, d'admiration, de reconnoiſſance ſur ce grand miracle : de chanter les louanges du Dieu libérateur ; de lui rendre des actions de graces publiques & ſolennelles, & d'inſpirer au peuple les mêmes ſentimens.

EXPLICATION DU CANTIQUE.

Cantemus (Heb. *cantabo*) *Domino : gloriosè enim magnificàtus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.* » Je chanterai des hymnes en l'honneur du » Seigneur, parce qu'il a fait éclater » sa grandeur. Il a précipité dans la » mer le cheval & le cavalier. ℣. 1.

Moyse plein d'admiration, de reconnoissance, & de joie, pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur ?

Cet exorde est la proposition simple de toute la piéce. Il est comme l'abrégé & le point de vûe, où toutes les parties du tableau se raportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le prophéte tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroit si simple & si stérile.

Cantabo, eſt bien plus énergique, plus intéreſſant, plus tendre, que ne ſeroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux ſur les Egyptiens ne reſſemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte ſur un autre peuple, & dont le fruit eſt général, vague, commun, preſque imperceptible à chaque particulier. Ici tout eſt propre à chaque Iſraélite, tout eſt perſonnel. Dans ce premier moment chacun penſe à ſes propres fers rompus, chacun croit voir ſon cruel maître noié, chacun ſent le prix de ſa propre liberté qui lui eſt aſſurée pour toujours. Car il eſt naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeller tout à ſoi, & de ſe compter ſeul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce ſingulier, *le cheval*, *le cavalier*, qui embraſſe la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, eſt bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce ſingulier eſt bien plus propre à marquer la facilité & la promtitude de la ſubmerſion. La Cavalerie Egyptienne étoit nombreuſe, formidable, & couvroit des pleines entiéres. Il auroit falu

une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire & pour la mettre en piéces. Mais à Dieu sa défaite n'a couté qu'un instant, qu'un effort, qu'un seul coup. Il l'a toute renversée, noiée, abymée, comme si ce n'avoit été qu'un seul cheval, & qu'un seul cavalier. *Equum & ascensorem dejecit in mare.*

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, &c. Voila l'amplification du premier mot du Cantique : *cantabo.* Voions comment cela est dévelopé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique pour *causa fortitudinis*, qui est plat & languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites, & les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. Le sujet de mes louanges. Même figure, & de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance, la sageſſe, l'industrie humaine n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnoissance, puisqu'il a seul tout fait,

tout ordonné, & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siécle d'Auguste auroit dit, *me servavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il faloit pour me sauver, il a fait de mon salut son affaire propre & personnelle: & ce qui est bien plus expressif, *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. Iste, est emphatique, & signifie beaucoup plus qu'il ne paroit. *Iste*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations : des dieux sans force, sans parole, sans vie : mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte & dans notre passage, celui-là est mon Dieu : c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce, *meus*, peut avoir un double raport : l'un à Dieu, l'autre à l'Israélite. Dans le premier : Dieu paroit n'être grand, n'être puissant, n'être Dieu que pour moi. Distrait sur le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma sureté : & il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second raport : *Iste Deus meus. C'est lui qui est mon Dieu :* Je n'en aurai jamais d'autre.

Je réunis en lui seul tous mes vœux, tous mes desirs, toute ma confiance. Il est seul digne de mon culte & de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur. Cette répétition est la chose du monde la plus tendre. Celui dont je reléve la grandeur, n'est point un Dieu étranger, inconnu jusqu'à ce jour, protecteur pour une occasion passagére, & prêt à accorder le même secours à tout autre. Non : c'est l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté est héréditaire. J'ai mille preuves domestiques de son amour constant, perpétué de race en race jusqu'à moi. Ses anciens bienfaits étoient des titres & des gages qui m'en assuroient de pareils. C'est le Dieu de mon pere. C'est le Dieu qui s'est montré tant de fois à Abraham, à Isaac, à Jacob. C'est le Dieu enfin qui vi nt d'accomplir les grandes promesses qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quasi vir pugnator.* Dans l'hebreu, *Jehova vir belli.* Il pouvoit dire : comme il est le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'ar-

mée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde ſon Dieu comme un ſoldat, comme un capitaine : il lui met, pour parler ainſi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quaſi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hebreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moyſe inſiſte ſur le terme *Jehova*, pour mieux faire ſentir par cette répétition, quel eſt ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Iſrael. Comme s'il diſoit : *Jehova, le Seigneur a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répéte : C'eſt le Dieu ſuprême en perſonne, c'eſt le Dieu unique, c'eſt, pour tout dire, celui qu'on appelle *Jehova*, qui porte le nom incommunicable, qui poſſéde ſeul toute la plénitude de l'être : c'eſt celui-là qui s'eſt rendu le champion d'Iſrael. Lui-même leur a tenu lieu de ſoldat. Il s'eſt chargé ſeul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis*, diſoit Moyſe aux Iſraélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, & vous demeurerez*

Qui eſt. Ego ſum, qui ſum.

Exod. 14. 14.

dans le silence : c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abymes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre. ℣. 4. & 5.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *Equum & ascensorem*, *le cheval & le cavalier.*

1. *Currus Pharaonis.* 2. *exercitum ejus.* 3. *electi principes ejus.* Belle gradation.

Que dirons nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare. Submersi sunt in mari rubro. Abyssi operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis ?* Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare.* Vous voiez dans tous ces mots une suite d'images qui se succédent & se grossissent par degrés. 1. *Projecit in mare.* 2. *submersi sunt in mari rubro.* Tous submergés dans la mer rouge. *Submersi sunt*, enchérit sur *projecit... In mari rubro*, est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Heb. *in mari Suph.* Il semble que Moyse veuille relever la grandeur de la puissance que

Dieu a fait paroitre dans une mer qui faiſoit partie de l'empire Egyptien, & qui étoit ſous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon : c'eſt-à-dire, les plus ſuperbes, & peutêtre les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Iſrael : enfin les plus capables de ſe ſauver du naufrage, ſont ſubmergés comme les moindres ſoldats. 4. *Abyſſi operuerunt eos.* Quelle image ! Ils ſont couverts, abymés, diſparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une ſimilitude, qui eſt comme le gros trait qui figure la choſe : *deſcenderunt in profundum quaſi lapis.* Tout fiers qu'ils ſont, ils ne font pas plus de réſiſtance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

* *Belſephon.*

Après cela que devoit penſer Moyſe ? que devoit-il dire ? C'eſt une des plus importantes régles de Rhétorique, & à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action ſurprenante, ou même d'une circonſtance extraordinaire, il faut ſortir de l'air tranquille & paiſible de la narration, pour ſe répandre dans des mou-

vemens plus ou moins impétueux ſelon la nature du ſujet : ce qui ſe fait preſque toujours par des apoſtrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le diſcours & l'auditeur. C'eſt ce que Moyſe fait dans tout ce Cantique d'une maniére inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata eſt in fortitudine : dextera tua, Domine, percuſſit inimicum ; & in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos. V. 6.

Il y a ici pluſieurs choſes à remarquer.

1. Moyſe pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem ſuam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela ſeroit foible & languiſſant, pour exprimer une ſi grande action ! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une eſpéce d'enthouſiaſme : *Dextera tua, Domine, magnificata eſt, &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificaſti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point aſſez d'idée, & n'a rien de ſenſible : au lieu que dans l'expreſſion de Moyſe, vous voiez, vous diſtinguez pour ainſi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écraſe les Egyptiens. D'où je conclus tout à la

fois, que la véritable éloquence eſt celle qui perſuade : qu'elle ne perſuade ordinairement qu'en touchant : qu'elle ne touche que par des choſes & par des idées palpables : & que par toutes ces raiſons l'éloquence de l'Ecriture Sainte eſt la plus parfaite de toutes, puiſque les choſes les plus ſpirituelles & les plus métaphyſiques y ſont repréſentées ſous des images vives & ſenſibles.

3. *Dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.* Belle répétition, & néceſſaire pour mieux faire ſentir la puiſſance du bras de Dieu. Le premier membre, *votre droite a fait éclater ſa force*, n'aiant déſigné l'événement qu'en général & confuſément, le Prophéte croit n'en avoir pas aſſez dit ; & pour marquer la maniére de cette action, il répéte auſſitôt : *Votre droite a briſé l'ennemi.* C'eſt le génie des grandes paſſions, de répéter ce qui ſert à les entretenir. Nous voions cela dans tous les endroits paſſionnés des meilleurs auteurs. Et c'eſt ce qui régne particuliérement dans l'Ecriture, ſurtout dans les Pſeaumes.

4. *In multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos.* L'hebreu porte: *In mul-*

titudine elationis (*celsitudinis*) *tuæ destruxisti insurgentes contra te.* Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu dévelopées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tuæ*, l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse, qui prend un air haut & fier, qui s'éleve à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, & qui se plait à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fiérement, *Quel est donc ce Seigneur ?* Mais à mesure que ces insolens s'élevoient selon toute leur étendue, Dieu s'élevoit aussi, & prenoit contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longè cognoscit.* Et c'est de là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes, & les a rabaissés non-seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer. *Exod.* 5. 2. *Ps.* 137. 6.

2. *Insurgentes contra* TE. Ce n'est pas contre Israel que les Egyptiens se

ſont déclarés : c'eſt vous-même qu'ils ont oſé attaquer : c'eſt vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'eſt à vous qu'ils faiſoient la guerre : *contra te*. Ce tour eſt délicat & touchant, pour intéreſſer Dieu même dans la cauſe d'Iſrael.

℣. 7. *Vous avez envoié votre colére : elle les*
8. *a dévoré comme une paille. Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées : l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la*
9. *mer. L'ennemi diſoit : Je les pourſuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'aſſouvirai mes deſirs ;* ou, *je ſatisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main me les aſſujettira* de nouveau.
10. *Vous avez ſoufflé, & la mer les a abymés. Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb.*

Moyſe revient à ſa narration, non pas comme aux verſets 4 & 5, par une deſcription toute pure, mais en continuant ſon apoſtrophe à Dieu ; ce qui paſſionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroit au deſſus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la propoſition ſimple qui lui ſert d'exorde,

plus on voit augmenter la force de ſes amplifications.

Miſiſti iram tuam. Quelle figure ! Quelle expreſſion ! Le Prophéte donne à la colére divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un miniſtre ardent & zélé, que le Juge tranquille envoie du haut de ſon trône exécuter les arrêts de ſa vengeance. Les rois ont beſoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, ſa colére ſeule lui ſuffit pour punir des coupables. *Vous avez envoié votre colére.* Que de choſes renfermées dans un ſeul mot, qui laiſſe au lecteur le plaiſir de compter lui-même dans ſon imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres inſtrumens de cette colére ? On ſent mieux la beauté de cette expreſſion, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne ſai quoi, qui occupe & qui remplit l'eſprit. Horace a eu en vûe cette figure par ſon *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuſe compoſition de la foudre qu'il décrit au huitiéme livre de l'Enéide : *Od. 3 liv. 1.*

Sonitumque, metumque
Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colére ? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette penſée. Nous verrons la colére de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela eſt broié, conſumé, abymé : foibles ſynonymes. Tout cela eſt dévoré : ce ſeroit tout dire. Mais la ſimilitude qui vient après, acheve le portrait. Car dans le mot de *dévorer*, vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *ſicut ſtipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée ſi nombreuſe eſt dévorée comme une paille ! Peſez bien ces idées.

Mais comment cela s'eſt-il fait ? Dieu par un vent furieux a raſſemblé les eaux, qui ſe ſont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Iſrael y ont paſſé à ſec. Les Egyptiens les y ont pourſuivis, & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit ſimple & ſans ornement.

Mais

Mais que de beautés, que de richeſſes dans le tour de l'Ecriture ! Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ. Le Prophéte annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe; & il anime les eaux, en les repréſentant ſuſceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ſes effets, il emprunte l'image de la colére humaine, dont les vifs tranſports ſont accompagnés d'une reſpiration précipitée, qui cauſe un ſouffle impétueux & violent. Et lorſque cette colére, dans une perſonne puiſſante, ſe tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de ſe renverſer tumultuairement les uns ſur les autres. C'eſt ainſi qu'*au ſouffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées ſe ſont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & ſe ſont entaſſées à la hâte les unes ſur les autres, pour laiſſer paſſer cette colére ſans y mettre obſtacle : au lieu que les Egyptiens, qui ſe ſont préſentés ſur ſon chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture

de la colére divine se trouve souvent
Ps. 113. 3. dans les Ecritures. [a] *La mer l'a vû, &*
Ps. 17. 16. *a pris la fuite. On a vû les abymes des eaux s'entr'ouvrir . . . par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la respira-*
Ibid. v. 9. *tion du souffle de votre colére. La fumée de sa colére s'est élevée : un feu dévorant est sorti de sa bouche ; les charbons en ont été allumés.* Faut-il s'étonner qu'une telle colére renverse & abîme tout ?

Congregatæ sunt abyssi in medio mari. C'est la répétition, & tout ensemble l'amplification de *congregatæ sunt aquæ.* 1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulatæ*, c'est-à-dire, les eaux se sont prises & épaissies comme de la glace. 2. *Abyssi* donne une idée beaucoup plus affreuse que *aquæ.* 3. *In medio mari.* Cette circonstance a beaucoup d'emphase. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau solides dans le centre des choses liquides.

Les deux versets suivans sont d'une beauté qu'on ne peut assez admirer. Au lieu de dire simplement, comme

a Mare vidit, & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritus iræ tuæ. . . Ascendit fumus in ira ejus, & ignis à facie [*Heb.* ex ore] ejus exarsit : carbones succensi sunt ab eo.

nous l'avons déja remarqué, les Egyptiens ſont entrés dans la mer, en pourſuivant les Iſraélites : le Prophéte entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il ſe met à leur place, il prend leurs paſſions, & les fait parler, non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le deſir de vengeance, & la chaleur à pourſuivre les Iſraélites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moyſe leur a mis dans la bouche pour varier & paſſionner ſa narration.

Dixit inimicus, pour, *dixerunt Ægyptii*. Ce ſingulier, cet *inimicus*, tout cela eſt de ſi bon goût !

Perſequar... comprehendam... dividam ſpolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on ſe ſent preſque animé en liſant. L'auteur ſacré n'a point mis de conjonction à aucun des ſix verbes qui compoſent le diſcours du ſoldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la diſpoſition d'un homme plein de paſſion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne ſe met pas en peine de mettre des liaiſons & des conjonctions dans ſes penſées, qui demandent de la liberté.

Un autre en ſeroit demeuré là : mais Moyſe va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvoit dire : *Dividam ſpolia, & iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea*, nous les repréſente regorgeant de dépouilles, & nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'eſt ainſi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui ſuit, ſuppoſe ce ſens, & eſt fort belle. Le plaiſir d'égorger leurs ennemis n'eſt pas moins ſenſible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam ; je les égorgerai ;* mais cela auroit paſſé trop vîte : il leur ménage le plaiſir d'une ſi longue vengeance. *Evaginabo gladium meum ; je tirerai mon épée.* Quelle image ! Elle frape même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea ; ma main les égorgera.*

Ce *manus mea*, eſt d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expreſſion un ſoldat ſûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui meſure ſon bras. Je tremble pour les enfans d'Iſrael. Grand Dieu ! que ferez-vous pour les ſauver ? Voila un déluge de barbares qui cou-

rent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colére peuvent-ils suffire pour arréter vos ennemis ? Dieu souffle, & la mer les a déja envelopés. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût : & c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir, que le texte Hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*, a *possidere faciet eos manus mea, possessioni restituet eos manus mea.* Ce qu'on pourroit traduire : *ma main me les assujettira* de nouveau. *Ma main s'en rendra maîtresse. Ma main me remettra en possession* de ces fugitifs. En effet, c'étoit là le véritable motif de la poursuite si ardente des Egyptiens : l'histoire y est formelle. *On vint dire au Roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple : & ils dirent : A quoi avons-nous pensé, de laisser ainsi aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis ?* L'intention de Pharaon & de ses Officiers, n'étoit donc pas Exod. 14. 5.

de tuer & d'exterminer les Iſraélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils ſongeoient à les forcer les armes à la main à rentrer dans l'eſclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne ſervitude.

Il y a auſſi, ce me ſemble, une grande beauté dans cette expreſſion, *Ma main me les aſſujettira de nouveau.* Le Dieu des Iſraélites s'étoit vanté de tirer ſon peuple de la priſon des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure ſervitude par la force de ſon bras : *Exod. 6. 6.* *Educam vos de ergaſtulo Ægyptiorum, & eruam de ſervitute, ac redimam in* *Ibid. 9. 3. & 15.* *brachio exceſſo.* Il avoit fait dire pluſieurs fois à Pharaon qu'il étendroit ſa main ſur lui, ſur ſes ſerviteurs, ſur ſes campagnes, ſur ſes beſtiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant ſa main ſur toute l'Egypte, & en tirant ſon peu- *Exod. 7. 5.* ple de l'eſclavage: *Scient Ægyptii quia ego ſum Dominus, qui extenderim manum meam ſuper Ægyptum, & eduxerim filios Iſrael de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui ſe croit déja vainqueur, inſulte au Dieu des Hébreux. Il ſemble lui reprocher la foibleſſe de ſon bras, & la vanité de ſes menaces. Il

oppose sa main à celle de Dieu ; il se dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie insolente, & dans les transports d'une folle confiance : Quoi qu'en ait dit le Dieu d'Israel, *ma main me les assujettira de nouveau.*

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb. ℣. 10.

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Moyse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voila ce qu'on appelle le véritable sublime. Le *fiat lux, & facta est lux* a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur...ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moyse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail, & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit

épuisé tout le sujet, & avec un pompeux verbiage, & une stérile abondance, il auroit appauvri sa matiére, & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens: les voila tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé? Vous ne voiez point d'espace entre le souffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & acheve le tableau.

℣. 11. *Qui d'entre les dieux est semblable à vous? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de*

℣. 12. *merveilles? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moien de ne pas se récrier & de ne pas sortir comme hors de soi-même à la vûe d'une telle merveille?

Interrogation, comparaiſon, répétition : toutes figures propres à l'admiration & à l'extaſe.

Magnificus in ſanctitate, &c. Il eſt impoſſible ici d'approcher du ſtile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, ſéparés les uns des autres, ſans liaiſon, & dont chacun eſt compoſé de deux mots aſſez courts. *Magnificus ſanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'eſt pas plus facile d'en rendre le ſens, quelque étendue qu'on donne à la verſion, ce qui d'ailleurs la rend froide & languiſſante, au lieu que l'Hébreu eſt plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple... & vous le conduirez par votre puiſſance juſqu'au lieu, &c. ℣. 13. 17.

Ces cinq verſets ſont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à ſon peuple après l'avoir tiré d'Egypte. Tout y eſt plein d'images vives & touchantes. On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendreſſe de Dieu pour ſon peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conſervant pendant

Deut. 32. 10. 11.

tout le voiage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, & le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons : ou sa formidable puissance, qui faisant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'opposer au passage des Israélites, & les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une maniére fixe & permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tuæ*, expression énergique, & qui seule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croitre, de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes.

℣. 18.19. *Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les siécles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie, & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.*

C'est ici la conclusion de tout le

Cantique, par lequel Moyſe promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoiſſance pour le ſignalé bienfait par lequel il vient de le délivrer.

Cette concluſion paroitra peutêtre trop ſimple, en comparaiſon de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette ſimplicité, que dans tout le reſte. En effet, après avoir remué & enlevé les eſprits par tant de grandes expreſſions, & de ſi violentes figures, la juſteſſe de l'art vouloit qu'il terminât ſon Cantique, par une expoſition ſimple & naïve, tant pour délaſſer les eſprits, que pour leur faire comprendre ſans figures, ſans détours, & ſans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La ſortie du peuple Juif de l'Egypte eſt le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Teſtament. Il le rappelle en mille occaſions : il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, avec une eſpéce de complaiſance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puiſſante de ſon bras. En effet, ce n'eſt pas un ſeul prodige, mais une longue

ſuite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juſte que la beauté du Cantique, deſtiné à conſerver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement: & cela ne pouvoit pas n'être point de la ſorte, puiſque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit auſſi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y appercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les ſens myſtérieux cachés ſous le voile & ſous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut diſconvenir, que la ſortie de l'Egypte ne couvre & ne repréſente
1. Cor. c. 10. d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la tradition, & les priéres de l'Egliſe, nous obligent d'y voir la liberté que le Chrétien acquiert par les eaux du batême, & ſon affranchiſſement du joug du Prince du
Apoc. 15. 2-4. monde. L'Apocalypſe fait un autre uſage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moyſe ſerviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en diſant: Seigneur Dieu, vos

Cantantes Cantic. Moyſi ſervi Dei.

œuvres ſont grandes & merveilleuſes, &c. Or comme, ſelon l'Ecriture, les merveilles de la ſeconde délivrance ſurpaſſeront infiniment celles de la premiére, & en aboliront entiérement la mémoire : ainſi l'on peut juger que les beautés du ſens ſpirituel de ce Cantique effaceroient celles du ſens hiſtorique.

De telles merveilles paſſent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le deſſein de cet ouvrage, où je me ſuis propoſé de former le goût des jeunes gens par raport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moyſe peut y contribuer plus que toute autre choſe. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un préſent qui lui ſeroit agréable. La modeſtie de l'auteur l'avoit tenu juſqu'ici comme enſeveli dans les ténébres ; on ne ſera point fâché que la juſte reconnoiſſance d'un diſciple plein de reſpect pour la mémoire de ſon maître, le faſſe paroitre au jour. A la qualité de maître, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'aiant toujours aimé comme ſon enfant. Il avoit pris dans les claſſes un ſoin particulier de me former, me deſtinant dès-lors pour ſon ſucceſſeur :

& je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, & au Collége Roial. Je puis dire sans flaterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funébre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui est la seule piéce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modéle en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit. Bonté, simplicité, * modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée presque jusqu'à l'excès, c'étoit-là son caractére. Il ne profita de la confiance entiére qu'un puissant * Ministre avoit en lui, que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au Collége de Beauvais, il sacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations & des embellissemens nécessaires. Mais les derniéres années de sa vie, quoique passées

* *Il n'a jamais voulu consentir à être élu Recteur dans l'Université.*

* *M. de Louvois.*

dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiégne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture Sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la * mort & de l'éternité, il se consacra entiérement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peutêtre la plus belle qui soit dans le roiaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même; il assistoit très souvent à leurs leçons: en avoit presque toujours quelques-uns à sa table: il en habilloit plusieurs: il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer: & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans feroient pour lui la même priére que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par son testament à ceux dont il avoit pris soin: *Mon Dieu, mon Créateur, aiez pitié de votre pauvre*

* *Il a donné au publie un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé*, Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des sain Peres.

ſerviteur Jean Gerſon. Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque ſorte au milieu des pauvres, ce qui lui reſtoit de bien aiant à peine ſuffi pour une derniére fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité pour inſtruire les filles, & pour prendre ſoin des malades. Je prie le lecteur de me pardonner cette digreſſion, que ma tendre reconnoiſſance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excuſable.

FIN.

TABLE

TABLE.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHETORIQUE. p. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des Préceptes de Rhétorique. p. 5

CHAPITRE SECOND.

De la Compoſition. p. 13

ART. I. *DES matiéres de compoſition.* 14

ART. II. *Eſſai de la maniére dont on peut former les jeunes gens à la compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit; où l'on apporte des modéles tirés des auteurs anciens & modernes.* 27

CHAPITRE TROISIEME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 74

ART. I. *DES trois différens genres ou caractéres d'éloquence.* 78

§. I. *Du genre ſimple.* 82

§. II. *Du genre ſublime.* 99

§. III. *Du genre tempéré.* 114

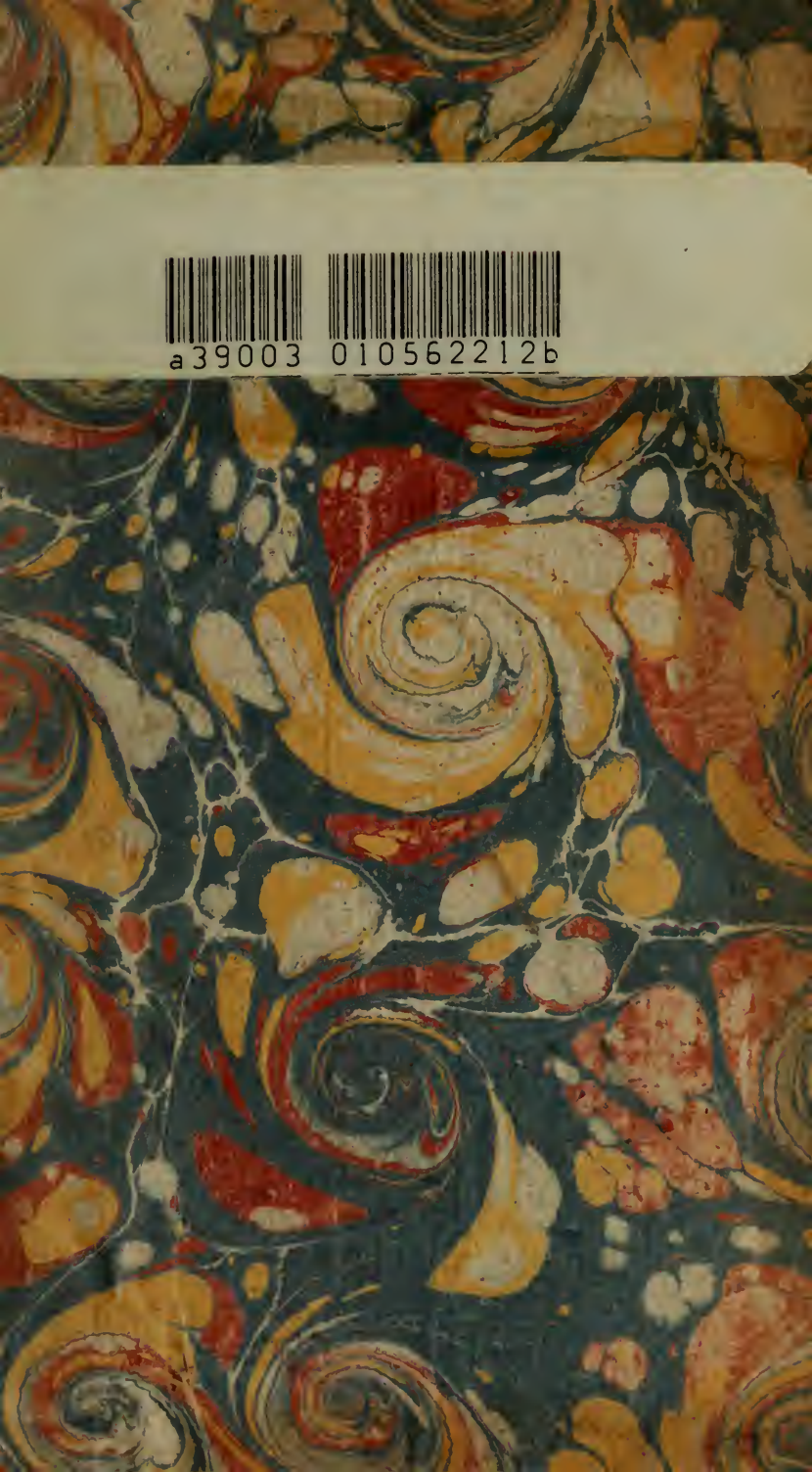
III. *Devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.* 497
Extrait de S. Augustin. 501
Extrait de S. Cyprien. 505
Extrait de S. Jean Chrysostôme. 507
ART. II. *Du fond de science nécessaire à l'Orateur chrétien.* 526
§. I. *De l'étude de l'Ecriture Sainte.* 528
§. II. *De l'étude des Péres.* 536

CHAPITRE TROISIEME.

DE l'Eloquence de l'Ecriture Sainte. 541
§. I. *Simplicité des Ecritures mystérieuses.* 546
§. II. *Simplicité & grandeur.* 549
§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choses.* 558
§. IV. *Descriptions.* 562
§. V. *Figures.* 571
§. VI. *Endroits sublimes.* 577
§. VII. *Endroits tendres & touchans.* 584
§. VIII. *Caractéres.* 591
§. IX. *Cantique de Moyse expliqué selon les régles de la Rhétorique.* 599

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve QUILLAU.


a39003 010562212b